ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : **M. le Dr DARIEX**

DIXIÈME ANNÉE. — 1900

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

1900

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

Paraissant tous les deux mois

DIRECTEUR : M. le Dr DARIEX

DIXIÈME ANNÉE. — 1900

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

Au coin de la rue Hautefeuille

—

1900

ANNALES

DES

SCIENCES PSYCHIQUES

DOCUMENTS ORIGINAUX

LE MÉDIUM SAMBOR

RECUEIL D'OBSERVATIONS ET D'EXPÉRIENCES

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO

(*Suite et fin.*)[1]

MATÉRIALISATIONS

Voilà un terme que j'hésite quelque peu à employer; car il est discrédité à bon droit par les fraudes innombrables des médiums américains. Et il est certes assez décourageant, après plus d'un quart de siècle d'intervalle, d'avoir toujours à invoquer les apparitions de Katie King comme preuve principale de la réalité des matérialisations.

Mais après tout, le nom n'y fait rien. Je vais donc aborder le fond même du sujet en disant que certaines observations

1. Voir le nº 6, novembre et décembre 1899.

faites avec Sambor constituent à mes yeux un des meilleurs « commencements de preuve » (je ne trouve pas d'autre terme) qui existent de la réalité de la matérialisation.

Si je suis bien renseigné, ce phénomène n'a commencé que depuis peu de temps à se produire en présence de Sambor. Je puis presque dire que je le regrette. Car au point de vue « preuve », cette catégorie de faits le cède généralement de beaucoup aux autres; et un nouvel élément de doute et d'incertitude vient s'ajouter à tous les autres par ce fait, que l'isolement du médium, et par conséquent la libération de ses mains, est supposé être généralement une condition essentielle de ces sortes d'expériences.

Il n'en est heureusement pas toujours ainsi; et c'est avec une vive satisfaction que je constate que dans ces derniers temps du moins, Sambor a énergiquement insisté pour qu'on ne le laissât pas sortir de la chaîne. (Je voudrais bien voir un *materialising medium* américain réclamer cela!) Et l'expérience a prouvé que des résultats très intéressants peuvent être obtenus dans ces conditions.

Je commence par reproduire le récit d'une séance donnée par Sambor le 24 février (8 mars) dernier chez Mme Bouslavsky à Saint-Pétersbourg. (*Rébus*, 1899, n° 12.)

Ce récit est dû à M. O. Stano, employé dans une des administrations de l'État et secrétaire du cercle spirite de Saint-Pétersbourg, J'ai le plaisir de le connaître personnellement.

« J'assiste depuis plusieurs années, dit M. Stano, aux séances de S. F. Sambor, je n'ai jamais vu de phénomènes aussi intéressants et aussi divers que ceux dont j'ai été témoin à une séance chez Mme B..., le 24 février 1899. Il y a eu là des matérialisations, des attouchements, des transports d'objets ; on a joué du piano ; nous avons conversé avec la forme matérialisée, cette forme a soulevé dans l'air une table, etc. Cinq personnes étaient présentes à cette séance : Mme B..., sa nièce, la princesse E..., M. K... et sa femme, M. S... et moi. La séance avait lieu au salon, les stores baissés aux fenêtres. Nous nous voyions tous distinctement. Les phénomènes commencèrent par l'apparition, à la droite du médium, d'une colonne blanche qui semblait sortir du plancher, qui se

dirigea vers le médium et qui disparut près de lui. Je vais indiquer une particularité des séances de S. F. Sambor cette année. Il reste assis, absolument tranquille, ne se débat pas, ne tremble pas comme avant, et les invisibles ne le touchent presque pas. Après un entr'acte, l'ordre dans lequel étaient assis les assistants ayant été changé (je m'assis à côté du médium), les phénomènes suivants eurent lieu : une bougie placée sur une petite table derrière moi fut soulevée dans l'air à une hauteur de 3 archines [2 mètres], y resta dix secondes, fut transportée sur une table au milieu de notre cercle et bientôt après fut jetée de là par terre, dans une direction opposée au médium. Après ce phénomène, eut lieu le transport, sur notre table, de la petite table elle-même avec [la boîte d'] allumettes. Les personnes présentes à la séance voyaient distinctement une main sombre qui produisait ces phénomènes. Il y eut un nouvel entr'acte, après lequel nous nous assîmes dans un autre ordre, moi excepté, car je restais assis à côté du médium. A peine avais-je éteint la bougie qu'une forme parut à côté de moi, me toucha avec une petite main et répondit à ma question : « Qui est là ? » : — « Bonjour, « c'est moi, Olia, je tâcherai de faire quelque chose. » Elle parlait avec moi à voix basse, mais assez haut pour que toutes les personnes présentes pussent distinctement l'entendre. Une demi-minute ne s'était pas passée depuis ces paroles, lorsque nous vîmes une main lumineuse qui se dirigeait vers une boîte de bonbons qui se trouvait sur la table. C'était la main d'Olia qui fit tomber les bonbons par terre et la boîte sur mes genoux, puis la prit et la jeta par terre. Nous la priâmes de ramasser les bonbons et de les mettre sur la table; elle le fit remarquablement vite, en les jetant sur la table l'un après l'autre, après quoi elle apporta la boîte elle-même, ce dont nous nous assurâmes pendant l'entr'acte. Ensuite je priai Olia de me mettre un bonbon dans la bouche ; elle accomplit mon désir deux fois, et je sentis deux petits doigts d'enfant[1]. Puis eut lieu un nouvel entr'acte, après quoi

1. J'ai demandé à M. Stano *d'où* sortait cette main ? « De derrière le dos du médium », m'a-t-il répondu.

Olia fit savoir par son contact qu'elle était là, et nous pria de chanter : « Que Notre Seigneur soit glorifié dans Sion. » Nous fîmes ce qu'elle demandait et entendîmes subitement qu'on nous accompagnait au piano placé à une distance d'un mètre et demi de nous. Après ce phénomène, Olia nous pria de faire, selon son expression, un petit intervalle de dix minutes. Lorsque nous fûmes assis de nouveau, nous entendîmes la phrase : « Que le Seigneur vous bénisse, je tâcherai de me « montrer à vous tous, quoique cela me soit difficile ; placez « des paravents devant les fenêtres, je les séparerai et je me « montrerai. »

« Sans interrompre la séance, Mme B... plaça deux paravents l'un contre l'autre. Cinq minutes après nous entendîmes de légers pas qui se dirigeaient du médium vers les fenêtres, et nous vîmes les paravents se séparer à une distance d'à peu près un quart d'archine, et une forme sombre de petite fille se montra dans la fente. A ma demande de séparer les paravents encore plus, elle ne put le faire. Puis Olia s'approcha de nouveau de moi et dit : « Petits chéris, chantez, je vous « apporterai une petite table, je la lèverai haut et tout le monde « la verra. » Nous n'eûmes pas à attendre longtemps. La table placée au milieu de nous disparut et à sa place nous vîmes la petite table, soulevée assez haut par la main d'Olia. Ce phénomène dura de quinze à vingt secondes. Enfin je la priai d'exaucer ma demande en nouant un nœud dans une ficelle suspendue à mon cou, dont les bouts avaient été fixés avec de la cire à cacheter à un morceau de carton. Olia dit qu'elle essayerait.

En effet, je sentis bientôt deux mains sur ma poitrine qui touchaient la ficelle et qui voulaient me l'enlever du cou, mais il ne fut pas fait de nœud. Immédiatement après il fallut mettre fin à la séance, Olia ayant dit que le médium était fatigué et elle-même aussi. »

C'est par Sambor que j'eus tout d'abord des renseignements sur cette étonnante séance, qui, on le voit, semble ne pas l'avoir cédé de beaucoup à quelques-unes des séances de D. D. Home décrites par Crookes. Les récits enthousiastes du médium (car il est le premier à se réjouir quand quelque chose de

remarquable se produit à ses séances) me furent pleinement confirmés par M. Sano [1].

Je le suppliai de m'arranger une nouvelle séance chez Mme B... (que je n'ai pas l'honneur de connaître); il me le promit, elle y consentit; malheureusement cette séance n'eut jamais lieu.

Le lecteur sera, je crois, de mon avis qu'il est impossible, même pour un prestidigitateur adroit, d'obtenir des effets pareils à ceux décrits plus haut, les deux mains tenues et dans une certaine lumière.

Cela prouve, comme je crois l'avoir dit plus haut, que dans des circonstances particulièrement favorables et par conséquent particulièrement difficiles à réaliser, — on peut obtenir avec Sambor des résultats extraordinaires.

Le fait suivant eut lieu le 29 janvier-9 février dernier. Le médium m'en parla le lendemain ou le surlendemain, et j'en ai reçu une description par écrit détaillée de trois des assistants sur quatre. (J'ai publié leurs récits dans le *Rébus*.)

Lettre de Mme la baronne de P... [2].

« Une matérialisation a eu lieu en effet à une séance chez nous le 21 de ce mois, mais ayant vu pour la première fois de ma vie un phénomène pareil, je ne puis juger jusqu'à que oint elle était frappante et intéressante. Ce qui est précieux, c'est que nous étions assis à la lumière d'une veilleuse à la vaseline entourée de papier à cigarettes rouge, c'est-à-dire de papier d'abat-jour. On pouvait distinguer tous les objets dans la chambre; on voyait même les visages de toutes les personnes prenant part à la séance. Nous étions cinq y compris Sambor. Pendant longtemps il n'y eut aucun phénomène.

1. Dans un article paru récemment dans le *Rébus*, et dans lequel il analyse les « phénomènes » d'un autre médium qu'il tient d'ailleurs pour un médium authentique, M. Stano déclare néanmoins qu'il regarde quelques-uns de ces phénomènes comme faux. Je note ceci pour montrer au lecteur qu'on ne peut refuser à M. Stano toute dose de scepticisme.

2. Grâce à l'amabilité de la baronne de P..., j'ai eu l'occasion de voir et d'examiner la chambre où la séance en question a eu lieu.

Lorsque nous nous fûmes assis pour la troisième fois il n'y eut de nouveau rien pendant près de dix minutes, et je pensais déjà que la lumière était un obstacle. Lorsque soudain, et d'une façon tout à fait inattendue, une masse blanche et lumineuse commença à se montrer [litt. « grimpa »] du dos ou de derrière le dos du comte M... qui était assis vis-à-vis de moi, à une distance de pas plus d'un *archine et demi;* tantôt [cette masse] se cachait derrière le dos du comte, tantôt elle ressortait, devenant à chaque oscillation plus longue et plus large : elle se courbait par-dessus la table, se dirigeant vers moi et mon voisin de droite qui tenait Sambor. Il n'y a aucun doute que cela avait la forme d'un très long bras avec une grande main qui était recourbée d'une façon dégoûtante [*sic*]. Lorsque le phénomène eut commencé, mon voisin de gauche M. D..., fut saisi d'une espèce de crise nerveuse et se mit à crier terriblement, mais pas de peur, à ce qu'il semble, car tout en criant il demandait que la chaîne ne fût pas rompue. L'apparition augmentait, mais plus elle devenait grande, plus D... se débattait et criait. Ne pouvant supporter ce cri et la masse blanche qui rampait vers nous, nous nous levâmes, mais sans rompre la chaîne ; alors l'apparition se détacha de M... et se tint sur le plancher, loin de lui, près des fenêtres, ayant la forme d'une colonne ; elle resta ainsi jusqu'à ce que nous eussions rompu la chaîne[1], car M..., qui s'était tu jusque-là, en proie, à ce qu'il me semblait, à une sorte de catalepsie, commença à nous prier à haute voix de cesser : « Assez, j'ai « peur. » Je ne me souviens plus de rien, car je dois avouer à ma honte que je me suis évanouie. Je crois de mon devoir d'ajouter que toute fraude ou simulation était impossible et que Sambor s'est comporté admirablement. »

Ce témoignage de la baronne de P... (la même qui était présente à la fameuse séance du 8 décembre 1894), est confirmé par le récit fait à la date du 15-27 février par un autre des assistants, son cousin, M. von L... J'en extrais ces lignes :

« [Lorsque la séance eut recommencé pour la troisième fois]

1. D'une seconde lettre de la B^{onne} de P..., la conclusion s'impose cependant (elle le dit même formellement) que c'est M. von L... seul qui vit la « masse blanche » se transporter près de la fenêtre puis disparaître.

D... se mit à crier, mais pas très fort; il gémissait plutôt. Soudain je vis que de l'épaule ou du dos de M... se montrait quelque chose d'une blancheur éclatante, puis se cachait de nouveau; je pensai que c'était un chat, mais me rappelai de suite qu'il n'y en avait pas dans la maison. Chaque fois que la masse blanche ressortait, elle devenait peu à peu de plus en plus grande. Je m'étonnai [en voyant] ce phénomène et attirai là-dessus l'attention des autres personnes en disant : « Voyez « derrière lui. » D... criait de plus en plus fort; M... restait assis sans bouger et sans prononcer un mot; le médium secouait convulsivement la main que je tenais fort. La masse blanche augmentait de plus en plus et se tendait à travers la table vers moi; elle avait pris la forme d'une main recourbée de grandeur naturelle et d'un long bras. La baronne la regardait aussi et priait à haute voix. D... criait terriblement, la tête rejetée en arrière et les yeux fermés. La baronne et moi nous fûmes les premiers à nous lever : j'avoue que j'étais fort troublé, il me semblait que la main voulait me saisir. Les trois autres se levèrent après nous. Tout en nous tenant debout nous continuions à ne pas rompre la chaîne. D..., tout en criant, nous priait de ne pas séparer les mains. Lorsque nous nous fûmes levés, la masse blanche se détacha de M..., et je la vis qui se tint sans bouger, en forme d'une colonne, loin de nous, au bout de la chambre, près des fenêtres; puis elle commença à devenir plus grise et eut l'air de disparaître sous un fauteuil. M..., qui s'était tu jusque-là, dit d'une voix effrayée : « Assez, « je ne puis plus, j'ai peur »; la baronne s'évanouit et la chaîne fut rompue. Pendant la séance il ne faisait pas tout à fait obscur dans la chambre; il y brûlait une veilleuse entourée de papier rouge et mince. Mais nous voyions très bien et nous distinguions les objets dans la chambre.

« E. von L. »

Ce qui est vraiment curieux, c'est que les deux autres assis tants n'ont rien vu.

Lorsque je questionnai à ce sujet le comte M..., il me déclara être un « Martiniste »; il me dit qu'avant la séance il avait tracé mentalement autour de soi un cercle magique et avait

dit une prière ou formule demandant qu'il y eût des phénomènes intenses, mais qu'il ne les vît pas, — ce qui arriva en effet. Il précisa — qu'il avait regardé devant soi et n'avait rien vu.

Pour ce qui est de M. D..., qui m'a fait parvenir une longue description de la séance en question, il n'a rien vu non plus. Il s'était senti mal pendant la séance; il ne sait pas au juste lui-même pourquoi il a crié; il ne peut pas dire exactement pourquoi il n'a rien vu; il dit que ses yeux n'étaient pas fermés (il s'en souvient très bien) et que son attention a été détournée par les paroles de M. L... (lorsque ce dernier eut remarqué la « masse blanche) : « Voyez, voyez, quelle horreur! »

La nervosité témoignée par la plupart des personnes présentes peut être considérée comme enlevant une partie de sa valeur à cette observation; mais le fait reste très curieux et la circonstance que la « masse blanche » s'est, notamment à un moment donné, transportée à une certaine distance des assistants, y est restée visible quelque temps et a ensuite disparu peu à peu, semble décidément en dehors d'une action possible du médium.

Je puis ajouter ici qu'à plusieurs des séances de Sambor, auxquelles j'ai assisté l'hiver dernier, j'ai cru remarquer quelque chose d'analogue : la séance ayant lieu à une lumière quoique très faible, mais suffisante pour voir le médium assis à notre table, les mains tenues et ayant un espace libre derrière lui, quelque chose de blanc apparaissait tout à coup dans l'air, entre lui et un de ses voisins; cet objet avait tantôt la forme d'un mouchoir, tantôt une forme moins distincte. Il lui est arrivé de surgir de derrière l'épaule d'un des voisins du médium, puis de disparaître, pour reparaître de nouveau. M'étant une fois levé à demi de ma chaise, je crus remarquer une connexité, quelque chose de noir, entre cet objet et la partie inférieure du corps du médium; mais c'était là une impression trop fugitive pour en tirer une conséquence certaine, soit dans le sens d'une action quelconque d'une des jambes soit dans tout autre [1].

1. Je crois bien que dans tout au moins certains de ces cas, les mains

Je passe à deux autres cas d'un caractère encore bien plus extraordinaire. Le second, notamment, est si étonnant que j'éprouve véritablement une certaine crainte de passer aux yeux de mes lecteurs pour un homme d'une crédulité impermise. Je puis les assurer cependant qu'il n'en est rien, et je garantis nettement l'absolue bonne foi du principal témoin, mon ami M. S-n.

Le premier de ces deux cas eut lieu au mois de mai 1898, exactement huit jours avant la séance décrite plus haut où un anneau de cuir s'est enfilé sur le bras de S-n.

Ce dernier me remit, quelques jours après, une description de cette séance, qui a paru dans *Rébus* du 14-26 juin 1898. Je la reproduis ici :

« Le 16 [28] mai [1898], a eu lieu une séance de Sambor chez Mlle G... Cette séance offre un intérêt essentiel dans ce sens, que c'est pour la première fois que nous avons réussi à obtenir avec Sambor une matérialisation complète. Nous nous réunîmes vers les 9 heures. Excepté Mlle G... et le médium, Mlle V... et moi étions présents. On baissa les stores et on recouvrit de plaids les fenêtres; quant à la porte en verre qui donnait dans le corridor, elle ne fut pas recouverte, de sorte que la lumière d'une lampe pénétrait du corridor dans la chambre.

Nous pouvions voir distinctement tous les objets qui se trouvaient dans la chambre et sur la table [1].

Le médium se sentait *dérangé de nerfs d'une façon extraordinaire.*

Au milieu du cercle se trouvait une petite table avec du papier, un crayon et une sonnette. Il faut remarquer qu'une cloison séparait la chambre en deux moitiés. A peine étions-nous assis que des phénomènes, quoique faibles, commencèrent.

Le médium ne parvenait pas à entrer en transe et s'agitait beaucoup. On répondit distinctement à nos questions par des coups derrière la cloison, tantôt dans le mur, tantôt dans le plancher.

du médium étaient vues et tenues sur la table contrairement à ce qui se fait d'habitude.

1. Les nuits de mai sont tout à fait claires à Saint-Pétersbourg.

Enfin le médium s'endormit; il fit plus obscur dans la chambre, et nous fûmes touchés à plusieurs reprises; on souleva la table, on emporta le crayon; en un mot une série de phénomènes les plus habituels eut lieu. A peu près vers 10 heures moins un quart nous entendîmes pour la première fois une faible voix qui arriva dans le courant de la séance à être parfaitement distincte.

C'était la voix du « contrôle » de Sambor qui dit être une petite fille de 12 ans, Olga.

J'ai oublié de dire qu'encore avant la transe du médium on frappa des mains à notre demande et que de cette façon nous obtînmes des réponses à beaucoup de questions.

Olga se matérialisait de plus en plus et parlait tout le temps avec nous. Elle me dit entre autres : « S..., prends mes mains. » Je saisis ses petites mains des deux miennes, sans rompre toutefois la chaîne, et pendant assez longtemps je tins deux mains, petites et fines, qu'elle me permettait de caresser et de tâter. (Durant ce temps le médium était assis vis-à-vis de moi, et M[lles] G... et V..., qui n'ont pas lâché ses mains pour une seconde étaient à côté de lui.) « Maintenant, dit-elle, je vais me montrer à vous, mais faites sortir le médium du cercle; je l'emmènerai pour un peu de temps et je viendrai avec lui vers vous. »

Elle nous supplia de ne pas rompre la chaîne, « parce que c'est pour la première fois de sa vie (celle du médium) qu'il y aura un pareil phénomène, et si vous rompez la chaîne cela pourra avoir de très mauvaises conséquences ».

Nous la tranquillisâmes et elle emmena le médium derrière la cloison, d'où elle nous pria de chanter; et une minute après nous entendîmes les pas du médium se dirigeant vers la fenêtre. Nous cessâmes de chanter. — « Voyez, nous dit-elle, vous me verrez maintenant. » Sambor se plaça près de la fenêtre, le visage tourné vers nous, et de sa main gauche souleva le rideau. A côté de lui se tenait une apparition [litt. « figure », « forme »], qui n'était pas très distincte, et qui, au bout d'un moment, se plaça dans l'ombre du médium; on on aurait dit qu'elle s'était serrée contre lui.

Le médium s'approcha de la table et s'assit. Nous nous

plaignîmes à « Olga » de ce que nous l'avions vue si mal et si indistinctement. « Cela m'est très difficile, dit-elle, mais je me montrerai à vous encore une fois; permettez-moi d'emmener de nouveau le médium et de vous prendre des fluides. » Le médium se leva et s'éloigna : en même temps nous sentions qu'une petite main nous caressait le dos et les mains. Nous nous mîmes à chanter de nouveau; le médium se plaça près de la fenêtre. — « Regardez, dit Olga : le médium va lever le rideau [store ?] et vous me verrez tous distinctement. » Au même moment le médium lève le store, et nous voyons tous distinctement la forme d'une petite fille en blanc, dont le visage était détourné de nous. Elle se dirigea à pas lents de la fenêtre vers la porte de la cloison.

Nous entendîmes alors les sons d'une cithare qui était placée sur une chaise, près de la porte par laquelle « Olga venait de passer. »

[La séance prit fin bientôt après, après avoir duré une heure et demie.]

Il va de soi que tous les incidents de la séance décrits plus haut sont loin d'avoir la même signification. Pour ma part, c'est à la seconde apparition d' « Olga » (et *peut-être* aussi aux attouchements ressentis par M. S-n alors qu'il nous dit que les mains du médium étaient tenues) que je suis enclin à attacher de l'importance. Je ne sais trop que penser de la « voix »; j'ai eu l'occasion de dire mon impression là-dessus; mais avec cela, comme je n'ai pas assisté moi-même à la séance en question, il serait peut-être quelque peu présomptueux de ma part d'insister particulièrement sur cette impression. Bref, malgré ces réserves, — et je pourrais en faire d'autres, — un ou deux des incidents de la séance du 16-28 mai 1898 me paraissent énigmatiques.

Mlles Geibel et V..., lorsque je les vis une semaine plus tard (c'est alors que j'eus le plaisir de faire la connaissance de cette dernière; elle était extrêmement exaltée, très enthousiaste), me confirmèrent l'exactitude des récits que m'avait faits S-n, en y ajoutant différents détails. Il convient de rappeler que cette séance se passait dans la maison où demeuraient Mlles Geibel et V...; Sambor demeurait ailleurs.

J'arrive au cas peut-être le plus extraordinaire de toute la série. Avant de reproduire le récit qu'en a fait M. S-n, je crois devoir ajouter quelques détails supplémentaires.

M. S-n fit la connaissance du médium chez moi, au mois de décembre 1897, et malgré la différence de leurs situations sociales respectives, une certaine amitié s'est établie entre eux. Ils ont fait ensemble quelques essais d'écriture automatique en dehors des séances ordinaires. Au mois de février dernier, Sambor étant venu chez moi, me dit avoir obtenu de cette façon (mais je ne saurais dire pour sûr si cette fois S-n prenait aussi part à l'expérience) une communication d'un esprit absolument inconnu du médium jusque-là, disant se nommer « Friedrich » et fixant tel jour pour une séance à laquelle ne devait prendre part que lui, Sambor, S-n et M. Boujinski. (Voir plus loin.) « Friedrich » promettait de se matérialiser « petit à petit » (littéralement « par parties ») et de donner des cadeaux aux assistants.

Sambor m'ayant demandé ce que je pensais de ces instructions, je lui déconseillai nettement de s'y conformer, lui disant que ce ne serait qu'une perte de temps et que ces prophéties-là ne méritaient aucune confiance. A ce qu'il paraît j'avais tort, comme on va le voir.

Voici maintenant le récit de M. S-n, qu'il me remit le lendemain ou le surlendemain de la séance en question.

Il a paru dans le *Rébus* 20 juin (2 juillet) 1899.

« Le 11 [23] mai 1899, une séance de Sambor eut lieu dans le logement de M. A. Boujinsky. Tout d'abord [c'est S-n qui parle] je me permettrai de décrire la disposition des chambres : une petite antichambre d'où mènent trois portes, l'une dans la cuisine, l'autre dans un salon à une fenêtre recouverte d'une couverture blanche; la troisième dans une petite chambre à coucher, sombre, où une petite lampe brûlait devant l'icône; durant le jour cette chambre reçoit la lumière par trois fenêtres oblongues disposées sous le plafond même. A côté du salon se trouve le cabinet de travail du locataire qui est également relié par une porte à la chambre à coucher obscure.

« Nous nous assemblâmes à 8 heures [il faut noter ici que

d'après ce que me dit S-n il alla d'abord chez Sambor et vint avec lui chez M. Boujinsky], nous recouvrîmes la fenêtre comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire et nous préparâmes sur la table du salon du papier, de l'encre et un crayon [et une feuille de papier enduite de noir de fumée, comme on verra plus loin]. En outre j'examinai attentivement toutes les chambres et je me convainquis que la porte d'entrée était fermée à clef. Il n'y avait pas de servante; on l'avait laissée partir d'avance en la prévenant de ne pas rentrer avant une heure, car il n'y avait personne pour lui ouvrir la porte; il faut noter que le logement n'a qu'une seule entrée. Par conséquent il n'y avait personne dans le logement, excepté celui qui l'habite, le médium et moi. Nous nous assîmes à 9 heures, d'après un ordre écrit que l' « esprit », qui avait promis de nous apparaître, nous avait donné quelques jours auparavant. Le coin dans lequel nous étions assis était situé vis-à-vis des fenêtres oblongues de la chambre à coucher, à travers lesquelles il filtrait une forte lumière due à deux petites lampes qui y avaient été allumées, lesquelles, de même que la lampe [devant l'icône] déjà citée, éclairaient le salon à un tel point que nous distinguions nettement dans la chambre tous les objets même les plus éloignés ; la couverture dont on avait recouvert la fenêtre se trouvait être transparente, de sorte qu'il pénétrait [à travers] une lumière dehors assez forte[1]. Les portes de l'antichambre et du cabinet étaient fermées.

« Le médium était d'abord très tranquille. A 9 h. 14 min. il commença à s'agiter; à 9 h. 30 min. il frissonna et sembla beaucoup souffrir; c'est à ce moment que le premier phénomène se passa : il y eut un claquement de porte dans l'antichambre et un frôlement dans la chambre à coucher. Vers 10 h. 50 les mains et la tête de l' « esprit », que j'appellerai « Friedrich », se montrèrent dans la fenêtre éclairée de la chambre à coucher[2]. Lorsqu'il sonna 10 heures,

1. Je rappelle que les soirées et même les nuits de mai sont absolument claires à Pétersbourg.
2. A rapprocher (d'après les assistants) de la promesse antérieure de se matérialiser « petit à petit ».

— comme cela nous avait été promis antérieurement par écrit, — Friedrich nous pria de faire sortir le médium de la chaîne. Durant toute cette heure nous conversâmes avec Friedrich par le médium, lequel nous donnait des ordres et des réponses à nos questions de sa voix naturelle, mais très endormie ; mais il était évident que lui-même était en transe. Le médium se leva et se dirigea d'une démarche inégale vers le cabinet dont il laissa la porte ouverte, de sorte que la lumière pénétrait directement dans le salon à travers la fenêtre non recouverte du cabinet. Le médium se trouvait maintenant, comme nous pouvions en juger par ses pas, dans la chambre à coucher, et c'est alors que nous entendîmes pour la première fois la voix de Friedrich, — une voix forte d'homme, — qui nous pria de tenir fermement la chaîne et de se préparer car il allait venir. Des pas inégaux de deux hommes se firent entendre ; nous sentîmes de la douleur dans les mains ; il fit très froid dans la chambre. Le médium se montra dans la porte du cabinet ; un autre homme le tenait par la main droite, de plus petite taille que Sambor, mais beaucoup plus trapu, aux épaules très larges, la tête ronde et tondue ras, le visage gris foncé ; il semhlait lui-même tout vêtu de noir ou bien on aurait dit qu'il était tout entier recouvert de suie. Tous les deux, marchant lourdement et se balançant, ils se dirigèrent vers la table sur laquelle nous avions préparé du papier. Friedrich s'abattit lourdement sur une chaise (Sambor continuait à rester debout), et saisissant un crayon, appuya si fort sur le papier qu'il en cassa le bout. Alors, en saisissant un autre, il écrivit très rapidement quelques mots qui étaient (comme nous le constatâmes plus tard) : « Chers amis, je vous souhaite tout le bonheur possible. « Friedrich. »

« Pendant ce temps nous lui parlions, le priant de ne pas venir près de nous, car nous n'avions pas encore eu le temps de nous habituer au froid et à son apparence extrêmement sombre et noire. Malgré cela il se leva lourdement et se dirigea, à pas lents, droit sur nous sans lâcher en même temps la main du médium. Le froid augmentait à mesure de son approche ; nos mains étaient de plomb, mais nous les

levâmes involontairement[1] lorsqu'il se plaça devant nous et, se baissant du côté de Boujinsky (qui réussit à ce moment à jeter un coup d'œil sur le visage de Friedrich), toucha de sa main les nôtres en y glissant quelque chose de sombre et de parfumé; c'étaient, comme nous l'avons constaté plus tard, deux roses pourpre belles et fraîches. Il n'y en avait pas de pareilles dans le logement, et je n'admets pas de fraude de la part du médium pour la raison suivante : il était sans redingote, qu'il avait laissée à nos yeux sur le canapé; et je regarde comme impossible le fait de cacher dans un gilet deux grandes roses à longue tige sans les froisser. MM. Friedrich et Sambor s'en allèrent. Une autre voix se fit entendre dans la chambre à coucher, c'était le murmure d'Olia que nous connaissions et la voix de Friedrich qui déclara qu'il apparaîtrait de suite avec trois autres esprits [littéralement : « à quatre »]. Nous n'y consentîmes cependant pas[2], le médium étant très épuisé. Alors on nous demanda de reprendre Sambor, et nous l'inclûmes de nouveau dans la chaîne. Friedrich me dit alors[3]: « Lève-toi, prends ta montre et une plume et tiens-les au-dessus de la tête du médium. » C'est ce que je fis. Le médium s'était assis tranquillement, mes mains étaient très lourdes et j'y sentais un violent picotement; néanmoins je me mis à tenir la montre en appuyant avec le bout de la plume sur le verre supérieur. Le médium frissonna comme à la suite d'une décharge électrique, et il me fut ordonné de rentrer dans la chaîne, ce que je fis en remettant à leur place montre et plume. Sambor se réveilla. Lorsque nous eûmes allumé la bougie, nous trouvâmes une

1. A comparer avec cette sensation de froid une impression analogue ressentie par M[me] Crookes en présence d'un fantôme qui apparut à une séance de D. D. Home. (Voir dans les *Proceedings S. P. R.*, vol. IX, p. 309, 310.) Cette coïncidence est extrêmement curieuse.

2. Voilà un refus regrettable certes, mais compréhensible; qu'on s'imagine MM. Boujinsky et S-n seuls, la nuit, dans un tout petit logement au fin fond d'une cour, très loin de la rue, en compagnie de *quatre* « esprits » matérialisés ! Je ne puis donc les blâmer d'avoir décliné la proposition de Friedrich, et j'ajouterai que MM. les membres du cercle spirite de Pétersbourg, lorsque S-n les initia aux détails de la séance, furent généralement du même avis.

3. C'est-à-dire qu'une voix se fit entendre de la chambre d'à côté.

empreinte extrêmement intéressante de la main de Friedrich sur la feuille de papier noircie (j'ai oublié d'en parler plus haut) qui se trouvait également sur la table avec les autres objets déjà mentionnés. Il y avait beaucoup d'encre sur le verre de la montre. Lorsque je l'eus enlevé, je trouvai une inscription fort intéressante du côté intérieur du verre, écrite de telle façon que je ne pus la déchiffrer qu'à l'aide d'un miroir. Il y était écrit d'une écriture lisible et ferme : « En souvenir. Frid. »

« Après un entr'acte de 15 minutes, nous nous assîmes de nouveau. Olia voulait nous apparaître, mais le médium était tellement fatigué que cela ne lui réussit pas complètement. Une fois, nous vîmes une espèce de vapeur blanche et une autre fois, dans la chambre voisine, quelque chose vêtu de blanc, mais nous ne pûmes distinguer de visage.

« Nous mîmes fin à la séance parce que des phénomènes tumultueux commencèrent alors : des livres placés au sommet d'une armoire furent jetés en bas, on [nous] poussa, etc.

« [Signé] S-n, Alexandre Boujinsky. »

M. Boujinsky, dont je fis la connaissance au mois de janvier dernier, n'est plus jeune ; il donne des leçons, il est spirite et médium écrivain, sa bonne foi ne fait pas de doute. De même que S-n, il est en bons termes avec Sambor. Il a bien voulu m'autoriser à publier son nom et je l'en remercie.

Que puis-je ajouter au récit de cet étonnant phénomène sinon que j'en ai parlé à plusieurs reprises avec mon ami S-n et M. Boujinsky ; que j'ai visité le logement de ce dernier ; que j'ai vu les roses, l'empreinte de la main, les quelques mots tracés par l' « esprit » sur la feuille de papier, l'inscription à l'intérieur de la montre de S-n, qui, par parenthèse, s'ouvre assez difficilement...

Peut-être me demandera-t-on encore si je considère S-n et M. Boujinsky comme de bons observateurs. Mon Dieu, il est certain, par exemple, que S-n est d'une nature beaucoup moins sceptique et soupçonneuse que la mienne ; mais l'incident décrit plus haut, malgré tout ce qu'il a d'étonnant, est d'un caractère si peu compliqué que le témoignage de tout homme de bonne foi et sensé dans les choses ordinaires

de la vie suffit pour l'établir. Or S-n remplit admirablement ces deux conditions et M. Boujinsky les remplit également.

Il est certain, d'autre part, qu'il aurait fallu être l'une ou l'autre de ces deux personnes pour pouvoir être absolument sûr de l'absence d'un complice; et les doutes qui doivent naître dans l'esprit à cet égard sont légitimes[1]... Mais tout en les comprenant et même en les partageant, j'incline un peu, quant à moi, à croire que MM. Boujinsky et S-n ont eu la chance de voir un véritable fantôme matérialisé...

Je ne sais si la lecture des pages précédentes engagera beaucoup de personnes ne connaissant pas Sambor à expérimenter avec lui; mais s'il en était ainsi, voici les quelques conseils que je me permettrais de leur donner :

1) De s'armer d'une patience infinie; de ne pas se laisser décourager par les séances nulles, — qui seront probablement très nombreuses; de varier la composition du cercle de temps en temps si l'on n'obtient pas de résultats; d'y introduire des dames (le médium y tient).

2) Si l'on a en vue les mouvements d'objets : de commencer par opérer dans l'obscurité, ou, tout au moins, en plaçant le médium le dos tourné à un rideau, — et cela à une lumière *très* faible ; on verra plus tard.

3) Si l'on s'intéresse principalement au passage de la matière à travers la matière, il est préférable, je crois, de ne pas insister dès le commencement sur les *nœuds;* qu'on se contente de ce que l'on a en avançant lentement, quitte à saisir l'occasion — favorable à une séance particulièrement bonne, par exemple.

Il serait également à désirer, je crois, que dès le commencement on se mît par l'écriture automatique (du médium et de l'un des assistants) en relations avec les entités hypothétiques qui sont censées produire les phénomènes, pour leur faire comprendre ce que l'on veut obtenir et demander des indications sur la meilleure façon de procéder.

1. Il est fâcheux surtout qu'il n'y avait pas pour le médium impossibilité d'introduire un complice dans l'appartement après qu'il eut quitté la pièce où se trouvaient MM. S. et B., ni de le faire sortir ensuite, la clef ayant été, à ce que j'ai compris, laissée sur la porte.

4) Pour ce qui est des matérialisations, je pense que le mieux serait de n'y pas penser du tout pour commencer, quitte à voir plus tard. Dans tous les cas, ne jamais libérer le médium, à moins que cela ne soit demandé spécialement (par la « voix » ou autrement).

Se conformer, en général, aux indications venant de cette source.

5) Pour le contrôle : contrôle des mains par les mains, des pieds par les pieds (c'est très facile avec un homme), élimination de tout ce que la tête aurait pu produire (si la séance a lieu dans l'obscurité). Pas d'instruments spéciaux ni de ligatures pour commencer.

Le médium consentira, je n'en doute pas, à être fouillé si l'on veut.

6) Enfin ne pas exprimer de doutes devant lui,— durant la séance du moins, — le mettre à son aise ; ne pas le fatiguer (pas plus de trois séances par semaine dans le même cercle; il se fatiguait d'une façon impermise cet hiver : souvent séance tous les jours). Et finalement :

7) Sambor et la « voix » ne parlant que le russe, nécessité absolue d'avoir aux séances quelqu'un parlant cette langue.

Pour finir, quelques mots à l'adresse du médium lui-même.

J'ignore si ces pages lui tomberont jamais sous les yeux ; mais s'il en était ainsi, je serais désolé qu'il prît en mauvaise part ce qu'il m'est arrivé de dire plus haut, par rapport aux côtés douteux ou suspects de certaines expériences. Du reste, il comprendra lui-même, je suis sûr, que je n'ai pas le droit, et que je n'ai aucune envie, de ne présenter au lecteur qu'un seul côté de la question. A part cela, qu'il se dise que la vérité ne doit pas redouter la lumière, et que ses phénomènes, s'ils sont vrais, ne peuvent que gagner à être discutés impartialement.

Il se persuadera, je l'espère, d'autant plus facilement, de la justesse de ces observations, qu'il ne peut douter ni de l'intérêt que je lui porte, ni de la sympathie très vive que je ressens pour lui, sympathie qui n'a fait que croître durant ces dernières années, et que mes soupçons et mon scepticisme

ne peuvent pas ternir. Et qu'il me laisse, avant de finir, lui dire à quel point je lui suis reconnaissant de m'avoir, à moi aussi, entr'ouvert la porte sur ce qui est peut-être l'Infini.

MICHEL PETROVO-SOLOVOVO.

P. S. — L'article ci-dessus était déjà terminé lorsque j'ai pu entrer en possession de quelques renseignements complémentaires dont je crois utile de donner ici un aperçu.

Tout d'abord j'ai reçu de M. le colonel Barkhotkine, de l'état-major de la marine russe, une lettre qui confirme l'exactitude du récit de M. Pribitkow publié plus haut. Cette lettre atteste que la ficelle, dans laquelle un nœud s'est formé plus tard, a été d'abord examinée par les personnes présentes à la séance, que les bouts en ont été ensuite fixés à un morceau de carton au moyen d'un cachet appartenant à M. Pribitkow et que plusieurs personnes, parmi lesquelles M. Barkhotkine lui-même, ont ensuite apposé leurs signatures sur le morceau de carton pour attester que la ficelle ne portait pas de nœud; elle fut ensuite, sur le désir du médium, suspendue au cou de M. Barkhotkine. Celui-ci décrit ensuite les attouchements qu'il ressentit dans le courant de la séance (dans l'obscurité) à peu près de la même façon que M. Pribitkow. Lorsque Sambor eut dit : « C'est déjà fait » et que la lumière eut été allumée on trouva sur la ficelle un nœud que le colonel eut assez de peine à détirer. Cachets, ficelle et morceau de carton étaient intacts et le tout est encore en la possession de M. Barkhotkine.

On conviendra que, présenté de cette façon, le cas est très curieux.

Pour ce qui est des expériences faites avec des chaises, je me suis donné beaucoup de peine pour avoir des détails complémentaires sur les séances en question, on va voir avec quels résultats.

Mlle O... étant partie (expérience du Dr Pogorelsky), je n'ai pas réussi à obtenir son témoignage; mais un autre des assistants M. Gelback, ami du Dr P..., écrit à ce dernier, attestant que quelques jours après la séance Mlle O... lui a de nouveau certifié n'avoir pas lâché la main de Sambor pour un seul instant.

Qu'on veuille bien rapprocher de cette affirmation celle que, d'après le Dr Pogorelsky, Mlle O... a faite à la séance même et quelques instants avant que la chaise se fût enfilée sur le bras de M. W...

Quant à la séance décrite par M. Fischer, M. Bezsonow, ingénieur-mécanicien, chez qui elle avait lieu, veut bien m'autoriser à publier

son nom; de même que l'autre voisin du médium, M. le conseiller d'État actuel Tour.

M. Tour a bien voulu me faire parvenir un compte rendu très long et très circonstancié sur la séance ou plutôt les séances, — car il y en eut une série, — en question, compte rendu d'où j'extrais les renseignements suivants sur le phénomène qui nous intéresse :

M. Tour ayant constaté, lorsqu'il était voisin du médium, à la séance du mois d'avril 1894 chez M. Bezsonow que grâce aux mouvements violents exécutés quelquefois par Sambor, la main de ce dernier lui avait à plusieurs reprises échappé et n'ayant, par la suite, attaché aucune importance à l'apparition d'une chaise sur son bras[1], — on décida de renouveler l'expérience en attachant les mains. M. Tour s'étant assis à côté de Sambor, leurs mains furent attachées très solidement au moyen d'un ruban de toile. M. Bezsonow tenait l'autre main du médium; Sambor commença à se remuer violemment; M. Tour sentit quelque chose lui toucher le bras près de l'épaule, et lorsqu'on eut fait la lumière on trouva suspendue à son bras la chaise lourde et massive dont il est question dans le compte rendu de M. Fischer[2]. Les ligatures étaient intactes.

Toute cette partie de la séance n'aurait pas duré plus de quatre ou cinq minutes.

M. Tour dit ensuite qu'il tâcha, en présence de tous les assistants, de faire passer le médium à travers l'ouverture supérieure du dossier de la chaise et se convainquit que cela était impossible[3]. Il dit également avoir ensuite examiné la chaise et n'avoir trouvé rien de suspect.

En réponse à une question que je lui avais posée, il affirme catégoriquement que c'était sa main seule et non celle de M. Bezsonow qui était attachée à la main de Sambor; il a interrogé à ce sujet plusieurs des assistants pour avoir la certitude sur ce point.

J'ajouterai qu'à la suite d'une conversation que j'ai eue avec M. Bezsonow, je suis en mesure de donner les renseignements suivants sur les chaises qui ont servi aux expériences :

1° Dimensions de la plus grande des deux ouvertures dans le dossier de la petite chaise qui se suspendit au bras de M. Bezsonow : 11 × 8 pouces (anglais), c'est-à-dire qu'un homme ne peut pas

1. Il ne semble pas être question de ce cas spécial dans le récit fait par M. Fischer; mais cette omission peut être due au fait qu'il ne présenta pas des garanties satisfaisantes d'authenticité.

2. Il y a ici contradiction entre les deux récits : M. Fischer dit que le médium était assis sur cette chaise qu'on avait apportée de l'antichambre; M. Tour dit que cette chaise ne se trouvait pas précédemment dans la chambre, dont les portes étaient fermées, et n'y fit apparition que pour se suspendre à son bras; mais de toute façon je ne prendrais pas en considération l'hypothèse d'un « apport » de la chaise.

3. M. le col..., V. que M. Tour avait spécialement désigné comme ayant assisté ou pris part à ces essais, m'a catégoriquement confirmé le fait.

passer à travers, à moins qu'il ne soit d'une maigreur phénoménale, ce qui n'est pas le cas avec Sambor; ces mesures ont été prises sur une chaise appartenant à M. Bezsonow que celui-ci m'a dit être semblable à celle qui a servi à l'expérience[1]. Le lecteur se souviendra du reste que d'après le compte rendu de M. Fischer, la main de M. Tour était attachée à ce moment-là à celle de Sambor. Or c'est, je crois, ce document qui doit nous servir de guide, en premier lieu, comme étant plus ou moins contemporain.

2° Pour ce qui est de la seconde chaise, lourde et massive, à dossier élevé, elle a au dossier deux ouvertures superposées : les deux ont 12 pouces de largeur et respectivement 7 et 10 pouces de hauteur. Ces mesures ont été prises devant moi sur une chaise lui appartenant que M. Bezsonow m'a dit être la même.

En somme les points suivants sont à retenir dans cette dernière expérience :

a) La chaise en question vient s'enfiler sur le bras de M. Tour dont la main est fortement attachée à celle du médium. Une libération de main de ce côté doit donc être considérée comme impossible.

b) L'autre main de Sambor n'est pas attachée, il est vrai, à celle de son autre voisin, mais aussitôt après l'expérience, M. Tour et le col V.., s'assurent que le médium ne peut pas reglisser lui-même à travers celle des ouvertures du dossier qui est en cause.

c) La chaise appartient à M. Bezsonow, non à Sambor.

Bref, le cas en question me paraît extrêmement remarquable; et sans oser lui attribuer la valeur d'une *phase absolue* par suite de l'insuffisance de témoignages véritablement contemporains de la séance de 1894, j'appelle dessus l'attention la plus sérieuse de mes lecteurs.

M. P. S.

Décembre 1899.

1. Je ne puis toutefois considérer ces chiffres comme certains.

CAS CURIEUX

DE PRÉMONITIONS « POST MORTEM »

PAR A. ERNY

[Malgré que nous ne partagions pas la manière de voir de M. Erny, et que nous trouvions ses critiques un peu trop passionnées et ses affirmations un peu trop catégoriques, nous avons tenu à faire bon accueil à l'article d'un collaborateur qui nous a souvent donné des faits très intéressants; cet article ne manque d'ailleurs pas d'intérêt. (D.)]

Dans ce qu'il appelle à tort *Manifestations télépathiques des mourants*, M. C. Flammarion a publié dans la *Nouvelle Revue* une série de faits des plus intéressants, mais qui n'ont aucun rapport avec la télépathie, ou si peu, que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. « Nous ouvrirons cette enquête, dit-il, par certaines manifestations inexplicables et étranges, de *mourants*, non de *morts*, la distinction doit être signalée.

C'est une *erreur complète*, de la part de M. C. Flammarion, de croire que ce sont des *mourants* qui peuvent se manifester et non des *morts*.

Un mort peut se manifester d'une façon plus ou moins objective[1], *parce qu'il est dégagé*, et que son corps psychique peut agir momentanément, et se transporter à des distances énormes, comme le fluide électrique. De plus, ce n'est presque

1. Bien entendu, je ne parle que pour ceux, de plus en plus nombreux, qui croient à la vie d'outre-tombe. Quant aux autres, je les plains bien sincèrement, comme on doit plaindre les aveugles.

toujours qu'à des parents ou à des amis qu'un *mort* se manifeste, parce que l'affection qui les unissait sur la terre, les attire une dernière fois vers ceux qui les ont aimés.

Quant aux *mourants*, il leur est impossible de se manifester, pour l'excellente raison qu'au moment de la mort, tous les éléments psychiques luttent péniblement pour se dégager du corps physique, et ce n'est pas dans cette crise suprême qu'il leur est possible d'agir d'une façon quelconque. Le *mourant* est dans une sorte *d'état comateux* où il semble souffrir beaucoup, mais en réalité il est pour ainsi dire *insensibilisé par et pendant sa crise*. Je me souviens personnellement que lorsque mon père était mourant, il semblait souffrir énormément dans son agonie, aussi lui dis-je ceci :

« On croirait que tu es douloureusement affecté, mais *si tu ne souffres pas, serre-moi la main*... Quoique ne pouvant pas parler, mon père me serra légèrement la main que je tenais dans la sienne. Preuve évidente et palpable qu'il ne souffrait pas, et que son état ne devait être que pénible; mon père croyait fermement à l'immortalité de l'âme, et après sa mort, sa figure, *contractée par la maladie*, prit un air de grandeur et d'élévation, qui nous frappa beaucoup ma mère et moi.

Pour en revenir à M. C. Flammarion, voici quelques-unes des manifestations qu'il a pu recueillir, et qui sont certainement des plus authentiques. Je les résume brièvement :

1° Dans la famille du général Parmentier, on déjeunait à Andlau (Alsace) et on s'étonnait que le maître de maison qui était à la chasse ne parût pas. Tout à coup, par *un temps très beau* et des plus *calmes*, la fenêtre de la salle à manger, qui était ouverte, se ferma violemment avec un grand bruit, et se rouvrit aussitôt instantanément. Mais *le côté caractéristique* du phénomène et qui le prouve, *c'est que ce mouvement de la fenêtre* n'aurait pu se produire sans renverser une carafe d'eau *posée sur une table devant la fenêtre, et pourtant cette carafe avait conservé sa position*... Effet qui stupéfia les convives *et il y avait de quoi*, à la vue d'une chose si *anormale*. Trois quarts d'heure après, on rapporta le corps du chasseur qui était mort subitement en disant : « Ma femme, mes pauvres

enfants! » Si M. Flammarion s'imagine que c'est en s'éteignant si brusquement, et au moment d'un pareil choc, qu'un *mourant* peut se manifester, il se trompe étrangement; c'est *après sa mort*, qu'il a pu produire ce phénomène de la fenêtre, et *je ne crois même pas que c'est le mort qui a produit le phénomène*, mais *quelque désincarné*, parent ou ami de la famille, qui a employé ce moyen pour avertir cette famille.

Stainton Moses, dans un de ses livres, *Spirit Identity*, cite le cas d'un mécanicien qui mourut brusquement, écrasé par une machine, et qui après sa mort se manifesta à S. Moses, *dans un état de trouble complet et semblant ne plus savoir où il en était ni où il était.*

Pour le cas du chasseur d'Andlau, M. Flammarion nous dit que les convives ont eu une *hallucination véridique*, *assemblage de mots* dont j'ai signalé l'absurdité dans mon livre, car une hallucination étant *une impression fausse* ne peut être *ni vraie ni véridique;* c'est faire dire aux mots le contraire de ce qu'ils veulent dire. M. Flammarion pense que c'est *la force psychique* du mourant (que l'on attendait à déjeuner), qui a été la cause du phénomène. Quelle explication singulière! comme si les forces psychiques *en mouvement de dégagement* du corps physique pouvaient agir sur une fenêtre, lorsqu'elles ont tant à faire ailleurs. « N'insistons pas, dit M. Flammarion, sur la manière d'expliquer ce cas. » *C'est ce qu'il eût été plus sage de faire,* aussi n'insisterai-je pas davantage sur cette erreur...

2° A Schlestadt (Alsace), le père et la mère de M. Parmentier dormaient. Subitement Mme Parmentier est réveillée par une brusque secousse de son lit, de bas en haut, et à son tour éveille son mari. Deux autres secousses plus violentes se produisent, puis se fait un vacarme et un fracas dans le salon voisin, *comme si toutes les vitres des fenêtres eussent été brisées.* M. et Mme Parmentier croient à un tremblement de terre et vont examiner les dégâts du salon, où, à leur grande surprise, ils constatent *qu'il n'y a rien eu de cassé ni d'abîmé.* Mais après cette alerte, Mme Parmentier prit peur et crut à un malheur... Elle ne se trompait pas, car elle apprit bientôt que

son ancienne gouvernante, retirée à Vienne, *était morte cette nuit-là*, et avait exprimé le regret de n'avoir pu revoir sa chère élève à laquelle *elle était vivement attachée*.

L'explication de M. C. Flammarion est aussi fausse que l'autre. A l'entendre, « une impression partie du cerveau d'un mourant serait allée *frapper* un autre cerveau à 650 kilomètres de distance et *lui donner la sensation d'un bruit extraordinaire* ». Ce qui me *frappe* surtout dans cette explication, c'est son *extraordinaire facilité!...* L'explication réelle, c'est que *la morte* avait pour Mme Parmentier *une vive affection*, et qu'elle a voulu une dernière fois se rapprocher de celle qu'elle aimait et se manifester d'une façon quelconque.

Dans son intéressant livre, Aksakoff nous donne trois ou quatre cas très remarquables de *morts ou mortes*, ayant pu s'*objectiver* et même parler à la personne pour laquelle ils avaient de l'affection.

3° Le troisième cas est bien plus caractéristique, car à Rome où il s'est passé, M. A. Bloch nous raconte que sa mère était arrivée un jour toute *bouleversée*, et avait affirmé qu'étant à sa toilette, elle avait vu à côté d'elle son neveu René Kraemer, qui la regardait et lui dit *en riant : « Mais oui, je suis bien mort.* » Très effrayée de cette vision, elle était venue voir son fils à la Villa Médicis. Quinze jours après, ils apprirent la mort de M. de Kraemer arrivée le 12 juin 1896. Grâce à un travail que faisait M. Bloch à cette époque, *il put contrôler les dates et même les heures auxquelles ce phénomène se produisit;* or ce jour-là, leur parent, atteint d'une péritonite, entrait en agonie vers six heures du matin, et *mourait après avoir exprimé le désir de voir sa tante*, Mme Bloch, qui avait une grande affection pour lui; aussi, dit M. Bloch, « dans nos lettres de Paris, on s'était bien gardé de nous parler de la maladie de mon cousin »... Preuve évidente, selon moi, qu'il n'y a pas eu prédisposition mentale de Mme Bloch, ou avertissement télépathique du malade à celle-ci.

M. Flammarion dit que *ce fait est de même ordre que les deux précédents!* Le simple examen des faits prouve *exactement le contraire*, car dans les deux premiers cas, il n'y a eu que mouvements d'objets sans contact, tandis que dans le dernier, *le*

mort a pu *s'objectiver* et même *parler,* ce qui est autrement anormal et extra-naturel. M. Flammarion continue à nous dire imperturbablement que : « *La force psychique du mourant a pu se manifester sans sortir du caractère d'un enfant de 14 ans, qui aurait pu dire en riant* : « *Eh bien, oui, je suis mort.* »

Ainsi, M. Flammarion pense ou suppose que c'est la *force psychique* (!) chose impondérable, qui peut prendre *la forme d'un mort ou d'un mourant et parler en son nom.* M. Flammarion dit aussi : « L'hypothèse d'une hallucination sans cause est vraiment peu sérieuse... » *Évidemment,* et aussi peu sérieuse que son explication : « *Ne nous payons pas de mots,* ajoute-t-il, cherchons... »

Je crains bien, au contraire, que M. Flammarion ne se paye un peu trop de mots... plus vides que précis, et que ses explications, qu'il croit *scientifiques,* ne soient en réalité *qu'un trompe-l'œil.*

Le n° 4 n'est pas probant, passons au n° 5. Un médecin danois, M. Vogler, vivait dans une ville universitaire avec un de ses amis ; une nuit, lisant dans son lit, il entendit la porte au bas de l'escalier s'ouvrir et se fermer... Croyant que c'était son ami, il ne s'en occupa pas... mais peu après, il entendit des pas traînants et quasi fatigués, monter l'escalier et s'arrêter devant la porte de sa chambre ; *la porte s'ouvrit, mais personne n'apparut...* Le bruit des pas se rapprocha du lit... et un soupir se fit entendre qu'il reconnut comme étant *celui* de sa grand'mère qu'il avait laissée en bonne santé en Danemark. Les pas avaient aussi le caractère traînant et alourdi de ceux de sa grand'mère.

Je me demande comment M. Vogler a pu reconnaître que ce soupir venait de sa grand'mère, à moins que cette dernière n'ait eu une manière habituelle et caractéristique de soupirer. — Même remarque pour les pas. Plus tard, une lettre lui apprit que sa grand'mère, *qui l'adorait,* était morte subitement et *on constata que sa mort était arrivée justement à l'heure indiquée,* et à une époque où il ne savait pas que sa grand'mère était malade. M. Flammarion, cette fois, n'ajoute aucun commentaire à cet avertissement de mort.

Dans les *Annales* de septembre-octobre 1896, j'ai publié un avertissement de la mort d'une de mes tantes habitant Brest et dont j'ignorais absolument la maladie; mon cas, qui a quelque analogie avec le nº 5, a été publié d'abord dans le *Journal de la Société des Recherches psychiques* de Londres, et le comité de cette société m'a fait parvenir, par l'organe de M. F. H. Myers, ses remerciments pour leur avoir envoyé un cas qu'ils considéraient comme *très rare et des plus curieux;* j'engage M. Flammarion à méditer ce cas et les conclusions qui en découlent.

Nº 6. — Pendant la guerre de Crimée, Mme Feret, descendue à la cave, vit soudain dans la partie éclairée par un rayon de soleil... comme une plage de sable sur laquelle gisait son cousin, chef de bataillon. Ayant raconté ce fait à sa famille, celle-ci tout naturellement se moqua d'elle; et dut, selon la règle absurde des ignorants, la traiter de visionnaire. Quinze jours après, Mme Feret reçut la nouvelle du décès dudit officier, mort en débarquant à Varna, et *à une date correspondant au jour où Mme Feret l'avait vu étendu sur le sable.*

M. Flammarion trouve « qu'il est aussi difficile d'expliquer ce fait que les précédents ». Aussi nous en donne-t-il une explication aussi confuse qu'inadmissible, et dont je ferai grâce à mes lecteurs. « Il n'admet pas un seul instant que la narratrice ait vu, de Paris, la plage de Varna; j'admets, au contraire, que la cause de la vision était là-bas et qu'il y a eu cette fois communication télépathique entre le mourant et sa parente. »

Je dirai à M. Flammarion, comme disait M. F. H. Myers à M. Podmore, à propos de son article au sujet de *Phantasms of the Dead* (*Fantômes des morts*) (*Proceedings*): « *Vous en prenez bien à votre aise avec la télépathie.* » De plus, j'ajouterai ceci : pourquoi donc Mme Féret n'aurait-elle pas vu la plage de Varna, ce ne serait qu'un exemple de plus à ajouter aux *centaines de cas du même genre*, si fréquents chez les somnambules et les voyants des deux sexes. Mme Féret devait être une voyante inconsciente de son don psychique.

Le nº 7 est des plus curieux. Il est arrivé à M. Clovis Hugues, le député-poète bien connu. En 1871, étant emprisonné à Mar-

seille, ainsi que son ami Gaston Crémieux, condamné à mort, ce dernier lui dit un jour en souriant : « *Quand on me fusillera, j'irai vous prouver l'immortalité de l'âme en manifestant dans votre cellule.* » Or, le matin à la pointe du jour, Clovis Hugues fut réveillé par un bruit de *petits coups secs donnés dans sa table* et qui se renouvela deux fois. *Il sauta hors de son lit et se planta bien éveillé devant la table... le bruit continua encore une ou deux fois.* Bientôt après, voulant aller, comme d'habitude (avec la complicité du gardien), voir son ami, M. Clovis Hugues apprit par ce dernier que M. G. Crémieux avait été *fusillé à la pointe du jour.* « J'étais dans mon état normal, écrit M. Clovis Hugues, *je ne me doutais pas de l'exécution* et j'ai parfaitement entendu *cette sorte d'avertissement.* » M. Flammarion suppose que l'esprit de G. Crémieux aurait agi sur le cerveau de son ami et lui aurait donné une sensation, un écho, une répercussion du drame dont il tombait victime (sa condamnation remontait aux jours de la Commune de Marseille). Cette fois, il ne se trompe qu'à moitié, car *ce n'est pas sur le cerveau* de Clovis Hugues qu'a agi *le mort*, mais bien *sur la table de sa cellule.* Je constate avec plaisir que, pour cette fois, M. Flammarion trouve le *cas bizarre* (!) et difficile à nier, mais qu'il ne tombe pas dans l'explication si absurde de l'*Hallucination auditive.*

Voici un autre cas des plus curieux qui a été publié *dans un journal spiritualiste allemand*, et qui se rapproche beaucoup de celui de M. Clovis Hugues ; je le dédie aux matérialistes de tout genre et il peut prendre place à côté des cas recueillis par M. Flammarion.

« Alfred Ohagen envoya à ce journal le récit d'un phénomène arrivé à un de ses amis, M. H..., un matérialiste qui était convaincu que la mort était la fin de tout. Cette croyance fut ébranlée par ce qui lui arriva à la mort de son beau-frère *qu'il affectionnait beaucoup et qui partageait ses opinions matérialistes.* M. H... était assis près du lit où reposait son beau-frère *quelques heures après sa mort.* La porte était entr'ouverte et il n'y avait qu'une bougie brûlant près de cette porte. M. H... posa la main sur le front rigide du mort et dit à haute voix : « *Albert, ne pouvez-vous pas me dire s'il y a survie ou*

non? » A peine avait-il prononcé ces mots que *la porte entr'ouverte battit et la bougie s'éteignit.* M. H... se leva tranquillement et, nullement convaincu que c'était un phénomène, ralluma la bougie en pensant qu'un courant d'air avait pu très bien faire battre la porte et éteindre la lumière. Mais pour savoir exactement à quoi s'en tenir, il alla chercher dans un magasin, à côté de chez lui, *un morceau de craie*, puis, s'assura que la porte n'avait aucune tendance à se fermer d'elle-même par suite de l'inclinaison de la maison, ni qu'aucun courant d'air n'existait dans les pièces à côté, *dont les portes et fenêtres étaient fermées.* M. H... mit plusieurs fois sa bougie devant la porte, et la lumière ne vacilla pas; alors il replaça la porte dans la même position entr'ouverte où elle avait été, et fit avec sa craie une grande marque sur le plancher pour expliquer exactement la position de la porte... il attendit et la porte ne bougea pas. Alors il répéta son appel : « *Albert, si c'est réellement un signe venant de vous, fermez de nouveau la porte.* » Aussitôt, *la porte battit* comme la première fois. M. H... alla trouver sa sœur qui reposait sur un sofa dans la pièce à côté, et qui d'un *air agacé* lui demanda *pourquoi il avait tapé la porte deux fois avec tant de violence?* M. H... demanda d'abord à sa sœur, si elle avait jamais remarqué que la porte se fermât d'elle-même. *Jamais*, répondit sa sœur. Le lendemain, il fit encore quelques expériences sur la porte, *qui ne se referma jamais* d'elle-même. De plus, son domestique effaça devant lui les marques de craie sur le plancher, *ce qui prouvait bien qu'il n'avait pas rêvé*, et le fait que sa sœur avait été *troublée deux fois* dans sa douleur, par ce tapage, lui prouva aussi qu'il n'avait pas eu d'hallucination. »

Ce cas des plus caractéristiques fut reproduit dans le *Light* du 27 février 1894, d'où je l'ai traduit. J'engage M. C. Flammarion à le méditer, car l'expérience venant d'un matérialiste, n'en est que plus frappante. Dans mon livre, M. C. Flammarion trouvera aussi, p. 221, des mouvements d'objets sans contact, pour lesquels j'ai fait des expériences de contrôle du même genre. Le seul point qui pour moi semble incertain, c'est de savoir si c'est bien le beau-frère *mort depuis quelques heures*, qui a fait battre la porte, ou si c'est quelque désin-

carné (*parent ou ami venu pour l'assister dans sa crise dernière*), auquel il faut attribuer le phénomène. Il y a autant de raisons pour que contre cette opinion [1].

Dans l'*Écho du merveilleux*, Mme Claire Vauthier qui fut cantatrice à l'Opéra, nous cite deux cas très curieux d'apparitions *post mortem*. Le premier arriva à Arsène Houssaye qui le racontait toujours avec émotion. S'étant séparé d'une maîtresse, Mme G... (*on pourrait, je crois, facilement reconstituer le nom*) pour se remarier, celle-ci montra un désespoir qui parut *excessif* à A. Houssaye, car, dit-il, elle était *si grande tragédienne*. Cependant, Mme G... avait dit : « *Je vais me tuer, et si là-bas on vit encore, je reviendrai près de toi, comme un reproche éternel.* » Ça, c'est bien un mot de femme et peut-être même de femme de théâtre, prenant *tout au tragique*. « Le lendemain soir, dit A. Houssaye, en traversant ma galerie (de son hôtel, boulevard Haussmann) alors obscure, j'entrevis, dans la glace du fond, comme une lueur qui s'étendait, tandis que *très distincte*, la tête de Mme G... m'apparaissait telle qu'au moment de son adieu prophétique. Quelques instants après, j'apprenais que Mme G... s'était empoisonnée. *Depuis, souvent... je la revois.*

Il y a eu là, une fois de plus, preuve de l'action du mort sur le vivant, et ressouvenir d'une promesse faite avant le décès. L'autre fait est tout personnel à Mme C. Vauthier, dont les *Souvenirs d'une Voyante* sont des plus intéressants.

« Après la mort de ma grand'mère, et aux heures de défaillance, dit-elle, *j'ai prié ma chère aïeule, car son intervention m'eût été consolante, son conseil un appui. Le silence morne m'a toujours répondu. Pourquoi ces oublis, ces séparations absolues!*

1. Pendant que je rédigeais ce cas, ma bonne vint me dire que sa montre et sa pendule étaient arrêtées à 9 heures, et de vouloir bien lui dire l'heure ; je regardai ma montre, qui aussi *s'était arrêtée à près de 9 heures. Cette coïncidence me sembla bizarre*, et sans croire un instant qu'il y aurait là le moindre phénomène relatif à celui que je racontais, je regrette bien de ne pouvoir *constater* si, par hasard, *il n'y aurait pas entre les deux faits une corrélation quelconque*, par exemple, si l'heure de la mort du beau-frère de M. Ohagen n'aurait pas eu lieu à 9 heures du matin ou du soir. Cela serait bien curieux.

Problèmes auxquels ma sœur morte tentera de répondre. »

Comme on le voit, Mme C. Vauthier a été, ainsi que M. Flammarion, désolée de ne pouvoir revoir celle qu'elle aimait, mais plus heureuse, *ou plutôt mieux douée que lui psychiquement*, elle a eu le bonheur de revoir *sa sœur Édith* et de lui parler. « Une nuit, dit-elle, sans que rien, ni conversation, ni évocation du souvenir ait pu m'y prédisposer, je suis subitement éveillée par une impression de froid bien connue (d'elle) qui passe sur mon front et contraint mes yeux à rester ouverts. Près de moi, *je vois* ma sœur. *Des sens nouveaux...* me sont rendus, et *j'entends* Édith me parler. Elle se plaint, elle souffre. L'amour isolé qui a brûlé son cœur de femme, brûle inutile son âme errante. »

Comme je l'ai dit souvent, les désincarnés, pour la plupart, *restent longtemps* dans l'état intellectuel et moral où ils étaient *au moment de leur mort*. Ce n'est que peu à peu, que certains d'entre eux se rendent compte de la différence d'état entre le plan terrestre et celui de l'au-delà.

Mme C. Vauthier nous dit qu'à son tour elle parla à sa sœur et lui dit : « *Notre père n'est-il pas près de toi?* — Je ne l'ai jamais vu. — Il se communiquait à nous autrefois. Ce lien était-il un leurre ou s'est-il brisé? — Je l'ignore. — Pourtant notre mère, qui t'a tant aimée, ne t'aide-t-elle pas ? — Elle reste introuvée. Sans doute est-elle *trop loin*. Nos affections, leurs origines, leur but, *tout s'efface dans la science acquise*. Toi, moi, pouvons encore nous rejoindre. *Nous appartenons au même système. Nous en subissons les mêmes lois*. Esprit de péché et de trouble, je n'acquiers rien. J'attends que l'attraction ou que la volonté me ramène à mes origines, et me pousse vers les destinées. »

Ces réponses d'Édith ne sont pas pour plaire *aux spirites*, qui s'imaginent tous qu'après la mort, on est *forcément* et *naturellement* réuni à ceux qu'on a aimés sur la terre. Il n'en est pas toujours ainsi, car *tout dépend du degré intellectuel et psychique*, auquel le désincarné était arrivé dans son évolution terrestre. Le proverbe : « *Qui se ressemble s'assemble*, est aussi vrai dans l'au-delà que sur la terre. La vraie famille est la famille intellectuelle et psychique, et, comme le remarquait

Édith, *tout s'efface devant la science acquise;* autrement dit : les *affinités électives* (dont Gœthe a eu le pressentiment) sont plus fortes que les liens terrestres et de famille. Nous en voyons d'ailleurs des exemples sur la terre. Quand une jolie paysanne, par suite de quelque caprice, épouse un individu supérieur à elle comme intelligence et comme milieu, mille fois sur dix, la paysanne se détache peu à peu et complètement du premier milieu où elle a vécu, et même des affections qu'elle y possédait. Même l'affection paternelle et maternelle est non seulement diminuée, mais reste souvent sans effet. La paysanne qui a monté un degré social avec son mari; qui a vécu d'une tout autre vie, dans des milieux et avec des idées tout autres, est souvent gênée par la présence de parents plus ou moins grossiers, et le lien ne tarde pas à se rompre. *Elle a monté d'un degré*, ils sont restés stationnaires; donc incompatibilité de pensées et d'existence. On peut certainement faire des phrases sentimentales à ce sujet, traiter la paysanne d'égoïste, de sans-cœur, et autres banalités courantes chez ceux qui ignorent la psychologie, mais pour la paysanne ou l'ouvrière devenue bourgeoise, ou pour la femme bourgeoise anoblie par un mariage, il y aura toujours cette différence qu'E. Augier a si bien sentie, et marquée entre le père Poirier et sa fille la marquise de Presles. Quelque affection qu'elle ait pu conserver pour ses parents, elle et eux ne sont plus *du même monde*.

Revenons aux cas Flammarion. Le n° 10 est un des plus curieux, et lui a été fourni par le baron Deslandes. Dans sa jeunesse, il habitait avec sa mère, qui avait un maître d'hôtel piémontais qui ne croyait *ni à Dieu ni à diable*, mais qui n'aurait pu dire aussi *ni Dieu ni maître*. Une fois, vers 6 heures, le Piémontais entra au salon, la figure convulsée... et s'écria : « Madame! madame! il m'arrive un grand malheur, ma mère vient de mourir à l'instant, car j'étais dans ma chambre, je me reposais, quand la porte s'est ouverte... ma mère debout, pâle et défaite, était sur le seuil me faisant un geste d'adieu... Je me frottais les yeux, croyant à une hallucination, mais non, je la voyais bien. » Ce que je puis affirmer, dit le baron, c'est que la nouvelle en arrivait à Paris quelques

jours après... La mère du Piémontais était bien morte à l'heure et au jour où il l'avait vue.

Ce cas est à rapprocher de celui d'un de mes amis, et que j'ai publié dans les *Annales*, numéro de septembre-octobre 1896.

M. Flammarion n'ajoute aucun commentaire, ce qui prouve que toutes les explications pseudo-scientifiques précédentes lui semblent parfois insuffisantes, auquel cas nous serions d'accord.

Le n° 11, fourni par la baronne Staffe, est moins précis. Mme M..., qui vivait en Angleterre, avait été fiancée à un jeune officier de l'armée des Indes. Un jour, elle était accoudée au balcon de la maison, *et pensait naturellement à son fiancé*, quand tout à coup elle le voit dans le jardin, mais bien pâle et comme exténué. Elle descend vivement l'escalier, croyant trouver son fiancé!... Personne! Elle entre dans le jardin, examine la place où elle l'a vu... Rien! on l'avait suivie, on la console... Elle répète : *Je l'ai vu! Je l'ai vu!* Quelque temps après, la jeune fille apprit que son fiancé avait succombé en mer d'un mal subit, *au jour et à l'heure où elle l'avait vu dans le jardin.*

Les psycho-physiologistes diront évidemment que l'hallucination n'est pas douteuse, car la jeune fille, pensant naturellement à son fiancé, il était non moins naturel qu'elle crût l'avoir vu. Mais ce qui m'a semblé le plus curieux dans ce cas, c'est que la vision a eu lieu *en plein jour*, ce qui est *fort rare*, car en principe, un désincarné a besoin de l'obscurité, ou au moins de la pénombre pour *s'objectiver*. De plus, la jeune fille ne crut pas un instant à une hallucination, ou à une vision *rêvassière*, puisqu'elle cria : *Harry! Harry!* en supposant que son fiancé était de retour, et se précipita au bas de l'escalier pour aller au-devant de lui. Preuve évidente que le désincarné a dû s'objectiver d'une façon extrêmement frappante.

M. Flammarion cite encore un cas qui me semble moins intéressant que les autres, puis il constate que « dans ses conversations sur ce sujet, soit chez lui, soit dans le monde, la majorité était d'un scepticisme à peu près complet, et n'avait rien

vu de ce genre; cependant une portion notable savait que ces choses existent ». Il a donc eu l'idée de faire une enquête en France, comme celle faite en Angleterre par la Société des recherches psychiques. M. Flammarion a reçu 4 280 réponses composées de 2 456 *non* venant de personnes n'ayant jamais rien vu; et 1 824 *oui*, provenant de personnes ayant vu, ou dont quelque ami ou parent a vu des cas de ce genre. « Ce qui frappe, dit-il, dans ces réponses, c'est la loyauté, la franchise, la délicatesse des narrateurs, qui tiennent à cœur de ne dire que ce qu'ils savent, sans rien ajouter ni retrancher. Sur 1 130 cas réunis, un très grand nombre, ajoute M. Flammarion, sont des faits subjectifs (*qu'en sait-il, il faudra les voir*), et se passent dans le cerveau des témoins!... Un grand nombre aussi sont *des hallucinations pures et simples.* »

En avançant cela aussi nettement, M. Flammarion me semble avoir agi d'une façon bien légère. Il conclut son article en disant : « Ce qu'ils nous apprennent (ces faits) *c'est qu'il y a encore beaucoup de choses que nous ne connaissons pas;* et qu'il y a dans la nature, *des forces inconnues*, intéressantes à étudier. »

Il n'est pas seul à le penser, car, *bien avant lui*, M. de Rochas publiait un livre (épuisé) intitulé : *Les forces inconnues.*

Dans un très gros volume intitulé · *Census of hallucinations* (*Recensement des hallucinations*), la Société des recherches psychiques de Londres, présidée alors par M. Sidgwick, a publié un nombre considérable de cas, du genre de ceux réunis par M. Flammarion, mais, par crainte sans doute de l'opinion, cette Société n'a pas mis *le vrai titre de l'enquête* qui aurait dû être... *Recensement de visions et d'apparitions.* M. F. H. Myers a eu du moins le courage de ses opinions, car dans ses articles sur *Les fantômes des morts*, il a abordé crânement la question : il a fait de même dans ses deux articles sur son ami Stainton Moses, et après leur lecture à une réunion de la Société des recherches psychiques, le professeur Sidgwick, qui présidait, crut de son devoir (!!) de dire que la Société ne pouvait prendre la responsabilité *des spéculations* de M. F. H. Myers. Dieu merci, cette Société est présidée maintenant

par l'illustre sir William Crookes, et avec lui, on sera sûr qu'elle fera de la bonne besogne psychique.

Attendons maintenant l'ouvrage annoncé par M. C. Flammarion et dont il ne nous a donné encore que des fragments, et gardons l'espoir que ses explications des phénomènes seront un peu moins *pseudo-scientifiques*, et un peu plus psychiques.

A. Erny.

DE LA
CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(Suite.)

CHAPITRE V

AUTOMATISME SENSORIEL ET HALLUCINATIONS PROVOQUÉES

SOMMAIRE

I. — Cette étude forme une série de chapitres ayant pour but de montrer l'éclosion dans la conscience ordinaire ou supraliminale de facultés ordinairement *subliminales*, c'est-à-dire agissant dans les dessous de la conscience.

II. — Discussion de l'automatisme sensoriel ou éclosion supraliminale d'images qui ne sont dues ni à des excitations extérieures, ni à l'attention volontaire. Ces images sont appelées hallucinations et elles peuvent être spontanées ou provoquées.

III. — Provoquer des hallucinations est un moyen puissant d'expérimentation psychologique.

IV. — Il a déjà été pratiqué en hypnotisme et les hallucinations suggérées pendant ou après l'état hypnotique ont déjà été très instructives. Discussion de l'origine, état de l'*organe de la vue*, genre des hallucinations.

V. — Pouvons-nous obtenir un résultat instructif sans nous servir de

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings S. P. R.*, vol. XI (Voyez *Annales des Sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899.

l'hypnotisme. Nous sommes déjà familiarisés avec les *post-images*, les images souvenirs et les images imaginées, jusqu'à quel point peuvent-elles être ressuscitées, intensifiées ou fixées pour notre étude?

VI. — Expérience de M. C. M. Bakewell, sur les *post-images* différées ou persistantes. Explication de certains prétendus fantômes par des *post-images* différées.

VII. — Transition entre les post-images qui sont *entoptiques* et les images souvenirs qui sont des représentations centrales de l'œil de l'esprit. Observations du prof. Flournoy sur ses propres illusions hypnagogiques.

VIII. — Jusqu'à quel point alors est-il possible d'extérioriser volontairement les images venant des réserves subliminales. Extériorisations spontanées de chiffres et autres schémas visuels de la pensée. Cas de M. Yowanovitch.

IX. — L'audition colorée ou vue des sons, nous donne un exemple de plus de la netteté et de la puissance de l'extériorisation dans ces quasi-perceptions entencéphaliques. Cas cité par le prof. Gruber.

X. — La vision par le cristal comme procédé empirique pour extérioriser les images venant du centre. Expériences sur des sujets hypnotisés à Brighton, montrant que les images, vues dans le cristal, se transmettent comme des suggestions post-hypnotiques données au sujet soit par injonction verbale, soit par télépathie.

XI. — Expériences du Dr Gibotteau, impliquant la transmission télépathique d'images faite par lui à un autre sujet ou inversement.

XII. — L'expérience semble prouver que ces automatismes sensoriels n'indiquent pas du tout nécessairement une maladie actuelle ou latente, ou quelque chose d'anormal chez les automatistes, mais peuvent se produire chez des personnes dont les sens et l'état physique général sont au-dessus de la moyenne.

XIII. — Expériences de vision par le cristal, etc., faites par MM. A. W. Verral, et réflexions à ce sujet.

XIV. — Expériences de visions par le cristal du prof. Pierre Janet.

XV. — Expériences de visions par le cristal, et d'auditions par la coquille, faites par miss X...

XVI. — Expériences de visions par le cristal, faites par miss A... et phénomènes spontanés d'un genre analogue.

XVII. — Expériences du même type faites par M. Keulemans.

XVIII. — Expériences de la princesse de Cristoforo et du major Schreiber.

XIX. — De ces expériences qui montrent l'éclosion dans les hallucinations provoquées de différentes formes de connaissances supernormales, on pourrait conclure que nos sensations d'origine centrale peuvent nous donner sur le monde extérieur des renseignements aussi vrais que ceux engendrés par les sensations de la périphérie. La rareté et l'inutilité pratique de ces phénomènes sont en faveur de l'idee que cette faculté de perception supernormale n'a pas été acquise par suite de l'évolution terrestre.

XX. — Revue des différents genres de visions connues externes et internes.

XXI. — Vastes perspectives et avenir brillant de cette nouvelle espèce d'expérimentation psychologique. Invitation d'envoyer des comptes rendus d'expériences à l'auteur à Leckhampton House Cambridge.

I

Nous avons déjà parlé plusieurs fois de certaines manières dont la conscience et les facultés, que nous connaissons, semblent être interrompues ou d'autres fois s'augmenter d'une faculté inhérente à notre être et qui pourtant n'est pas comprise dans le courant de pensées et de sentiments que nous sommes habitués à considérer comme notre moi.

La nature de cette faculté au commencement est tout à fait mystérieuse et nous avons choisi le mot subliminal exprès pour bien faire voir que la seule chose évidente est que cette faculté opère en quelque sens en dessous des régions de la conscience. Les opérations de ce moi subliminal sont souvent telles qu'elles impliquent forcément la présence d'une conscience et, de plus, un des plus frappants phénomènes que nous essayons d'établir et d'expliquer consiste en ceci, que quelquefois la conscience subliminale remplace complètement la conscience supraliminale ; elle devient même, quoique provisoirement, supraliminale à son tour.

Nous n'avons encore vu que peu de groupes de phénomènes subliminaux ; ils sont trop nombreux et encore trop imparfaitement connus pour être dès maintenant arrangés en séries tout à fait logiques. Contentons-nous d'indiquer plusieurs espèces possibles d'arrangements et à nous servir de chacune de ces espèces à son tour, pour obtenir cette clarté, qui est si difficile à trouver, quand des faits à la fois complexes et fragmentaires doivent être soudés ensemble.

On se rappelle la métaphore dont je m'étais servi d'un *spectre* de la conscience totale, se prolongeant à chaque extrémité au delà des limites de la conscience supraliminale, s'étendant à l'extrémité rouge dans les profondeurs de la vie organique et à l'extrémité violette dans le monde des perceptions supra-sensorielles, en employant ce dernier mot pour indiquer que les sens connus ne suffisent plus pour expliquer les phénomènes. Pour donner des exemples des opérations dues aux perceptions et aux pouvoirs subliminaux au delà de l'extrémité rouge, j'ai cité certains faits de sugges-

tion hypnotique; ensuite j'ai essayé de montrer qu'une semblable activité subliminale se produit aussi depuis le rouge jusqu'au violet et que nous en avons connaissance supraliminalement aussi bien que subliminalement; pour cela j'ai cité certains faits se rattachant au génie et aux rêves. Je dois maintenant continuer à étudier ces activités subliminales au delà du violet du spectre dans la région de la télépathie, de la clairvoyance, de la rétrocognition et de la prémonition.

Remarquez cependant que les deux prolongements subliminaux de mon sceptre imaginaire, c'est-à-dire les phénomènes de puissance sur les processus organiques et ceux de clairvoyance, sont en réalité près l'un de l'autre au lieu de se trouver de plus en plus séparés, de sorte que mon spectre devrait être imaginé comme circulaire avec les régions ultra rouges et ultra violettes se rejoignant dans quelque région profondément cachée. Et remarquez en second lieu quand nous réussissons à avoir un aperçu du spectre subliminal, non seulement nous voyons certaines lignes ou bandes aveo une clarté particulière, mais nous avons aussi un vague aperçu de parties éloignées; ainsi, par exemple, les résultats de la suggestion hypnotique ne sont pas du tout limités à ces effets organiques profonds. Nous la verrons agir aussi dans la clairvoyance et la précognition.

II

Et maintenant nous arrivons à un point où il semble que nous ne devions plus borner notre attention à une seule région du spectre, mais plutôt prendre un certain groupe défini de phénomènes et marquer les lignes et les bandes qui leur correspondent dans toutes les parties du spectre. Dans ce chapitre, ce sera des phénomènes d'*automatisme sensoriel* que je m'occuperai.

Cependant il me faudra d'abord définir ce que j'entends par action automatique des sens. Jusqu'à présent les indications ou messages envoyés par le moi subliminal ne se seraient pas facilement répartis en deux groupes sensoriels et moteurs, dans lesquels on divise ordinairement l'activité nerveuse. De

quel côté aurions-nous rangé la production d'un vésicatoire suggéré ou l'impulsion musicale d'un Mozart! ou même les rêves ordinaires dans lesquels se mélangent des images sensorielles avec des représentations d'un mouvement qui quelquefois se réalisent en véritables mouvements de la tête ou des membres?

Mais nous arrivons maintenant aux « messages » subliminaux d'un caractère plus précis et défini. Des messages qui contiennent toute leur signification dans le phénomène lui-même, nous passons à des messages qui semblent contenir des signes intentionnels : gestes, tableaux, expressions de pensées, et ces expressions de pensées se peuvent produire par l'un des quatre moyens employés dans la vie ordinaire : moyens principalement sensoriels, lecture et audition, ou moyens principalement moteurs, parole et écriture. Sans doute nous verrons que parmi ces messages verbaux et imagés, il arrivera fréquemment que les phénomènes sensoriels et moteurs se remplaceront les uns les autres. Mais nous comprendrons mieux si nous ignorons ces remplacements; si nous prenons d'abord le groupe des messages automatiques, sensoriels, et ensuite des moteurs et en commençant dans chaque cas par les messages dont les contenus ne sortent pas du champ habituel de la perception supraliminiale, et en arrivant ensuite aux messages du type télépathique et clairvoyant.

Ce que j'appellerai l'action automatique de chaque sens, ce sera la production et la présentation d'images qui ne seront dues ni à des excitations extérieures, ni à une direction volontaire de l'intuition. Prenons comme type le sens le plus important, la *Vision*. Elle est ordinairement divisée en vision interne et externe, l'interne consistant en images souvenirs et en images imaginées; en rappel volontaire ou involontaire, ou en réarrangements d'images reçues primitivement par la rétine du monde extérieur. Ces rappels, ces réarrangements peuvent naturellement nous aider à former des *idées* nouvelles (telles que la conception première d'une machine à vapeur), mais ne peuvent nous informer de *faits* nouveaux extérieurs. Et d'autant que cette visualisation interne ne

semble utile que pour nous aider à conduire nos opérations mentales, la plupart des hommes ne sont capables de s'occuper principalement que de la partie qui est *volontaire* et de traiter comme insignifiante et même morbide la partie qui est involontaire ou automatique. Ils attachent de l'importance à la faculté qu'avait Watt de voir distinctement par l'œil de l'esprit comment se conduirait la vapeur saturée dans un récipient de température et de capacité variables. Mais ils regardent les rêves comme sans valeur et les hallucinations à l'état de veille comme de pures indications d'état maladif. Quant aux images fragmentaires n'arrivant ni jusqu'au rêve, ni jusqu'à l'hallucination que l'on voit constamment sourdre spontanément chez la plupart des hommes, ce n'est que tout récemment qu'on les a remarquées et notées à titre de curiosité.

Le lecteur en aura déjà conclu que l'arrangement que je propose pour les genres de visualisation, est différent sur un point important. Je reconnais naturellement que la vision externe est le seul moyen d'obtenir une connaissance optique du monde matériel et je reconnais que la visualisation interne, — rappel et réarrangements d'image sous la direction du moi supraliminal, — est une aide importante quoique non essentielle aux opérations mentales ordinaires. En plus de ces phénomènes de visions internes qui sont des images spontanées et sans sens, que l'on regarde au commencement comme de simples étincelles qui s'échappent de la machine de l'esprit, je ferai une troisième classe, les *visualisations automatiques*, que je considère comme aussi importantes que les deux autres classes : je prétends que la connaissance visuelle du monde matériel et de ce que nous appelons les rapports immatériels, s'obtient en réalité au moyen de visions que j'appelle automatiques, c'est-à-dire non évoquées, ni évocables, par le moi supraliminal, mais qui, à mon avis, ont leur origine ou presque leur origine dans le moi subliminal et font monter leurs messages jusqu'à la conscience qui nous est familière. J'admets bien que dans certains cas ces messages n'indiquent que la maladie ou la désintégration et que dans la plupart des cas ils sont sans signification, fragmen-

taires ou avortés, mais je soutiens que, dans certains cas, ils apportent des notions réelles, acquises par quelques facultés de perception que possède seulement le moi subliminal et non pas le supraliminal.

Quelle relation peut-il y avoir entre cette faculté et la vue : je ne prétends pas le dire; puisque la connaissance se présente sous une forme imagée, nous pouvons en conclure qu'elle implique l'activité de ces parties du cerveau qui entrent en jeu dans la vision, mais que l'existence sans altération de ces parties soit nécessaire à la vision automatique, c'est ce que je ne puis dire. Nous savons qu'ordinairement il faut bien à l'œil depuis la naissance, six ou sept ans de travail pour que les parties du cerveau qui président à la vision puissent garder après la destruction de l'œil leur pouvoir de vue interne. On comprend que, un peu de la même manière que l'activité de l'œil est nécessaire pour que la faculté de visualisation intérieure puisse se développer, de la même manière aussi, la faculté volontaire de la visualisation interne peut être nécessaire pour que la faculté de visualisation automatique se développe (mais ne soit pas nécessairement créée). Ce point mérite d'être noté parce que, comme nous le verrons bientôt, on peut l'établir jusqu'à un certain point par des observations et par des expériences actuelles.

III

C'est donc, je le répète, des hallucinations provoquées expérimentalement que je dois m'occuper maintenant.

Deux causes ont contribué au mouvement qui entraîne la psychologie vers l'expérience : la première, c'est que les savants accoutumés à l'exactitude de la biologie moderne, lorsqu'ils sont arrivés à la névrologie voisine de la psychologie, région si vague, ont voulu continuer à y employer leurs méthodes autant que possible, mais deux grandes difficultés se sont présentées. La première vient de ce que la psychologie et la névrologie, aspects objectif et subjectif du travail de l'esprit ou du cerveau, bien qu'en un sens identiques, au point de vue du sujet traité, sont en un autre sens séparées par

un vide plus grand que celui qui sépare la névrologie de toute autre science physique. La névrologie ne peut photographier que l'extérieur de la place, elle ne voit rien de ce qui se passe à l'intérieur. La seconde difficulté vient de ce que nous ne pouvons pas traiter de la race humaine, comme la biologie traite des animaux et des plantes. Les croisements, les changements de milieu, la vivisection sont impossibles. Nous pouvons, il est vrai, étudier les organes des sens cérébraux et externes sur le sujet vivant et mort, mais en dehors de cela le psychophysiologiste en est réduit principalement à employer les méthodes physiques qui ne sont même pas spéciales à la biologie, telles que des déterminations de temps, de poids, de mouvement, etc.

Et il y a encore là un danger, c'est que les expériences ne pourront pas être suffisamment serrées de près pour mener à de vraies découvertes. Elles nous aident plutôt à définir soigneusement des faits que nous connaissons déjà grossièrement sans arriver aux faits sous-jacents dont nous informe la conscience ordinaire; pour cela, il faut que nous passions des artifices mécaniques généraux aux artifices spéciaux à la psychologie.

Lorsque l'on a commencé à étudier les cristaux, on a d'abord mesuré leurs angles externes, puis on les a coupés par lamelles pour chercher leurs plans de clivage et l'on a cru avoir bien examiné à fond les cristaux, mais la découverte de la polarisation de la lumière a conduit à une analyse plus profonde et nous classons maintenant les cristaux par la manière dont les rayons se conduisent à leur intérieur. Ce qu'il nous faudrait en psychologie ce serait quelque expérience qui pour comparer les phénomènes se servira de l'enregistrement des réflexes et de la description des organes terminaux, comme le polariscope se sert du goniomètre pour comparer les cristaux. Elle aiderait à découvrir la réfraction double ou multiple dans une personnalité, qui, soumise à des analyses moins subtiles, semble encore un tout limpide et homogène.

Mais pour trouver ces expériences spécialement psychologiques, il faut que nous redevenions comme des enfants; il

faut revenir à un état de science enfantine, il faut que nous attrapions la lune pour voir si, par hasard, nous ne pouvons pas la faire tomber. Il faut nous contenter de marcher à tâtons comme des pionniers dans une forêt d'obscures possibilités, au lieu de marcher par une série d'étapes, petites mais sûres, le long d'une route dont la direction est déjà connue. C'est là une attitude qui déplaît aux hommes qui sont habitués à des progrès définis et indiscutables, et les découvertes, dans une science naissante, seront donc probablement faites par des profanes.

Et ainsi il arrive que la seconde grande cause qui pousse vers la psychologie expérimentale, s'est trouvée dans la théorie primitive, mais féconde par ses expériences, d'un inventeur qui était aussi un « charlatan ». Ce fut Mesmer qui inaugura la méthode de psychologie expérimentale, pour la première fois vraiment profonde, vraiment pénétrante. Et elle était tellement nouvelle, tellement mal reçue, cette conception d'une modification profonde de la personnalité impliquée par le Mesmérisme ou l'hypnotisme, qu'il a fallu un siècle, je ne dis pas pour l'élaborer, mais pour la faire reconnaître comme digne d'une étude sérieuse, par les savants officiels.

La route que cette méthode si précieuse a jusqu'à présent suivie s'est allongée, et a dévié par suite de beaucoup d'accidents, de préjugés et d'erreurs, mais nous sommes maintenant assez avancés pour pouvoir, en nous retournant, regarder les détours, et nous demander quel était le raccourci que nous aurions dû prendre, l'indication qui aurait dû nous mettre sur la bonne route. Sans aucun doute, cette indication nous était offerte par le *somnambulisme spontané*. Dans le somnambulisme spontané, on avait pu, de tout temps, observer sur une petite échelle les phénomènes mêmes dont l'existence a été établie avec tant d'efforts. L'hyperesthésie, l'anesthésie, la mémoire alternante, la suggestibilité, tous ces phénomènes, pour ne pas parler de certains autres qui ne sont pas encore aussi bien reconnus, auraient pu être étudiés chez les noctambules, les parleurs endormis que l'on était habitué à regarder comme de pures curiosités, comme des phénomènes de rebut qui ne valaient pas la peine d'être expliqués.

Certainement, nous devrions retirer un enseignement de cette expérience, nous devrions bien comprendre que la psychologie expérimentale ne peut pas se permettre de repousser des expériences aventureuses, des observations inexplicables.

Pour elle comme pour les autres sciences, ce sont les anomalies, les phénomènes de rebut, qui ouvrent de nouvelles voies aux découvertes, et je crois donc que je ne fais que suivre les voies ordinaires du progrès, quand je prétends que dans les phénomènes bizarres, inexplicables de l'hallucination ou de l'automatisme sensoriel, gît l'indication et le germe de découvertes qui s'appliqueront au moi tout entier de l'homme, soit qu'il s'agisse du dessus ou du dessous de notre conscience transitoire et changeante.

IV.

Mais, demandera-t-on, pouvons-nous véritablement faire des expériences, et peut-on provoquer des hallucinations, et si cela est possible, est-ce prudent[1]?

1. Je ne recommande pas à mes lecteurs de prendre des médicaments dans le but de provoquer des hallucinations. Mais puisque l'action des médicaments engendrant des sons ou des images hallucinatoires, a jusqu'à présent été mal comprise, il serait intéressant que les personnes à qui ces médicaments sont administrés pour d'autres raisons, essayassent de voir dans le cristal, et voulussent bien en consigner les résultats. Voici un bref aperçu (résumé d'après les notes qu'a bien voulu m'envoyer le Dr Mitchell Bruce) de quelques-unes de ces hallucinations toxiques, qui résultent probablement, suivant les doses, de la manière dont les organes terminaux ou le cerveau sont affectés. Le salicylate de soude, chez quelques personnes, produit des visions très désagréables quand les yeux sont fermés. Cet effet a été observé après cinq doses d'acide salicylique de 15 grains chacune. Des figures, etc., sont vues comme dans les illusions hypnagogiques. La digitale à grande dose peut produire des sensations subjectives de lumière. « Il me suffisait », dit le Dr Lauder Brunton, « de ne prendre presque qu'un grain de digitale dans l'espace de 48 heures, pour qu'il se produisît au centre du champ de vision de mes yeux une tache brillante entourée des couleurs de l'arc-en-ciel. Le haschisch produit des hallucinations bien connues, quoique leurs qualités agréables aient été très exagérées. Une exagération d'automatisme moteur, une exubérance de gestes et de paroles, et autres choses semblables, accompagnent les hallucinations visuelles, on devrait essayer l'écriture automatique avec ces malades surtout quand l'effet du médicament va s'arrêter, et que le sujet croit être à l'état normal. Je n'ai pas besoin de revenir sur les hallucinations causées par l'alcool ou l'opium. Les

Nous trouvons une réponse satisfaisante à ces questions, dans la série continuelle d'expériences sur les hallucinations hypnotiques qui ont été faites ces dernières années à Nancy et ailleurs. Le professeur Bernheim et ses amis ont définitivement prouvé que les hallucinations peuvent être provoquées chez un très grand nombre de sujets, sains d'esprit et de corps, sans aucune espèce de danger. Il n'y a pas de mal nécessairement produit, même par ce qui semble le plus dangereux, c'est-à-dire l'évocation très fréquente de l'hallucination hypnotique chez un sujet malade : « Chez une de mes malades », dit le Dr Bernheim, « une femme très intelligente, atteinte d'atoxie locomotrice, je me suis permis de faire, avec son consentement, certaines expériences pour me rendre compte de l'effet des hallucinations répétées ; j'observais soigneusement son état psychique, et je me tenais tout prêt à arrêter, à la plus légère indication alarmante. Plusieurs fois, je l'ai soumise, pendant plusieurs jours de suite, à des hallucinations complexes et répétées, hypnotiques et post-hypnotiques, immédiates ou différées, et de tout cela il n'est resté aucune trace. Pendant trois ans qu'elle a passés dans mon service, en dépit de suggestions très fréquentes, données à l'état de veille et en transe, son intelligence est restée aussi alerte, son pouvoir d'initiative n'a pas été diminué. »

Et ce cas n'est pas du tout isolé ; le professeur Bernheim connaît plusieurs autres exemples vivants, et a bien voulu m'en montrer quelques-uns.

Dans une longue série d'expériences commencées par Edmond Gurney à Brighton en 1883, et continuées à intervalles, principalement par le professeur et Mme Sidgwick jusqu'à maintenant, les mêmes jeunes gens, bien portants et intelligents, ont été soumis (1887-92) à des quantités d'hallucinations hypnotiques et post-hypnotiques, sans aucun inconvénient physique ou mental ; il n'y a donc pas de raison de supposer que le simple fait de subir une hallucination est en

bourdonnements dans les oreilles causés par la quinine prennent quelquefois la forme d'un son défini ; ainsi un malade du Dr Mitchell Bruce demandait à sa garde-malade de renvoyer un orgue des rues qui répétait perpétuellement le même air. Dans ce cas, des expériences avec le coquillage auraient pu être essayées.

soi-même nuisible, ou bien indique un état de faiblesse ou de maladie[1].

Il y a déjà un nombre suffisant d'expériences sur les hallucinations hypnotiques, pour que nous en retirions quelque instruction qui simplifiera notre enquête. Je les classerai dans les trois divisions suivantes :

1° Origine de l'hallucination hypnotique;

2° Son intensité, sa durée, son aspect optique;

3° Sa nature spécifique, ou son contenu.

1° Suggestion, voilà maintenant la réponse habituelle, quand on cherche la source d'une hallucination hypnotique. *A* suggère à *B* qu'il y a un chat sur le sofa — ou bien *B*, s'il est très sensible, se suggère à lui-même qu'il y a un chat sur le sofa — et *B* voit alors le chat. Dans mon chapitre sur le mécanisme de la suggestion, j'ai essayé de montrer que la définition la plus compréhensible de ce mot, trop à la mode, est « un appel qui arrive de quelque manière à la conscience subliminale, soit que cet appel vienne de la conscience supraliminale de l'opérateur-sujet lui-même, soit de la conscience supraliminale ou de la sublimniale de quelque autre opérateur ». Dans la suggestion verbale ordinaire, le moi supraliminal de *A* donne l'ordre que le moi subliminal, ou hypnotique, de *B* entend et exécute. Dans l'auto-suggestion ordinaire, le moi supraliminal de *B* donne l'ordre, et son moi

1. Je suppose, bien entendu, que les expériences sont faites sur des sujets convenables, et avec le soin voulu ; on peut faire du mal, sans doute, en hallucinant des sujets à esprit faible, ou même en oubliant d'effacer les hallucinations qui ont été provoquées. J'ai vu un jeune homme bien portant et intelligent, tout à fait démonté par une sensation angoissante de claudication, en sortant d'un état de transe pendant lequel plusieurs suggestions lui avaient été faites, et qu'on avait ensuite bien détruites. Mais l'une de ces suggestions avait été la claudication, et l'opérateur avait oublié de l'effacer: un mot suffit pour remettre les choses en état; mais si ce mot n'avait pas été dit, l'inconvénient aurait pu durer plusieurs heures. Les mauvais effets remarqués chez les personnes qui se sont laissé hypnotiser par Donato ou d'autres magnétiseurs ambulants, sont, je crois, dus, la plupart, à la coupable négligence du magnétiseur, qui n'abolissait pas les hallucinations qu'il avait suscitées. « J'ai vu, dit le Dr Amilton Osgood, le médecin bien connu de Boston, beaucoup de neuroses guéries. Je n'en ai jamais vu de produites par la suggestion. J'ai vu de l'intelligence rétablie, je n'ai jamais vu un esprit affaibli par la suggestion.

subliminal l'entend et l'exécute; mais il peut y avoir autosuggestion spontanée, dans laquelle le moi subliminal de *B* crée à la fois, et exécute la suggestion sans aucune connaissance supraliminale de *B*, et il peut y avoir suggestion télépathique, lorsque le moi subliminal de *A*, peut-être à l'insu du supraliminal, transmet le message à *B* à distance. Aucune de ces quatre formes possibles n'exige absolument la transe hypnotique. Mais l'état de transe semble les faciliter tous.

2° Examinons la durée, l'intensité, l'aspect optique de l'image hallucinatoire ainsi provoquée. On ne peut fixer aucune limite absolue à la durée d'une telle image, surtout si elle est renouvelée de temps en temps par la suggestion. Son intensité peut varier, depuis le vague flottant jusqu'à une reproduction si complète de la réalité, que le sujet à qui l'on demande de décider quelle est la vue réelle et quelle est l'hallucinatoire, sera quelquefois incapable de le dire ; pour rendre cette illusion possible, il doit généralement y avoir une grande intensification possible de la faculté visualisatrice ordinaire du sujet.

Quant à savoir si ces images obéissent aux lois optiques, la question est très difficile à résoudre : il y a deux théories bien connues, celles de l'école de Nancy et celle de Paris. Il y en a une troisième du professeur Lombroso, qui, jusqu'à présent, manque de confirmation. Enfin, ma manière de considérer le sujet est différente de ces vues, quoiqu'en un sens elle les combine ensemble.

A. La plus simple de ces opinions est celle de l'école de Nancy, qui soutient que la manière dont l'image se comporte optiquement est, comme l'image elle-même, un pur résultat de la suggestion. Le sujet voit l'image modifiée, comme il s'attend à ce qu'elle le soit; il suit les indications de l'hypnotiseur, et, si on lui dit qu'il regarde à travers une loupe, il dit qu'il voit l'image amplifiée, même si le verre est un verre ordinaire. Il ne peut y avoir de doute que ce soit quelquefois le cas. Quelles que puissent être les autres lois appliquées, leur effet peut en être pour ainsi dire effacé par la force brutale de la suggestion.

B. Je trouve aussi simple et presque aussi facile à prouver, en certains cas, la théorie de Binet et Féré, qui regardent

l'hallucination comme une espèce de développement exagéré d'un trait, ou d'une tache de lumière, ou d'une ombre, ou d'une couleur qui sert de *point de repère,* de support au sujet, pour y mettre la vision imaginée. Ainsi, l'image se comporte exactement comme le point de repaire, c'est-à-dire qu'elle suivra les lois de l'optique, et sera grossie par un verre grossissant, et non pas par un verre ordinaire. Un exemple de cette théorie, c'est l'expérience ordinaire de l'image hallucinatoire, reconnue sur une carte blanche, à l'aide de quelques petites marques insignifiantes.

C. Une théorie qui a trouvé peu ou pas de défenseurs, a été proposée par le professeur Lombroso[1]. Il affirme qu'il a produit, par suggestion, des images hallucinatoires du spectre solaire, qui ont été modifiées correctement, en regardant à travers un verre d'une certaine couleur qui était elle-même suggérée. Les images ont donc, à ce qu'il croit, suivi des lois optiques inconnues au sujet, et non suggérées par l'opérateur, il semble supposer que c'est le résultat d'un haut degré d'extériorisation. L'expérience demande à être répétée, mais même si les spectres imaginaires sont modifiés plus correctement que ne l'expliqueraient les connaissances en optique conscientes du sujet, on ne pourrait nécessairement en conclure quelque chose de plus que ceci, c'est que la conscience subliminale du sujet était plus savante en optique, que sa conscience supraliminale. Suivant moi, la mémoire subliminale est beaucoup mieux meublée que la supraliminale, et d'une mémoire meilleure, peuvent venir des raisonnements meilleurs.

D. En quelques mots, ma théorie consiste en ce que toutes les hallucinations, y compris les hypnotiques, sont essentiellement des modifications faites par le moi subliminal du champ de vision supraliminal, ou des autres sensations de même espèce, et que, par conséquent, nous ne pouvons nous attendre à ce que les hallucinations hypnotiques, comme telles, suivent une loi physiologique ou psychologique. Pour comprendre ceci, examinons un peu les différentes

1. *Congrès de psychologie physiologique,* 1889.

hallucinations que la suggestion hypnotique peut produire.

Voyons d'abord le cas le plus simple. Un hypnotiseur suggère au sujet de voir un objet qui n'est plus là, soit un chat, par exemple. Ce sera, ou bien le souvenir net d'un certain chat, ou une représentation imaginée et généralisée d'après plusieurs chats déjà vus. Faisons un pas de plus, et prenons quelque chose de plus complexe comme un cimetière de campagne; ici aussi, ce qui est vu peut être quelque cimetière particulier remémoré, ou une œuvre de l'imagination, naturellement tout à fait différente en vivacité de ce que le sujet peut évoquer à l'état de veille; mais ici un nouveau point se présente. Le chat pourrait naturellement se combiner avec ce que nous avons sous les yeux, bien qu'il en cache nécessairement une partie. Mais il n'en est pas de même du cimetière, il remplace la scène présente, et si nous cherchons bien, nous verrons qu'il remplace cette scène de différentes manières dans chaque cas individuel.

Faisons maintenant une hallucination négative ou d'anesthésie systématisée; affirmons par exemple que M. X... a quitté la chambre, tandis qu'en réalité il est encore là. Il sera bientôt évident qu'il peut s'être produit alors beaucoup plus qu'un phénomène optique. Étroitement rattachées avec l'absence apparente de M. X... du champ visuel, plusieurs hallucinations des autres sens (ouïe et toucher) peuvent se produire et se grouper autour de l'hallucination centrale, de manière à la maintenir avec aussi peu d'interruption que possible. Je dis aussi peu que possible, car il arrive souvent que quelque acte du personnage artificiellement invisible, est assez accentué pour rompre le charme.

Mais certainement quand l'hallucination atteint ce degré de complexité, il nous faut reconnaître que ce n'est pas un phénomène simple, isolé, c'est plutôt une adaptation intelligente de moyens à un but. Le but est de provoquer et de maintenir une certaine idée erronée, et ce mensonge primordial est étayé par des tromperies sensorielles, qui changent de minute en minute suivant les besoins. En somme, nous avons ici une modification continuelle du champ de perception supraliminal, effectué par le moi subliminal.

La question relative à la façon dont les images hallucinatoires se comportent optiquement, prendra donc une autre forme. Nous nous demanderons de quelles ressources le moi subliminal se sert-il? dans quel sens peut-il modifier les perceptions supraliminales? nous ne pouvons deviner la réponse à cette question, qu'en observant les images hallucinatoires, ou les visions plus complexes, et nous remarquons justement que ces visions manquent souvent de se conformer aux lois optiques. Les visions par le cristal sur lesquelles nous allons bientôt revenir, nous apporteront divers exemples de ce qui est tout au moins une singulière confusion optique. Je prétends donc que la représentation d'un message subliminal sous une forme visuelle, est un phénomène qui n'a avec les lois optiques qu'un rapport incertain et variable, et par conséquent, bien que je pense actuellement que les simples images hallucinatoires, se conforment aux théories de Bernheim ou de Binet, je ne puis accepter ces deux théories que comme étant d'une vérité partielle et empirique.

3° La nature du contenu des hallucinations hypnotiques a été souvent discutée dans ces *Proceedings*. Le lecteur sait que, tandis que dans la théorie courante, ce contenu dépend entièrement de la suggestion par la parole, ou par le geste, agissant sur les idées ordinaires, déjà possédées par le sujet, pour moi au contraire, il manifeste souvent des connaissances acquises subliminalement par le sujet, soit par transmission télépathique venant de l'hypnotisme, soit par l'exercice d'une faculté indépendante de clairvoyance. Et l'on verra plus tard que je demanderai que l'on ouvre un champ aussi vaste aux hallucinations provoquées à l'état de veille.

Mais puisqu'il y a encore tant de points controversés dans ces expériences, pourrions-nous les perfectionner, nous débarrasser du superflu, et donner plus d'importance à la partie intéressante?

B obéit à la suggestion hallucinatoire de *A*, mais il ne nous intéresse plus que ce soit *A* qui dirige le phénomène. C'est l'esprit de *B* que nous voulons étudier, et nous aimerions mieux qu'il ne soit pas troublé par la suggestion verbale or-

dinaire, bien que, naturellement, nous désirions observer si nous pouvons, l'influence télépathique.

En second lieu, il serait assurément préférable de pouvoir nous dispenser de l'hypnotisation, et obtenir que *B* voie et décrive les hallucinations à l'état de veille; mais *B* peut-il obtenir ces représentations subliminales par un pur effort de la volonté, peut-il faire autre chose que de susciter des souvenirs et les combiner d'une manière fantastique? Peut-il obtenir quelque chose de plus profond que de vagues rêves, ou des parcelles de souvenirs?

Examinons si, en dehors des incidents rares et étonnants, comme une hallucination, il se présente dans le cours de nos images visuelles ordinaires quelque incident que nous pourrions avec juste raison supposer capable d'être reproduit, intensifié ou fixé par quelque heureux artifice.

En règle générale l'impression visuelle d'un objet s'affaiblit progressivement. Supposons que je voie un vitrail représentant une figure allégorique du Courage, immédiatement après que j'en ai eu la perception directe, une *post-image* peut, dans des circonstances favorables, m'apparaître. Quelques minutes après, elle ne peut plus être évoquée sous cette forme, mais elle peut l'être avec moins de netteté, avec moins d'objectivité apparente (bien que souvent avec une couleur plus vraie) comme une *image souvenir*. Cette image souvenir devient graduellement moins définie, plus généralisée. Au bout d'un certain temps, je cesse d'être capable de me rappeler par aucun effort de volonté ce qu'était la figure. Mais elle persistera parmi les matériaux des images imaginées. Si je suis appelé à esquisser une figure du Courage, mon esquisse sera probablement influencée par la figure oubliée du vitrail.

(*A suivre.*)

EXPLICATION DE BRUITS EXTRAORDINAIRES

PAR M. MARCEL MANGIN

Il y a quelques années, me trouvant à l'étage supérieur de ma maison qui est fort isolée et dans un quartier désert, j'entendais assez souvent, en plein jour, un bruit mystérieux, ressemblant à la lamentation de quelque énorme bête sauvage qui aurait été prisonnière dans quelque souterrain. Bien qu'il y ait des laiteries dans le voisinage, l'hypothèse d'une vache malade ne me satisfaisait pas, car, bien que sourd et paraissant tout à fait venir des entrailles de la terre, le gémissement avait, si j'ose dire, un volume bien plus grand que celui d'un mugissement. Mon voisin, le naturaliste, a chez lui des squelettes de lion. Aurait-il, par hasard, emprisonné un lion vivant dans une cave? Cette explication me semblait encore plus ridicule que la précédente. Tout en étant souterraine, la voix avait quelque chose de très éloigné, de tout à fait *extramundane*, comme disent les Anglais. Si les bruits spirites existent, me disais-je, c'est ainsi qu'ils doivent être; mais n'ayant pas la plus petite parcelle de médiumnité, je ne m'arrêtais pas non plus à cette idée.

La *Rivista di Studi psichici* de juillet 1899 m'a donné la clef du mystère en racontant un fait semblable, et la morale de ces histoires est que bien souvent les choses les plus mystérieuses ont les explications les plus simples.

A Turin, *via* Monferrato, les locataires de la maison nos 4 et 6 sont mis en émoi par un sifflement extraordinaire, extrêmement aigu, que tous ils entendent et dont personne n'est l'auteur. On va chercher la police, qui ne trouve rien,

bien entendu. Tous les témoins sont d'accord pour dire qu'en quelque endroit de la maison que l'on se trouve, le cri paraît tout à fait voisin, sans distance. Cinq ou six gamins qui jouaient sur un palier de l'escalier en l'entendant la première fois se sauvent terrorisés. L'un a vu sur le mur une procession de barbes humaines de toutes les couleurs, l'autre une quantité de cornes, l'autre une figure horrible, vêtue de rouge et avec des cornes. Le plus intelligent et le plus calme (neuf ans et demi) a vu descendre une caisse qui s'est ouverte en bas de l'escalier, il en est sorti une boule qui a passé par la porte de la cour. Près de cette porte se tenait une femme avec un bambin de quatre ans qui, en voyant passer la boule, crie tout joyeux : « C'est ma balle ! » et se met à courir après. Quand il la saisit, elle se résout en fumée. Le bruit aurait donc produit des hallucinations dont une s'est communiquée... Un agent qui veut faire le malin, au moment où il menace les esprits, reste pétrifié en entendant le hurlement qui se produit plus déchirant que jamais. Un petit enfant, à chaque cri, est si émotionné qu'il faut le changer complètement.

... Un boucher qui habite à une petite distance du centre du phénomène l'entend, tandis que dans les boutiques et logements intermédiaires on ne l'entend pas.

Enfin l'explication du mystère est donnée par le capitaine Felice Cerato. La voici résumée. Les habitants des bords de la mer et des grands cours d'eau connaissent ce phénomène. Ce n'est autre chose qu'un phénomène acoustique de transmission des sons par l'eau.

« L'autre soir, me promenant le long du Pô, j'entendis, venant d'un établissement situé au bord du fleuve, le signal de la cessation du travail au moyen d'une sirène dont les sifflements ont des modulations qui ressemblent à des gémissements ou des cris humains. Et en même temps je remarquai que ce son transmis par l'eau du fleuve semblait sortir de la rive sous mes pieds. En m'avançant, je trouvai plusieurs personnes dans des attitudes d'effroi regardant le courant avec inquiétude comme si elles s'attendaient à en voir sortir quelque chose de surprenant. Interrogées, elles me répon-

dirent qu'elles venaient d'entendre sous la rivière un cri déchirant, un gémissement, un je ne sais quoi d'incompréhensible. Je cherchai à les rassurer, je leur donnai mon explication, mais elles ne me parurent pas complètement persuadées de la vérité de mon assertion.

« Et pourtant la chose est certaine.

« Me trouvant une nuit de garde sur le pont du cuirassé l'*Amedeo*, en route de Maddalena à Spezia, tout à coup, de l'intérieur du navire, sortit un sifflement terrible, un sifflement jamais encore entendu, qui était à moitié humain, à moitié incompréhensible, avec des modulations comme un cri de douleur suprême. En une seconde tout l'équipage est sur pied, hors de soi par la frayeur; le sifflement se répète plusieurs fois, à de courts intervalles, occasionnant à bord une véritable panique.

« Arrivés à Spezia nous eûmes l'explication. Il s'agissait des expériences faites par le torpilleur *Falco* sur une nouvelle sirène. Et le torpilleur se trouvait à environ *quarante milles* de notre navire!

« Que les bons habitants de la maison de la rue Monferrato se persuadent que si l'établissement dont j'ai parlé plus haut ou d'autres situés sur les rives du Pô adoptent définitivement la sirène, ils auront à s'habituer au phénomène qui les épouvante tant, à moins qu'ils ne préfèrent déménager... J'ajouterai que, pour que le son se transmette ainsi par l'eau, il faut certaines circonstances atmosphériques, car le phénomène ne se produit pas invariablement à chaque sifflement. »

Pour mon cas il n'y a aucun doute, tout s'explique ainsi, particulièrement ce caractère souterrain du son qui devait arriver par le branchement de l'égout. Et ce mot de la fin n'a, hélas! rien de très spiritualiste.

MARCEL MANGIN.

VARIÉTÉS

QUATRIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE

Lettre circulaire.

Dans sa séance du 7 août 1896, le Troisième Congrès de psychologie, réuni à Munich, sous la présidence de M. le professeur Stumpf, nous a chargés d'organiser la prochaine réunion du quatrième Congrès international de psychologie à Paris.

Nous avons l'honneur de vous annoncer que ce Congrès aura lieu à Paris, dans le palais des Congrès, installé près de l'Exposition universelle, du lundi 20 au samedi 25 août 1900, et nous vous invitons à vouloir bien prendre part à ses travaux.

Nous croyons que le souvenir de nos réunions à Paris en 1889, à Londres en 1892, à Munich en 1896, engagera les membres des précédents congrès de psychologie à profiter de cette occasion pour se réunir de nouveau. Nous espérons que toutes les autres personnes qui s'intéressent à un titre quelconque à l'étude de l'esprit humain voudront bien se joindre à nous.

Professeurs de philosophie, physiologistes, médecins, jurisconsultes, naturalistes, étudient, chacun de leur côté et

avec des méthodes différentes, la pensée de l'homme ; n'auraient-ils pas profit et plaisir à se connaître davantage les uns les autres ? Ce Congrès pourra, comme les précédents, rendre un grand service aux études psychologiques, s'il permet à tous ceux qui, dans des pays divers et dans des situations différentes, s'intéressent aux mêmes recherches, de se rencontrer, de se connaître et de s'apprécier davantage.

Agréez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments très distingués.

Le Président,

TH. RIBOT,
Professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France,
Directeur de la *Revue philosophique*,
25, rue des Écoles.

Le Vice-Président,

CHARLES RICHET,
Professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris,
Directeur de la *Revue scientifique*,
15, rue de l'Université.

Le Secrétaire général,

Dr PIERRE JANET,
Chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne,
Professeur remplaçant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie à la Salpêtrière,
21, rue Barbet-de-Jouy.

Le Trésorier,

M. FÉLIX ALCAN,
Libraire-éditeur,
108, boulevard Saint-Germain.

ORGANISATION

I. L'ouverture du quatrième Congrès international de psychologie aura lieu le lundi 20 août 1900.

Pourront prendre part au Congrès toutes les personnes qui s'intéressent au développement des connaissances psychologiques. Les dames y seront admises dans les mêmes conditions et avec les mêmes droits que les messieurs.

Les personnes qui désirent adhérer au Congrès sont priées d'envoyer leur adhésion sous enveloppe fermée et affranchie à M. le Dr Pierre Janet, rue Barbet-de-Jouy, 21.

II. La cotisation des membres du Congrès est fixée à 20 francs. MM. les adhérents sont priés de joindre à leur bulletin

d'adhésion un mandat-poste de 20 francs pour l'acquit de leur cotisation ; ils recevront en retour la carte de membre du Congrès.

Les membres du Congrès recevront gratuitement le journal du Congrès, le programme des séances et un exemplaire des rapports officiels.

La carte de membre du Congrès donnera le droit d'entrée dans les divers établissements d'instruction, dans les musées, laboratoires, hôpitaux, ainsi qu'aux diverses réunions qui pourront être organisées.

Il est probable que des réductions de 40 p. 100 seront faites par les compagnies de chemins de fer pour les voyages aller et retour pendant la durée de l'Exposition.

III. Les travaux du Congrès se feront soit dans des séances générales, soit dans des séances de sections dirigées par les présidents des sections.

Les sections seront au nombre de sept, et auront les titres suivants : 1° *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie;* 2° *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie;* 3° *Psychologie expérimentale et psycho-physique;* 4° *Psychologie pathologique et psychiatrie;* 5° *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et questions connexes;* 6° *Psychologie sociale et criminelle;* 7° *Psychologie animale et comparée, anthropologie, ethnologie.*

Les langues admises dans les discussions sont l'allemand, l'anglais, le français et l'italien.

La durée d'une communication dans les sections est fixée à vingt minutes au plus.

Les personnes qui désirent faire une communication sont instamment priées d'indiquer le plus tôt possible le titre de leur étude et d'envoyer au secrétariat un extrait succinct, un résumé ne dépassant pas deux pages imprimées.

Ces extraits seront imprimés et distribués avant chaque séance à l'auditoire, afin de rendre plus facile l'intelligence de la communication.

Une exposition de documents et d'appareils de précision ayant rapport à la psychologie sera peut-être annexée au

Congrès ; les personnes qui désireraient présenter des documents ou des appareils sont priées de nous en faire part le plus tôt possible.

MM. les membres du Comité donneront volontiers tous les renseignements complémentaires qui leur seront demandés. D'ailleurs un programme plus complet sera envoyé prochainement au personnes qui auront adhéré au Congrès.

PRÉSIDENTS DE SECTIONS

I. *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie.*

MM.

DUVAL (Dr Mathias), professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Paris, professeur à l'École d'anthropologie et à l'École des beaux-arts, cité Malesherbes (rue des Martyrs), 11.

II. *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie.*

SÉAILLES (G.), professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.

III. *Psychologie expérimentale et psycho-physique.*

BINET (A.), directeur du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (à la Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine-et-Oise).

IV. *Psychologie pathologique et psychiatrie.*

Dr MAGNAN, médecin de l'asile Sainte-Anne, membre de l'Académie de médecine, rue Cabanis, 1.

V. *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et questions connexes.*

Dr BERNHEIM, professeur de clinique interne à la Faculté de médecine de Nancy, place de la Carrière, 24, à Nancy.

VI. *Psychologie sociale et criminelle.*

MM.

TARDE, chef du bureau de la statistique (Ministère de la justice), rue Saint-Placide, 62.

VII. *Psychologie animale et comparée, anthropologie, ethnologie.*

DELAGE (Yves), professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Sorbonne, rue du Marché, 16, à Sceaux (Seine).

COMITÉ LOCAL DE RÉCEPTION

MM.

BALBIANI, professeur d'embryogénie comparée au Collège de France, rue Soufflot, 18.

BEAUNIS (Dr), directeur honoraire du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (Sorbonne), villa Sainte-Geneviève, promenade de la Croisette, à Cannes (Alpes-Maritimes).

BERGSON, maître de conférences de philosophie à l'École normale supérieure, boulevard Saint-Michel, 76.

BOURGET (Paul), membre de l'Académie française, rue Barbet-de-Jouy, 20.

BOUTROUX, membre de l'Institut, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260.

BROCHARD, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, rue de Poissy, 13.

BUISSON, professeur de science de l'éducation à la Sorbonne, boulevard du Montparnasse, 166.

CRUPPI (Jean), avocat général à la Cour d'appel, député de la Haute-Garonne, rue Spontini, 68.

DARIEX (Dr), directeur des *Annales des sciences psychiques,* rue du Bellay, 6.

ESPINAS, chargé du cours d'histoire de l'économie sociale à la Sorbonne, ancien doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, rue du Ranelagh, 84.

FÉRÉ (Dr), médecin de Bicêtre, boulevard Saint-Michel, 37.

FOUILLÉE, membre de l'Institut, villa Fouillée, à Menton (Alpes-Maritimes).

MM.

François-Franck (Dr), professeur suppléant de physiologie au Collège de France, rue Saint-Philippe-du-Roule, 5.

Gley (Dr), assistant au Muséum, professeur agrégé de physiologie à la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 14.

Joffroy (Dr), professeur de la clinique de médecine mentale à la Faculté de médecine, boulevard Saint-Germain, 195.

Lacassagne (Dr), professeur de médecine légale à la Faculté de médecine, place Raspail, 1, à Lyon (Rhône).

Lacaze-Duthiers (H. de), membre de l'Institut, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue de l'Estrapade, 7.

Léveillé, professeur à l'École de droit, rue du Cherche-Midi, 55.

Liard, membre de l'Institut, directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'instruction publique, rue de Fleurus, 27.

Lyon, maître de conférences d'histoire de la philosophie à l'École normale supérieure, rue Ampère, 11.

Manouvrier, professeur à l'École d'anthropologie, rue de l'École-de-Médecine, 15.

Paulhan, ancien bibliothécaire, rue de Châtillon, à Viry-Châtillon (Seine-et-Oise).

Rabier, directeur de l'enseignement secondaire au Ministère de l'instruction publique, rue de Fleurus, 27.

Raymond (Dr), professeur de la clinique des maladies du système nerveux, médecin de la Salpêtrière, boulevard Haussmann, 156.

Séglas (Dr), médecin de Bicêtre, rue de Rennes, 96.

Sollier (Dr), directeur de l'Institut hydrothérapique de Boulogne-sur-Seine, avenue de Versailles, 145.

Soury (Jules), directeur des conférences à l'École des hautes études (à la Sorbonne), rue Gay-Lussac, 21.

Sully Prudhomme, membre de l'Académie française, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 82.

Weiss (Dr A.), professeur agrégé à la Faculté de médecine, avenue Jules-Janin, 20.

COMITÉ INTERNATIONAL DE PROPAGANDE

NOMMÉ PAR LE CONGRÈS DE MUNICH LE 7 AOUT 1896[1].

Allemagne.

D[r] Hermann EBBINGHAUS, Professor der Philosophie an der Universität, Kaiser Wilhelmstrasse, 84, Breslau.

D[r] Paul FLECHSIG, Kgl. Geheimrath, Professor der Psychiatrie und Direktor der Irrenanstalt. Psychiatrische Klinik. Leipzig.

D[r] E. HERING, Professor der Physiologie. Liebigstr, 16, Leipzig.

D[r] Th. LIPPS, Professor der Philosophie an der Universität. Georgenstrasse, 18, Munich.

D[r] Frhr. von SCHRENCK-NOTZING, prakt. Arzt, Max Josephstrasse, 2/1, Munich.

D[r] Carl STUMPF, Professor der Philosophie an der Universität, Nurnbergerstrasse, 14, Berlin, W.

D[r] Wilhelm WUNDT, Professor der Philosophie und Direktor der Instituts für experimentelle Psychologie an der Universität. Leipzig.

Angleterre.

D[r] A. BAIN, Professor of Philosophy, Aberdeen.

Prof. D[r] FERRIER, Cavendish Square, 34, London, W.

Frederic W. H. MYERS, M. A., Leckhampton House, Cambridge.

Prof. SIDGWICK (Henry), Newham College, Cambridge.

Prof. James SULLY, University College, East Heath Road, Hampstead, London, N. W.

Autriche.

D[r] Sigm. EXNER K. K. Hofrath, Professor der Physiologie, Physiol. Institut, Schwarzspanierstrasse, 15, Wien, IX.

D[r] Anton MARTY, Professor an der Universität, Prague.

D[r] Alexius MEINONG, Professor der Philosophie an der Universität, Heinrichstrasse, 7, Gratz.

1. Comptes rendus du Congrès de Munich, 1877, p. 164.

Danemark.

Dr Alfred Lehmann, Docent de psychologie expérimentale à l'Université, Osterbrogade, 7, Copenhague.

États-Unis d'Amérique.

Prof. Mark Baldwin, Professor of Psychology at the Princeton University. Princeton, New Jersey.
Prof. Stanley-Hall, Clark University, Worcester, Mass.
Prof. William James, Harvard University, Irving street, 95, Cambridge, Mass.
Prof. Edward Bradford Titchener, Professor of Psychology, Cornell University, Ithaca, New-York.

Espagne.

Prof. Dr Ramon y Cajal, Professor en la Universidad, Madrid.

France.

M. A. Binet, directeur du laboratoire de psychologie à l'École des hautes études (Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine-et-Oise).
Dr Pierre Janet, chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur remplaçant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie de la clinique à la Salpêtrière, rue Barbet-de-Jouy, 21, à Paris.
Prof. Th. Ribot, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, Paris.
Prof. Ch. Richet, professeur de physiologie à la Faculté de médecine, directeur de la *Revue scientifique*, rue de l'Université, 15, Paris.

Italie.

Dr F. Brentano, professeur de philosophie à l'Université, Florence.

Dr G. Mingazzini, professeur de psychiatrie, Manicomio, Rome.
Dr Enrico Morselli, professore di clinica delle malattie mentali e di neuropatologia, direttore dell' Istituto psichiatrico nella R. Universita, via Assarotti, 46, Gênes.
Dr Mosso (Angelo), professeur de physiologie, Turin.
Dr Giuseppe Sergi, professore di antropologia alla R. Universita, Istituto fisiologico, Roma.

Russie.

Dr Grote, professeur à l'Université, président de la Société psychologique, Odessa.
Dr S. Korsakow, professeur de psychiatrie à l'Université, Devitschie pole psychiatrische Klinik, Moscou.
Dr Nikolaus Lange, professeur à l'Université, Odessa.
Dr Maurice Mendelssohn, docent de médecine, Galernaiastrasse, 20, Saint-Pétersbourg.

Suède, Norvège.

Prof. Henschen, à l'Université, Upsala.
Dr J. Mourly-Vold, professeur de philosophie à l'Université, Christiania.

Suisse.

Dr Th. Flournoy, professeur de philosophie à l'Université, Florissant, 9, Genève.
Dr August Forel, professeur à l'Université, Zurich.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

TÉLÉPATHIE

CAS DE FONTENAY-LE-COMTE. TÉLÉPATHIE

Le mardi 25 mai 1897, à 8 heures du matin, Mme de Lagenest faisait, en l'absence de sa bonne, son lit dans son appartement de la rue du Gros-Noyer, quand devant elle, de l'autre côté[1], elle vit son oncle M. Bonnamy, habitant Loché (près de Loches), qu'elle croyait en bonne santé. Elle le voyait sourire d'un air content, mais comme cette apparition la fatiguait, Mme de Lagenest passa de l'autre côté du lit, espérant l'éviter. A sa grande surprise, elle aperçut alors son oncle à la place qu'elle venait de quitter. Alors elle lui adressa la parole, demandant la cause de son arrivée, sans obtenir de réponse de l'apparition, qui, cessant de sourire, la regardait avec bonté. Pour échapper à ce regard qui la troublait, mettant cette obsession sur le compte d'une hallucination, Mme de Lagenest descendit dans les appartements du rez-de-chaussée et entra dans le bureau de son mari. Le même fantôme se dressa devant elle. « Mais, mon oncle, pourquoi venez-vous? Vous êtes donc mort? » L'apparition disparut immédiatement après que Mme de Lagenest eut prononcé ces paroles.

Cette dame alla faire un tour dans son jardin pour se remettre de l'émotion éprouvée, et une demi-heure après, comme on sonnait à la porte de la rue, sans avoir vu la personne qui arrivait, elle dit au domestique qui se trouvait près d'elle: « Allez donc chercher la dépêche qui arrive; mon oncle est mort. » Ce qui était exact, M. Bonnamy étant décédé à Loché le 25 mai à 1 heure un quart du matin.

La durée de la vision, d'après Mme de Lagenest, est de dix minutes. Elle lui a causé une fatigue excessive qui n'a disparu que fort tard dans la soirée. F. BODROUX.

1. C'était un lit de milieu.

DEUX CAS
D'HALLUCINATION AUDITIVE PRÉMONITOIRE

PAR M. E. DESBEAUX

A M. LE DOCTEUR DARIEX

« MON CHER AMI,

« Je me décide à vous communiquer deux cas d'hallucination auditive prémonitoire qui me semblent (le premier particulièrement) apporter quelque contribution à l'étude des phénomènes psychiques.

« C'est en recherchant mes notes sur les cas de prémonition de Monte-Carlo[1] que j'ai retrouvé ce que vous allez lire.

« Ces deux cas sont *copiés textuellement à leurs dates respectives*, sur mon journal intime qui reste à votre entière disposition.

« Cordialement à vous,

« E. DESBEAUX. »

PREMIER CAS

« Dans la nuit du 25 au 26 septembre 1890 (vers le matin) étant éveillé, j'ai eu l'audition d'une voix qui me disait avec force : « Tu seras frappé, mais tu ne mourras pas ! ».

Or au mois de juillet 1897, un matin au réveil, sans que

1. *Annales*, n° 2, 1899.

rien dans mes antécédents sanitaires ou dans mon atavisme pût, à mon escient, du moins, me le donner à craindre, je fus frappé d'hémiplégie; hémiplégie relativement légère, à la vérité, mais pour laquelle on me soigne encore à présent. Vous pouvez, mon cher Docteur, prendre des renseignements sur ce point auprès de trois de vos collègues, dont je vous donne les noms d'autre part, en les déliant du secret professionnel, et vous n'avez pas oublié, d'ailleurs, que je suis venu vous consulter, vous aussi, au mois de mars 1899, pour certains troubles oculaires consécutifs de cette hémiplégie.

Observations : I. — Remarquer l'emploi du mot « frappé »; terme technique, médical : « Être frappé d'hémiplégie. »

II. — Y a-t-il eu à la suite de l'hallucination un effet suggestif à longue échéance (sept ans)[1] ? Il me semble difficile d'admettre que cette suggestion eût pu apporter un tel désordre dans mon organisme.

III. — De quelle utilité cette hallucination prémonitoire pouvait-elle être pour moi, et cela qu'elle m'eût été donnée par ma « conscience subliminale » ou par quelque autre mode? Elle aurait pu servir à m'empêcher de me surmener, ainsi que je le faisais à cette époque. Mais pour qu'elle fût efficace, il eût fallu qu'*on* me mît à même d'en saisir le sens. Au contraire, l'accent de sévérité et l'assurance dont étaient empreintes les paroles mystérieuses donnaient à ces paroles le caractère d'une menace, et point du tout celui d'un avis bienveillant. De sorte que s'il y a eu prémonition effective, l'effet en a été absolument perdu.

IV. — J'ajoute que plusieurs fois — et bien longtemps avant d'avoir été « frappé », alors que je me portais ou paraissais me porter à merveille, — j'ai rêvé que je marchais appuyé sur des béquilles. Rêves prémonitoires dont je n'ai malheureusement pas pris note au réveil.

1. Le Dr Dariex, à qui je communiquais récemment ce journal intime, remarqua que j'y faisais mention d'une maladie qui, à la fin de décembre 1892, avait inquiété ma famille, mais qui, ne m'ayant donné, à moi, aucune inquiétude, n'avait pas laissé de trace en ma mémoire. La prémonition s'appliquait-elle à cette maladie-là?

DEUXIÈME CAS

« Hier (2 février 1894) et aujourd'hui en me réveillant, j'ai eu l'audition d'une voix qui disait, à deux reprises : « Fièvre typhoïde. » Notons que le réveil a lieu en ce moment, vers 11 heures, car je travaille en rentrant et je me couche très tard. En entendant ces deux mots menaçants, je me suis raidi de crainte. »

Je continue à copier sur mon journal : « 3 février 1894, je sors de chez moi sitôt après déjeuner et j'arrive dans le bureau de mon associé qui, navré, tenant une dépêche à la main, me dit : « Mon petit-fils est malade, on craint la fièvre typhoïde ! » *Et sur mon journal,* j'ai ajouté avec un point dubitatif : « Serait-ce cela? »

Observations : I. — Pourquoi cet avis mystérieux, si avis il y a, à moi donné deux jours de suite? Je n'avais aucun motif de m'intéresser particulièrement à cet enfant que je n'avais vu qu'une fois. Sa maladie ne pouvait apporter aucun trouble à nos affaires. Donc cette prémonition ne présentait pour moi aucune utilité et ne s'appuyait sur aucune raison sentimentale.

II. — L'enfant fut malade et guérit. Mais il n'eut pas la fièvre typhoïde, malgré le pronostic des médecins.

III. — Je n'ai pas, jusqu'ici, trouvé de fait auquel cette hallucination pût mieux s'appliquer.

IV. — Pour le premier cas comme pour le deuxième, j'étais à l'époque de ces hallucinations en plein surmenage cérébral. Jamais, jusqu'alors, je n'avais eu d'hallucination et je n'en ai pas eu d'autre.

P. S. — Qu'il me soit permis, à présent, de répondre quelques mots à M. Marcel Mangin et au Dr Emery-Desbrousses au sujet de la cinquième hypothèse qu'ils ont proposée dans les *Annales*[1], pour expliquer mes trois cas de prémonition de Monte-Carlo[2], et leur apprendre que je suis tout prêt à me

1. N° 3, mai-juin 1899.
2. *Annales*, n° 2, mars-avril 1899.

ranger à leur opinion, c'est-à-dire à adopter leur hypothèse de la foi motrice, de la force extériorisée, parce que cette hypothèse a l'avantage de sembler simplifier l'explication du phénomène.

On peut admettre, en effet, que la Foi « qui soulève des montagnes » et l'Énergie extériorisée d'Eusapia, qui soulève des tables, des chaises, qui accomplit de véritables « tours de force », sont capables de prolonger, pendant les quelques secondes nécessaires, la course de la minuscule bille d'ivoire et, par suite, de lui permettre de se loger dans telle case du cylindre ; mais alors il faut admettre également que je suis ce qu'on nomme, faute d'un nom meilleur, un « médium », et que je suis *seul* médium en cette affaire, car personne autre n'était, là-bas, à Monte-Carlo, au courant de mes pensées et n'avait intérêt à me faire gagner.

Or, point du tout ! Je ne possède pas la plus mince dose de « médiumnité », et j'en donne de suite la preuve. A partir du 20 octobre 1888 jusqu'au 10 mai 1889, chaque nuit, de minuit à deux heures du matin, dans les conditions les meilleures de silence et d'observation, je me suis efforcé, par tous les moyens connus, d'obtenir quelque mouvement, quelque coup, quelque *rapping*, une indication quelconque, et, pendant ces sept mois, je n'ai rien obtenu, rien, rien, rien.

Je ne suis donc pas « médium », autrement dit, je ne suis donc pas à même d'extérioriser mon Énergie, et ce n'est donc pas *moi* qui ai dirigé la bille d'ivoire. Voilà ce qu'il serait logique de dire. Or je n'ignore pas qu'on peut me répondre : « Ce n'est pas vous et c'est vous tout de même, » et qu'on peut faire entrer en scène mon subconscient, ma conscience subliminale, voire mon corps astral. Mais alors les autres hypothèses que j'énumérais dans le susdit numéro des *Annales* ne me paraissent pas moins bonnes, je l'avoue, et me semblent, en attendant mieux, tout autant admissibles.

E. D.

LA SUGGESTIBILITÉ

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE[1]

PAR ALFRED BINET

Un livre récent de Sidis sur la psychologie de la suggestion, et quelques articles parus dans des revues américaines, quelques expériences citées dans un opuscule italien, m'ont donné la pensée d'écrire des réflexions sur la suggestion à l'état normal; j'y joindrai des expériences inédites que j'ai faites il y a environ trois ans dans des écoles primaires, expériences qui, bien entendu, n'ont aucune relation avec l'hypnotisme, puisque la pratique de l'hypnotisme est, avec raison, sévèrement interdite dans les écoles. L'objet de cette revue est la suggestion à l'état normal, — plus exactement encore : la suggestion dans vie.

C'est un sujet qui a été rarement traité avec le sérieux qu'il mérite. La question qui s'en rapproche le plus, parmi celles dont parlent les auteurs compétents de l'hypnotisme, est celle de la *suggestion pendant l'état de veille*, mais ce n'est abso-

1. Nous publions ce mémoire d'après l'*Année psychologique* de 1899, un vol. in-8 de 900 pages. Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

Ce mémoire, fort intéressant, n'est qu'un historique précédant des recherches originales qui paraitront prochainement, en un volume, à la même librairie.

lument pas la même chose. Les expériences de suggestion pendant l'état de veille consistent bien à travailler sur une personne non endormie, mais les procédés qu'on emploie pour l'influencer sont absolument les mêmes que si on l'avait endormie ; on ne l'endort pas au préalable, voilà toute la différence. Au lieu de lui répéter d'abord pendant longtemps : « Dormez ! dormez ! vos yeux se ferment, le sommeil vient, etc. », on la prend à l'état de veille, et sans préparation apparente, on lui donne la série de suggestions qu'on ferait sur une personne réellement hypnotisée ; cette manœuvre réussit, entre des mains habiles, pour suggestionner à l'état de veille non seulement des sujets dressés à l'hypnotisme, mais encore des sujets qui n'ont jamais été endormis avant ce premier essai de captation. Charles Richet et Bernheim, si je ne m'abuse, sont les premiers initiateurs de cette méthode rapide.

De bons juges se sont demandé s'il y a une très grande différence, au fond, entre ces suggestions à l'état de veille et les suggestions de l'hypnotisme. Beaucoup de réserves sont à faire. Tout d'abord par leur allure, par leur aspect général, par leur signification les deux genres d'expérience s'équivalent ; il n'y a entre elles qu'une petite différence de technique : le sommeil préalable. Or on n'est pas encore bien d'accord sur la nature psychologique et physiologique de cet état particulier de sommeil qu'on appelle l'hypnotisme. Pour ceux, — et ils sont nombreux aujourd'hui, — qui se rattachent aux idées de ce qu'on appelle l'École de Nancy, cet état d'hypnotisme, en tant qu'état nerveux distinct de la suggestion et de la suggestibilité, n'existe pas ; « il n'y a pas d'hypnotisme, il n'y a que de la suggestion[1] ». Par conséquent, dans cette doctrine, la suggestion à l'état de veille et la suggestion à l'état de sommeil sont deux mêmes choses sous des étiquettes différentes : tout au plus pourrait-on dire que la seconde espèce de suggestion est seulement plus lente, plus circonspecte, car avant de suggérer telles ou telles actions thérapeutiques, on fait une suggestion préliminaire de calme,

1. Cette affirmation, due à Bernheim et à Delbœub, a été développée par P. Hartenberg dans la *Revue de l'Hypnotisme*, janvier 1898, p. 211.

d'obéissance, de repos et de sommeil, qui prépare les voies et facilite le succès.

A l'inverse, les auteurs qui soutiennent que l'état d'hypnotisme est un état bien défini, ayant des caractères psychologiques consistant dans une diminution de résistance et de sens critique, peuvent admettre que lorsqu'une suggestion à l'état de veille réussit aussi exactement que pendant le sommeil hypnotique, cela tient à ce que le sujet était dans des dispositions mentales telles que sa résistance et son sens critique ont pu être supprimés tout d'un coup, et que par conséquent une ébauche d'état hypnotique a pu se produire.

Je présente ici ces considérations pour bien montrer que les suggestions à l'état de veille, telles qu'elles ont été pratiquées par des hypnotiseurs usant de leur méthode habituelle, se rattachent étroitement aux suggestions de l'hypnotisme, et font un petit chapitre de la question d'ensemble.

Il en est tout autrement de la suggestion à l'état normal. Cette question est, à mon avis, à peine ébauchée, et cependant elle est pleine d'avenir. Les traités ordinaires d'hypnotisme, de suggestion et de magnétisme animal en parlent peu ; on y trouve sans doute des considérations générales sur ce sujet, mais pas d'expériences ; tous les développements qu'on expose semblent avoir uniquement pour but de montrer que la vie normale renferme les germes de toutes ces expériences brillantes d'hypnotisme qui ont excité l'enthousiasme du vulgaire et le scepticisme des savants ; on a donc cherché à citer et analyser tous les cas possibles où il se produit dans la vie réelle des faits comparables à ceux des expériences de suggestion. Si légitime que soit ce rapprochement, — dont on a, du reste, un peu exagéré la portée, — il me paraît certain que c'est là examiner les faits de la vie normale sous un point de vue très étroit. La vie normale est autrement vaste et complexe que toutes les suggestions d'hypnotisme ; elle mérite bien, ce me semble, qu'on la prenne comme point de départ d'une étude, et c'est ce que de récents auteurs ont compris. Ils ont fait des recherches, des expériences sur la suggestibilité à l'état normal, sans avoir la préoccupation d'y retrouver les particularités révélées par l'hypnotisme, et c'est ainsi que des obser-

vations toutes récentes sont entrées dans la science. C'est une nouvelle voie qui s'est ouverte.

Les avantages de ces recherches si originales sont multiples : d'abord elles auront le mérite de nous faire connaître un jour les caractères précis de l'état mental qu'on appelle la suggestibilité, caractères qui seront décrits en utilisant régulièrement l'introspection de sujets intelligents et exercés. En second lieu, — et c'est là le point auquel je tiens le plus, — elles permettront de mesurer la suggestibilité de chaque personne; par là elles rendront un grand service à la psychologie individuelle. Le degré de suggestibilité est une des caractéristiques les plus importantes de l'individu. Des études déjà anciennes de V. Henri et de moi dans les écoles nous ont montré qu'on peut diviser les élèves en trois catégories : 1° ceux qui exercent une suggestion; 2° ceux qui la subissent; 3° ceux qui se tiennent à l'écart, n'exerçant pas la suggestion et ne la subissant pas. Toutes les fois qu'on cherche à classer les caractères d'une manière utile, d'après des observations réelles et non d'après des idées *a priori*, on est amené à faire une large part à la suggestibilité. Tissié, utilisant les remarques qu'il a faites dans le monde des sports, sur les entraîneurs et les entraînés, divise les caractères en trois catégories, qui ne sont au fond que des catégories de suggestibilité : 1° les automatiques, ceux qui obéissent passivement et sans répliquer, les modèles de la discipline aveugle; 2° les sensitifs, ceux dont on obtient l'obéissance en s'adressant à leurs sentiments; 3° les actifs, les volontaires, qui sont eux-mêmes, qui ont leur personnalité tranchée, et sur lesquels on ne peut pas agir directement, mais seulement par esprit de contradiction; 4° les *rétifs*, quatrième catégorie, que Tissié ne donne pas, mais que les instituteurs m'ont indiquée, car elle existe dans les écoles, et elle n'est point aimée des maîtres; ce sont des ultra-volontaires, des indisciplinés; probablement cette catégorie est formée pour une bonne part de nerveux et de dégénérés. Un auteur italien, Vitali, assure que les incorrigibles des écoles présentent un plus grand nombre de stigmates physiques de dégénérescence que les élèves normaux.

Un auteur américain, Bolton, a donné, en passant, il y a quelques années, une classification de caractères dans lesquels on retrouve encore une préoccupation de la suggestibilité des individus[1]. Il faisait une expérience sur le rythme, expérience longue et minutieuse, dans laquelle il était obligé de rester longtemps en relation avec ses sujets, et de les examiner de tout près. Il fut frappé de la manière dont chacun se prêtait à l'expérience, et il les classa tous en trois catégories : 1° d'abord, ceux qui s'empressent d'accepter toutes les suggestions de l'opérateur; ils n'ont aucune idée à eux, adoptent celles qu'on leur suggère avec une docilité surprenante; ce sont les automatiques ou passifs de la classification précédente; 2° ceux qui cherchent à se faire une opinion personnelle; leur attitude est celle d'un scepticisme modéré et raisonnable; ils donnent leurs impressions avec exactitude, ce sont les meilleurs sujets. L'opinion à laquelle ils arrivent sur la question n'est pas toujours juste, car elle repose le plus souvent sur des données incomplètes; 3° les contrariants; c'est l'espèce détestable, le désespoir des expérimentateurs. Ce sont des gens qui poussent l'esprit de contradiction jusqu'à la mauvaise foi; ils critiquent tout, le but de l'expérience, les conditions où l'on opère; ils sont subtils; ils refusent de donner leur opinion tant qu'ils ne connaissent pas celle des autres sujets ou celle de l'expérimentateur; dès qu'ils la connaissent ils s'empressent d'en prendre le contre-pied avec un grand entrain d'ergotage. Si on ne livre à leur critique aucune opinion, ils refusent de dire la leur et se renferment dans un silence dédaigneux.

Cette seconde classification des caractères, — quoique l'auteur n'ait pas eu le moins du monde la prétention d'en faire une, — ressemble beaucoup à la première avec les différences obligées; et, soit dit en passant, c'est de cette manière-là seulement, — en classant les réactions des sujets d'après une série de points de vue, — qu'on arrivera à établir une théorie générale des caractères, et non en faisant des classifications théoriques, véritables châteaux bâtis en l'air. Mais ce n'est

1. Voir *Année psychol.*, I, p. 306.

point, pour le moment, le sujet que nous avons en vue. Nous avons voulu simplement montrer, en reproduisant les deux classifications précédentes, que la suggestibilité en forme le fond, et qu'on ne peut pas étudier le caractère sans tenir compte de cet élément essentiel.

Être suggestible ou être suggestionneur (le mot manque, je suis obligé de le forger), voilà un dilemme qui se pose à propos de chaque individu : c'est une des principales chances de succès que peut posséder un enfant; et on peut bien dire que les suggestionneurs, — toutes choses égales d'ailleurs, c'est-à-dire si la mauvaise fortune, l'inconduite, etc., ne se mettent pas en travers, — ont bien plus de chance d'arriver dans la vie que les suggestibles. On ne pourrait pas citer beaucoup d'individus ayant atteint de hautes situations qui ne seraient pas des suggestionneurs. La suggestion, ou, pour parler en termes plus clairs pour tout le monde, l'autorité peut remplacer toutes les autres qualités intellectuelles; dans un cercle, quel est celui que l'on écoute? ce n'est pas le plus intelligent, celui qui pourrait dire les choses les plus curieuses; c'est celui qui a le plus d'autorité, dont le regard est volontaire, dont la parole, pleine, sonore, articule lentement des phrases interminables, dont tout le monde supporte respectueusement l'ennui. Il y a plaisir à analyser, témoin invisible, une conversation de cinq ou six personnes à laquelle on ne prend aucune part; on voit tout de suite quel est celui qui fait de la suggestion; celui-là guide la conversation, en règle l'allure, impose son opinion, développe ses idées; puis il y a parfois lutte; un autre, plus ferré sur un certain terrain, prend l'avantage et réussit à se faire écouter. Un interlocuteur nouveau peut changer complètement l'état des forces, car, chose surprenante, l'autorité est une qualité toute relative; une personne A en exerce sur B, qui en exerce sur C, et C à son tour tient A sous son autorité.

La manière d'affirmer, le ton de voix, la forme grammaticale peuvent révéler celui qui a de l'autorité : il y a des phrases modestes comme : « Je ne sais pas », ou : « Je vous demande pardon », qu'un homme d'autorité affirme avec

éclat. Certaines qualités physiques augmentent l'autorité; la conscience de sa force en donne beaucoup. Un sportsman de mes connaissances, qui fait le courtier de commerce, disait que le secret de son aplomb réside de sa conviction de ne jamais rencontrer des poings plus forts que les siens. Le costume ajoute aussi à l'autorité, le costume militaire surtout, ainsi du reste que tout ce cérémonial dont Pascal s'est moqué, mais dont il a parfaitement compris le sens. Le nombre est aussi un facteur important : douze individus en groupe qui regardent un individu isolé exercent sur lui une autorité énorme; malheur à celui qui est seul. On a parfaitement ce sentiment quand on croise, isolé, dans une rue de village, une compagnie de militaires qui vous regardent; il faut beaucoup d'autorité pour soutenir tous ces regards, et l'homme timide se détourne. Cette influence de masse, nous l'avons vue et en quelque sorte mesurée, M. Vaschide et moi, dans des expériences que nous faisions récemment dans les écoles sur la mémoire des chiffres. Ces expériences avaient lieu collectivement; nous réunissions dans une classe dix élèves ou davantage, et après une explication, nous dictions des chiffres que les élèves devaient écrire de mémoire, sans faire de bruit, sans plaisanter et sans tricher. Nous étions deux, et seuls pour maintenir la discipline; les jeunes gens avaient de seize à dix-huit ans, Parisiens, et passablement bruyants; nous n'avions sur eux aucune autorité matérielle, ne pouvant pas leur infliger de punition; enfin l'épreuve était monotone et fatigante. Il nous fut très facile de constater que nous pouvions tenir en respect une dizaine de ces jeunes gens; mais dès que ce nombre était dépassé, la discipline se relâchait, les élèves étaient plus bruyants, et quelques tricheries se déclaraient.

Les considérations précédentes ont surtout pour but de montrer que l'étude de la suggestion peut se faire ailleurs que dans des séances factices d'hypnotisme et sur des malades à qui on fait manger des pommes de terre transformées en oranges; dans les milieux de la vie réelle, les phénomènes d'influence, d'autorité morale prennent un caractère plus compliqué; et je renvoie le lecteur curieux d'exemples à un

chapitre fort intéressant[1] du livre du regretté professeur Marion sur l'*Éducation dans l'Université*.

Il faut maintenant se demander comment cette suggestibilité de la vie normale pourrait être étudiée scientifiquement. Il ne s'agit point de dresser un programme théorique d'expériences, mais de montrer ce que les autres ont déjà tenté, sans toujours se rendre compte de la signification de leur recherche. Il y a eu plusieurs études déjà publiées; mais personne, à ma connaissance, ne les a encore reliées les unes aux autres.

Tout d'abord comment devons-nous définir, à ce point de vue nouveau, la suggestion ? Quand est-ce que la suggestion commence ? A quel caractère la distingue-t-on des autres phénomènes normaux qui ne sont point de la suggestion? Cette définition est tout un problème, et on dit depuis longtemps que la plupart des gens qui emploient le mot de suggestion n'en ont pas une idée claire. Il faut évidemment reconnaître comme erronée l'opinion de tout un groupe de savants pour lesquels la suggestion est une *idée qui se transforme en acte*[2] ; à ce compte, la suggestion se confondrait avec l'association des idées et tous les phénomènes intellectuels, et le terme aurait une signification des plus banales, car la transformation d'une idée en acte est un fait psychologique régulier, qui se produit toutes les fois que l'idée atteint un degré suffisant de vivacité. Au sens étroit du mot, dans son acception pour ainsi dire technique, la suggestion est une pression morale qu'une personne exerce sur une autre; la pression est morale, ceci veut dire que ce n'est pas une opération purement physique, mais une influence qui agit par l'intermédiaire des intelligences, des émotions et des volontés; la parole est le plus souvent l'expression de cette influence, et l'ordre donné à haute voix en est le meilleur exemple; mais il suffit que la pensée soit comprise ou seulement devinée pour que la suggestion ait lieu; le geste, l'attitude,

1. Pages 310 et *seq*.

2. Voici une phrase cueillie dans un ouvrage tout récent : La suggestion n'est-elle pas l'art d'utiliser l'aptitude que présente un sujet à transformer l'idée reçue en acte ?

moins encore, un silence, suffit souvent pour établir des suggestions irrésistibles. Le mot pression doit à son tour être précisé, et c'est un peu délicat. Pression veut dire violence; par suite de la pression morale l'individu suggestionné agit et pense autrement qu'il ne le ferait s'il était livré à lui-même. Ainsi quand, après avoir reçu un renseignement, nous changeons d'avis ou de conduite, nous n'obéissons point à une suggestion, parce que ce changement se fait de plein gré, il est l'expression de notre volonté, il a été décidé par notre raisonnement, notre sens critique, il est le résultat d'une adhésion à la fois intellectuelle et volontaire. Quand une suggestion a réellement lieu, celui qui la subit n'y adhère pas de sa pleine volonté et de sa libre raison; sa raison et sa volonté sont suspendues pour faire place à la raison et à la volonté d'un autre; c'est ce que Sidis exprime dans un langage très clair, mais un peu schématique, quand il dit qu'il existe en chacun de nous des centres d'ordre différent : d'abord les centres inférieurs, idéo-moteurs, centres réflexes et instinctifs, et ensuite les centres supérieurs, directeurs, sièges de la raison, de la critique, de la volonté. L'effet de la suggestion est d'imprimer le mouvement aux centres inférieurs, en paralysant l'action des centres supérieurs; la suggestion crée par conséquent, ou exploite, un état de désagrégation mentale. Il y a beaucoup de vrai dans cette conception, quoique la distinction des centres inférieurs et supérieurs soit un peu grossière. Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de faire intervenir dans l'explication, même sous forme d'image, une idée anatomique sur les centres nerveux; je préférerais, quant à moi, distinguer un mode d'activité plus complexe, plus réfléchi, et admettre que, dans l'état mental de suggestion, c'est le mode d'activité simple qui se manifeste, le mode complexe étant plus ou moins altéré.

Enfin, pour achever cette rapide définition de la suggestion, il faut tenir compte d'un élément particulier assez mystérieux dont nous ne pouvons pas donner l'explication, mais dont nous connaissons de science certaine l'existence, c'est l'action morale *individuelle*. Le sujet suggestionné n'est pas seulement une personne qui est réduite temporairement à

l'état d'automate, c'est en outre une personne qui subit une action spéciale émanée d'un autre individu; on peut appeler cette action spéciale de différents noms, qui seront vrais ou faux suivant les circonstances : on peut l'appeler peur, ou amour, ou fascination, ou charme, ou intimidation, ou respect, admiration, etc., peu importe : il y a là un fait particulier qu'il serait oiseux de mettre en doute, mais qu'on a beaucoup de peine à analyser. Dans les expériences d'hypnotisme proprement dit, ce fait se produit surtout par ce que l'on appelle l'*électivité* ou le *rapport;* c'est une disposition particulière du sujet qui concentre toute son attention sur son hypnotiseur, au point de ne voir et de n'entendre que ce dernier, et de ne souffrir que son contact. M. Janet a du reste décrit longuement les effets de l'électivité, non seulement pendant les scènes d'hypnotisme mais encore en dehors des séances.

Après ces quelques mots préliminaires, nous pouvons indiquer sous quelle forme la suggestibilité a été étudiée à l'état normal. Nous allons voir que les points de départ des études qui ont été faites jusqu'ici sont assez différents, et plusieurs de ces études se classent même difficilement sous la rubrique de suggestibilité. Nous proposons de les classer de la manière suivante :

1° Suggestibilité proprement dite, dans le sens d'obéissance ou de confiance;

2° Attention expectante, erreurs d'imagination;

3° Tendance aux mouvements subconscients, à l'écriture automatique, au spiritisme pratique et aux phénomènes analogues;

4° Absence d'esprit critique, et dispositions à se laisser tromper par la routine ;

5° Développement de la vie automatique.

Un simple coup d'œil jeté sur les divisions que nous venons de faire montre combien la question est complexe; certaines parties rentrent certainement dans l'histoire de la suggestion, mais d'autres s'en écartent; cependant il me semble bien que le sujet a une certaine unité.

I

SUGGESTIBILITÉ PROPREMENT DITE, OU OBÉISSANCE

Les faits et expériences que nous allons relater font le passage avec les phénomènes d'hypnotisme, tels qu'ils sont pratiqués surtout par l'école de Nancy, qui tire un si grand parti de l'action morale. Les premières expériences méthodiques, de moi connues, qui ont été faites sur des sujets normaux pour établir les effets de la suggestion en dehors de tout simulacre d'hypnotisme, sont celles du zoologiste Yung, de Genève. Cet auteur les a décrites un peu brièvement dans un petit livre sur le Sommeil hypnotique. Il raconte que dans son laboratoire, ayant à exercer des étudiants à l'usage du microscope, il mettait sur le porte-objet une préparation quelconque, il décrivait d'avance des détails purement imaginaires, puis il priait les débutants de regarder, de décrire à leur tour ce qu'ils voyaient; très souvent, dit-il, les étudiants ont attesté qu'ils voyaient les détails annoncés par leur professeur; quelques-uns même les ont dessinés. Le fait est intéressant, sans doute; mais on voudrait savoir au juste ce que ces étudiants ont pensé de l'expérience; peut-être n'ont-ils fait le dessin que par pure complaisance, parce qu'ils voulaient faire plaisir à leur futur examinateur, et il n'est pas certain qu'ils aient cru voir ce qu'ils ont dessiné. Il n'y a pas si longtemps que nous avons été étudiant nous-même, et nous avons remarqué parmi nos camarades plus de sceptiques que de croyants; nous avons encore dans l'oreille l'écho des rires complaisants dont on saluait les mots d'esprit du professeur; mais à part soi, on se moquait souvent de lui. On trouvera dans le livre de Yung d'autres exemples analogues, dont quelques-uns sont susceptibles de la même critique.

Sidis[1] a fait dans le laboratoire de Munsterberg, à Harvard, des recherches du même genre. Il faisait asseoir son sujet devant une table et le priait de regarder fixement un point d'un

1. *The Psychology of Suggestion.* Appleton, New-York, 1898.

écran; cette fixation avait lieu durant vingt secondes; pendant ce temps-là, le sujet devait chasser toute idée et s'efforcer de ne penser à rien; puis, brusquement, on enlevait l'écran, découvrant une table sur laquelle divers objets étaient posés, et il était convenu que lorsque l'écran serait enlevé, le sujet devait exécuter, aussi rapidement que possible, un acte quelconque laissé à son choix. L'expérience se déroulait, en effet, dans l'ordre indiqué; seulement, quand l'écran était enlevé, l'opérateur donnait à haute voix une suggestion, comme de prendre un objet placé sur la table, ou de frapper trois coups sur la table. Cette suggestion de mouvement et d'actes n'a pas été infaillible, puisqu'elle s'adressait à des personnes éveillées; cependant Sidis rapporte qu'elle réussissait dans la moitié des cas. Ceux mêmes qui n'obéissaient pas paraissaient parfois impressionnés, car il en est quelques-uns qui restaient immobiles, comme frappés d'inhibition, incapables d'exécuter le plus petit mouvement. Parmi ceux qui obéissaient, il s'en est trouvé un, jeune homme très intelligent, qui exécutait à la manière d'un mouvement réflexe l'acte commandé. Quant aux autres, on les voyait bien exécuter l'acte, mais il était difficile de se rendre compte de la façon dont ils avaient été impressionnés; si on les interrogeait, si on leur demandait pourquoi ils avaient obéi, ils répondaient en général que c'était par simple politesse. L'auteur a raison de douter qu'une telle explication soit valable pour un si grand nombre de cas[1]. Analysant son expérience, il a cherché à se rendre compte des raisons pour lesquelles elle restait obscure. Pour qu'une suggestion réussisse à l'état de veille, il faut réunir un certain nombre de conditions qui ont pour but de procurer au sujet un état de calme physique et moral et de diminuer son pouvoir de résistance. Or, lorsqu'on adresse à haute voix une injonction à une personne, on emploie la suggestion directe, qui a toujours le tort d'éveiller la résistance; de là les insuccès fréquents. L'auteur pense que ce sont surtout les suggestions indirectes qui réussissent pendant l'état de veille, et les suggestions directes pendant l'état d'hypnotisme.

1. Page 35, *op. cit.*

Cette formule présente une netteté très curieuse, mais nous doutons qu'elle soit absolument juste, et puisse convenir à tous les cas. Ce qui me paraît entièrement vrai, c'est que la résistance du sujet peut faire échouer les suggestions directes. Cette cause d'échec est moins à craindre pendant l'état d'hypnotisme, mais elle n'y subsiste pas moins, et je me rappelle plus d'un sujet rebelle qui a mis dans un grand embarras son opérateur; un jour que Charcot montrait quelques-unes de ses malades à des étrangers, il voulut faire écrire à l'une d'elles une reconnaissance de dette égale à un million; l'énormité du chiffre provoqua de la part de l'hypnotisée une résistance invincible, et pour la décider à donner sa signature il fallut se borner à lui faire souscrire une dette de quelques francs. D'autre part, j'ai bien constaté que, pendant l'état d'hypnotisme, les suggestions données sous une forme indirecte sont très effectives; au lieu de dire à une malade rebelle : « Vous allez vous lever! » on obtient un effet qui quelquefois est plus sûr, en se contentant de dire à demi-voix à un assistant : « Je crois qu'elle va se lever. » Suivant le cas, tel mode de suggestion réussit et tel autre mode échoue.

Mais revenons à l'étude de l'état normal. Il faut distinguer les suggestions de sensations et d'idées et les suggestions d'actes; ces dernières sont toujours difficiles à réaliser, car elles impliquent d'une part commandement et d'autre part obéissance, et il est bien vrai qu'un ordre donné sur un ton autoritaire a quelque chose d'offensant qui excite un sujet à la résistance. Il y aurait donc lieu d'imaginer une forme d'expérience un peu différente de celle de Sidis.

Un petit détail, assez insignifiant en apparence, est à relever dans les descriptions de cet auteur. Avant de donner sa suggestion, dit-il, il avait soin d'engager la personne à regarder un petit point pendant vingt secondes. Il ne dit pas pourquoi il a employé cette fixation du regard, ni si les sujets qui n'avaient pas eu soin de regarder fixement un point étaient plus suggestibles que les autres. Je pense que cette pratique, qui rappelle beaucoup le procédé de Braid pour hypnotiser, devrait être étudiée avec soin dans ses conséquences psychophysiologiques.

Un autre auteur, Bérillon, qui s'est beaucoup occupé de l'hypnotisation des enfants comme méthode pédagogique, vient de publier un opuscule[1] où il rapporte plusieurs exemples de suggestion donnée à l'état de veille.

Ces observations ne rentrent pas absolument dans le cadre de notre article, car, ainsi que nous l'avons dit, nous ne nous occuperons point des suggestions dites de l'état de veille, lorsqu'elles sont données d'après les mêmes méthodes que la suggestion de l'hypnotisme ; cependant, nous croyons devoir dire un mot des recherches de Bérillon, à cause de la curieuse assertion dont il les accompagne.

D'après son expérience, des enfants imbéciles, idiots, hystériques, sont beaucoup moins facilement hypnotisables et suggestibles que « les enfants robustes, bien portants, dont les antécédents héréditaires n'ont rien de défavorable ». Ces derniers seraient « très sensibles à l'influence de l'imitation. Ils s'endorment souvent, lorsqu'on a endormi préalablement d'autres personnes devant eux, d'une façon presque spontanée. Il suffit de leur affirmer qu'ils vont dormir pour vaincre leur dernière résistance. Leur sommeil a toutes les apparences du sommeil normal, ils reposent tranquillement les yeux fermés[2]. »

Voici maintenant ce que l'auteur pense de ceux qui résistent aux suggestions : « Au point de vue purement psychologique, la résistance aux suggestions est aussi intéressante à constater qu'une extrême suggestibilité. Elle dénote un état mental particulier et souvent même un esprit systématique de contradiction dont il faut neutraliser les effets. Parfois cette résistance est inspirée par des motifs dont il y a lieu de ne pas tenir compte. Le plus fréquent de ces motifs est la peur de l'hypnotisme, que nous arrivons assez facilement à dissiper,

« Le degré de suggestibilité n'est nullement en rapport avec un état névropathique quelconque. La *suggestibilité, au contraire, est en rapport direct avec le développement intellectuel*

1. *L'hypnotisme et l'orthopédie mentale*, par E. Bérillon, Paris, Rueff, 1899.
2. *Op. cit.* p. 10.

et la puissance d'imagination du sujet. Suggestibilité, à notre avis, est synonyme d'éducabilité.

« *Le diagnostic de la suggestibitité.* — Ce diagnostic peut être fait à l'aide d'une expérience des plus simples. Cette expérience a pour objet d'obtenir chez le sujet la réalisation d'un acte très simple, suggéré à l'état de veille. Voici comment je procède :

« Après avoir fait le diagnostic clinique et interrogé l'enfant avec douceur, je l'invite à regarder avec une grande attention un siège placé à une certaine distance, au fond de la salle, et je lui fais la suggestion suivante : « Regardez atten-
« tivement cette chaise; vous allez éprouver malgré vous le
« besoin irrésistible d'aller vous y asseoir. Vous serez obligé
« d'obéir à ma suggestion, quel que soit l'obstacle qui vienne
« s'opposer à sa réalisation. »

« J'attends alors le résultat de l'expérience. Au bout de peu de temps (une ou deux minutes) on voit ordinairement l'enfant se diriger vers la chaise indiquée, comme poussé par une force irrésistible, quels que soient les efforts qu'on fasse pour le retenir. Dès lors je puis poser mon pronostic, et déclarer que cet enfant est intelligent, docile, facile à instruire et à éduquer et qu'il a de bonnes places dans sa classe. Je puis ajouter qu'il sera très facile à hypnotiser.

« Si l'enfant reste immobile, et déclare qu'il n'éprouve aucune attraction vers le siège qui lui est désigné, je puis conclure de ce résultat négatif qu'il est mal doué au point de vue intellectuel et mental, et qu'il sera facile de retrouver chez lui des stigmates accentués de dégénérescence. L'opinion des maîtres et des parents vient toujours confirmer ce diagnostic. »

On sera sans doute étonné, de prime d'abord, qu'un auteur voie dans la suggestibilité des signes d'éducabilité ; les hypnotiseurs nous ont du reste habitué aux affirmations tranchantes et inattendues. Delbœuf n'a-t-il pas soutenu que l'hypnotisme exalte la volonté humaine? Nous pensons inutile de décrire à nouveau ce que nous entendons par l'état de suggestibilité, état dans lequel il y a une suspension de l'esprit critique, et une manifestation de la vie automatique, et par conséquent

nous n'insisterons pas pour prouver qu'un développement anormal de l'automatisme ne saurait en aucune façon être une preuve d'intelligence. En somme, ce sont là des discussions théoriques, qui n'engendrent pas toujours la conviction, et il vaut bien mieux traiter la question sous une forme expérimentale.

Sur ce dernier point, je crois intéressant de remarquer que Bérillon se contente d'affirmer sans rien prouver. On aurait été curieux d'avoir sous les yeux une statistique de bons élèves et de mauvais élèves, et d'étudier le pourcentage des hypnotisables dans ces deux catégories. C'est ainsi que nous procédons en psychologie expérimentale, nous donnons nos chiffres, et nous les laissons parler. L'habitude maintenant est si bien prise que lorsque nous rencontrons une affirmation sans preuves, nous la considérons comme une impression subjective, sujette à des erreurs de toutes sortes. Voilà ce qu'aurait dû se rappeler un auteur américain, M. Suckens, qui a été très frappé, dans une visite faite à Bérillon, de cette assimiliation de la suggestibilité à l'éducabilité; il aurait dû demander des preuves, et jusqu'à ce qu'elles lui eussent été fournies, suspendre son jugement[1].

J'ai fait il y a cinq ans environ, en collaboration avec V. Henri, des expériences de suggestion qui rentrent dans cette catégorie, c'est-à-dire qui sont la mise en œuvre de l'autorité morale; ce n'étaient point des suggestions d'actes ou de sensations; la suggestion était dirigée de manière à influencer seulement un acte de mémoire. Une ligne modèle de 40 millimètres de longueur étant présentée à l'enfant, il devait la retrouver, par mémoire ou par comparaison directe, dans un tableau composé de plusieurs lignes, parmi lesquelles se trouvait réellement la ligne modèle. Au moment où il faisait sa désignation, on lui adressait régulièrement, et toujours sur le même ton, la phrase suivante : « En êtes-vous bien sûr ? N'est-ce pas la ligne d'à côté ? » Il est à noter que sous l'influence de cette suggestion discrète, faite d'un ton très doux, véritable suggestion scolaire, la majorité des enfants

1. SUCKENS. *Notes abroad. Ped. Seminary*, 10, 1898.

abandonne la ligne d'abord désignée et en choisit une autre. La répartition des résultats montre que les enfants les plus jeunes sont plus sensibles à la suggestion que leurs aînés ; en outre, la suggestion est plus efficace quand l'opération est faite de mémoire que quand elle est faite par comparaison directe (c'est-à-dire le modèle et le tableau de lignes se trouvant simultanément sous les yeux de l'enfant) ; voici quelques chiffres :

NOMBRE DES CAS OU LES ENFANTS ONT CHANGÉ LEUR RÉPONSE

	Dans la mémoire.	Dans la comparaison directe.	Moyenne.
Cours élémen. . .	89 p. 100	74 p. 100	81, 5 p. 100
— moyen. . .	80 —	73 —	76, 5 —
— supérieur. .	54 —	48 —	51 —

Dans ces chiffres sont confondus les enfants qui, avant la suggestion, ont fait une désignation exacte de la ligne égale au modèle, et les enfants qui ont fait une désignation fausse. Il faut maintenant distinguer ces deux groupes d'enfants, dont chacun présente un intérêt particulier. Les enfants qui se sont trompés une première fois font en général une désignation plus exacte, grâce à la suggestion ; ainsi, si l'on compte ceux dont la seconde désignation se rapproche plus du modèle que la première, on en trouve 81 p. 100, tandis que ceux qui s'en éloignent davantage forment une petite minorité de 19 p. 100. Quant aux enfants qui ont vu juste la première fois, ils sont remarquables par la fermeté avec laquelle ils résistent à la suggestion, qui, dans leur cas, est perturbatrice ; 56 p. 100 seulement abandonnent leur première opinion, tandis que dans le cas d'une réponse inexacte, il y en a 72 p. 100 qui changent de désignation[1]. »

Je ferai remarquer que cette étude de M. Henri et de moi a été conçue dans un esprit un peu différent de celui qu'on trouve dans d'autres travaux du même genre. Nous ne nous sommes pas simplement proposé de montrer que les enfants, ou que tels et tels enfants sont suggestibles, mais nous avons

1. Nous empruntons ce résumé à l'*Année psychologique*, I, p. 404-405.

cherché à préciser le mécanisme de cette suggestibilité, en étudiant les conditions mentales où la suggestion réussit le mieux; on a vu que la suggestion réussit le mieux dans les cas où la certitude de l'enfant, sa confiance est la plus faible, par exemple lorsqu'il fait sa comparaison de mémoire au lieu de faire une comparaison directe, ou lorsqu'il a fait une première comparaison erronée; d'où l'on pourrait déduire cette règle provisoire que : la suggestibilité d'une personne sur un point est en raison inverse de son degré de certitude relativement à ce point.

Dernièrement, un anthropologiste italien. Vitale Vitali[1], a reproduit nos expériences dans les écoles de la Romagne, et il est arrivé à des résultats encore plus frappants que les nôtres. Il a constaté, comme nous, que les changements d'opinion se font bien plus facilement dans l'opération de mémoire que dans la comparaison directe; le nombre de ceux qui changent d'opinion est à peu près le double dans le premier cas; il a vu aussi que cette suggestibilité diminue beaucoup avec l'âge, et enfin, qu'elle est moins forte chez ceux qui ont vu juste la première fois que chez eux qui s'étaient trompés. Nos chiffres étaient les suivants : pour ceux ayant vu juste la première fois, les suggestibles étaient de 56 p. 100, tandis que pour ceux qui s'étaient trompés, les suggestibles étaient de 88 p. 100. Les résultats de Vitale Vitali sont encore plus nets; pour le premier groupe, il trouve 32 p. 100, et pour le second 80 p. 100. C'est donc une confirmation sur tous les points.

Le même auteur a imaginé une variante curieuse de l'expérience susdite, en appliquant deux pointes de compas sur la peau d'un élève, et en lui demandant, lorsque l'élève avait accusé une pointe ou deux : « En êtes-vous bien sûr? » Les élèves de moins de quinze ans ont changé d'avis sous l'influence de cette suggestion, dans le rapport de 65 p. 100, et les élèves de plus de quinze ans ont changé dans le rapport de 44 p. 100; c'est une nouvelle démonstration de l'influence de l'âge sur la suggestibilité. Comme l'auteur le fait remarquer,

1. *Studi antropologici*, Forli, 1898, p. 97.

cette méthode renferme une plus grande cause d'erreur que les exercices sur la mémoire visuelle des lignes, parce que le sens du toucher se perfectionne rapidement au cours des expériences et en change les conditions.

Ainsi que nous l'avons fait nous-mêmes, Vitali insiste sur l'importance de la personnalité de l'expérimentateur, personnalité qui fait beaucoup varier les résultats. Il déclare même qu'ayant répété après quelque temps les même tests sur les mêmes sujets, il a trouvé des variations énormes. Nous pensons qu'il eût été utile d'étudier ces variations et d'en rechercher les causes.

M. Victor Henri a fait avec M. Tawney[1] quelques expériences sur la sensibilité tactile, pour étudier l'influence de l'attente de la suggestion sur la perception de deux pointes lorsqu'on ne touche qu'un seul point de la peau; avant chaque expérience on montrait au sujet le compas avec les deux pointes présentant un écart bien déterminé; puis le sujet fermait les yeux, et on touchait sa peau avec une seule pointe; sous l'influence de cette suggestion, les appréciations du sujet sont profondément troublées; le plus souvent, il perçoit deux pointes au lieu d'une, et de plus, il juge l'écart d'autant plus grand que l'écart réel qu'on lui a montré est plus grand. Cela est très curieux, et on pourrait bien, de cette manière, mesurer la suggestibilité du sujet par le nombre de fois qu'il perçoit une pointe au lieu de deux; mais il aurait aussi été très intéressant de savoir s'il y avait quelque relation entre la suggestibilité de la personne et la finesse de sa sensibilité tactile; c'est un point qui malheureusement n'a pas été examiné.

Les expériences de MM. Henri et Tawney sont des expériences de suggestion; voici pourquoi : il n'y a pas, à proprement parler, d'ordre donné sur un ton impératif; mais l'idée préconçue de deux pointes est acceptée par le sujet pendant toute la séance parce qu'il croit que l'opérateur est incapable de le tromper; en effet, comme dans les laboratoires de psychologie on ne fait guère d'expériences de suggestion,

1. Voir *Année Psychologique*, II, p. 295 et seq.

les élèves ne sont point habitués à des expériences de mensonge, et ils ne songent pas à se méfier de ce qu'on leur dit. C'est donc de la suggestion dans le sens d'obéissance. Ce sont de petites nuances qui se préciseront sans doute dans les études ultérieures.

J'ai repris dernièrement, avec M. Vaschide, sur 86 élèves d'école primaire élémentaire, la recherche de suggestion que j'avais commencée avec M. V. Henri; seulement, nous avons employé une méthode un peu plus rapide. L'expérience avait été confiée à M. Michel, directeur de l'école; c'était lui seul qui parlait et expliquait, nous restions simples témoins. M. Michel se rendait donc avec nous dans les classes, il faisait écrire sur chaque feuille les noms des élèves, la classe, le nom de l'école, la date du jour et l'heure; puis, après ces préliminaires obligés de toute expérience collective, il annonçait qu'il allait faire une expérience sur la mémoire des lignes, des longueurs; une ligne tracée sur un carton blanc serait montrée pendant trois secondes à chaque élève, et chaque élève devrait, aprés avoir vu ce modèle, s'empresser de tracer sur sa feuille une ligne de longueur égale. M. Michel allait ensuite de banc en banc, et montrait à chaque élève la ligne tracée; par suite de la discipline parfaite que notre distingué collaborateur sait faire régner dans son école, les élèves restaient absolument silencieux, et aucun ne voyait la ligne deux fois. Il fallait environ une minute et dix secondes pour montrer la ligne à tous les élèves de la classe. Ceci terminé, M. Michel remontait en chaire et annonçait qu'il allait montrer une seconde ligne *un peu plus grande* que la première; cette affirmation était faite d'une voix forte et bien timbrée, avec l'autorité naturelle d'un directeur d'école; mais l'affirmation n'avait lieu qu'une fois, et collectivement, M. Michel s'adressant à toute la classe. Or, la seconde ligne n'avait que 4 centimètres de longueur, alors que la première en avait 5. La seconde ligne était montrée à chaque élève, exactement comme on avait fait pour la première fois. Entre ces deux expériences s'écoulait pour chaque élève un temps moyen de deux à trois minutes. Cette épreuve a été faite sur 86 élèves comprenant les trois premières classes de l'école primaire.

Quels ont été les résultats? Notons tout d'abord que la reproduction de la première ligne — ce qui est une pure expérience de mémoire, sans suggestion d'aucune sorte — donne lieu à d'énormes différences individuelles ; elles sont comprises, pour la première classe, entre ces deux extrêmes : 60 millimètres et 28 millimètres ; la ligne avait en réalité 50 millimètres ; or il y a eu seulement trois élèves sur vingt-cinq qui ont dessiné une ligne égale ou supérieure au modèle ; tous les autres ont dessiné une ligne plus petite ; par conséquent, on peut affirmer qu'il y a bien (comme nous l'avons vu autrefois), une tendance des enfants à diminuer la longueur des lignes de 60 millimètres en les reproduisant dans la mémoire. Dans la deuxième classe, il y a eu trois élèves reproduisant une ligne supérieure à 50 ; tous les autres élèves ont reproduit des lignes plus courtes ; enfin, semblablement, dans la troisième classe, nous n'en trouvons que deux dessinant une ligne plus longue que le modèle, tous les autres ont fait plus court.

En examinant quelle différence les élèves ont indiquée entre la première ligne (50 millimètres), et la seconde (40 millimètres), on trouve que bien peu d'élèves ont tracé la seconde ligne plus petite que la première ; par conséquent, la suggestion a été très efficace, neuf élèves seulement, sur les quatre-vingt-six élèves des trois classes, ont dessiné une ligne plus courte ; on peut donc dire que neuf élèves seulement ont résisté à la suggestion d'allongement et ont cru au témoignage de leur mémoire plus qu'à la parole de leur maître ; et encore, cette remarque comporte une réserve ; il est probable que ces réfractaires ont quand même été un peu influencés par la suggestion, car un seul a rendu la seconde ligne plus petite de 10 millimètres, ce qui était l'écart réel ; tous les autres ont amoindri cette différence ; deux l'ont faite de 7 millimètres, deux l'ont faite de 5, etc. Ils ont composé entre le témoignage de leur mémoire et la parole du maître. Quant à ceux qui, obéissant à la suggestion, ont dessiné la seconde ligne plus grande que la première, ils présentent des degrés très différents de suggestibilité. Les écarts ont pu atteindre 10 millimètres assez fréquemment, et une fois

même, l'écart a dépassé 20 millimètres, ce qui veut dire qu'au lieu de faire la seconde ligne plus courte de 10 millimètres, le sujet a été tellement docile à la suggestion qu'il a fait la seconde ligne plus longue de 20 millimètres ; en d'autres termes, la suggestion a produit, dans ce cas extrême, une erreur de 30 millimètres, erreur énorme si on considère qu'elle a porté sur une longueur totale de 50 millimètres. En moyenne, on fait la seconde ligne plus grande de 6 millimètres environ, et comme elle était en réalité plus petite de 10 millimètres, l'erreur totale est de $1^{cm},6$ environ.

Il est à remarquer que les enfants les plus jeunes se sont montrés plus suggestibles. Nous trouvons, en effet, dans la première classe, que sept élèves seulement ont tracé la seconde ligne plus longue de 5 millimètres; au contraire, dans la troisième classe, le nombre d'élèves qui sont dans ce cas est de seize. Du reste, dans nos expériences antérieures avec M. Henri sur la suggestibilité scolaire, nous avions aussi constaté que les plus jeunes enfants ont plus de suggestibilité que les enfants plus âgés.

La description que nous avons donnée de notre expérience de suggestion n'est pas complète ; nous l'avons poussée plus loin. Lorsque tous les élèves eurent reproduit de mémoire la ligne de 40 millimètres, le directeur de l'école leur présenta une troisième ligne, longue de 50 millimètres, et il leur dit avant de la présenter: « Je vais vous présenter une troisième ligne qui est *un peu plus longue que la seconde.* » En faisant cette nouvelle tentaiive de suggestion, nous avions deux raisons; la première était de chercher à vérifier l'épreuve précédente ; la seconde était de savoir s'il est possible de donner successivement plusieurs suggestions du même genre sans nuire au résultat.

Cette seconde suggestion a été moins efficace que la première ; les élèves semblent s'être mieux rendu compte de la longueur vraie des lignes ; tandis que la première fois, cinq élèves seulement avaient fait un tracé de ligne en sens contraire de la suggestion, on en trouve seize dans le même cas à la seconde reprise, de plus, tandis qu'à la première fois, l'écart inexact indiqué entre les deux lignes était, pour trente-

trois élèves, supérieur à 5 millimètres, ici, nous ne trouvons plus cet écart considérable indiqué que par vingt-trois élèves; dans son ensemble, le groupe d'élèves a donc opposé une plus grande résistance à la parole du maître; et cela confirme du reste un principe de prestidigitation (la prestidigitation n'est-elle point, pour une bonne part, de la suggestion ?), à savoir qu'il ne faut jamais recommencer deux fois de suite le même tour.

Nous trouvons également, à cette seconde épreuve, que les élèves les plus jeunes ont été les plus dociles; tandis que trois élèves seulement de la première classe ont dessiné une troisième ligne plus courte de plus de 5 millimètres, onze élèves de la troisième classe sont dans le même cas. C'est encore une confirmation des recherches que nous avons faites, il y a environ cinq ans, avec M. Victor Henri.

Il nous a paru nécessaire d'examiner nos résultats de plus près, et de rechercher si chaque élève avait présenté pendant les deux épreuves la même suggestibilité ou la même résistance. On se rappelle que dans la première épreuve, neuf élèves ont résisté, tandis que dans la seconde épreuve il y en a eu seize ; retrouve-t-on ces neuf parmi les seize ? On en retrouve seulement sept, mais c'est une bonne moyenne. Autre question : les neuf qui restent, comment s'étaient-ils comportés à la première épreuve ? étaient-ils du nombre de ceux qui par une docilité extrême ont fait un écart supérieur à 7 millimètres ? un seul était dans ce cas ; les autres faisaient des écarts moindres. Ces petites remarques préliminaires suffisent déjà à nous montrer que dans les deux épreuves successives les élèves ont montré une suggestibilité analogue ; mais il faut serrer la question de plus près. Nous allons diviser tous nos sujets en cinq groupes : 1° ceux qui ont fait à la première épreuve une seconde ligne moindre que la première (ce sont les élèves les plus exacts) ; 2° ceux qui ont fait à la première épreuve une seconde ligne égale à la première, ou supérieure de 1, 2 à 4 millimètres ; 3° ceux qui ont fait à la première épreuve une seconde ligne supérieure de 4 à 8 millimètres ; 4° ceux qui ont fait à la première épreuve la seconde ligne supérieure de 8 à 14 millimètres et

au delà. On voit que ce groupement exprime l'ordre de la suggestibilité, les élèves du quatrième groupe se sont montrés plus suggestibles que ceux du troisième groupe, et ainsi de suite jusqu'au premier groupe. Or, voici les résultats donnés par ce calcul :

RAPPORT ENTRE LA SUGGESTIBILITÉ DES SUJETS DANS DEUX SÉRIES SUCCESSIVES D'EXPÉRIENCES

Ordre des groupes.	Nombre de sujets.	Suggestion d'allongement de la ligne.	Suggestion de raccourcissement de la ligne.
1er	10	— 4. 6	+ 2
2e	28	+ 3. 07	— 2. 35
3e	31	+ 5. 99	— 3. 06
4e	15	+ 12.9	— 8. 66

Ces chiffres, pour être clairs, exigent une courte explication. Dans la première épreuve, rappelons-le, la secoude ligne présentée était plus courte que la première de 10 millimètres, mais la suggestion donnée était que cette seconde ligne était la plus longue. Par conséquent, les élèves qui l'ont dessinée avec une longueur moindre de 4mm,6, ont été plus exacts que ceux du deuxième groupe, qui ont donné à cette ligne une longueur plus grande que la première, plus grande de 3mm,07 ; à leur tour, les sujets du second groupe ont été plus exacts que ceux du troisième et ceux du quatrième groupe, puisque ceux-ci ont allongé encore davantage la seconde ligne qui était cependant plus courte. Il est donc bien clair que nous avons établi nos quatre groupes dans l'ordre de la suggestibilité croissante. Or, qu'on comprenne bien ce point, ce sont les sujets formant chacun de ces quatre groupes dont on a cherché à apprécier les résultats dans la seconde épreuve ; nous avons voulu savoir si les élèves A, B, C, etc., formant le premier groupe, le meilleur, le plus résistant à la suggestion de la première épreuve, ont manifesté les mêmes qualités d'exactitude et de résistance à la suggestion dans la seconde épreuve ; et pour cela, nous avons calculé les écarts de ligne présentés par ces sujets dans cette seconde épreuve. Seulement, il faut se souvenir que dans la seconde épreuve, la suggestion donnée était une suggestion de raccourcissement ; et que la ligne qu'on présentait à des-

confirmation est très importante ; elle nous montre que la suggestibilité présente un certain caractère de constance, au moins lorsque l'expérience est bien conduite. Enfin, nous avons eu à noter qu'une suggestion répétée a moins d'efficacité la seconde fois que la première ; cet affaiblissement est sans doute spécial à ces suggestions indirectes de l'état de veille, qui ne constituent point à proprement parler des mainmises sur l'intelligences des individus ; dans les expériences d'hypnotisme, au contraire, la suggestibilité de l'individu hypnotisé croît avec le nombre des hypnotisations.

Voilà à peu près quelles sont les études qui ont été faites jusqu'ici sur la suggestibilité ou suggestion à l'état de veille et chez les sujets normaux.

Il semble que quand elle est réduite à sa forme la plus simple, l'épreuve de la suggestion à l'état de veille constitue un test de docilité ; et il est vraisemblable que des individus dressés à l'obéissance passive s'y conformeront mieux que les indépendants. Rappelons-nous ce fait si curieux, que d'après les statistiques de Bernheim les personnes les plus sensibles à l'hypnotisme — c'est-à-dire à la suggestion autoritaire — ne sont pas, comme on pourrait le croire, les femmes nerveuses, mais les anciens employés d'administration, en un mot tous ceux qui ont contracté l'habitude de la discipline. Il faudra voir si les expériences de suggestion à l'état de veille fourniront des résultats concordants.

A. Binet.

(A suivre.)

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(Suite.)

VI. — Cet effacement graduel de l'image est ordinairement considéré comme une véritable dissolution : à mon avis, il représente plutôt un simple affaissement, une sorte de filtration pour ainsi dire, dans quelque strate subliminale où, cette image effacée est conservée avec d'autres expériences anciennes de l'organisme dans un réservoir ordinairement inaccessible. Mais puisque je crois que ce qui s'est infiltré comme eau de pluie peut rejaillir en source, je ne serai pas étonné de voir des résurrections d'images abolies reprenant tout d'un coup la vivacité tout entière ou même accrue d'une *post-image* engendrée seulement depuis quelques secondes. Bien plus, de même que je sais que la source produite par la pluie peut entraîner dans ses eaux des traces des sels à travers lesquels elle a coulé dans sa course souterraine, de même je suppose que ces images renaissantes peuvent ne pas être des copies exactes des impressions originelles, qu'elles peuvent porter des marques de *généralisation* (je parle d'une généralisation représentative et intelligente et non pas vague et affaiblie) ou encore des traces de cette intervention de l'*imagination*, ce travail de composition que

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les *Proceedings S. P. R.*, vol. XI. (Voyez *Annales des Sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n° 1 de 1900.)

je figure comme une activité subliminale continuelle, essentielle à tout exercice supraliminal des facultés d'invention. Je donnerai quelques exemples de ces réapparitions d'images, et je commencerai par un cas remarquable de *post-image* déférée ou persistante que m'a envoyée M. C. M. Bakewell, ancien élève du professeur W. James, qui m'a confirmé le récit.

I. — L'EXPÉRIENCE

18, North, Weber Street, Colorado Springs.
California.

Avant d'aller me coucher je regardai fixement ma lampe ou quelque autre objet bien en vue, pendant quelques secondes variant cette durée suivant l'éclat de l'objet.

Avec mes yeux encore fixés sur l'objet, j'ôte la lumière et je ferme les yeux. J'ai soin de conserver les yeux fermés jusqu'à ce que je m'endorme. Si je m'éveille la nuit, j'ai encore soin de ne pas les ouvrir. Le matin quand je m'éveille, je regarde le plafond et, *immédiatement* je referme les yeux qui n'ont donc reçu qu'un faible jet de lumière.

II. — LE RÉSULTAT

En observant ces règles, j'ai constaté souvent que le matin la rétine frappée par la lumière reproduisait l'image de l'objet fixé la veille au soir, ou du moins, si l'on objecte qu'il n'est pas prouvé que la sensation n'était pas « engendrée centralement », toujours est-il que l'objet se produisait devant mes yeux fermés, avec la vivacité de la réalité objective.

Je ne vous fatiguerai pas avec un récit détaillé de toutes mes expériences, mais j'en citerai une qui servira de type pour un groupe de résultats qui me paraissent rendre douteux que ces sensations soient « engendrées centralement », et qui me semble aussi différencier mes visions (qne j'appelle des *post-images* retardées), des visions *hypnopompiques*. Je copie sur mon carnet de notes ce que j'y ai écrit le matin même.

« Hier au soir j'étais prêt à aller me coucher, je pris mon

éteignoir de lampe, je regardai un cadre appendu au mur contenant plusieurs peintures, je pressai le ressort de l'éteignoir et en même temps je fermai les yeux, j'avais soin de les garder fermés jusqu'au moment où je m'endormais, et comme j'étais un peu excité par l'idée anticipée de la peinture à voir le matin, je mettais plus longtemps que d'ordinaire à m'endormir. Quand je m'éveillais il faisait jour, j'ouvrais les yeux et les fermais immédiatement. A mon grand étonnement, je voyais devant moi *la lampe et non pas le tableau que j'avais eu l'intention de voir*. Mais la lampe était là, très nette, une lampe assez laide, avec son abat-jour rose, son corps en porcelaine rose, des desseins de fleurs vert et blanc, sa monture de cuivre, exactement comme elle est le soir, quand la lumière passe à travers l'abat-jour et éclaire la base. En cherchant pourquoi je la voyais au lieu du tableau, il me vint cette idée que, comme j'avais jeté un coup d'œil à la lampe avant de regarder la peinture, et que celle-ci était comparativement un objet tout à fait sombre, ma perception instantanée de celui-ci n'avait pas laissé une trace assez forte pour apparaître le matin, et n'avait pas été assez vive pour détruire l'image produite par la lampe. »

Plusieurs fois j'ai été aussi surpris en voyant apparaître devant moi des objets auxquels je ne m'attendais pas, mais chaque fois les visions du matin étaient des objets vus la veille au soir, peu de temps avant d'aller me coucher.

Je ne réussis pas toujours, mais les succès, quand ils ont lieu sont frappants de vérité.

Je réussis surtout quand je m'éveille avec le jour, ou très peu après.

Une fois, n'ayant pas obtenu l'image le matin, je me rendormis, et fus assez heureux pour m'éveiller au milieu d'une succession d'images hypnopompiques : et me rappelant que je n'avais pas obtenu ce même matin ma *post-image*, je dirigeai aussitôt mon attention sur l'objet attendu — la lampe déjà mentionnée — et elle prit aussitôt sa place d'une manière très nette dans la succession des visions. Mais ce cas me semble très différent des autres et s'explique beaucoup plus simplement.

III. — CORROBORATION DES EXPÉRIENCES PAR D'AUTRES PERSONNES

Trois des six étudiants en psychologie qui ont essayé sincèrement l'expérience ont réussi.

Le professeur Scott, de Michigan, a, m'a-t-on dit, parfaitement réussi. Ce fut en apprenant qu'il avait bien réussi avec une pelote à épingles que j'essayai ma première expérience.

IV. — DIFFICULTÉS, CONCLUSIONS, ETC.

J'ai d'abord expliqué mes insuccès en supposant que les *post-images* retardées dépendaient : 1° de la durée de l'excitation originelle ; 2° du temps compris entre cette excitation et le jet de lumière du matin ; 3° de la quantité de lumière qui a traversé les paupières et a excité légèrement la rétine avant que j'ouvre mes yeux et que je les referme en attendant l'image ; mais je n'ai pas pu prouver cela suffisamment. Une autre difficulté, c'est que j'ai découvert que mes premières expériences sont celles qui ont le mieux réussi.

On dirait qu'il y a dans les visions du matin des *post-images* secondaires, ou retardées ; qu'en plus de la première post-image il y a une faible série de vibrations qui, si elle n'est pas contrariée par des contre-vibrations, devient peu à peu suffisamment importante pour donner une brillante image positive, pourvu que quelque soudaine stimulation uniforme de la rétine mette en évidence ces énergies.

Si c'est là l'explication, nous devrions pouvoir obtenir ces images au bout d'un temps plus court avec l'excitation initiale particulière et le jet de lumière subséquent particulier. Pour y arriver, j'espère pouvoir reprendre mes expériences quand j'aurai plus de loisir et arranger ma chambre pour cela.

Si mon explication est bonne il en résultera un léger éclaircissement du problème de la vision par le cristal.

J'en dirai autant de la question des images vues en rêve, mais je n'abuserai pas plus longtemps de votre patience.

CHAS M. BAKEWELL.

L'expérience de M. Bakewell qui nous montre des *post-images* d'une persistance unique, et d'une netteté de coloration presque unique suggérera une explication pour un groupe spécial d'histoires de fantômes (que nous avions toujours regardées comme douteuses) ou une figure vue le soir dans un tableau se présente pendant la nuit comme une apparition. Le récit suivant, servant, d'exemple pour cette classe d'hallucinations qui peuvent se réduire à de simples *post-images* nous a été envoyé par le révérend A. Horsbrugh (ancien aumônier au Bengale), de Granville Terrace, Edimbourgh.

16 avril 1891.

En septembre 1888, je me trouvais dans une ferme dans les Kyles de Bute. Mon ami et moi, nous étions en bateau et nous fûmes pris et arrêtés par le calme dans notre retour, nous ne pûmes rentrer qu'à minuit. Après avoir soupé de bon appétit, nous allâmes nous coucher. Mon lit était un de ces lits à l'ancienne mode, avec de lourds rideaux comme on en voit dans les Highlands. Étant fatigué, je fus vite endormi. Vers deux heures, je m'éveillai avec le sentiment que quelqu'un me regardait, et pendant dix ou quinze secondes, je vis distinctement une figure qui me regardait par une ouverture dans les rideaux. C'était une figure que je n'avais jamais vue. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête et je me sentis glacé : mais la raison l'emporta quand je me rappelai mon repas tardif et copieux, et bientôt je me rendormis. Le matin la première chose que j'aperçus, ce fut une miniature de la figure que j'avais vue. Elle était sur la cheminée. En faisant une enquête, j'appris que l'homme dont elle était le portrait avait vécu dans la maison et était mort dans cette chambre. Mais cet événement était si ancien que ce renseignement était de seconde main et par ouï-dire; aussi j'explique cette soi-disant apparition, en disant qu'une des dernières choses que j'avais vues avant de me coucher était le petit portrait qui était, pour ainsi dire resté photographié sur ma rétine, et que le trouble de la digestion avait fait le reste.

Lewis C. Bruce.

VII. — Il y a une distinction nette à faire entre les post-images, et les images souvenirs, puisque les post-images proprement dites sont des formes de visions entoptiques, dues à l'état actuel de la rétine, tandis que les images souvenirs sont des formes de visions mentales (centrales, cérébrales, internes, subjectives) qui n'ont pas encore de nom scientifique. Cependant nous avons comme phénomène de transition les illusions hypnagogiques, ces vives représentations déjà mentionnées qui pour beaucoup de personnes se forment devant « l'œil intérieur », au moment où l'on va s'endormir, ou même à l'état de veille. Elles peuvent ressembler tout à fait aux post-images différées, ou encore, elles peuvent prendre le caractère plus généralisé d'images souvenirs, ou bien, et c'est-là peut-être le cas le plus connu, elles peuvent présenter des combinaisons aussi nouvelles et fantastiques que tout ce que peut inventer l'imagination. Un bon exemple de cette transition entre les post-images et les images souvenirs est apporté par le récit suivant, soigneusement fait, que je dois à la bonté du Dr Th. Flournoy, professeur de philosophie à l'Université de Genève.

Août 1892.

Quoique je ne sois pas habituellement sujet aux hallucinations hypnagogiques, j'en ai eu dix ou douze du type visuel et relatives à des objets qui avaient attiré mon attention pendant le jour. En 1875 après mon premier jour de dissection anatomique j'eus l'hallucination d'une aponévrose largement éployée. En 1879, après une longue séance d'échecs, l'après-midi, j'eus la vision d'un échiquier avant de m'endormir. Plusieurs fois, en 78, après avoir employé le microscope toute la journée, l'image d'une préparation se présenta à moi comme hallucination hypnagogique. Ces trois cas me frappèrent beaucoup parce que jusque-là je n'avais jamais entendu parler de phénomènes semblables. Depuis j'ai eu quelques autres expériences dans les conditions suivantes.

1° Quand après une longue interruption je m'occupe sérieusement d'un certain sujet, le soir j'ai une hallucination hypnagogique correspondante. Je vois, par exemple, un

échiquier, des figures géométriques, des préparations pour le microscope. Et l'hallucination ne se répète pas si je continue à m'occuper du même sujet le jour suivant. 2° Mais, d'un autre côté, dans la journée, deux ou trois jours plus tard, je vois quelquefois une image très distincte de l'objet en question. Cette image ne va pas jusqu'à l'hallucination. — Elle n'est pas extériorisée, ni aussi vive qu'une perception, mais comme je suis un très mauvais visualiseur, cette image vive et précise se distingue nettement de mes images habituelles qui sont faibles, fragmentaires et indistinctes. 3° Ni l'image hypnagogique, ni l'image diurne ne sont des exactes reproductions de l'objet à un moment donné. Elles sont des *images typiques*, par exemple, d'un aponévrose, d'un échiquier, et non pas des reproductions d'un aspect particulier m'ayant frappé fortement, cependant elles sont concrètes et précises.

Je regarde ces images hypnagogiques et toutes les images souvenirs quelque récentes ou intenses qu'elles puissent être, comme radicalement différentes des post-images de l'œil, celles-ci ont une nature *sui generis* qui les fait apparaître comme existant en dehors de moi, si je les vois les yeux ouverts, et faire partie de mon œil comme si elles étaient collées sur ma paupière quand je les vois les yeux fermés. Toutes les autres images me semblent être vues avec les yeux de l'esprit. Je range les *post-images* dans les perceptions extérieures; toutes les autres images, soit qu'elles soient aussi vives que mes hallucinations hypnagogiques, soit qu'elles soient aussi faibles que les visions ordinaires qui approvisionnent mon esprit. Je les place dans une catégorie tout à fait différente.

Nous voyons donc en ce cas deux points qui ressortent clairement : 1° La résurrection d'une image abolie avec presque son éclat originel. 2° La transformation que cette image a subie subliminalement et qui la généralise. Il y a d'autres exemples bien connus dans ce genre : Newton et le spectre. Baillarger et la gaze qu'il avait employée dans ses préparations anatomiques. Pouchet et les objets microscopiques[1].

1. Voir W. James, *Principles of psychology*, vol. 2, p. 66. Binet. La psychologie du raisonnement, p. 48.

Dans tous ces cas les images renaissantes semblent avoir été d'un type généralisé, mais généralisé pour ainsi dire d'une façon diagrammatique et non pas brouillée et incertaine, enfin, préparées comme quand on veut faire une démonstration [1]; c'est pour cela qu'il est certainement mieux de ne pas les classer parmi les *post-images* et de garder ce mot pour les cas de reproduction purement physiologique d'images externes. Et de fait, nous trouvons que ces hallucinations hypnagogiques sont de moins en moins de simples reproductions d'objets vus; elles prennent toute espèce de formes pratiques et montrent une remarquable faculté d'invention pour produire des centaines de figures que le sujet n'a jamais vues auparavant.

Les dessins que sir John Herschell voyait à l'état de veille n'étaient ni des *post-images*, ni des images souvenirs. Elles étaient de ce type général des illusions hypnagogiques, bien que surpassant tellement en énergie initiale ces visions de demi-sommeil qu'elles se faisaient un passage à travers les pensées de veille d'un des esprits les plus perçants qu'on puisse citer.

Nous pouvons dire d'une façon plus générale que toutes les fois qu'une perception s'enfonce si peu dans les dessous de l'esprit et réapparaît, — elle est susceptible de réapparaître sous une forme généralisée, ou symbolique. Une petite anecdote de M. Binet (Psychologie du raisonnement, page 12) peut servir à montrer combien peu profondément il est nécessaire à une perception très ordinaire de plonger dans le subliminal pour se métamorphoser. Un ami de M. Binet, le docteur A..., se promenait dans une rue de Paris, l'esprit tout

1. Il est probable que quelque chose de ce genre arrive dans l'hallucination hypnotique, ou par exemple un chien vu par suggestion n'est pas nécessairement un chien vu dont on se souvient. D'un autre côté, si l'ordre est donné de voir un sujet spécial, il sera mieux vu que par le simple souvenir. Un exemple curieux de cela, c'est le mécontentement qu'éprouve ordinairement un sujet-femme quand on lui dit de voir son portrait sur une carte blanche. La représentation idéalisée par la mémoire qui modifie même la perception de son image dans le miroir fait désagréablement place à une image que le moi subliminal tire fidèlement de la vérité. « J'ai bien des taches de rousseur, disait un sujet de Binet, mais je n'en ai pas tant que ça. »

occupé d'un examen de botanique qu'il allait passer. Tout à coup il remarqua sur la porte en verre d'un restaurant les mots VERBASCUM THAPSUS. Étonné par cette inscription, il se retourna et lut le véritable mot BOUILLON. Le nom populaire français de la plante Verbascum est « bouillon blanc ». L'inscription avait donc d'abord été observée par le subliminal et non par le supraliminal et dans son court passage dans cette région était revenue défigurée pour ainsi dire par cette association incohérente ou accidentelle qui est la base des jeux de mots. C'est exactement le même phénomène que l'on observe souvent dans les rêves.

VIII. — Mais je n'ai pas besoin de multiplier davantage les exemples. J'en ai dit assez pour montrer que dans la vie ordinaire, et dans des conditions qui ne vont pas du tout jusqu'à produire l'hallucination véritable, il y a en dessous de la conscience un magasin d'images, d'où une légère provocation suffit pour faire naître des visions intérieures. Ce que nous voudrions, c'est systématiser ces productions, c'est trouver quelque procédé empirique qui nous rende capable d'obtenir ces visions subliminales à volonté. Et il nous faudrait non seulement les évoquer, mais les rendre durables ; — les extérioriser autant que possible pour pouvoir les étudier à notre aise.

Passons donc en revue toutes les manières dont on a observé les images mentales pour arriver à l'extériorisation. Je ne parle que de l'extériorisation visuelle, et non pas de l'extériorisation motrice observée par Féré et par d'autres, alors que des idées excitatrices se traduisent par une plus forte action sur le dynamomètre.

Il est probable que beaucoup d'extériorisations imparfaites ont passé inaperçues, puisque ce n'est que récemment que l'on a fait attention à tout ce groupe de faits. Ainsi par exemple, tout le monde sait que dans l'attention il y a une sorte de projection des images internes. Et depuis l'ouvrage bien connu de Galton, nous sommes devenus familiers avec les nombres figurés et d'autres schémas visuels de la pensée qui tendent à se former d'eux-mêmes dans beaucoup d'esprits. Ces nombres figurés impliquent une visualisation

interne compliquée : l'œil de l'esprit suivant des lignes, des angles qui paraissent bien tracés. Mais je ne me rappelle pas avoir encore entendu dire qu'ils aient été externalisés par le sujet. Cependant le professeur Flournoy a dernièrement cité le cas de M. Yowanovitch, un intelligent étudiant de Genève.

« M. Y... est un *visuel* excellent ; plutôt du type géométrique que pictural. Il n'y a chez lui aucune trace d'audition colorée, mais d'un autre côté il voit des schémas bien nets et localisés pour les nombres, les jours de la semaine, les mois, etc. Chez lui, le nombre figuré composé de lignes parallèles représentant les centaines, occupe la moitié à droite de l'espace situé en face de lui. Dans la moitié gauche, flotte son diagramme de la semaine sous la forme d'une figure rectangulaire horizontale divisée en sept bandes, quelque chose comme une feuille de papier réglé flottant à environ un mètre de lui, en face de sa cuisse gauche. Encore plus à gauche et à la hauteur de sa tête, se trouve l'année figurée par une ellipse de petite excentricité se présentant dans un plan presque vertical. Chaque fois que M. Y... pense à une date de l'année, à un jour passé ou futur de la semaine actuelle, ou à un nombre, il le voit à sa place dans le schéma. J'ai eu souvent l'occasion de lui faire écrire rapidement une série de chiffres au hasard, eh bien ces chiffres ne sortent pas, pour ainsi dire, d'eux-mêmes de sa plume ; et leur formation n'est pas non plus précédée par leur représentation auditive, motrice ou graphique ; mais il est obligé pour les écrire de les prendre sur cette figure qui est comme un tableau placé en face de lui. Pour cela, il ne regarde pas directement la page sur laquelle se promène sa plume, mais vers le côté et au-dessus du papier, dans la direction du diagramme interne qui est l'objet central de son attention.

On remarquera la curieuse analogie de ce cas avec ceux des calculateurs prodiges dont je me suis occupé dans les *Proceedings*, XVII. Chez quelques-uns d'entre eux, il y avait une sorte de tableau noir mental sur lesquels les chiffres qu'il fallait additionner restaient visibles aussi longtemps qu'il était nécessaire. Mais dans leur cas, le moi subliminal suppléait aussi à la faculté calculatrice : dans le cas de M. Y...

il semble avoir seulement stéréotypé la charpente qui servira à l'exécution des opérations mentales.

IX. — Nous aurons fait un pas vers la netteté du caractère et la réelle extériorisation de ces quasi-perceptions subliminales, quand nous aurons passé par des transitions graduelles de ces figurations arithmétiques à l'*audition colorée*. Une figure arithmétique est une association d'une image avec une idée — qui est probablement aussi bien le résultat d'une expérience post-natale que l'association de la figure de mon ami avec son nom. Ainsi l'*audition colorée*, c'est-à-dire la perception d'une couleur « imaginaire » ou « subjective », associée avec chaque son bien défini, peut, dans certains cas, venir d'une expérience post-natale (surtout dans l'enfance) combinée avec une prédisposition innée, mais lorsque les synesthésies dont la faculté de voir les sons n'est qu'un exemple très frappant, se présentent avec plus de développement, lorsque des associations graduées, bien nettes, inexplicables, relient des sensations de lumière et de couleur avec des sensations de température, d'odeur, de goût, de résistance musculaire, etc., etc., car M. Gruber a trouvé que ces relations existent avec une diversité qu'on ne soupçonne pas, alors il devient probable que nous avons affaire, non à des associations fortuites venant de faits arrivés pendant l'enfance, mais à quelque réflexion ou irradiation de sensations spécialisées qui doit être due à la structure innée du cerveau même[1]. Et le degré de précision obtenu par ces réflexes entencéphaliques (si je puis les appeler ainsi), semble dépasser celle qu'obtient l'attention volontaire du moi supraliminal. Je dois me borner à ne citer qu'un cas frappant où se combine l'intelligence subliminale et l'extériorisation visuelle et qui a été décrit par le professeur Gruber de l'Uni-

1. Cette idée concorderait avec les résultats d'une *Enquête sur l'audition colorée* faite récemment par le professeur Flournoy, qui concluait que sur 213 personnes présentant ces associations, 48 seulement pouvaient leur assigner une origine; et je peux m'appuyer aussi sur le cas décrit dans la *Revue de l'hypnotisme* (décembre 1892, p. 185), d'un homme chez qui existait depuis longtemps jusqu'à un certain point l'*audition colorée* et chez qui, en plus, se développa la *gustation colorée* quand il était en mauvaise santé.

versité de Jassy (Roumanie), au dernier congrès international de Psychologie expérimentale tenu à Londres en août 1892. Chez un sujet qui s'observait lui-même et était doué exceptionnellement, M. Gruber trouve que les « chromatismes », mot par lequel il désigne les taches de couleur accompagnant l'audition de certains mots, suivent certaines règles définies pour la grandeur et la forme, et dépendent en partie du phonétisme, en partie du sens du mot que le sujet entend. Ce fait curieux (dont je ne puis donner les détails ici) serait évidemment resté sans preuve si l'on n'avait pu obtenir de mesures objectives. Mais on l'a pu, heureusement.

« Mon sujet, dit M. Gruber, a le pouvoir d'externaliser ses chromatismes; il les projette, par exemple, sur le mur en face de lui, à n'importe quelle distance. J'ai choisi une distance de 3 mètres qui est celle à laquelle sa vision est la plus distincte. J'ai fait alors un cercle de papier blanc que j'ai supposé être de même grandeur que son chromatisme du nombre 2 et je l'ai bordé de rouge écarlate. Il a projeté son chromatisme dans ce cercle. Mais le cercle était en réalité plus petit que le cercle chromatique et un cercle orangé fut produit par la superposition du jaune subjectif sur l'écarlate objectif. J'élargis le cercle : cette fois il vit un anneau blanc entre le tour écarlate et le jaune subjectif. Enfin nous arrivâmes à faire coïncider les bords du chromatisme et ceux du cercle blanc et nous trouvâmes ainsi la grandeur exacte du chromatisme que nous pûmes mesurer à un millimètre près. »

On voit donc combien ces perceptions intérieures peuvent être nettement déterminées. Il est possible quelquefois de montrer qu'elles représentent un souvenir plus complet et une perception plus exacte que ne peut l'obtenir le moi supraliminal. Ainsi M. Galton a déjà cité un cas où une dame se servait de ses chromatismes pour corriger son orthographe, le chromatisme lui montrant, par exemple, s'il y avait un ou deux *e* dans « agreeble », c'est-à-dire corrigeant la représentation supraliminale du mot par l'équivalent symbolique coloré de chaque lettre successivement qui sortait ainsi d'une mémoire plus profonde. Au dernier congrès de psychologie expérimentale, M. Galton cita Lepsius l'orientaliste

comme ayant été guidé d'une manière semblable dans ses recherches philologiques. Et un des sujets de M. Galton, un chanteur de profession, quand on lui eut appris à analyser ses propres chromatismes, s'aperçut qu'ils lui corrigeaient l'oreille quand il chantait: de sorte que s'il faisait une fausse note que son oreille ne lui faisait pas sentir, la tache de couleur associée lui montrait son erreur[1].

X. — J'ai cité ces exemples de quasi-extériorisation d'images à origine subliminale pour montrer que nous pourrions être arrivés peu à peu au genre d'expérimentation dont je vais maintenant m'occuper: à savoir la vision par le cristal. Il s'agissait d'obtenir des représentations mentales subliminales extériorisées pour les étudier supraliminalement: en d'autres termes, de provoquer des hallucinations inoffensives et que l'on pourrait diriger. Mais pour peu que l'on connaisse l'histoire de la superstition, on sait qu'à plusieurs époques, dans plusieurs pays, la cristallomancie a été pratiquée sous quelque forme, comme méthode de divination. C'est ce qu'a abondamment prouvé miss X.., dans son étude « sur de récentes expériences sur la vision par le cristal » dans les *Proceedings*, vol. V, p. 486.

Ainsi c'est la vision par le cristal, ou la fixation du regard sur un miroir ou une surface réfléchissante que je recommande comme méthode empirique pour provoquer des hallucinations sans inconvénient et aisément observables. Ici comme dans les cas d'écriture automatique, il nous faut d'abord nous assurer que nous n'avons pas affaire à une simple exagération de vagues sensations subjectives, et pour cela, faire des expériences sur des sujets hypnotiques connus. Nous trouverons ainsi qu'un sujet à qui l'on dit quand il est endormi qu'il verra une certaine scène, si une fois éveillé on

1. Ce curieux cas peut être comparé avec celui de Pedrono, cité par le Dr Krohn, dans sa précieuse étude historique de « Pseudo-Chromesthésie », *Journal de Psychologie* américain, vol. V, part I, p. 25: « Il décrit ces impressions de couleur comme soudaines et spontanées. Les sons sont traduits en couleurs avant qu'il ait le temps de se demander si la voix est haute ou basse. » Dans d'autres expériences il a été prouvé que la couleur était vue avant que le sens du mot qui déterminait la couleur fût observé consciemment.

lui dit de regarder dans un verre d'eau ou une boule de cristal, verra la scène suggérée en train de se passer, tandis que son moi à l'état de veille restera tout à fait ignorant du but de ce phénomène. Ces expériences ne sont évidemment que le développement de celle bien connue où l'on ordonne de voir une photographie sur une carte blanche, etc. Mais en même temps elles nous amènent directement à mes cas de vision par le cristal dans l'état normal. Je crois donc utile de citer quelques notes sur des expériences que j'ai faites avec deux des sujets dont se sont servi, si longtemps feu Edmond Gurney et Mme Sidgwick.

Brigton 9, 26, 27, 28 mars 1891.

9 mars. — Présents : G. A. Smith et les deux sujets P. and Z.

1° J'ai commencé par répéter l'expérience déjà souvent faite avec ces sujets et d'autres. J'ai suggéré à P. hypnotisé de voir une certaine figure (un bébé) sur une carte quand il serait éveillé. J'avais dit un mot seulement : « bébé », sans détailler, pour voir comment son esprit développerait l'idée. On lui montra une carte blanche et il vit non un véritable bébé mais un enfant de six ans.

2° La fois suivante je suggérai un *hippopotame*, animal que P. n'avait jamais vu vivant. Éveillé il vit sur la carte ce qu'il appelait un *rhinocéros*. Il se plaignit de ce qu'il ne voyait pas distinctement; il ne savait pas bien si l'animal avait des cornes ou des défenses. Cela est assez intéressant parce que cela indique que l'hallucination avait pour base une vision mentale suggérée par mes paroles, plutôt que mes paroles mêmes. On aurait pu supposer que puisque ma suggestion ne se composait que du mot *hippopotame*, le sujet éveillé, quelque vague que l'image fût pour lui, aurait su que c'était un hippopotame. Mais l'image, quoique vague, paraissait plus communicable du moi hypnotique au moi supraliminal que le mot qui l'avait engendrée. C'était une image que l'on avait voulue, c'était une image qui se produisait.

3° Je répète l'expérience en disant à P. qu'il verrait un portrait de T. ; il le vit nettement.

4° J'essayai ensuite de voir l'effet obtenu avec un verre

d'eau comme miroir pour donner plus de vivacité à ces images post-hypnotiques. Je suggérai à chaque sujet séparément une scène différente, puis je les fis regarder dans le même verre d'eau se détachant sur un fond noir; T. avait une fois regardé dans de l'encre : mais à part cela, ni l'un ni l'autre ne connaissait la vision par le cristal et je leur avais dit qu'ils allaient voir une illusion d'optique que j'avais inventée. Naturellement ils supposèrent qu'ils verraient également l'un et l'autre ce qu'il y avait à voir.

Je dis à P. (hypnotisé) que la lumière électrique sur l'East-bourne Parade s'était éteinte la veille au soir, mais avait été réallumée au bout de quelques minutes.

Je dis à T. (hypnotisé) qu'au Cirque Barnum il y avait une course de poneys montés par des singes.

P., quoique ordinairement le meilleur des deux sujets pour voir les images hallucinatoires, commença (quand il fut éveillé et se mit en face du verre d'eau) par dire qu'il ne voyait que du noir.

T. dit : « Regardez il y a quelque chose qui tourne, tourne dans l'eau!

« P. : C'est dans votre imagination, tout est noir.

« T. : Non, ce sont des chevaux, — il y a des chevaux qui tournent — ils ont quelque chose de petit sur leur dos, pas si gros que ces filles qui sautent à travers des cerceaux. C'est comme un cirque. »

Tout à coup, P. se retourna vivement vers moi pour voir ce que je faisais : « Qu'est-ce que vous faites avec la lumière? me dit-il. Vous avez fait une grande boule de lumière dans le verre, quelque chose de rond avec de la lumière au milieu. » Il ne comprenait pas le sens de cela; mais je constatai qu'il avait commencé à ne voir que du noir et ensuite qu'il avait vu la lumière rallumée. Ce n'était pas de cette manière que j'avais conçu la vision (j'avais imaginé la vue de la longue Parade et une rangée de lampes s'éteignant), mais le point essentiel était obtenu.

On remarquera que dans cette expérience, ainsi que dans celle de l'hippopotame et dans la plupart des suivantes, ni l'un ni l'autre des sujets ne saisissait bien le sens de ce qu'il

voyait. Les « petites choses » indistinctes de vision de T. étaient, bien entendu les singes de mon invention. Je reviendrai sur mes tentatives, pour rendre plus clairs par grossissement des détails restés obscurs. On devrait essayer l'effet de loupes vraies ou suggérées avec beaucoup de sujets dans des conditions semblables à celles-ci.

5° Je racontai ensuite à P. (hypnotisé) l'histoire de Robinson Crusoé trouvant les empreintes des pieds des sauvages et ses inquiétudes. Je dis à T. que Moses Primrose acheta une vache à la foire et revint avec une grosse de lunettes vertes et combien sa famille se moqua de lui.

Éveillé et placé devant le verre, P. s'écria de suite : « Tiens, c'est Buffalo Bill : il est habillé de peaux et de plumes presque comme un sauvage. Il se promène dans un endroit désert. T. : « Est-ce qu'il ne conduit pas une vache? » P. : « Non, non, il est seul ». T. : « C'est une vache, ce n'est pas Buffalo Bill. » P. « : Je vois autre chose qui vient d'un autre côté, c'est un nègre. » T. : « Non, c'est un sac, un sac qu'il a sur le dos. » P. : « Regardez-les maintenant comme ils discutent! Buffalo Bill et son nègre. » T. : « Moi aussi je les vois maintenant discutant. Il est entré dans une maison; ils sont quatre. » P. : « Non, non, deux seulement. » T. : « Non, quatre; comme ils crient et rient! » P. : « Non, ils sont derrière des arbres. » T. : « Ils pleurent maintenant! »

Remarquez que, dans le cas de P., il n'est pas question des empreintes de pieds, c'est-à-dire du point sur lequel j'avais surtout insisté, bien que, peut-être, à cause de l'insistance avec laquelle P. remarquait la façon lente et prolongée de marcher partout qu'avait son Buffalo Bill, peut-être les empreintes de pieds étaient-elles comprises de quelque façon comme faisant partie de la scène, quoique trop petites pour être remarquées par un observateur non prévenu de leur importance. P. avait lu Robinson Crusoé; mais Buffalo Bill était pour lui un souvenir tout récent.

T. ne vit aucun sens dans son histoire. Il ne savait pas ce qu'il y avait dans le sac — (détail qu'il avait ajouté de lui-même, car je n'avais pas eu d'idée claire sur la façon dont les lunettes étaient portées), et il n'avait pas compris la raison du

rire, ni des larmes. Les larmes furent ajoutées par suite de l'idée que le moi hypnotique se fit de l'effet probable produit sur la famille par un pareil marché, après l'avoir d'abord amusée. T. n'avait jamais lu le *Vicaire de Wakefield*.

6° Remarquant les essais faits par les deux voyants pour harmoniser ces histoires divergentes, je choisis deux scènes ayant une certaine ressemblance pour voir si l'un des sujets pourrait persuader l'autre d'accepter sa façon de raconter ce qui se passait. Je dis à P. en peu de mots que le fantôme de Banquo était apparu à Macbeth, son meurtrier, pendant qu'il était à un banquet avec des guerriers et des nobles.

Je dis à T. (ce qu'il savait déjà être arrivé) que pendant l'élection de North Kilkenny, M. Parnell, tandis qu'il s'adressait à la foule, reçut à la figure un paquet de chaux que lui lança un adversaire politique. Ainsi chaque scène avait son personnage central et principal. Je voulais voir si les deux pourraient se combiner.

P. : « Je vois deux ou trois hommes debout, quelques-uns assis, l'un sur une chaise sur un endroit élevé, comme si c'était un chef. C'est le maire, je suppose (P. est plus familier avec le gouvernement municipal qu'avec le militaire, ou l'Imperial rule).

T. : « Mais ils sont toute une masse de monde, — une ville, une masse de voitures, — qui ne ressemblent pas à nos voitures. »

P. (en sifflant fortement) : « Oh! voici le *bogey-man*.

T. : « Le voilà qui se tient au milieu d'eux; je l'ai vu à Brighton.

P. : « Regardez ce gaillard dans le coin ; n'en a-t-il pas peur? Le Maire est tout bouleversé.

T. : « Je connais assez cet homme; il a une barbe, il est à peu près de ma taille. Je l'ai vu marcher de long en large (à la Parade) suivi par deux chiens.

P. : « C'est un « fantôme »

T. : « Ce n'est pas un fantôme, je vous dis; il leur parle; regardez cette drogue qu'il a sur la figure; maintenant trois ou quatre hommes causent; ils ont pris des bâtons; ils se querellent.

P. : « Regardez-le. Ils passent tous leurs épées à travers son corps — ça ne lui fait pas de mal; c'est un fantôme!

T. : « Quelle sottise! comment serait-ce un fantôme Je vous ai dit que je lui ai parlé au bureau du télégraphe; c'est un homme qu'on n'oublie pas, un homme pas ordinaire. Il est tout blanc maintenant; ils se mettent tous à courir. » « Ne s'appelait-il pas Parnell? » demandai-je. « Oui, oui », dit T., « Parnell, naturellement. » On observera ici aussi, comme dans le cas de l'hippopotame, que ce fut la scène fabriquée par le mot subliminal du percipient, et non pas simplement le nom prononcé par moi qui avait été transmis à sa conscience supraliminale.

Ces scènes excitèrent les voyants; et ils essayèrent d'une façon ridicule d'imiter, de concilier, les attitudes du fantôme flottant en l'air et de l'orateur passionné.

7° 26 mars 1891. — Amplification de l'image.

Je dis à T. (hypnotisé) qu'il verrait dans le cristal (un vrai cristal) une affiche de *Jack Sheppard* que l'on venait de jouer à Brighton, les grandes lettres seraient distinctes mais pas les petites. Éveillé, il vit une fille habillée en homme avec quelque chose comme des pantalons de zouave il put voir les lettres JCK TH. En regardant à travers une vraie loupe, il lut facilement JACK SHEPPARD, THÉATRE ROYAL, et reconnut que les pantalons étaient des bottes à genouillères. Il dit que les lettres duraient mais étaient plus claires quand il se servait de la loupe. L'image était le souvenir d'une grande affiche existante.

8° Souvenirs oubliés. — Je dis à T. (mêmes conditions) qu'il verrait des scènes de sa vie passée. Il fut très intéressé en voyant plusieurs anciens camarades d'école assis dans son ancienne école; quelques-uns qu'il ne reconnaissait pas, à qui il n'avait presque jamais pensé depuis cette époque. De nouveau hypnotisé, il ne se rappela pas ces scènes, il se souvenait seulement que je lui avais parlé de sa jeunesse; nous ne pûmes donc pas obtenir du moi hypnotique d'établir l'identité des garçons inconnus.

9° 27 mars. — Il s'agissait de prouver que les mots dits au sujet hypnotisé disparaissaient de la mémoire ordinaire. J'a-

vais offert 10 livres à chaque sujet s'il pouvait m'expliquer la scène qu'ils allaient voir. Il était évidemment nécessaire de choisir des scènes dont ils ne pourraient pas *deviner* la signification, si la description que je leur faisais pendant leur sommeil était oubliée à l'état de veille. Je racontai à P. la découverte de Brynhild et à T. la *Niblungs'Need*. Chacun vit bien sa scène (Greyfell, le mur de flamme ondoyant, l'Épine qui endort, etc.) mais fut complètement à court d'explication sur sa signification.

10° 28 mars. — Amplification d'image. — Je dis à T. (hypnotisé) que quand il serait éveillé, il verrait un signe télégraphique (il est lui-même télégraphiste) dans un verre d'eau ; qu'il ne pourrait pas dire les mots, mais seulement les compter ; et ensuite qu'avec une loupe il pourrait lire. Éveillé, il vit un télégramme plié de façon qu'il ne pouvait voir qu'une partie du message contenant sept mots qu'il ne pouvait lire. Avec la loupe il lut « Met — B'ton (abréviation de Brighton) —Hotel — come ». Nous ne pouvons pas dire s'il y avait làdessous quelque message cohérent.

11° Je voulus ensuite donner le message moi-même (mêmes conditions) et je lui dis qu'il pourrait voir les longueurs des mots à l'œil nu et lire les mots avec la loupe. Le télégramme était : « Myers, Cambridge — Oxford won by half a length, Harris. » A l'œil nu, il put voir qu'il n'y avait que deux mots dans l'adresse, le second assez long. Avec la loupe, peu à peu il distingua les lettres çà et là, vit bien les lettres capitales, vit en partie et en partie devina mon nom, mais ne put pas déchiffrer le message. De telles expériences montrent, je crois, qu'il y a quelque justesse à parler de *messages* ou *communications* d'un stratum du moi à un autre stratum. A en juger d'après l'analogie de beaucoup d'autres suggestions post-hypnotiques faites au même sujet, nous ne pouvons guère douter que l'ensemble de ce simple télégramme était bien resté dans la mémoire du moi hypnotique et aurait pu être reproduit pour obéir à mon ordre direct. Mais l'ordre était de le reproduire avec un certain degré d'obscurité ; et il arriva que cette obscurité fut un peu plus grande que celle que pouvait vaincre la loupe. La suggestion était un peu trop

complexe ; mais, bien qu'il n'ait jamais vu le jour, le message, resté en chemin, et qu'on pourrait appeler « méthectique », car il il faut bien lui donner un nom, était tout prêt à être transmis du moi hypnotique au supraliminal.

12° Les expériences décrites jusqu'ici, quoique présentant quelques points nouveaux, ont été telles qu'un observateur ayant à sa disposition de bons sujets pourra probablement les répéter. Celles auxquelles j'arrive maintenant impliquent le phénomène plus rare de la transmission de pensée qui ne peut pas être garanti avec n'importe quel sujet hypnotique, bien qu'il soit très probable qu'on le constaterait plus souvent si on le cherchait plus souvent. Les preuves du pouvoir que M. G. A. Smith a de transmettre des idées aux esprits de ses sujets ou d'autres ont été si souvent discutées dans ces *Proceedings* que je n'ai besoin que de faire seulement remarquer ici que dans toutes ces expériences une sérieuse surveillance a été exercée par le Dr Dill ou par moi-même, ou par nous deux ensemble pour empêcher les indications (que l'on peut, bien entendu, donner très involontairement), tandis qu'en même temps la scène à voir dans le cristal impliquait des conceptions plus compliquées que le simple nom d'une carte ou qu'un nombre. Je laisse de côté la première de ces expériences qui réussit, mais pendant laquelle je quittai la chambre pour parler au Dr J. Gordon Dill, un médecin qui avait déjà assisté à de semblables expériences et qui voulut bien m'aider dans celles-ci, où il est naturel de désirer être deux observateurs. Dans chaque cas, le Dr Dill ou moi nous écrivions soigneusement la scène demandée sur un morceau de papier hors de la vue du sujet et nous le montrions à M. G. A. Smith pendant que le sujet était en trance (dans les deux dernières expériences il était éveillé). M. Smith se tenait à quelque distance du percipient et hors de sa vue, tandis que le percipient fixait ses yeux sur le verre d'eau et faisait des remarques auxquelles personne ne répondait. Le Dr Dill surveillait M. Smith et je surveillais le percipient ou *vice versa*. Ces précautions n'impliquent pas de la défiance, mais devraient être prises tout naturellement dans toutes les expériences de ce genre. Si j'agissais comme agent, je préférerais être sur-

veillé, parce que personne ne peut être absolument certain des sons ou des mouvements qu'on peut produire inconsciemment. S'il est admis une fois pour toutes que quand l'organisme humain est soumis à des expériences qui n'offrent pas par elles-mêmes le moyen d'éliminer l' « équation personnelle » il y doit avoir à côté de lui une surveillance des idiosyncrasies qui peuvent troubler les expériences, alors on se soumettra à cette surveillance sans être plus humilié que l'astronome quand il voit que ses observations individuelles ne sont pas acceptées comme la vérité absolue, mais comme des données devant être corrigées d'une certaine manière reconnue. J'écrivis « Deux chats se battant » et priai le Dr Dill et M. Smith (que j'appellerai D. et S.) de bien regarder le papier. T., éveillé, vit aussitôt deux chats — faisant tous deux le gros dos — et se battant, l'un noir et rayé, l'autre avec des taches blanches. « Où sont-ils? » — « Sur un mur. » S. s'était mentalement rappelé un badigeonnage à la chaux sur un mur, représentant deux chats se battant, de sorte que ses deux chats étaient blancs. Pendant cette expérience, D. quitta la chambre quelques minutes : je surveillai T. et je crois que ses yeux n'ont jamais quitté le verre d'eau.

13° La fois suivante, les deux sujets (hypnotisés et éveillés comme d'habitude) devaient voir dans le même verre d'eau la même scène écrite par D. sur un papier qu'il montra à S. et à moi : « Un bateau s'écartant du rivage et poussant au large. » P. ne vit rien. T. vit « une chambre débarrassée pour qu'on y danse, les becs de gaz entourés de guirlandes de fleurs ». Cela parut être une *image déférée* appartenant à une série précédente. Dans une expérience que j'ai passée sous silence on lui avait dit de voir quatre scènes de sa vie passée, à différents âges. Il en avait vu trois et cette scène était probablement la quatrième qui aurait été choisie pour son adolescence. Quoi qu'il en soit, il fut simplement hypnotisé de nouveau et de nouveau éveillé (D. et moi surveillant). En se réveillant il dit : « Il y a des bateaux, plusieurs steamers et deux bateaux avançant de front, comme c'était dans une vue de régates dans le *graphique*. » Cela s'approchait de la scène désirée.

14° Dans l'expérience suivante (mêmes conditions), le thème, écrit par moi, et que S. avait suggéré mentalement, était des acrobates se balançant à un trapèze. Ni P. ni T. ne virent rien d'abord. Ils furent réhypnoptisés et réveillés. P. voit un homme T. ne voit rien. P. : « Il a quelque chose autour de la main, comme un marin qui tiendrait une bouée de sauvetage avec une corde qui lui pend de la main. » T. « Il me semble voir la même chose. » P. : « Je crois qu'il se tient sur un bateau, sur le pont d'un bateau, maintenant il est encore là, mais le bateau n'y est plus ; on ne voit plus que ses pieds et rien dessous. » T. : « Je le vois comme dans une demi-photographie. » T. dut alors s'en aller. Nous dîmes à P. de se mettre lui-même dans l'attitude de l'homme. La pose qu'il prit fut juste celle d'un homme qui s'est soulevé à moitié sur son trapèze, la corde que P. vit comme étant en travers du corps, juste à l'endroit où serait venue la barre du trapèze. Cette image correspondant aussi à la demi-photographie de T.

15° Mêmes conditions. Je choisis le sujet: « Une maison en feu. » Cette fois P. et moi surveillions P. et S. qui se tenait derrière P. (bien entendu sans le toucher), regardant la lampe et imaginant (comme il nous le dit plus tard) un grand carré de flamme. P. : « Je vois quelque chose comme une lumière brillante ; il y a une échelle à la fenêtre — c'est une maison en feu — sans aucun doute. »

16° Mêmes conditions. Le sujet écrit par D.: « M. Gladstone. » P. : « Je crois que je vois quelque chose comme un homme, — la tête d'un homme. — Il va et vient dans un jet de lumière. Je sais, c'est Gladstone, une photographie. — La tête et les épaules. » « Ici il me fallut m'en aller, mais le Dr Dill continua les expériences. Ce sont ses notes que je vais citer. Madame G. A. Smith était alors présente, mais ne fut pas avertie de la scène.

17° Mêmes conditions. « Jack l'Éventreur commettant un meurtre (sujet écrit par D.). » P. : Je peux voir quelque chose maintenant, — c'est un homme. Terrible, l'aspect de cet homme. Rien de Gladstone. Apparence repoussante et sale. Il a quelque chose à la main, — c'est un couteau. Mon Dieu !

Quel air terrible! — en haillons! — Avec son chapeau sur ses yeux — il a l'air d'un assassin. — D. : Y a-t-il quelqu'un avec lui? — P. : Non, il est seul. — Oui, il parle à quelqu'un, — un autre homme. Non, c'est une femme. [P. voit encore quelques autres détails et reconnaît le meurtrier.]

18. Mêmes conditions. « Saint Georges et le Dragon. » P. : « Oh! je vois ce que c'est! — C'est un tableau représentant saint Georges et le Dragon. Une peinture ordinaire. Ça ne bouge pas, ce n'est qu'un tableau.

19. Ici P., à ce que m'écrit D., commença à s'inquiéter, voulant partir pour prendre un train, préoccupation qui généralement empêchait le succès. Dans ce cas et dans le suivant, S. ne vit pas le sujet jusqu'à ce que P. eût été éveillé (il était hypnotisé, comme on l'a déjà dit, entre chaque expérience). Sujet : Une pantomime. — Un clown et un policeman sur la scène. P. : « Je vois quelque chose comme un lion, je crois. Je ne pourrai pas dire ce que c'est, si ça ne vient pas plus près. C'est tout à fait parti. J'ai vu quelque chose comme un homme avec un chapeau blanc — il avait l'air d'un clown de cirque — tout barbouillé avec un nuage devant lui. » Puis il y eut quinze minutes environ pendant lesquelles il ne vit rien. Ensuite? « Encore le clown! Mais je le perds de vue quand il bouge. »

20. Sujet : « Une photographie de M. Myers. » (Cette fois, S. ouvrit le papier où était écrite la désignation de la vision désirée et le lut en bas et n'entra pas dans la chambre. P. vit une plage — des bateaux — puis rien.)

(*A suivre.*)

LES DOMPTEURS DU FEU

PAR M. MARCEL MANGIN

Le lecteur se souvient du récit du Dr Pascal sur les dompteurs de feu. Nous en rapprochons la discussion suivante qui a eu lieu à la S. F. P. R. le 17 novembre 1899.

Une étude sur « la marche dans le feu », par M. Andrew Lang, fut d'abord lue par M. F. W. H. Myers, donnant de récents exemples de ce rite, exemples recueillis dans plusieurs parties du monde, et d'après lesquels les fidèles qui, les pieds nus, avaient passé à travers les flammes des fours et des fourneaux, étaient sortis sans que leurs pieds fussent blessés par le contact des pierres rouges ou des braises ardentes. Ces cas ont paru analogues aux expériences connues que le médium D. D. Home a faites avec le feu. Dans un de ces cas le colonel Gudgeon, résident anglais à Rarotonga, décrit son propre passage à travers le feu, avec trois autres Européens (dont l'un fut fortement blessé) suivis d'environ deux cents Maoris. Un autre cas était le récit de la cérémonie du feu à Fiji, dont M. T. M. Hocken, docteur à Mbenga, avait été témoin. L'étude paraîtra bientôt tout entière dans la prochaine partie des Proceedings.

Le président sir W. Crookes dit qu'il ne connaît aucune préparation chimique ou autre qui puisse être appliquée sur la peau d'une façon telle qu'elle empêche l'ordinaire action destructive de la chaleur sur la matière organique. Lui-même, dans deux ou trois occasions différentes, a été témoin des expériences du feu faites par le médium D. D. Home. Dans une de ces occasions, étant dans le salon d'une dame amie de l'orateur, Home tomba en état de trance, il se leva, alla

vers le feu, — qui n'était pas un feu de charbon de terre, mais un feu de bois, — fouilla dans les braises avec ses mains et retira un morceau de charbon ardent d'environ deux fois la grosseur d'un œuf sur lequel, certainement, nul *asbestos* n'était visible, et le tint dans ses doigts. Il souffla dessus, l'on pouvait voir la flamme s'échapper à travers ses doigts, et il alla portant le charbon tout autour de l'appartement. Une des personnes présentes lui ayant demandé si elle se brûlerait en touchant ce charbon, Home lui dit qu'elle pouvait essayer; ce qu'elle fit et se brûla. Le même soir l'orateur vit Home mettre un charbon ardent sur un mouchoir de fine batiste et transporter ainsi le mouchoir d'un point à l'autre du salon. L'orateur s'étant emparé du mouchoir aussitôt après, l'examina chimiquement dans son laboratoire et ne trouva dessus aucune trace de préparation chimique d'aucune sorte. A un endroit on pouvait voir un petit trou brûlé, mais excepté cette petite marque le mouchoir était parfaitement intact.

Il a remarqué que la température que le corps humain peut supporter va jusqu'au point où l'albumine se coagule, c'est-à-dire jusqu'au 163ᵉ degré F. Si la substance du corps lui-même s'élevait au-dessus de cette température, la souffrance serait telle que la mort s'ensuivrait.

La fabrication du fer par le vieux système des fours à puddler lui a semblé, parmi les expériences communes, être ce qui peut le plus se rapprocher des cas cités dans l'étude de M. Lang. Des hommes, — nus jusqu'à la ceinture, — doivent travailler tout près de ces fourneaux; la chaleur est si forte que nulle personne ordinaire ne la pourrait supporter à quelque endroit que ce fût. Les hommes eux-mêmes lui ont dit qu'un commençant ne pourrait pas supporter cette chaleur et qu'il devait s'y accoutumer par degrés, et qu'il fallait trois générations pour faire un puddler réellement bon. Dans quelques-uns des cas de la « Marche dans le feu », il a été suggéré que l'hérédité pouvait être pour quelque chose dans cette faculté. Ceci, cependant, ne pourrait pas s'appliquer au cas de Home.

Il ajoute encore qu'il y a quelques substances qui sont presque non conductrices de la chaleur. Par exemple, il a vu

un essai fait avec une boîte à l'épreuve du feu contenant de la cire à cacheter, de la poudre et des allumettes bougies, qui avait été gardée dans un fourneau allumé pendant une heure et demie. La boîte était rouge quand on la retira, mais en l'ouvrant on trouva le contenu parfaitement intact.

Le professeur W. F. Barret dit qu'il était intéressant d'entendre de la bouche même de la plus haute autorité qu'aucune préparation chimique connue n'aurait pu garantir les pieds des marcheurs sur le feu de graves brûlures. Il lui était arrivé à lui-même un phénomène physique qui, à première vue, présentait quelque analogie avec le phénomène de la marche dans le feu. Si une boule de métal rougie à blanc, — préférablement une boule de cuivre, — est mise dans un vase d'eau qui contient aussi un peu de savon dissous, elle entrera dans l'eau sans aucune ébullition de vapeur, et la boule restera rougie à blanc au milieu de l'eau pendant un temps considérable. Dans le fait, la boule ne touche pas l'eau et cette dernière demeure seulement légèrement chauffée, jusqu'à ce que la température de la boule tombant à un certain point, elle vient en contact avec l'eau, et une violente ébullition s'ensuit. Ce phénomène est un exemple remarquable de ce qu'on appelle l'état sphéroïdal de l'eau; et on ne saurait l'attribuer qu'à une force répulsive, découverte par sir William Crookes, qui se présente quand un corps chaud est apporté près d'un corps froid, la même force, dans le fait, que celle qui fait mouvoir les ailettes du radiomètre de Crookes.

Pour sa part cependant, l'orateur ne croit pas qu'aucune explication de ce genre puisse servir pour les phénomènes de la marche dans le feu, d'autant plus que ceux-là, s'ils sont prouvés, semblent être essentiellement psychiques; car leur succès dépend de l'état mental de certains individus particuliers à qui quelque pouvoir supernormal paraît être conféré, analogue au pouvoir conféré quelquefois par la suggestion hypnotique, mais dans ce cas ce serait de l'auto-suggestion : il est possible que ceci soit la vraie base psychique de cette foi qui peut « éteindre la violence du feu », et qui n'est pas nécessairement liée à une forme particulière de religion.

M. F. W. H. Myers a alors observé que, pour lui, il semblait y avoir une différence importante entre les résultats physiologiques amenés par la suggestion, qui signifie la stimulation des pouvoirs normaux et les phénomènes décrits dans l'étude de M. Lang. Si cette explication devait être appliquée au cas des pieds de ceux qui marchent sur les pierres brûlantes, il faudrait admettre que la suggestion renouvelle constamment la plante du pied, qui se trouve constamment détruite par le feu. La suggestion devrait être exercée instantanément et sur une très large échelle pour produire les effets rapportés.

M. F. W. Thurstan dit qu'il a été témoin des phénomènes du feu de D. D. Home, et a vu aussi plusieurs fois de semblables expériences faites par un médium appelé Hopcroft: Il a vu ce dernier retirer du feu des charbons ardents et les offrir aux personnes présentes. Quand il était en état de transe, il les tenait ordinairement dans sa main de quatre à cinq minutes. Lorsqu'il était enfant, ce médium a été constamment magnétisé et rendu anesthésié par suggestion : il a souvent alors été gardé en état de transe pendant tout un jour. Plus tard il est devenu un médium à transe, et était constamment en état de transe. Il a fini par mourir dans une maison de fous.

M. F. W. Percival aussi a été témoin d'expériences de D. D. Home avec le feu. Il dit qu'il a vu une fois Home repousser les charbons noirs qui se trouvaient devant le feu, en prendre dans le fond un tout ardent et le mettre dans ses cheveux, qui étaient légers et fins comme du duvet. Il laissa le charbon là pendant quelques secondes, après quoi M. Percival examina les cheveux et ne put y découvrir aucune trace de brûlure.

Le Dr Abraham Wallace a observé que dans les livres occultes, des altérations dans l'éther interstellaire étaient suggérées comme la cause de semblables phénomènes.

Un des assistants a demandé si le pouvoir de D. D. Home ne pouvait pas lui venir par l'hérédité, et s'il n'avait jamais marché sur ou à travers le feu.

Le président croit qu'on doit répondre négativement à ces deux questions.

RÉFLEXIONS DE Mme DE RHODIA

Ce qui précède me rappelle une expérience qui m'avait beaucoup frappée autrefois (il y a environ douze ans). Je me trouvais chez mon oncle le général XXX, à une réunion tout intime (quinze à vingt personnes), il avait invité *simplement comme ami* le célèbre prestidigitateur et magnétiseur (je pourrais, je crois, dire aussi médium) Caseneuve, qui, comme on le sait, a visité toutes les parties du monde, même la Sibérie, la Mongolie et le Tibet, pour développer ses dons naturels et étendre ses connaissances occultes. C'est chez les Mongols et au Tibet qu'il assure avoir appris le plus. Quoi qu'il en soit, sa science et son pouvoir semblent prodigieux et ont fait souvent l'étonnement de toutes les cours d'Europe. J'étais extrêmement curieux de voir cet homme, surtout de près, et dans un cercle tout intime. Il arriva, sans faire d'embarras, l'un des derniers et fut immédiatement introduit dans le salon où nous nous trouvions déjà réunis. De plus il n'était connu d'aucun domestique de la maison. Je ne vois donc pas comment il aurait pu préparer ou faire préparer les expériences surprenantes qu'il fit devant nous tous, à la prière de mon oncle ou de quelque autre personne présente. Celle qui me frappa le plus et dont le souvenir m'est resté bien distinct, fut celle des lumières (presque toutes des bougies) qui, à un moment donné, se sont éteintes ou quasi éteintes. Je ne puis absolument préciser. Mais je me souviens parfaitement qu'à un moment donné nous nous sommes trouvés dans une obscurité presque complète ou tout à fait complète, et cela a duré assez longtemps; puis, sans que Caseneuve ait fait un mouvement, toutes les lumières ont repris leur éclat. L'émotion était si grande et si générale que tout d'abord, lorsque la lumière est revenue, personne n'a pensé à regarder la physionomie du médium. Cependant quelques invités ont assuré que lorsqu'ils avaient regardé Caseneuve ils avaient été frappés du changement que présentaient encore sa contenance et sa figure.

Je sens très bien que, réduit, à un souvenir aussi peu précis,

le récit de cette expérience n'a aucune valeur comme preuve. D'abord il s'agit d'un homme extrêmement habile comme prestidigitateur, et cela rend tout de suite le truc infiniment probable, même dans une réunion intime ; mais je ne puis me faire aucune idée de ce truc, auquel le maître de la maison, qui avait invité Caseneuve le matin même, était certainement tout à fait étranger.

Mme H. DE RHODIA.

Voici maintenant ce que Mme A. écrit à notre collaborateur, M. Marcel Mangin.

En 1889, je travaillais trois fois par semaine chez le sculpteur américain M. M... que je connaissais déjà depuis quatre ans et qui était un des hommes les plus sérieux, les plus travailleurs et les mieux doués qu'on pût voir. Il avait renoncé à la médecine pour se livrer entièrement aux arts. Il réussissait aussi bien le pastel, l'aquarelle, la peinture que la sculpture. D'une très mauvaise santé et extrêmement nerveux, pendant les dernières années de sa vie il se savait condamné par la phtisie. C'est peu de temps avant sa mort que je lui ai vu faire les deux extraordinaires expériences qui auraient pu le faire ranger parmi les « dompteurs du feu ».

1° Celle du bec de gaz. Chez un homme de ce caractère, l'idée d'une supercherie employée uniquement pour m'étonner était inadmissible. J'étais placée à une distance de lui d'environ 1 mètre et derrière moi, à plus de 50 centimètres, se trouvait le bec de gaz allumé. Pour toucher à la clé, M. M... aurait eu besoin d'un escabeau. Ce que je ne me rappelle pas bien c'est par quel enchaînement d'idées la conversation vint sur ce sujet, toujours est-il qu'il me dit que c'était une chose qu'il faisait à l'hospice, à Londres, quand il était interne : il levait la main, faisait quelques claquements des doigts et le bec s'éteignait. En ma présence il ne le fit qu'un jour, mais au moins trois fois dans la même séance.

J'ignorais alors absolument tout ce que le psychisme devait m'apprendre plus tard, de sorte que je ne songeai pas à m'assurer lequel des deux faits suivants avait eu lieu : si la clé avait été tournée (extériorisation de main à distance) ou bien

s'il y avait eu abaissement de température, ou souffle comme lorsque nous soufflons ; c'est ce qu'il aurait été pourtant facile de constater. Il me disait que c'était l'électricité qui se dégageait de lui, et cette soi-disant explication satisfaisait mon ignorance.

2° Il avait un poêle d'un modèle semblable à celui que plusieurs de ses amis avaient et il l'avait choisi sur leur recommandation. Néanmoins, par suite, évidemment, de quelque défaut dans la cheminée, ce poêle ne marchait jamais bien. Les fumistes étaient venus plusieurs fois, mais inutilement. Un jour plus contrarié encore que d'habitude, exaspéré, je le vois se mettre les bras croisés devant ce poêle. La figure contractée et serrant les dents : « Tu marcheras ! Tu marcheras ! » lui disait-il, et son regard exprimait une intensité de volonté extraordinaire. Au bout d'un temps très court que j'évaluerai peut-être à dix minutes, le poêle ronflait comme jamais auparavant il n'avait fait, comme jamais depuis il ne fit. Le surlendemain, comme de nouveau nous n'avions pas chaud, je lui suggérai de renouveler son expérience : « Oh ! non, me répondit-il, cela m'a épuisé avant-hier. »

Mme A.

Crookes, dans ses expériences avec Home, a constaté que la force psychique du médium pouvait augmenter ou diminuer le poids des objets. Est-il permis en ce cas de supposer l'extériorisation des mains du médium agissant à distance, la transposition de la force musculaire dans un fantôme de main purement dynamique? Non, ou du moins pas toujours ; car lorsqu'il y avait lévitation du médium lui-même, il devient absurde de supposer qu'il se soulevait lui-même. La force en action est évidemment d'une tout autre nature que la force musculaire ordinaire. Elle ne lui ressemble qu'en ce qu'elle a son origine dans la volonté, l'intelligence (volonté, intelligence non accompagnées de la conscience ordinaire). C'est plutôt dans les phénomènes d'aimantation qu'il faut chercher une analogie, dans les faits qui nous montrent cette loi que nous exprimons symboliquement en disant : les électricités de noms contraires s'attirent et celles de noms sem-

blables se repoussent. Il y aurait une sorte de changement de sens momentané dans les mouvements des atomes qui fait que l'objet est repoussé par la terre, ce gros aimant dont nous sentons l'action continuelle dans ce que nous appelons l'attraction, la pesanteur.

Eh bien, dans les phénomènes de feu dompté ou allumé psychiquement, s'ils se vérifient définitivement, on supposera peut-être un jour que la force psychique peut arrêter ou activer momentanément, dans certaines zones, le mouvement des molécules ou des atomes qui constitue ce que nous appelons la chaleur ou même la combustion. Il y aura donc à faire rentrer dans la même classe de phénomènes les souffles froids tant de fois constatés pendant les séances, comme aussi ces augmentations de température rendant brûlants les objets, les pierres ramassées dans les cas d'apports ou de pluies de pierres, les incendies allumés par le jeune Indien dans le cas cité par les *Annales psychiques*, enfin les cas analogues à celui qui se trouve dans les *Esprits tapageurs* (*Annales*, année 1897, page 223).

Marcel MANGIN.

BIBLIOGRAPHIE

Nous avons à signaler deux livres tout à fait remarquables, l'un :

Des Indes à la planète Mars, par M. Th. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'Université de Genève, a eu un tel succès, que la première édition a été épuisée presque aussitôt parue, et que beaucoup de personnes, désireuses de le lire, ont dû attendre la seconde édition, qui vient de paraître (un volume in-8, de 420 pages, avec 44 figures dans le texte; éditeurs, Félix Alcan, 108, boulevard Saint-Germain, Paris, et Ch. Eggimann, 9, rue Calvin, Genève; prix : 8 fr.).

Il s'agit d'un cas très curieux et très complexe de somnambulisme au cours duquel se sont développées diverses personnalités, et qui ont donné lieu à plusieurs « cycles » de la médiumnité de Mlle Smith — personnalité de Léopold, cycle martien, cycle hindou, cycle royal. Les observations ont duré six années consécutives. M. Flournoy les analyse avec la logique et le sens critique dont il est coutumier, et que nos lecteurs ont déjà pu apprécier dans les *Annales psychiques* (voy. année 1899, p. 199).

Dès 1897, M. le professeur Aug. Lemaître, qui a suivi assidûment la longue série d'expériences avec Mlle Smith, nous a envoyé deux articles très intéressants sur ces expériences (voy. *Annales psychiques* de 1897, p. 65 et 181).

Le second livre :

L'Inconnu et les Problèmes psychiques est dû au célèbre vulgarisateur de l'astronomie, M. Camille Flammarion

(éditeur, M. Ernest Flammarion, 26, rue Racine, Paris; prix 3 fr. 50).

L'auteur s'occupe des manifestations de mourants, d'apparitions, de télépathie, de communications psychiques, de suggestion mentale, de vue à distance, du monde des rêves, de la divination de l'avenir. Son livre est bourré de faits intéressants, les uns originaux et résultant d'une enquête personnelle, les autres choisis parmi les cas déjà publiés. Dans ses conclusions, M. Camille Flammarion admet très nettement la réalité des phénomènes qui font l'objet de son livre.

D.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

UN CAS DE TÉLÉPATHIE

MANIFESTATION D'UNE MOURANTE SUR SA SŒUR
A L'ÉTAT DE VEILLE
CONSTATÉE PAR UN MÉDECIN EN VISITE
ET CARACTÉRISÉE PAR UN PHÉNOMÈNE PHYSIQUE

PAR M. MARCEL BAUDOUIN

Le dimanche 5 mars 1899, à Paris, je me trouvais en visite non médicale chez Mme X... Il était 11 heures et demie, et nous causions de choses banales. Je connais cette dame depuis 1887; et elle est âgée de 39 ans (elle est née en octobre 1860).

Tout à coup, au milieu de la conversation, sans même m'avoir parlé au préalable de Mme Z..., sa sœur, qu'elle savait pourtant malade depuis quelques années, et qu'elle avait été voir plusieurs jours auparavant, à diverses reprises, la sachant beaucoup plus fatiguée, ELLE SE MIT A PLEURER à chaudes larmes, sans le moindre motif. J'ai vu les pleurs tomber sur ses deux joues.

A ce moment précis, elle sembla faire un grand effort sur elle-même, essuya sans rien dire les larmes qui coulaient de ses yeux, et s'ingénia immédiatement à parler de choses gaies, comme avant cette crise.

Bien entendu, je fus très frappé par cet accès, très subit et sans cause apparente; mais, connaissant l'impressionnabilité de cette dame, je m'efforçai tout de suite, de mon côté, de changer la nature de la conversation, pour ne pas attirer son

attention sur cette crise lacrymale, que j'attribuai alors à un *souvenir pénible*, s'étant présenté sans raison et subitement.

Nous continuâmes à causer pendant une heure et demie environ. A ce moment, on sonna à la porte de l'appartement; et un coup de sonnette très sec se fit entendre. Une personne venait chercher Mme X..., en la priant de se rendre tout de suite auprès de sa sœur, qui était extrêmement malade. Comme Mme Z... habitait à une extrémité opposée de Paris (4 à 5 kilomètres), on fit comprendre à Mme X... qu'il fallait partir immédiatement et se hâter, à tout prix. Je pris alors congé de cette dame, qui dit, en me quittant : « Je le sens bien ; ma sœur doit être très mal. Si elle est morte, je vous en informerai demain. »

Tout d'abord, cette succession d'événements, tout en m'intriguant beaucoup, ne m'étonna pas outre mesure. Rien ne me parut extraordinaire, car Mme X... m'avait appris que sa sœur souffrait depuis longtemps d'une affection cardiaque et d'accès de nature angineuse; et je ne lui avais pas caché la gravité qu'une crise quelconque pouvait avoir chez une personne dont le cœur était aussi susceptible.

Toutefois, en rentrant chez moi, je songeai aux détails de cette observation; et, à la réflexion, un fait, en particulier, retint mon attention : la *crise subite de larmes*, présentée par cette dame. Et je dois dire que c'est ce phénomène surtout qui me fit penser tout de suite à ce que je venais de constater, cela par les raisons suivantes :

1° Je connaissais Mme X... depuis treize ans; je l'avais vue dans des circonstances douloureuses pour elle. Or, je ne l'avais presque jamais, pour ne pas dire jamais, vue *pleurer devant moi*. Elle s'efforçait toujours, dans les circonstances les plus pénibles, de rester impassible en ma présence. Donc, en l'espèce, la crise lacrymale avait dû éclater très subitement, *tout à fait à son insu*, sans qu'elle eût pu la prévoir ou la soupçonner un instant; et le simple SOUVENIR DE LA MALADIE DE SA SŒUR ne me parut plus une explication suffisante.

Elle n'avait pas eu le temps matériel d'essayer d'en ar-

rêter le développement (on sait que, par un violent effort de volonté, on peut parfois agir sur la glande lacrymale).

L'accès me sembla dès lors commandé par une force supérieure à celle de son propre cerveau et être sous la dépendance d'un ordre, d'origine nerveuse, parti d'ailleurs que de son propre crâne!

2° Mme X... est, en effet, une femme très énergique, très indépendante de caractère, d'une réelle intelligence, et d'un indiscutable tempérament artistique (elle est artiste-peintre de profession); mais elle est très personnelle, très volontaire, très égoïste, très prudente, très philosophe. Elle ne croit à rien qu'à la réalité matérielle, et n'a, pour l'espèce humaine en général, qu'un mépris non déguisé : ce qui s'explique par les conditions mêmes de son existence, et sa situation sociale peu en rapport avec ses mérites.

3° Cette dame, à l'esprit très ouvert et aux idées très larges, a constamment, presque toutes les nuits, des RÊVES très complexes et très longs, dont elle se souvient toujours et qui ont une extraordinaire netteté; elle les raconte avec une précision étonnante. Elle jouit d'ailleurs d'une mémoire auditive et visuelle excellente et possède toutes les qualités de l'œil nécessaires à l'artiste.

Ces remarques me firent penser aussitôt aux nombreux faits de télépathie étudiés récemment par les psychologues anglais et français, et en particulier aux recherches de la Société des Sciences psychiques de Londres. Je voulus dès lors en avoir le cœur net, ayant d'ailleurs bien souvent songé à ces histoires au cours de ma carrière de chroniqueur scientifique, mais n'ayant pas encore eu l'occasion d'observer par moi-même un seul fait démonstratif. Je me résolus à faire aussitôt une enquête, sans souffler mot du but poursuivi.

Voici ce que je découvris :

Le lendemain, Mme X... m'informa de la mort subite de sa sœur. Je demandai l'heure très exacte à laquelle Mme Z... avait succombé; et j'appris que, précisément, la très violente crise d'angine de poitrine (vraie ou fausse, comme disent les médecins; mais peu importe ici), qui avait terrassé Mme Z...,

avait eu lieu, à l'heure même, à quelques minutes près, où Mme X... avait éprouvé, *en ma présence*, cette crise de larmes inopinée : elle qui ne pleure presque jamais, que je n'avais pas vue pleurer auparavant dans des conditions comparables, et que je n'ai pas vue pleurer depuis!!

Je dois ajouter à cette observation très nette les remarques psychologiques suivantes, qui me paraissent avoir un intérêt indiscutable.

Ces deux sœurs (Mme X... était la cadette de huit ans) s'aimaient très tendrement, ayant toutes les deux les mêmes goûts, les mêmes habitudes, le même tempérament, et presque la même existence. Elles s'entendaient très bien, précisément parce que toutes les deux étaient très intelligentes, avaient éprouvé les mêmes misères, et étaient très fixées sur les réelles conditions de la vie sociale moderne.

N'ayant toutes deux aucune illusion, elles savaient où elles allaient et prenaient toutes les précautions pour être ici-bas le moins malheureuses possible : ce qui exigeait une lutte de tous les instants.

Elles se voyaient constamment, presque toutes les semaines, songeaient très souvent l'une à l'autre, quoique vivant séparées, et habitant dans deux quartiers très éloignés. Mme X... était, en outre, très reconnaissante à sa sœur aînée de l'avoir engagée, jeune encore, à quitter leur famille, de condition très modeste, pour vivre indépendante et libre, comme l'avait déjà fait Mme Z...

Chez ces deux natures d'élite au point de vue nerveux (elles péchaient seulement par une instruction générale trop primitive), il y avait indiscutablement une *affinité cérébrale manifeste*, non seulement *familiale*, mais aussi *intellectuelle* et *morale*, poussée à un degré rare. J'ai rencontré très peu souvent deux sœurs aussi unies.

* * *

Envisagé en lui-même, ce cas n'a, certes, rien d'extraordinaire, bien au contraire. Et l'on pourrait trouver facilement

dans la littérature des faits analogues, et même beaucoup plus étonnants!

Mais il a, précisément, l'indéniable avantage d'être *très élémentaire* et réduit à sa plus simple expression, tout en étant très net et indiscutable; de plus, il a été observé dans un lieu sûr et d'une façon toute spontanée, sans la moindre idée préconçue, par un témoin étranger au phénomène, un médecin très sceptique en fait de supra-normal, mais connaissant la question et accoutumé par sa profession de critique médical, qu'il exerce depuis vingt ans, à ne prendre des « vessies pour des lanternes » que quand il ne peut pas mieux faire.

Tout cela nous a paru lui donner un intérêt, un cachet scientifique, et des garanties qu'on ne rencontre pas souvent dans les observations de cette nature.

Tout le phénomène ici a consisté en effet dans une *crise de larmes*, apparaissant, sans cause appréciable, *à un moment donné*, et *coïncidant avec la mort d'une sœur*.

La première idée, qui doit venir à l'esprit d'un observateur pour expliquer le fait, est évidemment celle d'une *coïncidence* pure et simple, entre un *souvenir fortuit de maladie* et un *décès*. A première vue, cette hypothèse nous parut, en effet, logique. Mais, en étudiant le cas de près, nous remarquâmes bientôt qu'elle ne l'était pas du tout, sans prendre la peine pour cela de recourir au calcul des probabilités. En effet, pareille crise de larmes n'avait jamais eu lieu que cette fois-là, alors que Mme X... savait parfaitement que sa sœur était *malade* et *menacée de mort* depuis longtemps! Si elle avait pleuré devant moi, sinon à chaque fois qu'elle pensait à Mme Z... ou parlait d'elle, du moins quelquefois en ma présence, la coïncidence pourrait être admise dans une certaine mesure. Mais les choses ne se sont jamais passées de la sorte : voilà ce qu'il ne faut pas perdre de vue.

Très certainement, la crise de larmes de Mme X... n'a eu aucun rapport avec ce seul souvenir fortuit que sa sœur était simplement *malade;* car, à diverses reprises, nous nous étions entretenus ensemble, à des époques antérieures, de la

maladie de Mme Z..., et de la gravité des crises qu'elle présentait, sans que jamais elle ait eu l'ombre d'une émotion, se traduisant par un phénomène *d'ordre physique et physiologique* analogue, et aussi indiscutable[1] !

Il y a donc bien là un rapport réel entre la *crise de larmes* de Mme X... et un événement possible et soupçonnable, mais non annoncé, non connu alors, la *mort* de Mme Z... Et le sujet ignorerait encore aujourd'hui la relation de cause à effet de ces deux phénomènes, *pleurs* et *mort*, si je ne lui en avais pas fait toucher du doigt, tout récemment, la portée scientifique; je n'avais pas voulu, en effet, jusqu'à ces derniers temps, lui faire part des remarques que j'avais consignées, craignant moi-même de me laisser abuser par les événements.

Si j'insiste sur ce dernier point, c'est pour bien spécifier que jamais Mme X..., avant d'être par moi informée, n'a émis, comme beaucoup, la prétention d'avoir deviné ni annoncé à l'avance, par *pressentiment*, la mort de sa sœur. Elle n'avait pas prêté une attention suffisante à cet événement.

Il y eut seulement dans ce cas production d'un phénomène physiologique temporaire, une *sécrétion glandulaire*, en même temps (ou un peu après) qu'avait lieu un autre phénomène, un *décès*, phénomène qu'on peut affirmer aussi physiologique (puisque personne n'est immortel !), quoiqu'en l'espèce il ait été plutôt pathologique, la mort étant due à une lésion cardiaque. Et c'est ce qui lui donne, d'après nous, un cachet tout particulier et une valeur scientifique inappréciable.

***

Est-ce donc bien là un fait de télépathie[2] ? Nous en sommes intimement convaincu.

Nous n'avons pas fait, dans la littérature spéciale, des re-

1. Je ne parle pas, bien entendu, d'émotion morale. Au contraire, comme je l'ai dit, les deux sœurs s'aimaient très tendrement.

2. Au mot *télépathie*, M. Flammarion, avec d'autres, préfère celui de *télesthésie* (τηλε, loin; αἰσθησις, sensibilité). « Ce ne sont pas là, dit-il, des cas pathologiques », [*L'inconnu et les problèmes psychiques*, 1900, p. 62). — Pour que le fait pût être dit *physiologique*, il faudrait prouver que le sujet (dans notre cas, Mme X...) avait un cerveau normal, différent

cherches suffisantes pour affirmer qu'il n'y a pas encore d'observations comparables publiées; toutefois nous avons lu très attentivement les faits colligés par M. Flammarion, et aucun d'eux ne nous a paru présenter un degré d'authenticité et de simplicité aussi grand que le nôtre.

Il ne faut pas oublier en effet qu'un *phénomène physique* a été constaté ici par une tierce personne, restée indifférente, par un médecin, très au courant des publications ayant trait aux sciences psychiques et doué d'une dose d'incrédulité rare pour tout ce qui ne tombe pas sous les sens!

A notre avis, on doit grouper en trois catégories les faits télépathiques, obscurs, en ce qui concerne la constatation de leur réalité.

1° Les cas dans lesquels il y a production, sous les yeux d'un ou plusieurs étrangers témoins, plus ou moins aptes à les juger, de *deux faits physiques* indiscutables, en relation l'un avec l'autre, et susceptibles d'être constatés par tous les sens (vue, toucher, audition, etc.).

2° Les cas où il n'y a qu'*un seul fait physique*, contrôlable dans les mêmes conditions; par exemple une *mort* (dans ces circonstances, le décès peut être vérifié), et une manifestation d'ordre intellectuel, personnelle au sujet, et impossible à contrôler physiquement.

3° Les cas où l'on possède seulement le *récit* fourni par le *sujet lui-même*, quelle que soit d'ailleurs la valeur de son témoignage.

Or, précisément, notre observation rentre dans le premier groupe de faits, c'est-à-dire de ceux qui sont très faciles à

du nôtre, au moment où j'ai observé le fait : preuve qu'on n'est pas prêt à trouver.

Je conserve à dessein le mot *télépathie*, parce que je suis, pour l'instant et jusqu'à nouvel ordre, d'un avis opposé : ce sont là, sinon des cas pathologiques, du moins des faits anormaux, car ils ne peuvent pas s'observer sur tout le monde indifféremment. Or, un fait, qui n'est pas applicable *dans les mêmes conditions* à l'ensemble des représentants d'un groupe, n'est pas physiologique : il est, à notre avis, pathologique ou au moins anormal.

contrôler, mais les plus rares, et de beaucoup. Flammarion (*loc. cit.*, p. 361 et suiv.) n'en cite que quelques-uns de comparables; encore ne sont-ils pas tout à fait de même nature.

Étant donné que notre observation est relativement simple, est-elle plus facile à expliquer que la majorité des cas connus de télépathie ? Nous n'osons pas nous aventurer sur ce terrain trop glissant; mais il nous semble pourtant que nous sommes placé là dans de meilleures conditions pour tenter une interprétation qui ne paraisse pas trop fantaisiste.

Peut-on dire qu'en réalité le fait constaté n'est pas très étonnant, cela parce que le sujet avait une notion très précise de l'état dans lequel se trouvait la personne que nous supposons avoir agi sur lui ; parce qu'une émotion concomitante, devenant à un moment donné plus intense par l'intermédiaire de la mémoire, a pu amener la production des larmes ; parce qu'en un mot il peut y avoir eu simple coïncidence d'un souvenir (celui de sa sœur malade) et du décès.

Comme nous y avons déjà insisté, nous ne le pensons pas, en raison des circonstances dans lesquelles s'est présenté le phénomène. Et pourtant, à notre avis, on aurait dû admettre la *coïncidence*, si la crise de larmes : 1° n'avait pas exactement coïncidé avec l'heure précise de la mort; et 2° si elle n'avait pas été la seule sérieuse en notre présence (ou à peu près, car nous ne connaissons cette dame que depuis l'âge de 25 ans), en une période de quatorze années.

Dans ce cas, il y a donc bien eu relation de cause à effet entre les deux phénomènes : *mort* et *crise de larmes*. Mais comment a-t-elle pu s'établir ?

Je connais les explications fournies par les psychologues qui s'occupent de ces questions, et même les plus récentes, c'est-à-dire celles qui sont admises par Flournoy et Flammarion dans leurs ouvrages qui datent d'hier; et pourtant je crois devoir faire dès maintenant une remarque.

A mon sens, la simplicité très spéciale de cette observation pourra peut-être constituer un secours précieux pour les théoriciens. En effet, si Mme X... avait ignoré complètement

la maladie de sa sœur, le fait télépathique eût été, sinon plus discutable, du moins beaucoup plus typique et plus habituel. Or, précisément, ce n'est pas ici le cas; et j'estime que cette particularité mettra peut-être sur la voie de l'explication de ces phénomènes, aux apparences incompréhensibles.

En tout cas, pour l'instant, j'ai l'impression que ce sont surtout les observations de cette nature qu'il faut s'attacher à disséquer, car elles sont de beaucoup les moins extraordinaires, et partant les plus intéressantes pour les savants.

Ces faits constituent en effet une catégorie très spéciale, la plus simple d'ailleurs, comme nous l'avons dit, dans l'ensemble des cas télépathiques, qu'on peut réunir en trois groupes, au point de vue de leur pathogénie, si l'on peut ainsi parler.

Voici ces trois groupes de faits :

1° Ceux où le sujet impressionné a indiscutablement une *notion* quelconque, plus ou moins nette, au demeurant, de ce qui se passe chez le sujet impressionnant, au moment où il est impressionné à distance.

Telle, par exemple, notre observation : Mme X... savait parfaitement que Mme Z.., sa sœur, était malade; elle pouvait très bien, par hasard, au moment du décès, penser à cette mort possible, sinon probable (*souvenir*). Mais elle ignorait certainement qu'il y avait des chances de mort plus spéciales ce jour-là.

Dans ces circonstances, s'il existe vraiment une action télépathique et si elle se produit à un moment donné, elle peut très bien tomber sur un *cerveau préparé*, au préalable, *d'une façon consciente*, dans de telles conditions.

2° Ceux pour lesquels on ne peut invoquer aucune relation antérieure, mais pour lesquels il y a à tenir compte, dans la discussion à l'aide du calcul des probabilités ou du simple bon sens, d'une coïncidence possible; ceux pour lesquels, tout au moins, les probabilités de coïncidence, sont à la rigueur admissibles.

3° Ceux enfin dans lesquels la prédiction a lieu, sans que le sujet ait la moindre notion du fait à prédire ou qui s'ac-

complit loin de lui ; et pour lesquels le calcul des probabilités démontre qu'il y a plus de plusieurs millions de chances en faveur d'une action télépathique. (Flammarion, *loc. cit.*, p. 241.)

Pour nous, certes, les faits de ces trois catégories existent, indiscutables ; mais c'est précisément parce que ceux de la première et de la dernière sont très différents entre eux que nous pensons que ceux de la première doivent être étudiés avec plus de soin que tous les autres, si l'on veut arriver à connaître la vérité.

M. le professeur Flournoy [1], qui, avec Flammarion et bien d'autres psychologues, accepte les faits de *lucidité* dits réels, c'est-à-dire ceux qui constituent notre 3e catégorie et qui sont les plus délicats à expliquer, croit qu'on doit les interpréter ainsi : ce sont des *impressions à distance produites par une personne encore vivante* (au moment de sa mort, le plus souvent) *sur le cerveau d'une autre personne*, ayant *une affinité élective* avec elle.

C'est dire qu'il s'agit en somme là de *suggestion mentale à distance* sur un intellect spécial.

Nous admettons cette théorie ; et, pour employer un terme de Flammarion, la dépêche psychique annonçant la mort n'a influencé, dans notre cas, que l'être en rapport avec l'expéditeur ; en effet, *nous étions présent*, et nous n'avons eu aucune impression, quoique connaissant très bien Mme Z...

Mais, si cette explication est la vraie et la seule nécessaire, on soupçonne de suite que le classement en trois groupes que nous venons de faire des faits télépathiques n'a pas la moindre importance. Et, évidemment, si nous l'avons présenté plus haut, c'est que nous avions une arrière-pensée. En effet ; et la voici.

Pour nous, l'explication ci-dessus ne suffit pas. Nous croyons que, pour que ladite impression se transmette, il faut plus qu'une affinité élective pour le cerveau récepteur : *il faut*

1. Flournoy, *Des Indes à Mars*. Genève, 1900.

que le sujet impressionné soit dans un état de réceptivité très spécial, c'est-à-dire *préparé*, autrement dit, soit dans un état intellectuel particulier, tel, par exemple, qu'il ait la CONNAISSANCE DE FAITS ANTÉRIEURS RELATIFS A L'IMPRESSION ÉPROUVÉE !

C'est ce qui existe, indiscutablement, pour les faits de la première catégorie, comme le montre notre propre observation.

Mais, alors, comment expliquer les cas formant les deux autres groupes, c'est-à-dire les faits de télépathie considérés comme les plus fréquents et les plus caractéristiques? Évidemment, en ces matières, on ne peut donner de conclusions fermes, et l'on ne peut guère aujourd'hui que proposer des hypothèses, quitte à les discuter ultérieurement à la lumière des observations étudiées à ce point de vue. Aussi ne ferai-je que donner, sans y insister, l'idée à laquelle je me suis arrêté.

Pour expliquer, en effet, la *réceptivité spéciale*, dans les cas de télépathie à l'état de veille, *sans connaissance consciente de faits antérieurs*, j'admets, pour ces cas, l'existence de PHÉNOMÈNES INCONSCIENTS, de notions précédemment acquises (telle la connaissance de la maladie, en cas de manifestations d'un mourant), *mais restant parfaitement inconnus du sujet, à l'état normal*, leur bonne foi ne pouvant être mise en doute.

Je ne veux pas aujourd'hui développer cette hypothèse; mais je tiens à ajouter qu'elle m'a été suggérée par la lecture des mémoires récents sur la conscience subliminale et du beau livre de M. Flournoy.

Mon esprit, en effet, se refusait à accepter, jusqu'à ce que cette théorie me soit venue à l'idée (j'ignore d'ailleurs si d'autres ne l'ont pas formulée avant moi), qu'une manifestation de mourant, en somme une suggestion à longue distance par propagation d'ondes psychiques (théorie d'aujourd'hui) pouvait impressionner une individualité quelconque, *non avertie, non préparée à les enregistrer*, c'est-à-dire à recevoir ladite impression. Me rapportant à la théorie de la télégraphie sans fils, je ne cessais de me répéter : « On n'a pas pu recevoir de dépêche, sans appareil récepteur spécial ! »

En effet, les ondes psychiques (si elles existent) *ne peuvent pas faire par elles-même un tri quelconque.* Si elles arrivent dans un lieu donné, elles doivent frapper indifféremment tous les cerveaux qui s'y trouvent. Seuls, ceux qui sont dans un état particulier, à déterminer au demeurant, sont impressionnés : ce qui explique pourquoi il y a des gens qui ne ressentent rien !

Cette donnée admise, il est évident que tout dépend des cerveaux touchés. Tous le sont, sans doute. Mais les uns ne sont pas impressionnés en quoi que ce soit, ni d'une façon consciente, ni d'une façon inconsciente. Les autres au contraire sont frappés et manifestent de suite qu'ils ont ressenti une impression à l'aide d'un phénomène quelconque; c'est qu'ils sont d'excellents appareils récepteurs.

Lors donc de manifestation de mourant, s'il existe dans la zone d'action des ondes psychiques un cerveau préparé, la dépêche psychique est enregistrée. Sinon, elle passe sans laisser de traces sur le crâne qu'elle ne fait qu'effleurer.

Je sais très bien que cette théorie des ondes psychiques, dont je me suis servi ici pour faire comprendre la démonstration que je voulais faire, est des plus discutables; car on connaît des faits de télépathie à des *distances tellement grandes* qu'on ne peut plus comparer ces ondes à celles admises pour l'explication de la télégraphie sans fils (ondes hertziennes); mais, pourtant, si l'on admet « la force d'attraction » de la lune sur nos mers, étant donné les faits connus, il n'est pas déraisonnable d'accepter l'hypothèse d'une « force psychique » et des ondes psychiques, quelle que soit leur nature.

Ceci étant posé, quelle préparation cérébrale est nécessaire? Nous n'avons pas à insister sur l'importance des *affinités familiales et affectives*, bien connues depuis longtemps, car chacun sait combien sont fréquents les faits de télépathie entre *mère* et *fils*[1], entre amoureux, pour ne citer que

1. J'aurais pu citer, au cours de cet article, des faits de télépathie qui me sont personnels et que je n'ai pas encore publiés, parce que, jusqu'à

quelques exemples! Par contre, nous tenons à mettre en relief, comme nous l'avons dit, l'importance *d'impressions cérébrales antérieures, conscientes* surtout, et même *inconscientes*, emmagasinées dans les centres nerveux. Et, pour bien saisir l'intérêt que présentent ici les *inconscientes*, il suffit de se rappeler le vaste domaine des rêves et les cas de dédoublement de personnalité.

Quand la « force psychique », qui existe à n'en pas douter, mais dont nous ignorons totalement la nature, est suffisante pour passer à portée d'un tel cerveau, d'où qu'elle vienne, de loin ou de près, elle y marque son passage par la production d'un phénomène quelconque, psychique ou physiologique proprement dit, une vulgaire apparition, ou un phénomène physique, comme une crise de larmes : cela suivant qu'elle agit sur telle ou telle partie des centres nerveux. Par contre, les autres cerveaux la laissent courir le monde, sans se préoccuper d'une puissance aussi mystérieuse.

On ne peut pas aller plus loin aujourd'hui dans le domaine de l'hypothèse, sans risquer de s'aventurer en un pays in-

ces derniers temps, je n'avais pas assez étudié la question et n'étais pas encore convaincu de la réalité de ces phénomènes. Les voici, en bloc.

Ma mère tomba gravement malade après le décès de mon père. Pendant les dix années que dura son affection (lithiase biliaire), elle eut très fréquemment des impressions télépathiques *à longue distance, provenant de moi-même* (je dois ajouter que jamais je n'ai été impressionné moi-même par personne; mais j'ai une sœur qui, dans sa jeunesse, a eu des accès de *somnambulisme nocturne*, que j'ai vus de mes propres yeux).

A cette époque, j'étais étudiant en médecine et concourais un peu partout. Or, presque toujours, sans que je l'en informasse, ma mère soupçonnait les moments précis où j'avais des épreuves à subir. Elle avait surtout des rêves très remarquables, en rapport avec mon existence qui s'écoulait à 400 kilomètres de distance. Je n'insiste pas sur ces faits, qui, aujourd'hui, sont admis comme ayant été scientifiquement constatés nombre de fois. J'ajoute seulement que la descendance de ma mère (5 enfants) est constituée par des nerveux avérés et que j'ai toujours eu pour elle une reconnaissance sans pareille et un amour très exclusif, aussi intense qu'on peut le soupçonner. Si j'ajoute ces réflexions, trop personnelles, c'est seulement parce que je suis convaincu qu'au point de vue télépathique l'influence des affinités familiales est des plus importantes.

connu, plein d'abîmes. Il faut attendre qu'un fait particulier, bien observé et bien étudié, vienne ouvrir une voie nouvelle à une nouvelle hypothèse. Mais nous aurons atteint le but poursuivi par la publication de ce cas, d'ailleurs assez curieux, si les courtes réflexions qui l'accompagnent peuvent amener la mise au jour d'observations comparables et soulever des critiques sur les idées que nous avons émises en dernier lieu.

RAPPORT

ENTRE LES SENTIMENTS, LA MUSIQUE ET LE GESTE
LES EXPÉRIENCES DE M. A. DE ROCHAS
LA MIMIQUE DANS L'ÉTAT D'HYPNOSE
SUGGESTIONS VERBALES ET SUGGESTIONS MUSICALES

PAR M. J. HÉRICOURT

Que les gestes expriment surtout les sentiments, cela est assurément admis par tout le monde, et peut se passer de démonstration; et les animaux eux-mêmes, les moins domestiqués, comprennent ce langage et ne se trompent guère sur le sens d'une menace ou d'une caresse sans paroles.

Le docteur Descuret, qui a écrit un livre sur la médecine des passions, expliquait les attitudes variées qui correspondent aux divers états de l'âme, en disant que les passions modifient l'organisme de trois façons différentes, suivant qu'elles affectent agréablement, péniblement, ou qu'après avoir fait éprouver de la douleur, elles permettent la réaction contre la cause des souffrances. « Dans le premier cas, disait-il, les passions poussent à l'extérieur toutes les forces vitales; dans le second, elles les refoulent vers les viscères ; dans le troisième, elles les ramènent violemment de l'intérieur au pourtour. » Et il concluait : « Les passions gaies sont donc éminemment excentriques; elles dilatent et épanouissent le visage, qu'elles colorent par l'afflux de la chaleur et du sang. Les passions tristes sont comme concentriques; elles contractent la figure, assombrissent les traits, font baisser la tête et diminuent d'une manière sensible la chaleur de la peau, à laquelle elles impriment un teint pâle et plombée. Les

passions mixtes participent de ces deux effets; c'est-à-dire que, d'abord concentriques, elles deviennent d'autant plus excentriques que les individus sont doués d'une plus grande puissance de réaction. »

Aujourd'hui, notre langage serait un peu différent, sans être toutefois beaucoup plus précis. Nous disons que les passions gaies sont dynamogènes, et que les passions tristes sont inhibitrices ; c'est-à-dire que les premières provoquent des décharges d'influx nerveux moteur qui va se dissiper par des contractions musculaires plus ou moins nombreuses et prolongées ; et que les secondes, au contraire, engourdissent en quelque sorte les cellules nerveuses, et mettent par suite le système musculaire qui est sous leur dépendance en un état plus ou moins voisin de la paralysie.

Toutes les attitudes du corps, tous les jeux de la physionomie peuvent ainsi, physiologiquement, s'expliquer, si l'on fait d'autre part intervenir, pour expliquer l'action de telle ou telle passion sur tel ou tel groupe de muscles spéciaux, les principes établis par Darwin de l'association des habitudes utiles et de l'antithèse. En effet, certains états d'esprit entraînent certains actes habituels qui sont utiles; puis, quand se produit un état d'esprit directement inverse, on est fortement et involontairement tenté d'accomplir des mouvements absolument opposés, quelque inutiles qu'ils soient d'ailleurs; et, dans certains cas, ces mouvements sont très expressifs.

Mais s'il n'est pas douteux que la mimique soit le langage des sentiments, il est au contraire besoin de quelques arguments pour faire admettre que la musique n'est en réalité qu'une autre forme de ce langage, forme moins primitive, ayant subi déjà une évolution très parfaite, et dont il est par suite plus difficile, sous sa complexité actuelle, de dégager le sens originel.

Qu'on veuille bien cependant noter ce point, que le chant est produit par des contractions musculaires mettant en jeu les muscles de la respiration et de la phonation, et qu'il est déjà permis, en principe, d'admettre que ces groupes musculaires doivent recevoir, comme les autres, le contre-coup des

inflences psychiques sur les cellules des centres nerveux. Il est vrai que ces groupes musculaires sont déjà en jeu dans le langage parlé; mais précisément, en faisant l'analyse de celui-ci, nous y trouvons la démonstration même de ce que peuvent être le chant et la musique.

L'analyse du langage parlé y distingue en effet deux éléments intimement unis, mais bien différents l'un de l'autre, et ayant chacun leur sens propre: l'intonation et l'articulation du son émis; et il n'est pas douteux que ces deux éléments ne soient les interprètes, dans les relations extérieures, des deux grandes facultés qui constituent l'être humain tout entier, l'intelligence et la sensibilité.

De fait, tout homme qui pense a, de par cet acte même, sa sensibilité modifiée à quelque degré. Or, pour exprimer, pour traduire au dehors ces diverses modifications de notre être, nous possédons la parole, qui n'est elle-même qu'une résultante physiologique complexe. On peut en effet la considérer comme étant la double image d'un double état intérieur, image formée pour une part de l'articulation du son émis, lequel est l'élément qui analyse, qui précise, qui dit l'idée, et pour l'autre de l'intonation, qui supporte cette articulation et qui est l'élément traduisant l'état correspondant de notre sensibilité, le sentiment qui accompagne l'idée.

Ces deux éléments, dans le langage, ne peuvent être conçus isolément, de même qu'on ne pourrait concevoir une organisation humaine qui serait une intelligence pure. D'autre part, dans le discours, on sait quel rôle important joue l'intonation, au point que les mêmes mots, dits sur deux tons différents, prennent deux sens également différents. On le dit: le ton fait la chanson; et c'est à l'infini que l'intonation peut varier le sens général, l'expression totale des paroles prononcées.

Eh bien, c'est dans l'imitation de ces modulations instinctives de la parole qu'il faut chercher l'origine de la musique. « La douleur, disait Laugel, suggère des plaintes qui, aisément, se tournent en mélodie; aussi, voyons-nous que les orateurs, dans leurs péroraisons, comme les tragédiens, renforcent insensiblements leur voix et prennent le ton du chant.

Dans les joies extraordinaires de l'âme, les gens les plus raisonnables donnent l'essor à leur voix et se mettent à chanter. »

Le drame antique reposait tout entier sur cette conception de la musique: « Le personnage se composait une voix et exagérait par la déclamation les intonations habituelles du langage; notre goût moderne réprouve en ce genre tout ce qui sort du naturel, et toutefois, plus un orateur se hisse vers l'éloquence, plus aisément on peut arriver à noter ses articulations; à la fin des phrases, sa voix tombe d'une quarte; elle monte du même intervalle à la fin d'une interrogation et s'enfle sur tout accent. Talma et Rachel ont aboli sur la scène française la déclamation notée de l'ancien théâtre; mais il faut croire que l'oreille populaire a un goût instinctif pour cette musique parlée, car on la retrouve toujours sur les théâtres qui ont ses préférences. Dans le drame grec, la déclamation n'était point facultative et personnelle; elle était réglée, et les instruments musicaux n'avaient d'autre mission que de la soutenir (Garnier). »

Aujourd'hui encore, il existe tout un genre de phrases musicales qui sont obtenues simplement par l'exagération des intonations parlées: ce sont les récitatifs. Bien entendu, il faut prendre les récitatifs des maîtres, des musiciens de race, sinon de génie; car, en musique, comme en littérature, les non-sens et les contresens ne sont pas rares. Comme chef-d'œuvre en ce genre de phrases musicales, je citerai le fameux chant de Guillaume Tell arrivant sur la scène, au premier acte de l'opéra de Rossini : « Il chante, en son ivresse, etc. » C'est déjà toute une mélodie, et des plus puissantes ; à l'analyse, ce n'est qu'un récitatif admirablement fait. En diminuant suffisamment les intervalles musicaux pour les ramener aux limites de ceux de la déclamation, on obtient une phrase parlée d'une expression extraordinairement forte et juste.

Ce n'est donc pas une simple image, mais c'est bien une locution rigoureuse, que dire de la musique qu'elle est un langage : le son est bien l'expression du sentiment, comme le mot est celle de l'idée, et la musique est le langage de l'idée, comme le discours écrit est celui de l'intelligence.

Aussi les effets de la musique sont-ils, par l'énoncé d'une phrase musicale, de faire naître chez l'auditeur un état de sensibilité, déterminé dans sa nature, bien qu'indéterminé dans son objet, et susceptible par suite de revêtir autant de formes que les individus qui l'entendent ont dans leur esprit de préoccupations différentes.

Ainsi donc le chant comme la mimique, les sons comme les gestes, expriment les sentiments; et, pour ce faire, les uns et les autres sont également produits par des mouvements musculaires dont les qualités variables constituent une gamme, en rapport avec l'état dynamique des centres nerveux.

Seulement, alors que la mimique n'était guère susceptible d'évolution et de perfectionnement, et est encore une sorte de langage élémentaire différant bien peu sans doute de ce qu'il était aux âges primitifs de l'humanité, la musique, contenue tout entière, à l'origine, dans quelques modulations qui exprimaient les sentiments dans leurs grandes divisions: l'amour, la joie, la tristesse, l'ardeur guerrière, la musique s'est progressivement faite plus complexe, étant susceptible, par ses instruments, d'exprimer les variantes et les nuances, et s'efforçant de suivre les développements de l'idée. « La musique, dit Fétis, n'est, dans son origine, composée que de cris de joie ou de gémissements douloureux ; à mesure que les hommes se civilisent, leur chant se perfectionne, et ce qui d'abord n'était qu'un accent passionné finit par devenir le résultat de l'étude et de l'art. Il y a loin, sans doute, des sons mal articulés qui sortent du gosier d'une femme de la Nouvelle-Zemble aux fioritures de nos grandes cantatrices; mais il n'en est pas moins vrai que le chant mélodieux de celles-ci a eu pour premier rudiment le croassement de celles-là. »

On me pardonnera ces longs préliminaires, alors que je me propose seulement de faire connaître une très curieuse étude de M. de Rochas, véritable étude de psychologie expérimentale, sur *Les sentiments, la musique et le geste*[1]. Mais toutes

1. Un vol. in-4°, avec nombreuses photographies et figures. Librairie dauphinoise, Grenoble. — Prix : 30 francs.

Il ne reste plus que quelques exemplaires de cet ouvrage tiré en 5 couleurs, à 1 100 exemplaires numérotés.

ces considérations étaient indispensables pour bien indiquer le sens et la valeur des expériences de M. de Rochas, pour montrer l'élément nouveau qu'elles introduisent en psychophysiologie, et mettre en relief la preuve qu'elles apportent à des déductions qui, pour logiques qu'elles fussent, étaient cependant tout hypothétiques.

Les lecteurs ont-ils été tous convaincus, par ce qui précède, que les gestes et la musique sont des langages de la sensibilité ? Si j'en jugeais par quelques critiques qui m'ont été adressées, il y a quelque dix-huit ans déjà, à propos d'une étude que je donnai sur ce sujet (les Sensations musicales, *Revue scientifique* du 5 août 1882), je ferais sagement d'en douter. Or voici que les expériences de M. de Rochas nous apportent précisément, à l'appui de la thèse en question, la preuve de l'expérience, la démonstration par le fait. C'est là un réel événement scientifique, aussi intéressant qu'inattendu, et dont on pourra maintenant plus sûrement apprécier l'originalité et l'intérêt.

Il est bien démontré aujourd'hui que le somnambulisme a ce privilège admirable d'isoler pour ainsi dire les sentiments de l'âme, de manière à leur permettre de se manifester dans toute leur intensité, sans être mélangés à d'autres sentiments complexes. Quand, à l'état normal, un individu quelconque éprouve de la frayeur, de l'amour, de la colère, de la haine, de la jalousie ou de l'orgueil, jamais ces sentiments ne sont purs, jamais ils ne se dégagent en toute simplicité. La frayeur, par exemple, n'est pas schématique, complète, absolue; elle s'allie à d'autres sentiments: respect humain, honte, que sais-je; bref, c'est une peur mixte, ce n'est pas la peur sans mélange. Nous ne donnons jamais à nos sentiments leur complet essor. Il y a toujours en nous quelque chose qui en arrête le développement exagéré et sans limites.

Dans l'état de somnambulisme provoqué, il n'en est pas ainsi. Alors le sentiment se dégage librement, l'idée principale n'est pas entravée par le concours des autres idées accessoires : autrement dit, l'état psychologique du somnambule est le *monoidéisme ;* et l'idée principale est souveraine, plus qu'à l'état normal, parce qu'elle est unique. Elle ne

s'obscurcit pas par le mélange avec d'autres idées concurrentes, parfois contraires; elle règne sans partage, et alors tout l'être physique, par l'attitude, par les gestes, par la physionomie, se conforme docilement à cette idée unique, dominante.

Prenons donc un sujet hypnotisé, et imaginons que ce sujet, par ses prédispositions spéciales, présente, outre cet état psychique caractéristique de son état, une aptitude remarquable à recevoir les impressions musicales, que, par surcroît, ce sujet soit d'autant mieux capable de traduire ses sentiments par des gestes, que, dans l'état d'hypnose, il lui soit absolument impossible d'articuler aucune parole.

Chez un tel sujet, le langage des sentiments par les gestes, la mimique, atteindra évidemment à un degré extraordinaire d'intensité : d'une part, en raison de son état de monoidéisme ; d'autre part, parce que, des réactions motrices provoquées par les impressions reçues, toutes celles qui auraient pu s'écouler par la phonation se trouvent supprimées, et que celles qui doivent s'écouler par les mouvements généraux seront renforcées d'autant.

En un mot, un tel sujet, non seulement serait un merveilleux instrument d'expression sentimentale, mais il serait encore un véritable appareil grossissant, au travers duquel, en passant, les moindres nuances de la sensibilité prendraient un développement et un relief extraordinaires.

Telle est, en réalité, Lina, le sujet que M. de Rochas a, pendant plusieurs années, entraîné à la mimique.

Dans une première série d'expériences, cette jeune femme ayant été mise dans un état superficiel d'hypnose, état qui fatigue peu le sujet et lui laisse la faculté de se mouvoir librement, M. de Rochas détermina chez elle, par la suggestion verbale, soit en lui déclamant des fragments de tragédies classiques bien caractérisés, soit en lui détaillant tel état d'âme bien défini, un grand nombre de poses répondant aux sentiments les plus divers [1].

1. La figure 1 est un instantané obtenu en lisant à Lina la prière d'Esther à Assuérus, la figure 2 correspond à la suggestion qu'elle est Madeleine au pied de la Croix. L'attitude de la figure 3 a été donnée par la musique de la Finale de *Faust :* « Anges purs, Anges radieux. »



Fig. 1.



Fig. 2.

L'orgueil, l'avarice, la gourmandise, la joie, la douleur, la reconnaissance, la fierté, l'indignation, l'épouvante, la charité, le remords : tous ces sentiments, que les artistes dramatiques les plus habiles ont tant de peine, à force de travail, à exprimer d'une façon naturelle et vraisemblable, Lina, sans nul effort, dès l'énoncé même du sentiment qu'on veut lui faire éprouver, les traduit au dehors par la physionomie et le geste, avec une justesse et une intensité vraiment merveilleuses et qui provoquent l'admiration.

Puis laissant les suggestions verbales, M. de Rochas reprit ses expériences en les remplaçant par des suggestions musicales, c'est-à-dire en faisant entendre à Lina des morceaux de musique variés, mais autant que possible d'un caractère simple, comme sont les airs populaires, en particulier les danses nationales, et les beaux récitatifs des maîtres.

Et c'est alors qu'éclata cette évidence, que la musique est bien un langage de la sensibilité ; car, dès les premières modulations des mélodies qu'elle ignorait absolument, et dont quelques-unes même n'avaient jamais été jouées chez nous, — et que des voyageurs venaient de rapporter de leur pays d'origine, — Lina adaptait son attitude au sentiment des morceaux, et en suivait le développement par une succession de gestes serrant de près tous les intervalles musicaux et se transformant les uns dans les autres avec une souplesse et une grâce qu'aucune éducation, sans nul doute, ne pourrait réaliser.

Quand il s'agissait de marches et de danses, compositions dans lesquelles la basse, c'est-à-dire le rythme, joue un rôle si important, les gestes de la mimique devenaient complexes et se divisaient en deux groupes :

Le premier groupe, celui des gestes de la partie supérieure du corps, exprimait la mélodie proprement dite, en suivant les inflexions et modelait sur elle sa plastique.

Le second groupe, celui des gestes de la partie inférieure du corps, correspondait au rythme, à ce qui caractérise la marche ou la danse, à ce qu'on pourrait appeler les combinaisons de pas.

De telle sorte qu'un même pas de danse était *gesticulé* dif-

férемment par le sujet, quand la mélodie était différente. Par exemple, des valses diverses n'étaient pas mimées de la même manière par le torse, la tête et les bras. C'est d'ailleurs



Fig. 3.

ce qui a lieu et ce que l'on constate dans les danses populaires, où chaque variante de mélodie correspond à une variante de mimique.

Notons ici un point qui ne laisse pas d'être d'une explica-

tion embarrassante. Il est certain que Lina, ex-modèle de peintres, ne possède pas une littérature historique et géographique très étendue, et qu'elle n'a pu voir, à Paris, danser toutes les danses des pays civilisés et sauvages du globe. Et cependant, dans le défilé des danses que nombre de musiciens ont proposées à son interprétation mimique, elle n'a jamais été prise au dépourvu, et toujours le geste et le pas traditionnels ont immédiatement été rendus avec une fidélité déconcertante.

Dans le menuet, qui ne se danse plus guère dans les salons, pas plus que dans les bals publics ou les cafés-concerts, Lina a été d'une assurance remarquable. Guidé par les mouvements de ses bras, qui semblaient appeler des accessoires, M. de Rochas eut l'idée de mettre un éventail dans sa main droite et de lui faire pincer sa robe de la main gauche. De suite Lina saisit ces accessoires, et s'en servit comme nos grand'mères le faisaient (Fig. 4).

Je laisse aux lecteurs la discussion de ces faits curieux, discussion qui nous entraînerait hors du cadre de cet exposé; et je reviens aux observations de la mimique accompagnant la musique chantée.

Dans ce cas de la musique jointe au chant, l'intonation semblait déterminer toujours le genre du geste; et la parole, quand elle était comprise et non banale, précisait seulement ce geste et en augmentait l'intensité.

Observation remarquable : quand on répétait, même à plusieurs jours de distance, les mêmes chants, Lina reproduisait exactement les mêmes gestes pour les mêmes passages : la photographie instantanée était là pour en donner l'assurance.

Mais, d'une façon générale, les paroles n'ajoutent pas grand'chose à la mimique de Lina ; et toutes les fois qu'elle entend quelque fragment de musique dramatique rigoureusement expressive, sans accompagnement de chant, elle l'interprète d'emblée avec une telle perfection, que l'on ne peut imaginer plus juste attitude de l'artiste en scène, chantant les paroles que Lina précisément ignore.

Pour en revenir donc à notre point de départ, il est bien

certain que la musique, pour déterminer chez un sujet hypnotisé de telles expressions sentimentales, doit les contenir elle-même dans ses modulations, comme le fil téléphonique contient et transmet à la plaque réceptrice les vibrations sonores projetées par la parole sur la tablette parlante.

Et le fait de la constante uniformité de l'interprétation, de sa rigoureuse justesse, montre bien que rien n'est laissé à la



Fig. 4.

fantaisie dans cette traduction du langage des sentiments, et qu'il existe des rapports naturels, immuables, entre l'émotion intime et sa traduction sonore.

Voilà pour la théorie ; et la psychologie expérimentale doit être reconnaissante à M. de Rochas de sa belle étude, et du parti qu'il a su tirer du merveilleux instrument qu'il a eu entre les mains.

Au point de vue pratique, il y aurait à faire de cet instrument un usage remarquable pour l'esthétique. Certes, puisque nous avons une Académie nationale de musique et un Théâtre-Français auxquels on ne peut trouver d'autre but

que l'interprétation fidèle des œuvres des maîtres de la musique et du drame par un travail méthodique du geste et de l'intonation, il serait indiqué qu'un sujet exceptionnel, comme est Lina, fût accaparé et monopolisé au profit de l'enseignement des professeurs et des établissements. Ceux-ci s'en serviraient pour apprendre à leurs élèves le geste et l'intonation vrais, comme le font les maîtres du dessin avec les modèles pour les formes parfaites. Ils pourraient alors remplacer les définitions théoriques et les exemples douteux par de merveilleuses leçons de choses.

Les artistes de toute valeur y trouveraient profit et grande économie de peine et de temps ; et les interprétations musicales, chorégraphiques et dramatiques y prendraient une sûreté voisine de la perfection.

Mais cet emploi de Lina, par cela même qu'il est tout indiqué, est moins que probable. Peut-être les visiteurs de l'Exposition auront-ils l'occasion de voir cette jeune femme exploitée par quelque barnum ; et peu d'entre eux, sans doute, la jugeront à sa juste valeur, qui finira probablement d'ailleurs, par se perdre dans des exhibitions de cette nature.

Il reste, pour les psychologues et les artistes, le magnifique volume de M. de Rochas, dont notre analyse n'a pu donner qu'une idée bien insuffisante, bien froide surtout, étant donné qu'à presque chaque page le texte en est illustré d'une photographie instantanée; et que M. Nadar, qui a été en ce sujet un collaborateur important de M. de Rochas, a su donner à ces reproductions documentaires une netteté remarquable et une tonalité pleine de charme.

LA SUGGESTIBILITÉ

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE

PAR ALFRED BINET

(*Suite*)[1]

II

SUGGESTION ET PRESTIDIGITATION

Comme appendice à la section précédente, je désire dire quelques mots de certains tours de prestidigitation qui font directement partie de notre sujet, car ils consistent dans une pesée exercée par le prestidigitateur sur l'esprit et la volonté d'un spectateur. Ces observations vont beaucoup nous changer de milieu, et cela est bien, car nous aurons ainsi l'avantage de comprendre par quelle très grande variété de moyens on peut arriver à la même fin. Au cours de notre description, nous chercherons à donner l'analyse psychologique des moyens employés par le prestidigitateur.

Les tours où s'exécute cette hardie tentative de mainmise sur l'intelligence d'une personne sont nombreux et variés ; ils se présentent d'ordinaire sous la forme suivante : une certaine quantité d'objets, des cartes par exemple, sont placés sous les yeux d'un spectateur, que l'on prie de choisir à son gré la carte ou l'objet qu'il désire ; c'est cette opération de choix,

1. Voir le n° 2, mars-avril.

qui, selon l'analyse des psychologues, est une des manifestations les plus éclatantes de notre liberté, que l'opérateur dirige subtilement, en employant un tour de main particulier; l'artifice consiste simplement à opposer une légère résistance aux divers partis que le spectateur peut prendre; le spectateur, sans comprendre de quelle manœuvre il s'agit, et tout en conservant son illusion de libre arbitre, perçoit vaguement la résistance qu'on lui oppose dans une certaine direction, et il prend une direction différente. L'expérience me paraît être une merveille de délicatesse; elle est faite avec des riens; mais elle n'est point inventée à plaisir, elle a été longuement éprouvée, et voilà plus de deux cents ans qu'elle réussit entre les mains de tous les opérateurs habiles.

Le *tour de la carte forcée*, qui constitue le type de ces expériences, n'est point d'invention nouvelle. M. Pierre, un érudit, a fait des recherches historiques, d'où il ressort que le principe de la carte forcée ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle; le fameux Pinnetti en est peut-être l'inventeur.

Le tour consiste, comme le terme l'indique, à forcer un spectateur devant lequel on développe un jeu de cartes, à prendre dans le jeu une carte désignée d'avance, et celle-là seulement; si c'est le dix de pique qui est nécessaire au tour, on force cette carte, et le spectateur, la prend à l'exclusion des cinquante et une autres qui forment le jeu complet. Cette action est d'autant plus curieuse qu'elle est ignorée de celui qui l'éprouve; la personne à qui l'on force la carte croit garder toute sa liberté pour choisir une carte que l'on pourrait cependant lui nommer d'avance, avant qu'elle ait étendu la main pour la saisir.

J'ai vérifié de mes yeux l'exactitude parfaite de cette expérience; elle a été faite sur moi et aussi, en ma présence, sur différentes personnes que je connais, et quand le prestidigitateur opère habilement, on ne se doute pas qu'il force la carte. Tous les prestidigitateurs m'ont déclaré qu'il est très facile de faire ce tour et que toutes les cartes qu'ils font prendre au public sont des cartes forcées.

L'opération qu'il faut faire pour que le tour réussisse est assez compliquée; elle exige non seulement l'adresse des

doigts, mais celle de l'esprit. Il n'y a pas un procédé unique pour forcer la carte, mais un ensemble de procédés qu'il faut savoir mettre en exercice simultanément, ou varier suivant les circonstances. J'essaierai de les décrire à peu près tous, bien que quelques-uns suffisent d'ordinaire à la réussite. Je vais résumer ici les descriptions de Decremps, Poncin, Robert Houdin, etc., descriptions qui, du reste, diffèrent très peu les unes des autres.

Les anciens auteurs ont parlé de ce tour en termes vagues, sans indiquer les moyens de l'exécuter; ils se contentent de dire qu'on peut forcer une carte en s'y prenant adroitement. Mais ils n'expliquent pas en quoi consiste l'adresse. Guyot enseigne qu'on doit employer la carte longue; il dit simplement : « On fait tirer adroitement à une personne la carte longue qu'on a mise dans le jeu et que l'on connaît. » Decremps, un peu plus explicite, indique comment il faut tenir le jeu; Poncin ajoute des détails nouveaux, fort utiles à connaître; et enfin Robert Houdin, traitant la question avec les développements qu'elle mérite, paraît avoir donné une description définitive. C'est surtout ce dernier auteur que nous prendrons pour guide.

Quand on veut forcer une carte, la première précaution est de ne jamais la perdre de vue, pour ne pas risquer de la confondre avec une autre. On met au-dessous du jeu la carte qu'on veut faire choisir, et on la tient toujours à la même place, en faisant semblant de mêler le jeu, pour faire croire qu'on n'a aucune carte *particulière* en vue; puis on fait sauter la coupe, opération qui fait passer la carte au milieu : il faut, en effet, que la carte que l'on force occupe le milieu du jeu; c'est dans cette position qu'il est surtout facile de l'imposer. Ces préparations faites, et elles ne durent qu'un instant, l'opérateur se rend dans le public. Il est utile de mener le tour un peu vivement; on prend le prétexte d'une expérience compliquée qui est en cours sur le théâtre; il y manque quelque chose, une carte choisie par le public, le prestidigitateur descend d'un pas alerte le praticable, s'avance vers le spectateur le plus proche, et le prie de prendre une carte dans le jeu qu'il lui présente. Une certaine vivacité de mou-

vement peut être utile, et couper court aux résistances d'un spectateur récalcitrant; quand on est surpris, on est plus docile.

Il ne faut pas présenter le jeu étalé en éventail, mais fermé. Ce n'est qu'au moment où le spectateur avance la main — quelquefois même un peu surpris de voir toujours le jeu fermé — qu'on ouvre celui-ci; et en même temps, on ne tient pas les cartes immobiles; on fait filer une douzaine de cartes rapidement devant les yeux du spectateur; c'est dans cette douzaine, qui occupe le milieu du jeu, que se trouve la carte à forcer. Le spectateur, dans cette succession rapide de cartes qui passent devant son regard, n'a pas le temps d'en choisir une en particulier, mais il avance toujours la main, avec le pouce et l'index écartés pour prendre une carte quelconque. On suit sa main et on épie son regard; tout doucement, on avance le paquet vers lui et on met soi-même la carte entre ses deux doigts; la personne, machinalement, serre les doigts et prend la carte, croyant la tirer au hasard parmi toutes celles qu'on étale devant elle. Dès que la carte est pincée, pour éviter toute détermination contraire, on retire doucement le jeu. L'habileté que l'on déploie dans cette circonstance, dit Robert Houdin, peut être comparée à celle usitée dans les passes de l'escrime; on lit dans les yeux de son adversaire, on devine son incertitude, sa détermination, et d'un tour de main l'on se rend maître de sa volonté.

Pour la réussite du tour, quelques prestidigitateurs ne prennent pas indistinctement tout le monde. Quelques-uns choisissent de préférence les dames ou les jeunes filles. Robert Houdin croit cependant qu'il vaut mieux avoir affaire à un spectateur mal disposé qu'à une personne trop timide. Celle-ci se trouble, avance une main incertaine, n'ose prendre la carte forcée dans la crainte d'embarrasser l'artiste, et parfois elle s'arrête sans avoir fixé son choix. Les paroles prononcées ont aussi quelque importance. Avant de développer les cartes, on prie une personne de *prendre* une carte dans le jeu; on évite d'employer le mot *choisir*, afin de ne pas éveiller inutilement des idées d'indépendance

Les habiles, dit Robert Houdin, font quelquefois tirer une

carte d'une seule main; pour y arriver, ils présentent le jeu étalé sous forme d'éventail à feuillets égaux et rapprochés, en laissant un peu plus d'espace sur la carte que l'on désire faire prendre. Il est rare que le spectateur ne soit pas influencé par cet espacement. On doit en outre serrer fortement les cartes du jeu, excepté la carte à forcer. Le spectateur, sans se rendre compte de l'intention du prestidigitateur, sent une résistance, et se laisse aller à prendre la carte forcée qu'il tire plus facilement.

Malgré ces précautions le tour peut échouer, parce qu'il repose sur un phénomène de psychologie; il faut parer à cette éventualité, prévoir un échec et se tracer d'avance une ligne de conduite. Quand une personne a évité, par malice, de prendre la carte forcée, et a choisi une autre carte au milieu du jeu, on fait remettre la carte dans le jeu; par le saut de coupe, on la fait passer sur le dessus; par l'opération de la carte à l'œil, on la regarde; puis, s'adressant au spectateur, on lui dit : « Voyez comme je suis consciencieux; je dois vous prévenir que lorsque vous avez remis votre carte dans le jeu, vous ne l'avez pas bien cachée et je l'ai vue » En effet, on la nomme. On recommence alors le même tour près de la même personne ou d'une autre.

Il ne me paraît pas difficile de faire l'analyse psychologique de ce tour et de montrer l'utilité des différents procédés nécessaires pour le réussir. Bien que la théorie de la carte forcée n'ait pas encore été établie, je ne crois pas beaucoup me tromper en la ramenant aux points suivants : 1° on présente d'abord le jeu fermé, pour empêcher le spectateur de faire son choix avant que l'opérateur lui ait mis les cartes sous les yeux; en effet, si le spectateur apercevait déjà à 2 mètres les cartes étalées en éventail, il pourrait fixer son regard sur l'une d'elles et s'y tenir, par malice ou timidité. Pour éviter cet écueil, on n'ouvre le jeu que lorsqu'on est devant le spectateur, et qu'il a déjà étendu la main avec l'intention de prendre une carte; 2° si on fait défiler devant lui seulement les douze à vingt cartes du milieu du paquet, c'est pour lui indiquer que c'est dans ces cartes seulement qu'il doit faire son choix; ce sont les seules qu'on lui présente, et

il est tout naturel qu'il ne pense pas à prendre les autres, que l'opérateur garde tassées en paquet sous sa main; le choix n'a donc pas lieu sur les 32 ou les 52 cartes du jeu, mais sur un nombre beaucoup plus restreint; 3° on fait passer les cartes dans un mouvement incessant, d'abord parce que cette manœuvre fait croire au spectateur qu'on met plusieurs cartes à sa disposition, et ensuite parce que le regard du spectateur ne peut se fixer sur aucune.

Tous ces petits moyens ingénieux sont autant d'obstacles qu'on pose devant le spectateur pour l'empêcher de prendre autre chose que la carte forcée. Le tour consiste, en somme, à rendre particulièrement difficile le choix des autres cartes, et à faciliter au contraire le choix de la carte forcée. Les prestidigitateurs semblent s'être dit, et en tout cas ils ont compris d'instinct, que lorsque nous sommes sur le point de choisir entre plusieurs actes possibles, dont aucun ne présente un intérêt particulier, c'est la facilité d'exécution qui détermine notre choix. Notre pensée suit tout naturellement la ligne de moindre résistance.

Il faut rapprocher de la carte forcée un second tour qui repose sur le même principe; c'est celui de la *carte pensée*; la seule différence est que le choix est fait par l'esprit au lieu de l'être avec la main. On s'adresse à une personne qui n'est point experte dans l'art de faire les tours; on en a la preuve par l'admiration que cette personne a manifestée pour les tours précédents; on lui dit de fixer secrètement son choix sur une carte du jeu et, en même temps, on fait passer rapidement sous ses yeux le jeu en éventail. L'artifice du tour consiste à faire défiler les cartes si rapidement que la personne ne peut pas les voir distinctement, sauf une, que l'on écarte un peu plus des autres; grâce à cet écartement, la carte est plus facilement perçue, elle saute aux yeux et il y a beaucoup de chances pour que la personne choisisse celle-là. En même temps, on surveille son regard. Si la personne conserve un regard incertain jusqu'à l'arrivée de la carte plus écartée, et qu'à cet instant ses yeux, après s'être fixés sur cette carte, abandonnent le reste du jeu, à coup sûr elle a pensé à la carte qu'on voulait lui imposer.

Mais si son attention, son incertitude ou son indifférence se conservent jusqu'à la dernière carte, c'est qu'elle n'a fait aucun choix, ou que son choix s'est fait d'après ses souvenirs et non d'aprés le paquet de cartes qu'on lui a montré. A part l'espionnage très curieux qui l'accompagne et sert à en contrôler l'effet, le tour de la carte pensée me paraît dépendre des mêmes causes que celui de la carte forcée. Je pense qu'on peut en donner l'explication suivante : Pour choisir une carte, qu'on vous demande de nommer au hasard, il faut en avoir l'idée, sous une forme quelconque. Quand on présente à un spectateur le jeu complet en ne lui laissant voir d'une manière distincte que le dix de pique, on lui en donne l'idée et par conséquent on facilite, en ce qui concerne cette carte, le travail à faire; si le spectateur voulait nommer une carte différente, il devrait commencer par chasser l'idée du dix de pique, et ensuite évoquer l'idée d'une autre carte : ce serait plus long, et plus compliqué. Or, comme il n'existe, nous le supposons du moins, aucune espèce de motif pour nommer une carte plutôt qu'une autre, la pensée suivra la ligne de moindre résistance, et on nommera le dix de pique. Il est à remarquer que lorsque le tour réussit, il ne se produit pas plus ici que pour la carte forcée une véritable opération de choix, si l'on entend par là une oscillation de la pensée entre des partis différents; on s'engage dans le chemin le plus facile sans hésitation.

Les prestidigitateurs ont une habileté merveilleuse à agir sur les secrets ressorts de notre volonté. Il paraît qu'on arrive à faire choisir à une personne un chiffre inférieur à dix, par la façon qu'on emploie pour lui demander ce chiffre. Si on veut faire prendre le chiffre 5, on énumère rapidement les premiers chiffres, en accentuant un peu le 5, et en faisant là une courte pause, afin d'arrêter légèrement l'attention sur ce chiffre. Il faut beaucoup de tact et de mesure; si on accentue trop, on éveille un sentiment de défiance et l'esprit de contradiction; si on n'accentue pas assez, on ne suggestionne rien; il faut se tenir entre ces deux limites : ni trop, ni trop peu.

Ce choix des chiffres est soumis à une curieuse influence qui m'a été signalée par plusieurs prestidigitateurs. Je ne l'ai

jamais vue indiquée dans les livres; je la cite, sans rien garantir. Il paraîtrait que lorsqu'une personne est invitée à citer un chiffre quelconque, inférieur à dix, tous les chiffres n'ont pas la même chance d'être indiqués; le calcul des probabilités indique pour chacun d'eux un dixième de chance, ce qui signifie que sur un grand nombre d'épreuves de ce genre, chaque chiffre sera cité un nombre égal de fois; l'observation prouve que certains chiffres ne sont jamais ou presque jamais cités, tandis que d'autres le sont presque toujours. On a remarqué que le chiffre qu'on ne cite jamais est 1, et que celui qu'on cite dans la majorité des cas est 7. On n'explique pas ce choix singulier, on le constate. L'expérience réussit encore mieux si on demande à la personne à qui on s'adresse d'indiquer un chiffre entre 1 et 9; la forme de la demande suppose implicitement que le neuf et l'unité ne doivent pas être choisis, et la personne n'a plus à sa disposition que sept chiffres; presque toujours assure-t-on, le choix tombe sur le sept. Une affirmation aussi singulière a excité mes doutes, et j'ai été curieux de savoir ce que donnerait entre mes mains cette petite expérience, qui ne présente aucune difficulté d'exécution. J'ai posé la question à 36 personnes, en les priant simplement de désigner au hasard un chiffre au-dessous de 10; quelques gens demandent toujours des explications pour les choses les plus simples; nous les laisserons de côté, ne retenant que ceux qui se sont prêtés à la question sans arrière-pensée; en relisant ma liste de réponses, je vois que les prestidigitateurs ne m'ont pas trompé; les 7 sont en majorité ils ont été choisis 17 fois sur 36, par conséquent dans la moitié des cas; les autres chiffres n'ont été l'objet d'aucune préférence marquée, et quant à l'unité, elle n'a jamais été indiquée. Cette petite expérience, qui mériterait d'être répétée dans des milieux différents, me paraît contenir un renseignement utile, elle montre l'imprudence commise par ceux qui appliquent sans discernement le calcul des probabilités aux phénomènes psychologiques, par exemple dans les expériences de téléphatie; le calcul des probabilités explique bien comment, s'il y a, par exemple, 20 boules dans un sac, chacune de ces boules a un vingtième de chance de sortir, mais on ne

devrait pas comparer l'éclosion des idées et des boules qu'on tire d'un sac; l'image est par trop grossière.

En analysant les exemples de suggestion que nous venons de donner, il est clair qu'on ne peut pas les expliquer par les mêmes raisons qu'on explique les suggestions de l'état normal et de l'état d'hypnotisme. Certes, ce n'est pas en exploitant la confiance et l'estime qu'il inspire que le prestidigitateur réussit son tour de la carte forcée; au contraire, pourrait-on dire, du moment qu'il est prestidigitateur, tout le monde se défie de lui; les mobiles qu'il fait agir sont, ce me semble : 1° la timidité naturelle d'un spectateur pris à partie; 2° la retenue des personnes de bon goût, qui ne peuvent et ne veulent entrer en discussion avec un professionnel gagnant sa vie; 2° la brusquerie des mouvements qui suspend et enlève le temps à toute réflexion; 4° certaines conditions matérielles précises qui font que le sujet rencontre moins de résistance dans un sens que dans l'autre. En un mot, si les suggestions scolaires sont surtout des suggestions de confiance, celles de la prestidigitation sont surtout des suggestions de surprise.

III

ERREURS D'IMAGINATION

Il fut une époque, dans l'histoire de l'hypnotisme, où l'on a prononcé souvent les mots d'*attention expectante;* c'était l'époque où l'on cherchait à découvrir sur les malades l'influence des métaux, de l'or, du fer, de l'étain par exemple, sur les téguments d'une maladie hystérique, on pouvait soit provoquer de l'anesthésie dans la région de l'application, soit provoquer des contractures, soit faire passer (transfert) dans l'autre moitié du corps un symptôme hystérique qui n'en occupait qu'une moitié. Beaucoup d'auteurs restaient sceptiques, et supposaient que ces effets, qu'on observait sur les hystériques dans les séances de métallothérapie, n'étaient point dus à l'action directe des métaux, mais à l'imagination des malades, qui étaient mises en état d'attention expectante, et qui se donnaient à elles-mêmes, par idée, par raisonnement,

les symptômes divers que d'autres attribuaient au métal. Aujourd'hui la terminologie a un peu changé, et au lieu d'attention expectante, on dirait auto-suggestion, mais les mots importent peu, quand on est d'accord sur le fond des choses. Il est certain que chez les suggestibles, l'imagination constructive est toujours en éveil, et fonctionne de manière à duper tout le monde, le sujet tout le premier; car ce qu'il y a de spécial à ces malades, c'est qu'ils sont les premières victimes victimes du travail de leur imagination; ainsi que l'a dit si justement Féré, ceux qu'on appelle des malades imaginaires sont bien réellement malades, ce sont des malades par imagination.

Il m'a semblé que l'étude de cette question rentre dans notre sujet, bien qu'elle soit un peu distincte, théoriquement, de la suggestibilité. Il s'agit ici d'une disposition à s'imaginer, à inventer, sans s'apercevoir qu'on imagine, et en attachant la plus grande importance et tous les caractères de la réalité aux produits de son invention. A ce trait chacun peut reconnaître plus d'une de ses connaissances, et Alphonse Daudet a, dans un de ses romans, peint de pied en cap un personnage qui est sans cesse la victime d'une imagination à la fois trop riche et trop mal gouvernée.

Je me demande s'il ne serait pas possible de faire une étude régulière de cette disposition mentale; je suis même très étonné qu'aucun auteur n'en ai encore eu l'idée. Ce serait cependant plus utile que beaucoup de chinoiseries auxquelles on a eu le tort d'attribuer tant d'importance. Quelle méthode faudrait-il prendre? La plus simple vaudrait le mieux. Je me rappelle qu'il y a une quinzaine d'années, M. Ochorowicz, auteur qui a écrit un ouvrage plein de finesse sur la suggestion mentale, vint à la Salpêtrière pour montrer à Charcot un gros aimant en forme de bague, qu'il appelait l'hypnoscope; il disait qu'il mettait cet aimant au doigt d'une personne, qu'il l'interrogeait ensuite sur ce qu'elle éprouvait, qu'il recherchait si l'aimant avait produit quelque petit changement dans la motilité ou la sensibilité du doigt ou de la main, et qu'il pouvait juger très rapidement si une personne était hypnotisable ou non. Dans le cabinet de Charcot on fit venir, l'une après l'autre,

une vingtaine de malades, et M. Ochorowicz leur appliqua l'instrument et déclara pour chacune d'elles s'il la croyait hypnotisable ou non ; il était convenu qu'on prendrait note de ses observations, et qu'on chercherait à les vérifier; mais je doute fort que l'affaire ait eu une suite quelconque, l'attention du Maître était ailleurs. Je crois qu'on pourrait adopter, pour l'étude de l'attention expectante, un dispositif analogue à celui que je viens de signaler; par exemple un tube dans lequel le sujet devrait laisser son doigt enfoncé pendant cinq minutes; on prendrait des mesures pour donner à l'expérience un caractère sérieux, et surtout on réglerait d'avance les paroles à adresser au sujet; après quelques tâtonnements inévitables, il me paraît certain qu'on arriverait très vite à un résultat.

De telles recherches montreraient surtout si l'état mental de suggestibilité (c'est-à-dire d'obéissance passive) a quelque analogie avec l'état mental d'attention expectante (c'est-à-dire la disposition aux erreurs d'imagination).

IV

INCONSCIENCE, DIVISION DE CONSCIENCE ET SPIRITISME

Nous arrivons maintenant à une grande famille de phénomènes, qui ont une physionomie bien à part, et dont l'analogie avec des phénomènes d'hypnotisme et de suggestion n'a été démontrée avec pleine évidence que dans ces dernières années, par Gurney et Myers en Angleterre, et par Pierre Janet en France; je veux parler des phénomènes auxquels on a donné les noms d'*automatisme*, d'*écriture automatique*, et qui prennent un grand développement dans les séances de spiritisme.

Dans un tout récent et très curieux article qui vient d'être publié par *Psychological Review*[1], G. T. W. Patrick décrit longuement un cas typique d'automatisme; et comme ce

1. Some peculiarities of the secondary personality, *Psych. Review*, nov. 1898, vol. 5, n° 6, p. 555.

cas n'est ni trop ni trop peu développé et qu'il correspond assez exactement à la moyenne de ce qu'on peut observer chaque jour, je vais l'exposer avec détails, pour ceux qui ne sont pas au courant de ces questions.

La personne qui s'est prêtée aux expériences est un jeune homme de vingt-deux ans, étudiant à l'Université, paraissant jouir d'une excellente santé, ne s'étant jamais occupé de spiritisme, et n'ayant jamais été hypnotisé. Cependant, ces deux assertions ne sont pas tout à fait exactes; s'il n'a pas fait de spiritisme, il a cependant causé, quatre ans auparavant, avec une de ses tantes, qui est spirite, et il a lu probablement quelques livres de spiritisme; mais ces lectures n'ont fait aucune impression sur lui, et il a jugé tous les phénomènes spirites comme une superstition curieuse. Pour l'hypnotisme, il a assisté à deux ou trois séances données par un hypnotiseur de passage, et il s'est offert à lui servir de sujet; on a trouvé qu'il était un bon sujet.

Un jour, ayant lu quelques observations sur les suggestions post-hypnotiques, il en causa avec l'auteur, M. W. Patrick, qui, sur sa demande, l'hypnotisa et lui donna pendant le sommeil l'ordre d'exécuter au réveil certains actes insignifiants, comme de prendre un volume dans une bibliothèque; ces ordres furent exécutés de point en point, et, comme c'est l'habitude, ils ne laissèrent après eux aucun souvenir.

Quelque temps après, le sujet, — nous l'appellerons Henry W., — apprit à l'auteur que, lorsqu'il tenait un crayon à la main et pensait à autre chose, sa main était continuellement en mouvement et traçait avec le crayon des griffonnages dénués de sens. C'était un rudiment d'écriture automatique, Patrick se décida à étudier cette écriture automatique, et il le fit en six séances, dont les trois dernières furent séparées des premières par deux ans d'intervalle. L'étude se fit de la manière suivante : on se réunissait dans une pièce silencieuse, le sujet tenait un crayon dans sa main droite et appuyait le crayon sur une feuille de papier blanc; il ne regardait pas sa main, il avait la tête et le corps tournés de côté, et il tenait dans sa main gauche un ouvrage intéressant, qu'il devait lire avec beaucoup d'attention. Naturellement, comme ces ex-

périences étaient faites en partie sur sa demande et excitaient vivement sa curiosité, il se préoccupait beaucoup de ce que sa main pouvait écrire, mais il ignorait absolument ce qu'elle écrivait; on lui permit quelquefois, pas toujours, de relire ce que sa main avait écrit; il avait autant de peine que n'importe quelle autre personne à déchiffrer sa propre écriture. Dans quelques cas, on le pria de quitter la lecture de son livre et de surveiller attentivement les mouvements de sa main, sans la regarder; il eut alors conscience des mouvements qu'elle exécutait; mais sauf ces cas exceptionnels, l'écriture était tracée automatiquement. Maintenant, comment l'opérateur entrait-il en communication avec cette main? Je ne le vois pas clairement dans l'article. Il est très probable que Patrick a employé la méthode usuelle et la plus commode; il adressait à demi-voix les questions à Henry W.; celui-ci ne répondait pas, et n'entendait pas, son attention étant distraite par la lecture du livre; mais sa main écrivait la réponse. C'est de cette manière qu'on a dû obtenir toute une série de demandes et réponses qui sont publiées dans l'article. Il est important d'ajouter que le sujet est un jeune homme dont la sincérité et la loyauté sont au-dessus de tout soupçon, car il serait assez facile de simuler des phénomènes de ce genre, feindre de lire, écouter et répondre par écrit; mais nous avons comme garantie contre la fraude, non seulement les références données par l'auteur (ce qui serait peu de chose), mais encore ce fait important que ces dédoublements de conscience sont aujourd'hui bien connus et ont été observés dans des conditions d'une précision irréprochable par des auteurs dignes de foi[1].

La première séance commença ainsi :

Question. — *Qui êtes-vous?*

Réponse. — *Laton.*

Cette première réponse était illisible et Henry W. fut autorisé à lire son écriture : il déchiffra le mot Satan et rit;

1. Il y a déjà plusieurs années que j'ai traité longuement cette question de la simulation, à propos du dédoublement de conscience chez les hystériques, et j'ai montré que l'anesthésie de ces malades peut devenir une démonstration expérimentale de ces phénomènes.

mais d'autres questions montrèrent que la vraie réponse était Laton.

Q. — *Quel est votre premier non?*
R. — *Bart.*
Q. — *Quelle est votre profession?*
R. — *Professeur.*
Q. — *Êtes-vous homme ou femme?*
R. — *Femme.*

Cette réponse est inexplicable, car dans la suite Laton a toujours manifesté le caractère d'un homme.

Q. — *Êtes-vous vivant ou mort?*
R. — *Mort.*
Q. — *Où avez-vous vécu?*
R. — *Illinois.*
Q. — *Dans quelle ville?*
R. — *Chicago.*
Q. — *Quand êtes-vous mort?*
R. — 1883.

Les questions suivantes furent faites pour connaître un peu de la biographie de ce Bart Laton. Il se trouva que certaines de ses réponses étaient justes et d'autres fausses, et que ses connaissances étaient à peu près celles de Henry W. Voici encore un échantillon de ces dialogues :

Q. — *Avez-vous des connaissances surnaturelles, ou bien cherchez-vous à deviner?*

R. — *Quelquefois je devine, mais souvent les esprits connaissent; quelquefois ils mentent.*

Deux jours après :
Q. — *Qui écrit?*
R. — *Bart Laton.*
Q. — *Qui était major à Chicago quand vous êtes mort?*
R. — *Harrisson* (exact).
Q. — *Combien avez-vous vécu à Chicago?*
R. — *Vingt ans.*
Q. — *Vous devez bien connaître la ville?*
R. — *Oui.*

Q. — *Commencez par Michigan-Avenue et nommez les rues dans l'ouest.*

R. — *Michigan, Wabash, State, Clark* (hésitation)... *j'ai oublié.*

Henry W. interrogé connaissait seulement trois de ces noms.

Q. — *Voyons! Votre nom n'est pas Bart Laton du tout. Votre nom est Franck Sabine et vous avez vécu à Saint-Louis, et vous êtes mort le 16 novembre 1843. Répondez, qui êtes-vous?*

R. — *Franck Sabine.*

Q. — *Ou êtes-vous mort?*

R. — *A Saint-Louis.*

Q. — *Quand êtes-vous mort?*

R. — *14 septembre 1847.*

Q. — *Quelle était votre profession à Saint-Louis?*

R. — *Banquier.*

Q. — *Combien de mille dollars valiez-vous?*

R. — 750 000.

Une semaine après :

Q. — *Qui écrit?*

R. — *Bart Laton.*

Q. — *Où avez-vous vécu?*

R. — *Chicago.*

Q. — *Quand êtes-vous né?*

R. — 1845.

Q. — *Quel âge avez-vous?*

R. — *Cinquante ans.*

Q. — *Où êtes-vous maintenant?*

R. — *Ici.*

Q. — *Mais je ne vous vois pas.*

R. — *Esprit.*

Q. — *Bien, mais où êtes-vous comme esprit?*

R. — *Dans moi, dans l'écrivain.*

Q. — *Multipliez 23 par 22.*

R. — 3546.

Q. — *C'est faux. Comment expliquez-vous votre réponse?*

R. — *Deviné.*

Q. — *Maintenant, l'autre jour, vous avez répondu que vous étiez quelqu'un d'autre. Qui êtes-vous ?*

R. — *Stephen Langdon.*

Q. — *De quel pays?*

R. — *Saint-Louis.*

Q. — *Quand êtes-vous mort ?*

R. — 1846.

La question de l'opérateur avait pour but de donner une suggestion que le sujet a très naïvement acceptée. On a vu, du reste, qu'il avait accepté aussi un autre nom, celui de Frank Sabine. Ce personnage qui guide l'écriture de la main est donc très suggestible.

Q. — *Quelle est votre profession ?*

R. — *Banquier.*

Q. — *Mais qui s'appelait Frank Sabine ?*

R. — *Je me suis trompé. Son nom était Frank Sabine.*

Q. — *Je voudrais savoir comment vous avez pris le nom de Laton.*

R. — *C'est le nom de mon père.*

Q. — *Mais d'où est venu ce nom de Laton? Comment Henry W. l'a-t-il appris ?*

R. — *Pas Henry W., mais mon père.*

Q. — *Mais expliquez-nous comment vous en êtes venu à écrire le nom de Laton ?*

R. — *Je suis un esprit !* (Cette réponse est écrite en appuyant fortement le crayon.)

Q. — *Quelle est votre relation avec Henry W. ?*

R. — *Je suis un esprit, et je contrôle Henry W.*

Q. — *Parmi tous les esprits, pourquoi est-ce vous qui contrôlez Henry W. ?*

R. — *J'étais près quand il commença à se développer.*

Deux ans après :

Q. — *Qui êtes-vous?*

R. — *Bart Lagton.* (L'orthographe a changé.)

Q. — *Qu'avez-vous à nous dire ?*

R. — *Heureux de vous voir !*

Q. — *Quand avez-vous déjà écrit pour nous? Donnez l'année, le mois et le jour.*

R. — *Je ne sais.*

Q. — *Quel mois?*

R. — *Je ne sais. En avril, je me souviens.* (C'était en juin.)

Q. — *Parlez-nous davantage de vous.*

R. — *J'ai vécu à Chicago.*

Q. — *Y vivez-vous encore?*

R. — *Maintenant je suis ici.*

Q. — *Combien de temps avez-vous vécu à Chicago?*

R. — *Vingt ans.*

Q. — *Pourquoi êtes-vous parti?*

R. — *Ce n'est pas votre affaire.*

Q. — *Qui était StephenLangdon ?*

R. — *Un ami de Chicago.*

Q. — *Avez-vous écrit : Un ami de Chicago?*

R. — *Ne pouvez-vous pas le lire?*

Une autre fois, on a cherché à mettre Laton en colère :

Q. — *Qui écrit ?*

R. — *Bart Lagton.*

Q. — *Bonjour, monsieur Laton. Heureux de vous voir. Je voudrais mieux faire votre connaissance.*

R. — *Je n'y tiens pas.*

Q. — *Maintenant, monsieur Laton, voulez-vous nous donner une communication.*

R. — *De qui?*

Q. — *Mais de vous-même.*

R. — *Je veux bien.*

Q. — *De qui pourriez-vous nous donner une communication?*

R. — *Qui connaissez-vous?*

Q. — *J'ai beaucoup d'amis. Êtes-vous en communication avec mes amis?*

R. — *George White.*

De toutes les réponses de Laton, celle-ci est la seule qui dénote ce que l'auteur appelle une faculté d'intuition. M. Patrick a eu un oncle de ce nom, mort dans la guerre civile et

dont il porte le nom mêlé au sien de la manière suivante : George-Thomas-White Patrick. Henry W. ignorait ce fait, quoiqu'il ait eu l'occasion de voir le nom de M. Patrick écrit en détail : interrogé sur George White, Laton fit une foule d'erreurs sur son genre de mort, la date de sa mort, etc.

Q. — *Quelle était l'occupation de M. Laton à Chicago ?*

R. — *Charpentier.*

Q. — *Il y a deux ans, vous m'avez dit qu'il était un professeur.*

R. — *Eh bien, il — moi j'avais l'habitude d'enseigner.*

Q. — *Dansez-vous ?*

R. — *Nous ne dansons plus quand nous avons quitté la terre.*

Q. — *Pourquoi ?*

R. — *Vous ne pouvez pas comprendre; nous ne sommes plus que partiellement matériels.*

Q. — *Quand vous êtes à écrire, comme en ce moment, que fait la partie de vous-même qui n'est pas matérielle?*

R. — *Elle est quelque part ou nulle part.*

Q. — *Montez-vous à bicyclette ?*

R. — *Seulement par l'intermédiaire de Henry W.*

Q. — *Il y a deux ans, vous écriviez votre nom : Laton. Comment rendez-vous compte de ce changement d'orthographe ?*

R. — *Trop de Latons : c'est mieux comme le dernier.*

Q. — *Vous êtes un effronté simulateur. Qu'avez-vous à répondre à cela ?*

R. — *Taisez-vous, pauvre vieil idiot. Croyez-vous que je suis obligé de répondre exactement à toutes vos damnées questions ? Je puis mentir toutes les fois que cela peut me plaire.*

Divers autres essais furent faits pour savoir si ce Laton avait quelque pouvoir télépathique; mais on ne put rien obtenir.

Résumons, d'après les conversations précédentes, la psychologie de ce personnage qui s'est donné le nom de Laton. Ce personnage s'est développé, défini et caractérisé sous l'influence des questions adressées par Patrick, et il s'est développé, remarquons-le bien, à l'insu de Henry W., qui ne sait de lui que ce qu'il a pu apprendre quand on lui a permis de

relire quelques échantillons d'écriture automatique. Si surprenant que ce fait puisse paraître, il faut cependant l'admettre comme absolument réel, car il est surabondamment prouvé. Ce personnage secondaire, subconscient, existe donc, et, chose curieuse, il présente un certain nombre de caractères qu'on reconnaît à presque toutes les incarnations du même genre. D'abord, il est très suggestible; on a vu avec quelle facilité Patrick l'a débaptisé et lui a imposé le nom de Frank Sabine; ensuite, ce personnage est au courant de tout ce qui s'est dit et fait pendant que Henry W. était hypnotisé. Nous avons rapporté plus haut que Henry W. a été hypnotisé par Patrick et ne se rappelait pas au réveil les divers incidents de son sommeil; cet oubli au réveil n'existe point pour Laton. Ce fait important, qui a été constaté pour la première fois par Gurney, jette quelque jour sur la nature de ces personnages qui s'expriment par l'écriture automatique; il y a un lien entre les manifestations spirites de la veille, et les séances d'hypnotisme, plus qu'un lien, une continuité, et c'est la mémoire qui prouve cette continuité. Patrick insiste aussi, avec raison, sur le caractère vulgaire des réponses, sur la pauvreté d'imagination et de raisonnement qu'elles nous montrent, sur le manque d'attention et d'effort. Laton étant incapable même de faire une opération correcte d'arithmétique. Autres faits curieux à relever : les prétentions de Laton, son ton emphatique, ses efforts ridicules pour donner des réponses profondes, et la grossièreté de ses expressions quand on le taquine ou qu'on le met en colère. Tout cela indique un pauvre esprit. Mais ce pauvre esprit paraît avoir de temps en temps un rudiment de belles et brillantes facultés intuitives; il semble connaître des choses que Henry W. ignore et n'a pas pu apprendre. Patrick a étudié de près ce côté de la question, il a fait des enquêtes pour vérifier avec le plus grand soin les affirmations de Laton. Le plus souvent, ces affirmations se sont trouvées erronées; mais parfois il y a eu quelque chose qui semble dépasser les moyens ordinaires de connaissance. Patrick ne cherche point à expliquer cette faculté d'intuition, mais il pense qu'on ne peut la nier complètement, car on la retrouve dans beaucoup d'observa-

tions analogues et elle est comme un trait de caractère du personnage qui se manifeste par l'écriture automatique. L'opinion de Patrick paraît être que cette faculté d'intuition est une faculté naturelle, perdue par l'homme civilisé, comme cette acuité des sens qu'on observe encore, paraît-il, chez les sauvages. Enfin, cette obsession qu'a eue le personnage subconscient de se considérer comme un esprit, comme l'esprit d'un individu ayant vécu autrefois, comment faut-il la comprendre ? Il est à supposer que la manière dont les questions ont été posées explique un peu ce résultat. On a demandé : « Qui êtes-vous ? » ce qui suggère un dédoublement de la personnalité, car il est facile de comprendre que cette demande appelait comme réponse un nom autre que celui de Henry W. La question suivante : « Êtes-vous vivant ou mort ? » suggère aussi, probablement, l'idée d'une personne morte, mais vivant encore sous forme d'esprit. Il eût été curieux d'employer d'autres interrogations; au lieu de dire : « Qui êtes-vous ? », on aurait pu dire : « Écrivez votre nom. » Si le nom écrit avait été, même dans ce cas, Bart Laton, on aurait pu exprimer de la surprise que ce nom ne fût pas celui de Henry, et on aurait ainsi évité toute allusion même éloignée à l'hypothèse de l'esprit. Ces réflexions sont de Patrick, et elles nous paraissent très judicieuses. Nous pensons que comme Henry W. avait lu des livres sur le spiritisme, il devait probablement connaître la théorie des esprits s'incarnant, et il est probable que ce sont ces notions antérieurement acquises qui, pour une bonne part, ont opéré la suggestion de l'esprit.

Ce qu'il y a d'essentiel dans les observations et expériences de ce genre, c'est le fait même de la division de conscience; le reste est une affaire d'orientation des idées et varie avec les croyances des individus, avec les récits qu'ils entendent faire, avec les opinions courantes ; dans nos sociétés modernes, la division de conscience conduira à la désincarnation ou à la réincarnation de l'esprit des morts; dans les couvents du moyen âge, ce seront les démons qui viendront agiter les corps des malheureuses religieuses; ailleurs encore — et c'est là un des faits les plus surprenants qu'on puisse ima-

giner — cette division de conscience devient un instrument de travail pour une œuvre littéraire : c'est un phénomène naturel que l'auteur cultive et dirige.

Le cas de Patrick est un peu passif; son sujet ne se livre à l'écriture automatique que dans les séances dont nous venons de transcrire le récit; en dehors de ces séances le personnage secondaire ne paraît pas, il n'agit pas, il fait le mort. Aussi ne peut-on pas, avec ce seul exemple, se faire une idée juste du rôle que le personnage secondaire peut remplir. Je crois utile de reproduire ici une observation que Flournoy vient de publier tout récemment; elle complète la précédente[1].

« M. Michel Til, quarante-huit ans. Professeur de comptabilité dans divers établissements d'instruction. Tempérament sanguin, excellente santé. Caractère expansif et plein de bonhomie. Il y a quelques mois, sous l'influence d'amis spirites. il s'essaye à l'écriture automatique, un vendredi, et obtient des spirales, des majuscules, enfin des phrases de lettres bâtardes, très différentes de son écriture ordinaire, et agrémentées d'ornements tout à fait étrangers à ses habitudes. Il continue avec succès le samedi et le dimanche matin. Ayant encore recommencé le dimanche soir, sur la sollicitation de sa famille, l'esprit écrivant par sa main donne beaucoup de réponses imprévues et fort drôles aux questions posées, mais le résultat en fut une nuit troublé par un développement inattendu de l'automatisme verbal, sous forme auditive et graphomotrice, comme en témoigne son récit :

« Les impressions si fortes pour moi de cette soirée prirent bientôt le caractère d'une obsession inquiétante. Lorsque je me couchai, je fis les plus grands efforts pour m'endormir, mais en vain; j'entendais une voix intérieure qui me parlait, me faisant les plus belles protestations d'amitié, me flattant et me faisant entrevoir des destinées magnifiques, etc. Dans l'état de surexcitation où j'étais, je me laissais bercer de ces douces illusions... Puis l'idée me vint qu'il me suffirait de placer mon doigt sur le mur pour qu'il remplît l'office d'un crayon; effectivement, mon doigt, placé contre le mur, com-

1. *Revue philosophique*, février 1899.

mença à tracer dans l'ombre des phrases, des réponses, des exhortations que je lisais en suivant les contours que mon doigt exécutait contre le mur. *Michel*, me faisait écrire l'esprit, *tes destinées sont bénies, je serai ton guide et ton soutien*, etc. Toujours cette écriture bâtarde avec enroulements qui affectaient les formes les plus bizarres. Vingt fois je voulus m'endormir; inutile... ce n'est que vers le matin que je réussis à prendre quelques instants de repos. »

« Cette obsession le poursuit pendant la matinée du lundi en allant à ses diverses leçons : « Sur tout le parcours du tramway, l'esprit continuant à m'obséder me faisait écrire sur ma serviette, sur la banquette du tram, dans la poche même de mon pardessus, des phrases, des conseils, des maximes, etc. Je faisais de vrais efforts pour que les personnes qui m'entouraient ne pussent s'apercevoir du trouble dans lequel j'étais, car je ne vivais plus pour ainsi dire pour le monde réel, et j'étais complètement absorbé dans l'intimité de la Force qui s'était emparée de moi. »

« Une personne spirite de sa connaissance, qu'il rencontra et mit au courant de son état, l'engagea à lutter contre l'esprit léger et mauvais dont il était le jouet. Mais il n'eut pas la sagesse de suivre ce conseil; aussitôt terminé son repas de midi, il reprit le crayon, qui après diverses insinuations vagues contre son fils Édouard, employé dans un bureau d'affaires, finit par catégoriser l'accusation suivante : *Édouard a pris des cigarettes dans la boîte de son patron M. X..., celui-ci s'en est aperçu, et dans son ressentiment lui a adressé une lettre de remerciement, en l'avertissant qu'il serait remplacé très prochainement; mais déjà Édouard et son ami B... l'ont arrangé de la belle façon dans une vermineuse* (sic) *épître orale.*

« On conçoit dans quelle angoisse M. Til alla donner ses leçons de l'après-midi, pendant lesquelles il fut de nouveau en butte à divers automatismes graphomoteurs qui, entre autres, lui ordonnaient d'aller voir au plus vite le patron de son fils. Il y courut dès qu'il fut libre. Le chef de bureau auquel il s'adressa tout d'abord, en l'absence du patron, ne lui donna que de bons renseignements sur le jeune homme, mais l'obsession accusatrice ne se tint pas pour battue, car tandis

qu'il écoutait avec attention ces témoignages favorables « mon doigt, dit-il, appuyé sur la table se mit à tracer avec tous les enroulements habituels et qui me paraissaient en ce moment ne devoir jamais finir : *Je suis navré de la duplicité de cet homme*. Enfin cette terrible phrase est achevée ; j'avoue que je ne savais plus que croire ; me trompait-on? Ce chef de bureau avait un air bien franc, et quel intérêt aurait-il eu à me cacher la vérité? Il y avait là un mystère qu'il me fallait absolument éclaircir... »

« Le patron, M. X..., rentra heureusement sur ces entrefaites, et il ne fallut pas moins que sa parole décisive pour rassurer le pauvre père et amener le malin esprit à résipiscence : « M. X... me reçut très cordialement et me confirma en tous points les renseignements donnés par le chef de bureau, il y ajouta même quelques paroles des plus aimables à l'égard de mon fils... Pendant qu'il parlait, ma main, sollicitée, écrivait sur le bureau, toujours avec cette même lenteur exigée par les enroulements qui accompagnaient les lettres : *Je t'ai trompé, Michel, pardonne-moi.* Enfin ! quel soulagement ! mais aussi, le dirai-je, quelle déception ! Comment! cet esprit qui m'avait paru si bienveillant, que dans ma candeur j'avais pris pour mon guide, pour ma conscience même, me trompait pareillement ! C'était indigne ! »

« M. Til résolut alors de bannir ce méchant esprit en ne s'inquiétant plus de lui. Il eut toutefois à subir plus d'un retour offensif de cet automatisme (mais ne portant plus sur des faits vérifiables) avant d'en être délivré. Il s'est mis depuis lors à écrire des communications d'un ordre plus relevé, des réflexions religieuses et morales. Ce changement de contenu s'est accompagné, comme c'est souvent le cas, d'un changement dans la forme psychologique des messages : ils lui viennent actuellement en images auditives et d'articulation, et sa main ne fait qu'écrire ce qui lui est dicté par cette parole intérieure. Mais cette médiumité lui paraît moins probante, et il se méfie que tout cela ne jaillisse de son propre fonds. Au contraire, le caractère absolument mécanique de ses automatismes graphomoteurs du début, dont il ne comprenait la signification qu'en suivant les mouvements de ses

doigts (par la vue ou la sensibilité kinesthétique), au fur et à mesure de leur exécution involontaire, lui semblait une parfaite garantie de leur origine étrangère. Aussi reste-t-il persuadé qu'il a été la victime momentanée d'un mauvais génie indépendant de lui; il trouve à cet épisode pénible de sa vie l'excellent côté qu'il a raffermi ses convictions religieuses, en lui faisant comme toucher du doigt la réalité du monde des esprits et l'indépendance de l'âme. »

M. Flournoy commentant cett observation remarque :

« Toute l'aventure s'explique de la façon la plus simple, au point de vue psychologique, si on la rapproche des deux incidents suivants qui renferment à mes yeux la clef de l'affaire.

« 1° A ce que M. Til m'a raconté lui-même, sans paraître d'ailleurs en comprendre l'importance, il avait remarqué, deux ou trois semaines avant son accès de spiritisme, que son fils fumait beaucoup de cigarettes, et il lui en avait fait l'observation. Le jeune garçon s'excusa en disant que ses camarades du bureau en faisaient autant, à l'exemple du patron lui-même, qui était un enragé fumeur et laissait même traîner ses cigarettes partout, en sorte que rien ne serait plus facile que de s'en servir si l'on voulait. Cette explication ne laissa pas que d'inquiéter un peu M. Til, qui est la probité en personne, et qui se rappelle avoir pensé tout bas : Pourvu que mon fils n'aille pas commettre cette indélicatesse !

« 2° Un second point, que m'a par hasard revélé Mme Til au cours d'une conversation, et que son mari m'a confirmé ensuite, c'est que le lundi en question, en allant de bonne heure à ses leçons, M. Til rencontra un de ses amis qui lui dit : « A propos, est-ce que ton fils quitte le bureau de M. X... ? Je viens, en effet, d'apprendre qu'il cherche un employé. » (Il cherchait en réalité un surnuméraire.) M. Til, qui n'en savait rien, en demeura perplexe et se demanda si M. X... serait mécontent de son fils et songerait à le remplacer. En rentrant à midi chez lui, il raconta la chose à sa femme, mais sans en parler à son fils. C'est une heure plus tard qu'arriva le message calomniateur.

« Au total, la série de ses messages ne fait qu'exprimer — avec la mise en scène et l'exagération dramatique que

prennent les choses dans les cas où l'imagination peut se donner libre carrière (rêves, idées fixes, délires, états hypnoïdes de tout genre) — la succession parfaitement naturelle et normale des sentiments et tendances qui devaient agiter M. Til en cette occasion. Les vagues insinuations, puis l'accusation catégorique du vol et l'ordre d'aller voir le patron, correspondent aux soupçons d'abord indécis, puis prenant corps sur un souvenir concret, et aboutissant à la nécessité de tirer la chose au clair. L'entêtement avec lequel l'automatisme graphique répondait par une accusation de duplicité aux bons témoignages du chef de bureau trahit clairement cette arrière-pensée de défiance et d'incrédulité qui nous empêche de nous abandonner sans réserve aux nouvelles les plus rassurantes, tant qu'elles ne sont point encore absolument confirmées. Enfin, quand le patron en personne a calmé M. Til, le regret subconscient d'avoir cédé à ses inquiétudes sans fondement sérieux, trouve son expression dans les excuses de l'esprit farceur : le *je t'ai trompé*, *pardonne-moi*, de ce dernier, est bien l'équivalent, dans le dédoublement médiumique, de ce que nous penserions tous en pareille circonstance : « Je me suis trompé et je ne me pardonne pas d'avoir été aussi soupçonneux. »

On se demandera peut-être comment il est possible de trouver chez un individu normal des signes de cette divisibilité de conscience. Cette recherche intéresse peu les spirites et la généralité des hypnotiseurs, qui se contentent d'étudier les cas brillants et complets. Je crois bien être le premier qui ait fait une étude suivie de cette question [1], et j'ai été fort aise de voir que mes premières études, qui datent d'une dizaine d'années, ont été reprises, contrôlées dans des laboratoires américains par Solomons et Stein, qui du reste ont négligé de me citer. Il est bien certain que si on se contente de mettre un crayon dans la main d'une personne, et de lui faire lire attentivement un livre, puis de lui adresser une question, comme le faisait Patrick, de deux choses l'une : ou bien la personne n'en-

1. Mes études ont d'abord paru dans le *Mind*, et je les ai ensuite résumées dans mon livre sur *les Altérations de la personnalité*.

tendra pas et son crayon restera immobile, ou bien la personne entendra la question et répondra elle-même de vive voix. Voilà ce qui se produit le plus souvent. Il faut que le phénomène de l'écriture automatique soit déjà un peu développé pour apparaître dès la première heure, au premier appel, comme chez Henry W. Quand on a affaire à des individus normaux, il est nécessaire de prendre plus de détours; on ne peut songer à des procédés directs qui, lorsqu'ils ne réussissent pas, ont l'inconvénient de couvrir l'opérateur de confusion.

Voici la méthode que je préconise : elle est lente, et exige un peu de patience; c'est son principal inconvénient.

On s'assied à côté du sujet, devant une table; on le prie de s'abstraire dans une lecture intéressante, ou dans un calcul mental compliqué et surtout de distraire son attention, d'abandonner sa main, et de ne pas s'occuper de ce qu'on va faire avec cette main. La main tient un crayon : elle est cachée au sujet par un écran. On s'empare donc de cette main, sans brusquerie, par des mouvements doux, et on imprime à la main et au crayon un mouvement quelconque, par exemple, on fait dessiner des barres, des boucles, marquer des petits points. Au premier essai, l'expérimentateur avisé s'aperçoit à qui il a affaire; certains sujets raidissent la main, elle est comme en bois, elle résiste à tous les efforts; et quoiqu'on recommande au sujet de se laisser aller, de ne pas penser à sa main, celle-ci n'obéit point aux mouvements qu'on lui imprime. D'ordinaire, ces sujets-là sont peu éducables. Un autre obstacle vient s'opposer fréquemment à la continuation de l'expérience; il y a des personnes qui, lorsqu'on prend leur main, ne peuvent pas continuer à lire; malgré elles, leur attention quitte le livre, se porte sur ce qu'elles ressentent dans la main. Les meilleurs sujets sont ceux dont la main docile exécute avec intelligence tous les mouvements qu'on imprime. Il y a là une sensation particulière qui apprend à l'opérateur que l'expérience aura du succès. De plus, pour empêcher le sujet de trop s'occuper de sa main, j'use souvent d'un artifice très simple, qui produit une distraction plus forte qu'une conversation avec un tiers, une lecture intéres-

sante ou un calcul compliqué. Cet artifice consiste à faire croire au sujet que sa main restera, pendant toute l'expérience, continuellement inerte et passive, et que c'est l'expérimentateur qui, de temps en temps, pour les besoins d'une expérience qu'on n'explique pas, imprime à la main un mouvement. Cela suffit pour tranquilliser le sujet qui, dès lors, abandonne sa main sans résistance, s'en désintéresse, et se trouve dans des conditions mentales excellentes pour que sa conscience se divise.

Au bout de quelque temps, la distraction devenant plus continue et plus profonde, voici les signes qu'on peut relever.

C'est d'abord l'anesthésie par distraction. La personne distraite n'est point devenue absolument insensible comme une hystérique distraite, dont on peut traverser la peau ou lever le bras sans qu'elle s'en aperçoive; sa sensibilité n'est pas détruite, mais la finesse de certaines de ses perceptions est bien diminuée. Il est difficile, du reste, d'explorer cette sensibilité à un degré aussi faible de distraction.

Ce qui est le plus facile à provoquer, ce sont les mouvements passifs de répétition. Le crayon étant placé entre les doigts du sujet, qui est prié de le tenir comme s'il voulait écrire, on dirige la main et on lui fait exécuter un mouvement uniforme, choisissant celui qu'elle exécute avec le plus de facilité, des hachures, des boucles ou des petits points. Après avoir communiqué ce mouvement pendant quelques minutes, on abandonne doucement la main à elle-même, ou on reste en contact avec elle, pour que la personne ne s'aperçoive de rien; mais on cesse d'exercer une action directrice sur les mouvements. La main, abandonnée à elle-même, fait quelques légers mouvements. On reprend l'expérience d'entraînement, on la répète avec patience pendant plusieurs minutes; le mouvement de répétition se perfectionne; au bout de quatre séances, j'ai vu chez une jeune fille la répétition si nette, que la main ne traça pas moins de quatre-vingts boucles sans s'arrêter; puis la personne eut un mouvement brusque et secoua ses épaules en disant : « Il me semble que j'allais m'endormir ! »

La présence de ces mouvements subconscients de répéti-

tion nous apprend qu'il y a là un personnage inconscient, que l'expérience vient de dégager; mais il est clair que ce personnage est loin d'avoir le même développement que Bart Laton. La peine qu'on éprouve à lui faire répéter des mouvements en est la preuve. L'expérimentateur ne peut imprimer des mouvements au hasard; il est obligé de choisir ceux qui réussissent le mieux. En général, ceux qu'on peut exécuter d'un seul trait, sans changement de direction et sans arrêt, se répètent assez bien.

Les mouvements graphiques, par suite de leur délicatesse, attirent moins l'attention du sujet que des mouvements de flexion et d'extension des membres; ceux-ci, cependant, peuvent être répétés par l'inconscient, et à ce propos, il est curieux de remarquer que la flexion du poignet se répète mieux que la flexion isolée d'un doigt.

Le caractère tout à fait rudimentaire de cet inconscient est bien marqué par la facilité avec laquelle on lui donne certaines habitudes. Lorsqu'on fait écrire plusieurs fois des boucles, la main s'accoutume à ce mouvement, et le reproduit à tort et à travers; car si on veut ensuite lui faire tracer des hachures, les mouvements se déforment bien vite et se changent en boucles. La mémoire de cet inconscient est si peu étendue qu'il n'est même pas capable de conserver le souvenir de plusieurs espèces de mouvements.

L'inconscient n'a pas seulement de la mémoire, il peut encore recevoir et exécuter quelques suggestions qui sont, il est vrai, d'un ordre absolument élémentaire. Ces suggestions peuvent être données au moyen du toucher. Avec une simple pression, on agit sur la main, et on la fait mouvoir dans toutes les directions. Ce n'est point une impulsion mécanique, c'est bien une suggestion tactile. Si, avec une pression, on fait mouvoir la main, une autre pression, tout aussi légère, l'arrête, l'immobilise; une autre pression, d'un genre un peu différent, la fait écrire. Il est difficile de dire la différence de ces pressions; mais l'expérimentateur, en le faisant, a une certaine intention, et cette intention est souvent comprise avec beaucoup de finesse par la main en expérience. Rien n'est plus curieux que cette sorte d'hypnotisation partielle;

la personne croit être et se trouve, en effet, complètement éveillée et en possession d'elle-même, tandis que sa main obéit docilement aux ordres mécaniques de l'expérimentateur.

Une autre manifestation de l'écriture automatique, plus connue que les précédentes, car on en fait un jeu de société, consiste à prier la personne de penser à son nom, son âge, son pays, un mot quelconque, puis on prend sa main, comme il a été décrit ci-dessus, et cette main, à l'insu de la personne, écrit le nom pensé; en général, quand on fait cette expérience dans un salon, on déclare à la personne qu'on va deviner sa pensée, quoiqu'en réalité ce soit la personne elle-même qui l'écrive. A ce genre d'expérience se rattachent les différents exercices de prestidigitateurs et d'hypnotiseurs qui devinent les secrets, se font conduire vers l'endroit où un objet est caché, et ainsi de suite. Ce sont des expériences qui, pour réussir, ont besoin d'un opérateur très habile.

Voilà à peu près tous les phénomènes de division de conscience que j'ai réussi à provoquer, en étudiant l'écriture automatique chez cinq personnes (femmes), jouissant d'une bonne santé; ces personnes ont été étudiées chacune pendant deux séances d'une demi-heure au plus; une seule l'a été pendant quatre séances; c'est très peu pour la culture des phénomènes de double conscience, qui demandent beaucoup de temps et de patience; mais notre but était précisément de savoir ce qu'on pouvait observer après un minimum d'entraînement.

Depuis la publication de mes recherches, deux autres auteurs, Solomons et Stein[1], se sont engagés exactement dans la même voie pour rechercher ce qu'on obtiendrait sur des sujets sains en poussant l'entraînement aussi loin que possible. Je reproduis ici l'analyse très détaillée que j'en ai donnée antérieurement.

Le but des auteurs a été de chercher à développer l'automatisme de la vie normale jusqu'à son maximum de complexité. Ils se sont pris comme sujets; ils se disent d'excel-

1. *Normal Motor Automatism*. Psychol. Rev., sept. 1896, 492-512.

lente santé. Leurs expériences se groupent sous quatre chefs : 1° tendance générale au mouvement, sans impulsion motrice consciente; 2° tendance d'une idée à se dépenser en mouvement, involontairement et inconsciemment; 3° tendance d'un courant sensoriel à se dépenser en réaction motrice inconsciente; 4° travail inconscient de la mémoire et de l'invention.

1° La main est mise sur une planchette analogues à celle des spirites (c'est une planche glissant sur des billes de métal et armée d'un crayon; on met la planchette sur une table, sur du papier, et le crayon écrit tous ses mouvements). L'esprit du sujet est occupé à lire une histoire intéressante. Dans ces conditions, il se produit facilement, quand le sujet a pris l'habitude de ne pas surveiller sa main, des mouvements spontanés, qui dérivent d'ordinaire de stimuli produits par une position fatigante; en outre, des excitations extérieures (par exemple si on remue la planchette) produisent dans la main des mouvements de divers sens, dont on peut provoquer la répétition, et qui alors se continuent assez longtemps. La distraction de l'attention est une condition importante; mais il ne faut pas que l'histoire lue pour distraire soit trop émouvante, car cette émotion peut produire des mouvements réflexes ou une tension musculaire qui nuisent aux mouvements inconscients.

2° Le sujet lit à haute voix en tenant un crayon à la main; parfois il écrit un mot qu'il lit, surtout lorsque ce mot est court; les mots longs sont seulement commencés; cette écriture se fait souvent sans que le sujet le sache.

3° Le sujet lit à haute voix, et écrit les mots que pendant sa lecture une personne lui dicte à voix basse. A ces expériences on n'arrive qu'après beaucoup d'entraînement. Au début, c'est très pénible; on s'arrête de lire dès qu'on entend un mot. Il faut apprendre à retenir son attention sur la lecture. On arrive bientôt à continuer la lecture sans l'interrompre, même quand il y a des dictées de 15 ou 20 secondes : l'écriture devient inconsciente. La lecture inconsciente se fait plus facilement; le sujet lit un livre qui ne présente aucun intérêt, et pendant ce temps on lui raconte une histoire très intéressante; quand l'expérience est bien en train,

il peut lire même une page entière, sans en avoir conscience et sans rien se rappeler; la lecture ne manque pas entièrement d'expression, mais elle est monotone; elle contient des erreurs, des substitutions de mots. La lecture est bonne surtout quand elle roule sur des sujets familiers.

4° Ici les expériences sont plus difficiles et n'ont réussi que parce que les sujets étaient bien exercés par les expériences précédentes. D'abord, ils ont fait de l'écriture automatique spontanée; par exemple, en lisant, leur main écrivait; puis, ils ont même pu se dispenser de lire pour détourner l'attention; chez l'un des sujets, miss Stein, la distraction était suffisante quand elle lisait les mots que sa main venait d'écrire quelque temps auparavant; l'écriture spontanée de la main était involontaire, inconsciente; les paroles écrites étaient parfois dénuées de sens; il y avait surtout des répétitions de mots et de phrases. Les auteurs ont pu également, par la même méthode, reproduire inconsciemment des passages qu'ils savaient par cœur, mais n'avaient jamais écrits. La condition essentielle de toute cette activité automatique est une distraction de l'attention obtenue volontairement; il ne faut pas cependant que l'attention distraite soit sollicitée avec trop de force; si, par exemple, on relit un passage d'une histoire qu'on n'avait pas compris d'abord, et qui est nécessaire pour l'intelligence du reste, alors, sous l'influence de ce surcroît d'attention, toute l'activité automatique est suspendue.

Ces expériences ne diffèrent nullement de celles que j'ai publiées moi-même il y a plusieurs années dans le *Mind* (je les ai résumées dans mes *Altérations de la personnalité*); elles sont seulement un peu plus complexes, ce qui tient à ce que les deux auteurs se sont longuement entraînés; ainsi, ils ont pu avoir de l'écriture automatique spontanée, ce que je n'ai pu faire sur mes sujets. Mais la nouveauté de leur étude ne doit pas être cherchée là; elle consiste plutôt en ce qu'étant psychologues, ils ont pu analyser de très près ce qui se passait dans leur conscience pendant les expériences; c'est cette auto-analyse qui donne un très grand intérêt à leurs études. Nous allons rendre compte des observations qu'ils ont faites.

Tout d'abord, ils ont eu souvent le sentiment, quand ils ont eu l'occasion de percevoir leur activité automatique, que cette activité a un caractère *extra-personnel*, c'est-à-dire leur est étrangère. Ainsi, s'ils s'aperçoivent que, pendant une lecture, leur main fait remuer la planchette, ce mouvement leur apparaît comme produit par une cause extérieure; ils n'en ont conscience que par les sensations qui accompagnent ce mouvement produit. Quand le sujet lit à haute voix, en écoutant une autre personne, le bruit de sa propre voix, s'il l'entend, lui paraît étranger.

C'est surtout dans l'expérience de l'écriture automatique sous dictée pendant une lecture consciente qu'on a pu se rendre compte du mécanisme de cette inconscience. L'écriture sous dictée comprend 4 éléments : 1° audition du mot dicté; 2° formation d'une impulsion motrice; 3° sensation d'effort; 4° sensation centripète, venant du bras, et avertissant que le mouvement graphique a été exécuté, et d'autre chose encore. Dans les expériences, on a vu se produire par degrés l'inconscience de l'opération entière. Ce qui devient d'abord inconscient, c'est le sentiment de l'effort. On entend le mot dicté, on a une idée d'écrire, et cela se trouve écrit; on n'a pas le sentiment de la difficulté, de « quelque chose d'accompli ». L'acte paraît encore volontaire. Ce sentiment de l'effort revient quand le bras se fatigue.

Le second degré est la disparition de l'impulsion motrice, l'écriture cesse de paraître volontaire. On entend le mot et on sait qu'on l'a écrit; c'est tout. L'écriture est consciente et devient cependant *extra-personnelle*. Le sentiment que l'écriture est *notre* écriture semble disparaître avec l'impulsion motrice. Parfois, le sujet gardait un élément de l'impulsion motrice, la représentation visuelle du mouvement à exécuter, et cependant, le mouvement lui paraissait étranger. Les auteurs pensent, — mais ils avancent cette hypothèse avec beaucoup de réserve, — qu'il y a dans une impulsion motrice la conscience d'un moteur centrifuge, et que c'est cette conscience qui est le fait capital, qui permet d'attribuer un acte à notre personnalité, ou qui le fait considérer comme étranger. L'inconscience peut faire des projets, et alors le sujet n'a

plus conscience d'entendre le mot dicté, ni conscience de l'avoir écrit. Mais ce n'est pas sur ce fondement que repose le sentiment de la personnalité, puisque le sujet peut entendre le mot, savoir qu'il l'a écrit, et cependant juger que le mouvement ne vient pas de lui.

Cette analyse curieuse, les auteurs l'ont poussée plus loin encore dans l'écriture automatique spontanée; ils ont vu qu'ils peuvent non seulement surveiller leur main, mais prévoir ce qu'elle doit écrire, et cependant, même dans ces conditions, le mouvement d'écriture reste étranger à la personne. Si réellement leur hypothèse est juste, si le sentiment de la personnalité repose sur la conscience de la décharge motrice, ce serait une solution tout à fait nouvelle et curieuse à un problème qui, jusqu'à présent, a été discuté très longuement[1].

Les résultats obtenus semblent montrer que l'automatisme normal, en se développant, peut devenir presque aussi complexe que la vie subconsciente des hystériques. C'était là le but proposé aux recherches, et les auteurs pensent l'avoir atteint. Ils remarquent que ce qui distingue ici l'hystérique du sujet normal, c'est que l'hystérique est distraite parce qu'elle ne *peut* pas faire autrement, tandis que le sujet normal réalise l'état de distraction parce qu'il le *veut* L'hystérie est donc bien, au moins en partie, une maladie de l'attention. A propos du rôle de l'attention dans ces phénomènes d'inconscience, signalons dans l'article trois observations curieuses, que les auteurs n'ont pas rapprochées, et dont ils n'ont peut-être pas vu la portée. Ces trois faits sont les suivants : 1° quand l'histoire qu'on lit pour se distraire devient très émouvante, les mouvements subconscients cessent : 2° ils cessent également, s'il faut faire un effort intellectuel considérable pour comprendre ce qu'on lit; 3° dans le cas où l'on écrit automatiquement sous la dictée, si la dictée se fait à voix très basse, exigeant un effort pour comprendre, la

1. Je renvoie sur ce point à mon étude sur *M. de Curel*, où l'on trouvera cette idée que la séparation des personnalités vient très probablement d'un phénomène d'inconscience portant sur une partie de processus psychologiques (*Année psych.*, I, p. 147).

conscience reparaît. Cela montre que l'état de division mental ne se maintient que si l'attention fournie n'atteint pas son maximum. Il y a lieu de rapprocher ces faits d'une observation ingénieuse de Mercier (*Année psychologique*, II, 889-890).

Tout récemment, G. Stein a publié dans *Psychological Review* (mai 1898) une étude sur la culture de l'automatisme moteur; cette étude a été faite avec un instrument imaginé par Delabarre pour l'enregistrement des mouvements inconscients[1]; on distrayait le sujet, puis on donnait une certaine impulsion à sa main, et on cherchait si le sujet continuait machinalement et sans s'en rendre compte le mouvement imprimé. C'est en somme mon expérience première; l'auteur a cherché sur combien de sujets elle réussissait, et il a constaté que ce nombre est très élevé, environ 36 sur 41 hommes et 46 sur 50 femmes. Par conséquent, l'épreuve peut servir de test pour la psychologie individuelle, du moment que les résultats qu'elle donne sont si fréquents.

Les expériences de Solomons et Stein forment une transition entre les nôtres et celles de Patrick; elles montrent leur continuité. Dans nos études, nous n'avons eu que de l'écriture automatique de répétition; Solomons et Stein ont obtenu, rien que par un traitement plus prolongé, un peu d'écriture automatique spontanée; et enfin, Patrick a obtenu très facilement, chez un sujet prédisposé, non seulement de l'écriture automatique spontanée, mais un système d'états de conscience se séparant de la personnalité principale et constituant une personnalité assez bien définie. Il n'est pas douteux que tous ces phénomènes diffèrent seulement en degrés.

Mon avis est que dans une étude complète sur la suggestibilité d'un individu, il faut faire une petite place à la recherche des premiers signes de la division de conscience. Pour ne pas perdre trop de temps, on pourrait procéder ainsi : après avoir mis un crayon dans la main du sujet, derrière l'écran, on recherchera s'il est possible d'obtenir, en cinq minutes d'essai, des mouvements passifs de répétition. Si ces

1. Je reviendrai ailleurs sur cet article.

mouvements sont nets, on recherchera s'il peut se produire, quand le sujet pense à son nom, de l'écriture spontanée; si celle-ci se produit encore, on cherchera si l'écriture peut répondre à des questions posées à demi-voix. Ce sont les trois degrés principaux de la division de conscience; mais chacun de ces degrés est susceptible de très nombreuses subdivisions. Je me contente, pour le moment, d'indiquer une méthode à suivre, sans entrer dans les détails; les expérimentateurs qui s'occuperont de ces recherches s'apercevront vite qu'il y a un grand avantage à avoir un fil conducteur. On demandera ensuite au sujet s'il est spirite, médium, s'il a reçu des communications, etc.

Il sera intéressant de savoir s'il existe quelques rapports entre la disposition à l'écriture automatique et la suggestibilité; nous supposons que ce rapport existe, car le personnage de l'écriture automatique est très suggestible, et ces divers phénomènes de subconscience et de division de conscience forment le fond de l'hypnotisme; mais, en somme, tout ceci n'a pas encore été étudié clairement sur des individus normaux, et on ne sait pas au juste quelle signification la psychologie individuelle doit attacher à l'écriture automatique.

La division de conscience peut s'exprimer par des manifestations autres que l'automatisme des mouvements; elle peut se produire de telle sorte que le sujet en ait la perception assez claire; dans ce cas, il n'est pas inutile de faire des expériences sur le sujet, mais le plus simple est de l'interroger et de lui demander une description aussi complète que possible des impressions qu'il a ressenties. Il est bien entendu que l'expérimentateur doit le mettre sur la voie, car les personnes qui ont éprouvé les phénomènes de ce genre ne se rendent pour ainsi dire jamais compte de leur nature. Voici à peu près dans quelles conditions une personne remarque de légers signes de division de conscience : elle a le sentiment que le monde extérieur est étrange; les objets qui l'entourent, quoique familiers, lui paraissent nouveaux, bizarres, indéfinissables; on les regarde d'un œil curieux comme si on ne les connaissait pas, mais en même temps on se rend bien compte que c'est une illusion. Parfois, les objets paraissent

éloignés. Cette impression d'étrangeté, on peut l'éprouver dans la perception de son propre corps; on se demande : « Est-ce là ma jambe? Je ne reconnais pas mes bras. Mon corps me paraît drôle. Est-ce moi qui suis assis en ce moment sur cette chaise? » etc., etc. Enfin, on éprouve aussi la même impression pour sa propre voix, et pour le sens des paroles qu'on vient de prononcer; après avoir parlé, prononcé à haute voix plusieurs phrases, par exemple dans un dîner, on écoute sa voix, le timbre en paraît changé, il semble que ce soit la voix d'un autre; de même, on reconnaît difficilement sa pensée dans les paroles que l'on a prononcées; on croirait que la phrase a été construite par une autre pensée et dite par une autre bouche. Krishaber, que Taine a longuement cité dans son *Intelligence*[1], a rapporté, sous le nom de névropathie cérébro-cardiaque, beaucoup d'exemples de ces phénomènes de dissociation; et cette année même Bernard Leroy vient de publier une utile monographie de l'illusion de fausse reconnaissance, et il ressort des documents que cet auteur a réunis, que l'illusion de fausse reconnaissance est souvent liée à des phénomènes légers de dédoublement de conscience.

A. BINET.

(*A suivre.*)

1. Voir le vol. 2, *in fine*, note sur les éléments et la formation de l'idée de moi.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

LA PHYSIQUE DE LA MAGIE

COMMUNICATION FAITE AU CONGRÈS INTERNATIONAL
DE
L'HISTOIRE DES SCIENCES EN 1900

PAR LE COLONEL DE ROCHAS

MESSIEURS,

Le sujet que j'ai l'honneur d'aborder devant vous a déjà été traité plusieurs fois devant des assemblées de savants.

Ce fut d'abord, il y a deux mille ans, dans les cours de la célèbre école d'Alexandrie, alors centre intellectuel du monde entier.

Les Grecs venus en Égypte à la suite d'Alexandre le Grand s'étaient fait initier en vainqueurs à ses sciences secrètes déjà plus de trente fois séculaires ; ils avaient employé leur clair génie à expliquer par des lois naturelles les prodiges que les prêtres accumulaient dans leurs temples pour frapper l'esprit des masses et dont la connaissance, venue de l'Orient, constituait la science des mages ou la *magie*.

Ici c'étaient des statues ou des sièges qui semblaient marcher seuls grâce à des roues cachées et mises en mouvement soit par l'écoulement convenablement calculé d'une certaine quantité de sable tombant d'un récipient supé-

rieur dans un récipient inférieur, soit par la détente d'un ressort. Là, c'étaient des portes qui s'ouvraient spontanément, des images de dieux, de déesses, d'animaux qui poussaient des cris ou répandaient des libations sous l'action de liquides déplacés au moyen de siphons et d'air comprimé.

L'ingénieur Héron avait réuni ses leçons dans une série de petits traités dont deux seulement, les *Automates* et les *Pneumatiques* nous sont parvenus [1].

Un autre savant alexandrin, le célèbre Euclide, nous a également laissé des traités d'optique et de catoptrique; mais, disciple du divin Platon qui ne voulait pas que la science s'abaissât aux applications usuelles, il s'est borné à exposer les propriétés géométriques des rayons lumineux et à donner les lois de la perspective, de la réfraction et de la réflexion.

Quinze siècles plus tard, la prise de Constantinople par Mahomet II fit affluer sur la terre hospitalière de l'Italie, les débris de l'antique civilisation grecque qui avaient échappé au feu et à la flamme des Turcs. Beaucoup de réfugiés byzantins trouvèrent des moyens d'existence dans la copie et la vente des manuscrits qu'ils avaient apportés avec eux et qui étaient restés jusqu'alors à peu près inconnus en Occident. On vit presque aussitôt, de tous côtés, en France, en Italie et en Allemagne, les savants rivaliser d'efforts pour associer leur nom à celui d'un ancien en le traduisant en latin, langue universelle des écoles à cette époque. De ce nombre fut Jean de Pène qui, tout jeune encore (il n'avait pas 30 ans) occupait, ici même, la chaire de mathématiques au collège de France nouvellement créé; son cours, interrompu au bout de deux ans par la

1. J'ai traduit, du grec en français, les traités de *Pneumatique* de Héron et de Philon. Ces deux traités, précédés de *Notions sommaires sur quelques parties des sciences physiques dans l'antiquité*, ont été publiés en 1882, chez Masson à Paris sous le titre : LA SCIENCE DES PHILOSOPHES ET L'ART DES THAUMATIQUES DANS L'ANTIQUITÉ. — Des extraits de ces mêmes traités et du traité des *Automates* de Héron ont été publiés, l'année suivante, chez le même éditeur, sous le titre : LES ORIGINES DE LA SCIENCE ET SES PREMIÈRES APPLICATIONS.

mort, porta exclusivement sur l'optique et la catoptrique d'Euclide, et la leçon d'ouverture, prononcée en 1556, fut consacrée à montrer comment ces sciences pouvaient servir à expliquer un certain nombre de faits réputés prodigieux [2]. En voici un extrait consacré aux fantômes.

« Je ne veux pas nier la présence et l'évocation des Génies, des Mânes, des Ombres, puisque les histoires profanes et les Saintes Écritures en offrent de nombreux exemples.

« Nous lisons dans les historiens qu'un psychagogue évoqua l'ombre de Pausanias que les Lacédémoniens avaient laissé mourir de faim dans le temple de Minerve, et que l'oracle leur enjoignit d'apaiser les mânes. Nous voyons pareillement dans Lucain qu'Erichtone, pythonisse thessalienne, évoqua une ombre qu'elle chargea d'annoncer la défaite de Pharsale à Sextus Pompée. L'historien Pausanias, dans ses Béotiques, rapporte avoir vu à Pionée, en Mysie, près du fleuve Caïcus, l'ombre de Pion fondateur de la ville sortir de son tombeau au moment où on lui offrit un sacrifice. L'histoire sacrée rapporte que les mânes de Samuel ont quitté la tombe à la voix de la pythonisse, afin que désormais on ne pût douter de la possibilité d'évoquer les ombres.

« Tout en faisant cette concession qu'on ne peut nier que les mânes et les génies ont été évoqués par des pythonisses et forcés d'apparaître, je dis en même temps que, grâce à la science extraordinaire de certaines personnes très habiles, on a vu un grand nombre d'apparitions que les ignorants seuls attribuent à des démons ; quelqu'un d'éclairé ne peut les attribuer qu'à des hommes versés dans l'optique et ne se laisse pas séduire par les promesses des magiciennes s'engageant à faire apparaître l'ombre d'un mort. Pour accomplir ce prodige elles se servent d'un miroir consacré par certaines formules avec lesquelles elles prétendent évoquer les mânes. Tout cela m'est suspect, et

1. Le texte grec et la traduction latine de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide ont été publiés pour la première fois, avec le discours de Jean de Pène qui leur sert de préface, en 1557, à Paris chez André Wechel.

je crois bien qu'il doit y avoir là-dessous quelque fourberie.

« La partie de l'optique que l'on appelle catoptrique, nous apprend, en effet, que l'on fait des miroirs qui, au lieu de retenir à leur surface l'image qui leur est présentée, la renvoient dans l'air. Vitellion a donné la composition de ces miroirs et, s'il plaît à Dieu, nous en reparlerons quand nous traiterons de la catoptrique. Qui empêche d'adroites friponnes d'abuser les yeux avec ce miroir, au point que l'on croie voir les âmes des morts évoquées du tombeau, tandis qu'on ne voit dans l'air que l'image d'un enfant ou d'une statue qu'elles ont soin de tenir cachée? Il est certain (quoique cela semble incroyable) que si vous placez un miroir de forme cylindrique dans une chambre fermée de tous côtés, et que si vous avez hors de cette chambre un masque, une statue ou tout autre objet disposé de telle manière que quelques-uns des rayons qu'il projette puissent passer à travers une légère fissure dans la fenêtre ou la porte de la chambre et venir frapper le miroir, l'image de cet objet qui est en dehors de la chambre est vue dans la chambre elle-même en suspension dans l'air. Pour peu que l'image réfléchie par le miroir soit déformée, combien elle apparaîtra terrible, excitant l'épouvante et l'horreur!

« Le miroir est suspendu par un fil très fin. Les magiciennes imposent un jeûne pour se préparer aux cérémonies qui conviennent à ces sortes de mystères; l'ignorant timoré qui les consulte et qui est loin de se douter de l'imposture sacrilège, obéit docilement. Quand le moment est arrivé, les prétendues magiciennes procèdent à leurs exorcismes et à leurs conjurations de manière à donner à la cérémonie, grâce à ces accessoires, un caractère plus imposant et plus divin. La personne qui consulte est placée dans l'endroit où arrive le rayon réfléchi, et elle voit, non dans le miroir mais dans l'air, le spectre légèrement agité parce que le miroir qui est suspendu est lui-même agité. Pleine d'horreur, elle voit dans l'air une image vaporeuse et livide qui semble venir à elle; saisie d'effroi, elle ne songe pas à pénétrer l'artifice, mais plutôt à fuir; et la pythonisse la

laisse partir. Alors, comme si elle se fût arrachée aux abîmes de l'enfer, cette personne dit à tout le monde qu'elle a vu les mânes et les âmes qui reviennent des enfers.

« Qui ne serait trompé par l'illusion que produit tout cet appareil? Qui résisterait à ces artifices? Nul certainement n'échapperait aux prestiges des Pythonisses, s'il n'était aidé de l'optique qui, jetant son irrésistible lumière, fait voir que la plupart des mânes n'ont aucune cause physique, mais sont de purs artifices imaginés par l'imposture. L'optique apprend à les tirer au clair, à les démasquer, à laisser de côté les vaines terreurs. Que peut craindre, en effet, celui à qui l'optique enseigne qu'il est facile de construire un miroir au moyen duquel on voit plusieurs images dansantes; qui comprend qu'on peut placer le miroir de telle façon que l'on observe ce qui se passe dans la rue et chez les voisins; qui sait qu'en se plaçant d'une certaine manière et en regardant un miroir concave, on ne voit que son œil; qui sait également qu'on peut, avec des miroirs plans, construire un miroir tel que si on regarde dans ce miroir on voit son image voler? En vérité, celui à qui on aura enseigné tout cela, ne reconnaîtra-t-il pas aisément la source des prestiges des magiciennes de Thessalie? Ne saura-t-il pas distinguer la véritable physique de la fausseté et de la fourberie? »

Au XVIIe siècle les découvertes relatives au magnétisme et à l'électricité provoquèrent des tentatives analogues, mais sous une autre forme : au lieu de se borner à expliquer les prodiges anciens, on chercha à en produire de nouveaux. De nombreuses sociétés se constituèrent pour subvenir aux frais des expériences et de la construction des appareils; la plus ancienne porta le nom d'*Académie des Secrets* et fut fondée à Naples, vers l'an 1600, sous les auspices du cardinal d'Este, protecteur de Porta, dont le livre sur la *Magie naturelle* eut un tel succès que les premières éditions, usées sous les doigts des lecteurs, sont

devenues introuvables. C'est à cette époque qu'on commença aussi à utiliser la vapeur d'eau comme moteur.

On voit que les investigations des savants se sont portées d'abord sur deux forces, la pesanteur et l'élasticité, qu'on trouve partout dans la nature et qu'on peut mettre en jeu de la manière la plus simple ; puis elles ont abordé la lumière dont les effets sont déjà plus subtils et elles ne se sont fixées que fort tard sur la chaleur et l'électricité dont la production nécessite l'intervention de l'industrie humaine.

C'est seulement au milieu du XVIIIe siècle que Mesmer appela l'attention des académies sur une force dont il était bien plus difficile encore de déterminer les lois, puisqu'elle ne se manifeste d'une façon suffisamment apparente que dans certains organismes humains et qu'elle est susceptible d'être influencée par la volonté non seulement de l'opérateur, mais peut-être aussi d'autres intelligences invisibles.

Mesmer qui était médecin et qui connaissait, par les traditions de certaines sociétés secrètes, la puissance de ses effets pour le bien comme pour le mal imposa à ses adeptes le serment suivant :

« Convaincu de l'existence d'un principe incréé, Dieu de qui l'homme doué d'une âme immortelle tient le pouvoir d'agir sur son semblable en vertu des lois prescrites par cet être tout-puissant, je promets et m'engage sur ma parole d'honneur de ne jamais faire usage du pouvoir et des moyens d'exercer le magnétisme animal qui vont m'être confiés, que dans la vue unique d'être utile et de soulager l'humanité souffrante ; repoussant loin de moi toute vue d'amour-propre et de vaine curiosité, je promets de n'être mû que par le désir de faire du bien à l'individu qui m'accordera sa confiance et d'être à jamais fidèle au secret imposé et uni de cœur et de volonté à la Société bienfaisante qui me reçoit dans son sein. »

Pendant longtemps les magnétiseurs, fidèles à leur serment, n'eurent en vue que les guérisons et s'occupèrent

peu des théories; cependant, les observations en s'accumulant les mirent en présence d'une foule de phénomènes dont il était impossible de méconnaître la parenté avec les miracles des saints et les prestiges attribués au démon. Dès lors, on expérimenta et on fut conduit à admettre l'hypothèse, déjà formulée par Mesmer d'après les occultistes du moyen âge, d'un agent spécial qu'on a appelé successivement : l'*esprit universel*, le *fluide magnétique*, l'*od* ou la *force psychique*.

C'est cet agent qu'on cherche aujourd'hui à définir en étudiant les actions réciproques qui s'exercent entre lui et les forces naturelles déjà connues. Dès maintenant quelques-unes de ses propriétés, parfaitement établies, ont permis de faire passer un certain nombre de phénomènes du domaine de la magie dans celui de la science positive. C'est ainsi qu'on explique la fascination par l'action de la force psychique sur les nerfs spéciaux de nos sens qu'elle fait vibrer de manière à donner, sous l'influence de la pensée, l'illusion de la réalité. La base de l'envoûtement repose sur l'emmagasinement dans certaines substances de cette force, ou plutôt d'une matière extrêmement ténue qui lui est liée; la condensation de cette matière donne lieu aux apparitions. Les mouvements à distance, observés dans les maisons hantées sont presque toujours dus à une surproduction anormale de cette même force chez quelques personnes qu'on appelle des médiums. Enfin, les rayons Röntgen et la télégraphie sans fils, ne permettent plus de nier *a priori* la vue des somnambules à travers les corps opaques et la télépathie.

Quand, il y a quelques mois, votre Comité d'organisation a bien voulu, sur ma demande, inscrire dans son programme cette question : « Quelles sont parmi les découvertes modernes celles qui peuvent expliquer certains faits réputés prodiges dans l'antiquité », j'espérais la voir traitée par un philosophe bien connu en Allemagne, le baron Karl du Prel. Une mort inopinée nous a privés de sa collaboration, mais son dernier ouvrage publié à Iéna en 1899,

sous le titre : *Die Magie als Naturwissenschaft*, constitue une étude magistrale sur ce sujet et je ne saurais mieux faire que d'y renvoyer; je me bornerai à signaler ici une idée hardie sur laquelle du Prel ne manque jamais l'occasion d'insister au cours des deux volumes de ses savantes recherches pour en faire ressortir le côté pratique.

Partant de cette observation que les mécanismes artificiels ne sont le plus souvent que des imitations inconscientes d'organismes naturels et que, par exemple, la chambre noire n'est que la copie de l'œil, il pense que les concordances déjà signalées ne sont que des cas particuliers d'une règle générale s'appliquant aussi aux processus psychiques, et il fait ressortir le mutuel appui que peuvent se prêter : le *psychiste* qui met en évidence et analyse les facultés de l'âme plus ou moins voilées chez la plupart des hommes; le *physiologiste* qui décrit nos divers organes corporels et le *technicien* qui se propose de remplacer par des instruments les uns et les autres.

Si, d'une part, le technicien avait porté son attention sur la constitution du système nerveux qui fait communiquer le cerveau avec la périphérie de notre corps, et sur le *rapport* exclusif qui s'établit entre le magnétiseur et le magnétisé, il aurait pu concevoir plus tôt l'idée des fils télégraphiques, des résonnateurs et des multi-communications. D'autre part, le technicien par l'invention des électroscopes et des spectroscopes permet au psychiste de concevoir que notre âme, par un perfectionnement progressif de ses facultés, arrivera à percevoir des vibrations auxquelles elle est actuellement insensible et il peut le guider dans la marche à suivre pour atteindre ce but.

D'une manière générale, l'expérience et le raisonnement nous autorisent à supposer que « tout ce qui se produit sous une forme sensible chez un individu, peut se produire sous une forme atténuée chez tous les individus semblables, que ce qui se produit naturellement chez un individu peut être produit artificiellement chez les individus semblables[1] », et enfin que psychistes, physiologistes et techni-

1. Favre, *La musique des couleurs*, Paris 1900, p. 31.

ciens pourront trouver dans l'étude des travaux des deux autres spécialités des *analogies directrices* pour leurs propres travaux.

« Supposons, dit du Prel, qu'un technicien soit versé en la magie, la sorcellerie et l'histoire des saints, qu'il ait observé des somnambules de tout genre, naturels et artificiels, expérimenté avec des médiums, et qu'il ait la conviction que tous ces phénomènes magiques sont des faits indiscutables, grâce à la conviction non moins forte que *toute magie n'est que de la science naturelle inconnue*[1], il se trouverait ainsi devant une abondance inépuisable de problèmes.

« Supposons, par exemple, qu'il sût que la lévitation ou soulèvement au-dessus du sol contre les lois de la pesanteur, se produit chez les fakirs indiens, qu'elle est prouvée documentairement pour Joseph de Cupertino et une foule d'autres saints et qu'elle était fréquente chez les possédés du moyen âge. Supposons enfin qu'il ait été témoin lui-même de ce qu'ont vu une douzaine de savants anglais : le médium Home soulevé en l'air dans une chambre, en sortant par une fenêtre et y rentrant par une autre, après avoir ainsi flotté à quatre-vingts pieds audessus de la cour extérieure. Ce technicien ne serait-il pas plus près que Newton de la solution du problème de la gravitation ? Il saurait, lui, ce que Newton ne savait pas : c'est que la pesanteur est une propriété *variable* des choses. Mais se rendre compte de cette variabilité n'est pas la faire naître ; elle a existé avant et existera après cette découverte dont le résultat est d'expliquer le passé et de guider l'avenir. »

Dans un congrès qui a pour objet l'histoire des sciences, je ne saurais mieux terminer cette communication forcément très superficielle, qu'en vous citant les réflexions

1. Les facultés magiques, dit-il ailleurs, ont des bases physiques, non pas surnaturelles mais suprasensibles ; c'est-à-dire qu'elles ne sont pas en dehors des lois de la nature, mais en dehors des perceptions des sens ordinaires.

profondément justes inspirées à mon illustre ami par le sujet même qui nous occupe.

« Le côté brillant de l'histoire de la civilisation est, dit-il, l'histoire des sciences. Quand on réfléchit aux opérations, souvent merveilleuses, de la pensée qui amenèrent les découvertes ayant changé la face du monde, quand on considère la somme de savoir condensée et mise en ordre dans les livres d'études, on est très porté à avoir une haute idée de l'humanité.

« Mais l'histoire des sciences a aussi un côté très misérable. Elle nous montre que le nombre des esprits vraiment supérieurs a toujours été fort restreint, qu'ils eurent toujours à lutter contre les plus grandes difficultés pour faire accepter les découvertes faites par eux ; et enfin que les représentants scientifiques des idées alors régnantes n'ont jamais manqué de dénoncer comme s'écartant de la science tout ce qui s'écartait d'eux. Voilà une histoire qui n'a pas encore été écrite et qui contribuerait singulièrement à rabaisser l'orgueil des hommes.

« L'histoire des sciences ne doit pas seulement enregistrer le triomphe des idées nouvelles ; elle doit dépeindre aussi les batailles qui l'ont précédée et les résistances qu'ont toujours opposées les représentants scientifiques des nouvelles idées... Une nouvelle vérité se découvre-t-elle ? Elle jaillit, semblable à un éclair, du cerveau d'un seul comme une révélation ; mais il y a, en face de lui, les millions de ses contemporains avec tous leurs préjugés. Celui qui a découvert une vérité se trouve devant cette écrasante difficulté de convertir tous ses adversaires et de faire table rase de tous les préjugés. La puissance de la vérité est sans doute grande ; mais plus elle s'écarte des idées régnantes, moins l'humanité est préparée à la recevoir et plus il est difficile de se frayer une route.

« Il en sera ainsi tant que l'histoire des sciences ne nous aura pas appris que de nouvelles vérités, alors précisément qu'elles ont une importance capitale, ne sauraient être plausibles mais sont paradoxales ; que, de plus, la généralité d'une opinion n'est nullement la preuve de

sa vérité ; enfin que le progrès implique un changement dans les opinions, changement préparé par des individus isolés et qui s'étend peu à peu grâce aux minorités.... Nous ne devons jamais oublier que toutes les majorités procèdent des minorités initiales et que, par conséquent, aucune opinion ne doit être rejetée seulement à cause du faible nombre de ses représentants, mais qu'au contraire, elle doit être examinée sans préjugé aucun, car le paradoxe est le précurseur de toute nouvelle vérité. D'autre part, le développement régulier des sciences ne se fait qu'à la condition d'y laisser un élément conservateur. Il faut donc que toute vérité nouvelle ne soit d'abord envisagée que comme une simple hypothèse ; plus elle est importante, plus sera long son temps d'épreuve que rien ne saurait empêcher. Ceux qui la découvrent doivent se dire qu'ils ne sont que des pionniers auxquels les colons succéderont peu à peu, car il est clair que celui qui est en avance de cent ans sur ses contemporains devra attendre cent ans avant d'être compris par tous. »

ALBERT DE ROCHAS.

LA SUGGESTIBILITÉ

AU POINT DE VUE

DE LA PSYCHOLOGIE INDIVIDUELLE

PAR ALFRED BINET

(*Suite et fin*)[1]

V

ROUTINE ET SENS CRITIQUE

Notre quatrième catégorie de recherches n'a rien de commun avec la précédente; elle part d'un principe tout spécial. Ce principe est le suivant : Dans toutes les opérations que nous exécutons avec notre intelligence, comme de voir, d'agir, de raisonner, de prendre un parti, etc., nous présentons deux tendances contraires; la première représente l'habitude, la routine; la seconde représente la réflexion personnelle, l'esprit critique. Tout acte physique ou mental que nous faisons ressemble plus ou moins à un de nos actes antérieurs, il rencontre par conséquent devant lui un commencement d'adaptation dont il profite, et on a une tendance à se répéter, à refaire ce qu'on a déjà fait, parce que c'est plus facile, parce que cela demande moins de réflexions. Mais d'autre part, comme les circonstances ne sont jamais identiquement les mêmes, comme il y a entre la circonstance de l'acte nouveau et celle de l'acte ancien une petite différence, nous

1. Voir le n° 2, mars-avril, et le n° 3, mai-juin.

devrions faire subir à l'acte nouveau une petite modification pour mieux l'ajuster aux circonstances nouvelles, mais cela exige un effort d'attention et par, conséquent, une fatigue dont nous cherchons tout naturellement à nous dispenser.

Les expériences dont nous allons parler ont pour but de réaliser sous une forme expérimentale les conditions dont nous venons de parler; on a imaginé des dispositifs spéciaux qui permettent de voir avec quel degré de routine une personne répète une même opération, quand les circonstances qui ont expliqué la première opération changent un peu, et exigeraient un acte différent. L'idée de ces recherches est venue, d'une manière tout à fait indépendante, à M. Henri et à moi, d'une part, et à M. Scripture et à ses élèves, d'autre part.

Voici l'idée qui nous était personnelle. Nous faisions faire à des enfants d'école des expériences sur la mémoire visuelle des lignes. Ces expériences se faisaient par la méthode de reconnaissance. On montrait d'abord à l'enfant une ligne isolée, puis on laissait écouler un certain intervalle de temps, puis on faisait passer sous les yeux de l'enfant un grand carton sur lequel étaient tracées une série de lignes parallèles, de longueur croissante; l'enfant devait reconnaître dans la série la ligne égale à celle qu'on lui montrait. Cette opération se faisait deux fois; la première fois la ligne modèle se trouve dans la série; la seconde fois, elle ne s'y trouve pas : ainsi, la ligne modèle étant de 40 millimètres, le second tableau ne contient pas de ligne plus longue que 36 millimètres. Un œil exercé s'aperçoit de cette lacune; mais la première épreuve a déjà créé une routine, grâce à laquelle l'enfant ayant trouvé la ligne modèle dans le premier tableau, s'attend à la retrouver dans le second. Voici le résumé de nos résultats.

NOMBRE D'ENFANTS TROMPÉS PAR LA ROUTINE

	Mémoire.	Comparaison directe (moyenne des 3 cours).
Cours élémentaire (7 à 9 ans)	88 p. 100	38 p. 100
— moyen (9 à 11 ans).	60 —	—
— supérieur (11 à 13 ans)	47 —	—

Ces chiffres montrent l'influence de l'âge sur la suggestibi-

lité; ils montrent aussi que dans l'acte de comparaison, qui est plus facile et donne plus de sécurité à l'esprit que l'acte de mémoire, on est moins suggestible.

Il est à remarquer que bien que ce genre de suggestion provienne du dispositif même de l'expérience, et non de la présence de l'expérimentateur, cependant l'autorité morale de celui-ci exerce incontestablement une influence sur le résultat, c'est un professeur, il fait sa recherche à l'école, il est l'ami du Directeur, il est plus âgé que l'enfant; toutes ces circonstances inspirent à l'enfant confiance, et il faut que l'enfant soit bien sûr de sa critique pour déclarer que la ligne qu'on lui dit de chercher dans le tableau n'y est pas. Il est toujours très difficile, pensons-nous, de faire des épreuves de suggestibilité en supprimant tout ce qui dépend de l'action morale de l'expérimentateur; mais on peut tout au moins diminuer la part de ce facteur.

Scripture, avons-nous dit, et après lui Gilbert et Seashore, ses élèves, ont fait des recherches du même genre, ou du moins avec des méthodes très analogues. Le travail de Seashore, qui est le plus important, a pour titre : La mesure des illusions et hallucinations de l'état normal. Les auteurs ont du reste eu la pleine conscience qu'ils inauguraient une méthode nouvelle, bien distincte de celle de la suggestion hypnotique; il est seulement à regretter que cette conscience de leur originalité se soit accompagnée d'un parfait mépris pour les études d'hypnotisme et pour les hypnotiseurs, qu'ils ont traités de jongleurs et de charlatans.

Les expériences de Seashore[1] ont été faites sur des élèves de laboratoire; et, à première vue, on aurait pu croire que ces élèves, jeunes gens dont l'âge est d'ordinaire de 20 ans, auraient été moins faciles à duper que les enfants d'école primaire. Cependant, il s'est trouvé que tous les dispositifs de Seashore ont fait des dupes; et même, on a pu observer un fait bien inattendu; des élèves qui avaient été mis d'avance au courant de la nature de la recherche s'y sont laissé prendre.

1. Nous reproduisons en partie notre analyse parue déjà dans l'*Année psychologique*, p. 522.

La force de la suggestion était augmentée par le silence du laboratoire, la solitude, l'obscurité, le signal donné avant le stimulus, etc. Voici quelques-unes des expériences de Seashore; elles consistent à faire une expérience sincèrement, plusieurs fois ; puis, quand l'habitude est née, on fait une expérience simulée, et le sujet non prévenu y répond comme si elle était véritable.

Illusion de chaleur. — On fait passer le courant électrique d'une pile au bichromate dans un fil d'argent tendu entre deux bornes; le fil s'échauffe et le sujet est invité à pincer le fil entre le pouce et l'index et à se rendre compte de la chaleur produite. Après cette expérience préliminaire, destinée à créer la suggestion, expérience qu'on répète deux ou trois fois, l'expérimentateur interrompt le circuit à l'insu du sujet, en poussant avec le genou un interrupteur placé sous la table; puis, on recommence les expériences une dizaine de fois; on feint de mettre en action la pile, on donne au sujet un signal pour qu'il touche le fil, et on lui fait indiquer au bout de combien de temps il perçoit la chaleur. L'expérience a en apparence pour but de mesurer le temps de réaction. Les expériences ont été faites sur 8 sujets; sur 420 essais, nous notons seulement un cas où le sujet n'a rien senti.

Illusion d'un changement de clarté. — Cette illusion a été provoquée de plusieurs manières différentes; une des plus simples était provoquée avec l'appareil suivant : deux cartons blancs juxtaposés et vus chacun dans un cadre noir immobile étaient mobiles et pouvaient tourner autour d'un de leurs côtés verticaux; ils recevaient tous deux la lumière d'une lampe, et on comprend qu'ils paraissent d'autant moins éclairés, qu'ils sont placés, par rapport à l'observateur, dans une position plus oblique. Un des cartons restant immobile et servant de point de comparaison, l'expérimentateur fait tourner lentement l'autre carton au moyen d'un fil qu'il a entre les mains; le sujet ne voit pas le mouvement de l'expérimentateur; on commence par faire tourner réellement le second carton, après un signal, et le sujet dit quand il perçoit le changement; puis on refait le même signal, mais on laisse le carton immobile, et le sujet croit percevoir comme

qui seule donne de l'intérêt à l'étude. Seashore paraît ne pas l'avoir toujours bien compris; car les détails qu'il nous donne sur ce point sont assez maigres. Nous noterons seulement les quelques remarques qui suivent : il est aussi facile, dans les expériences sur la lumière, de donner des illusions sur l'augmentation de clarté que sur la diminution. — L'illusion se produit à peu près avec la même rapidité que la perception correspondante. — Alors même que le sujet n'est pas en attente d'un seul stimulus, mais de deux, et doit choisir entre les deux (par exemple, il doit se produire soit plus, soit moins de lumière), l'illusion est possible, car le sujet peut fixer son attention principalement sur l'idée d'un seul stimulus et être convaincu par quelque circonstance banale que c'est bien ce stimulus-là qui va se produire. — Il est arrivé parfois que certains sujets étaient avertis par d'autres que les expériences étaient illusoires; malgré leur scepticisme, ils n'en ont pas moins subi l'illusion, au bout de quelques répétitions des stimulus réels; il en a été de même pour un sujet qu'on avait formellement averti de l'illusion qu'on allait produire. Il suffit de répéter plusieurs fois le stimulus réel pour écarter l'effet de cette suggestion négative. — La force de la suggestion a été augmentée par le silence du laboratoire, la solitude, l'obscurité, le signal donné avant le stimulus, les observations spontanées du sujet sur le mécanisme des appareils, la régularité rythmique de certaines excitations, la synesthésie de sensations réelles avec les sensations suggérées.

Ainsi, dans les expériences sur le goût, on déposait toutes les fois sur la langue une goutte d'eau; il y avait donc une sensation réelle tactile, qui tantôt était associée à une sensation de goût (sucre), tantôt n'y était pas associée, mais la suggérait.

Il y a une remarque sur laquelle l'auteur n'insiste pas assez, peut-être, c'est que les illusions ne peuvent porter que sur des sensations faibles. Pour des expériences visuelles, par exemple, il a été amené à troubler seulement des perceptions de minima d'excitation ou de différences minima, et ces expériences sont certainement très instructives, puisqu'elles montrent, soit dit en passant, combien certaines méthodes de psycho-physique

sont exposées à l'erreur quand le sujet sait d'avance ce qu'il doit percevoir. Pour les sensations du toucher, pour la perception d'un objet, il en a été de même; les sensations ont été très faibles et très peu distinctes ; pour les sensations de température, on ne nous donne aucun détail, on ne sait pas si réellement le fil échauffé par le courant électrique était très chaud. Du reste, l'auteur a rarement songé à mesurer l'intensité de l'excitant. Il serait cependant intéressant de savoir pour quelle intensité de stimulus une personne est suggestible ; telle personne, par exemple, qui a l'attention expectante d'un contact fort, pourrait être suggestionnée, tandis qu'une autre personne ne le serait qu'avec l'attente d'un contact beaucoup plus faible. En outre, il serait curieux de savoir si tous les sens sont suggestibles à un même degré. En somme, beaucoup de points, et ce sont même les plus importants de tous, restent à examiner. Le travail de Seashore n'en est pas moins une étude très curieuse et très neuve, dont l'auteur doit être chaudement félicité.

On voit, par ce qui précède, que si cette forme particulière de la suggestibilité a déjà été l'objet de beaucoup d'études, il n'en est pas encore sorti grand'chose pour la psychologie individuelle.

VI

AUTOMATISME

Notre dernière catégorie d'expériences se distingue de la précédente par cette particularité qu'on ne cherche point à provoquer une illusion ou une hallucination et à la mesurer ; on cherche tout simplement à réunir des circonstances telles que le sujet, placé dans ces circonstances, est en quelque sorte obligé, sans qu'il s'en doute, d'exécuter un certain acte ; et cet acte, étant toujours le même pour tous les sujets, peut être prévu d'avance.

En quoi des expériences de ce genre intéressent-elles la théorie de la suggestibilité? Elles ne semblent rien avoir de commun avec la suggestibilité entendue dans le sens ordi-

naire; mais elles montrent l'importance qu'a pour chacun de nous l'activité automatique; or, l'analyse que nous avons faite plus haut de la suggestion, comme mécanisme psychologique, nous a montré qu'elle consiste dans le triomphe de la vie automatique sur la vie réfléchie et raisonnante; c'est par là que ces recherches nouvelles se rattachent aux précédentes.

Je commencerai par présenter une courte analyse des expériences que Sidis a faites dans le laboratoire de psychologie de Munsterberg à Harvard. Ces expériences ont eu pour but de forcer une personne à choisir dans un certain sens, alors que la personne avait l'illusion de faire un choix libre. C'est vraiment chose plaisante de constater que cette faculté de choix, que les philosophes ont presque toujours considérée comme la preuve péremptoire du libre arbitre, est au contraire si bien déterminée et déterminable que l'on peut prévoir presque à coup sûr, dans l'immense majorité des cas, dans quel sens tel choix s'exercera. Sidis[1] présentait à ses sujets, qui furent au nombre de 19, un grand carton blanc sur lequel étaient posés 6 carrés de couleur, ayant chacun une dimension de 3 centimètres sur 3 centimètres. Le tout était recouvert d'un écran noir; le sujet était prié de fixer son attention sur l'écran noir pendant 5 secondes; puis, on enlevait l'écran, et le sujet devait indiquer immédiatement un des carrés de couleurs, celui qu'il voulait. Les 6 carrés étaient placés sur la même ligne. Il s'agissait d'influencer le choix du sujet : les artifices suivants ont été employé : 1° position anormale : un des carrés n'était pas sur l'alignement des autres; ou bien, il était un peu incliné; 2° forme anormale; on changeait la forme d'un des carrés, on le taillait en triangle, en étoile; 3° l'écran servant à couvrir des carrés n'était pas noir, mais de la couleur de l'un d'eux; 4° couleur suggérée verbalement. On montrait un des carrés de couleur avant l'expérience, ou on le nommait, ou bien le sujet était chargé de décrire sa couleur; et ensuite on voyait si son carré avait été préféré aux autres; 5° place suggérée verbalement. Au moment où on enlevait l'écran, on prononçait un numéro,

1. *Op, cit.*, p. 37.

par exemple 3, afin de voir si le sujet choisirait le 3e carré plutôt qu'un autre; 6° encadrement; un des carrés était entouré, encadré d'une bande de couleurs.

En décrivant ses résultats, l'auteur distingue les cas où la suggestion a pleinement réussi, par exemple où le sujet a désigné le carré de forme et de position anormales et les cas où le sujet a désigné le carré voisin; pour les premiers cas il leur donne le nom de suggestion immédiate; les autres cas sont ceux de suggestion médiate. Voici maintenant le pourcentage des réussites.

Table de suggestibilité.	Suggestibilité immédiate.	Suggestibilité médiate.
Position anormale.	47.8	22.2
Forme étrange.	43	13.0
Ecran coloré.	38.1	5.8
Encadrement	30.4	5.3
Couleur suggérée verbalement. . .	28.8	4.4
Rang suggéré verbalement.	19.4	0.5

Ces chiffres montrent que la suggestion immédiate a toujours été plus forte que la suggestion médiate. Ils montrent aussi que la suggestion verbale, qui est directe, a toujours été moins efficace que la suggestion provenant des circonstances de forme et de position. Sidis en conclut qu'à l'état normal, la suggestion directe a moins de succès que la suggestion indirecte; cela est vrai pour le cas présent. Il est à regretter que Sidis n'ait point interrogé ses sujets après les expériences pour leur faire rendre compte pourquoi ils avaient été sensibles à telle suggestion et non à telle autre.

Nous ne savons pas encore quel parti on pourrait tirer de tout cela pour la psychologie individuelle.

Les prestidigitateurs, que Sidis ne cite pas, font depuis longtemps des expériences analogues aux siennes.

Les prestidigitateurs ont le secret d'un moyen qui permet d'agir sur le choix d'une personne à son insu; mais l'effet de cette expérience est, parait-il, si inconstant qu'on commettrait une faute en y comptant trop; on opère de la manière suivante : trois objets rangés à côté les uns des autres, trois cartes, trois muscades, trois œufs, enfin trois objets quelconques, sont présentés à une personne pour qu'elle en

désigne un; on n'ajoute rien, on n'exerce aucune pression avec le geste ou la parole; ceux qui ont eu l'occasion de présenter souvent des objets disent que le plus souvent c'est l'objet du milieu qui est choisi. Pourquoi? Je n'ai pas pu en deviner la raison. Un prestidigitateur, M. Arnould, m'a proposé l'explication suivante, qui est fort ingénieuse. On désigne le plus souvent l'objet du milieu, dit-il, parce que c'est l'objet le plus facile à désigner. Dans cette expérience, l'opérateur et le spectateur sont face à face; si on désigne l'objet de gauche, il faudra ajouter qu'on entend parler de la gauche de l'opérateur ou de la vôtre propre; comme on ne lui demande qu'un mot, il désigne le milieu; c'est plus commode.

On peut également prévoir le choix s'exerçant entre vingt à trente objets différents : la difficulté paraît cependant beaucoup plus grande. Decremps nous en fournit un exemple. Cet ancien auteur décrit un tour dans lequel on étale sur une table quinze paquets de deux cartes chacun, et on prie les spectateurs de penser chacun un paquet au hasard; peu importe que plusieurs pensent le même ou non. Or, remarque bien ingénieuse, si l'on a formé un paquet de deux cartes notables et de même couleur, telles que le roi et la reine de cœur, on est presque assuré que sur cinq à six spectateurs, il y en aura deux ou trois qui penseront à ce paquet. Pourquoi? Parce qu'ils trouveront, dit Decremps, plus facile de retenir dans leur mémoire le roi et la dame de cœur que deux autres cartes mal accouplées, telles que le sept de carreau et l'as de pique On voit que c'est toujours le même principe. Entre plusieurs actes possibles, quand tous sont indifférents, on choisit celui qui présente le plus de facilité d'exécution.

Je terminerai en exposant, pour la première fois, une série d'expériences que j'ai faites individuellement sur des adultes (S) et des enfants d'écoles, relativement à des mouvements et à des actes très simples, qui peuvent être prévus d'avance. Ce sont des expériences très analogues à celles de Sidis; elles ont été faites il y a environ quatre ans, et je n'avais pas encore eu jusqu'ici l'occasion de les faire paraître.

1° *La ligne droite.*

Si on prie une personne de tracer une ligne droite sur une feuille de papier, sans ajouter d'autre indication à cette invitation, on pourra constater déjà, dès cette première expérience si simple, que les individus sont soumis à un grand nombre d'habitudes communes; tous ou presque tous se comportent de la même façon; la ligne droite demandée sera tracée de la main droite (par tous les droitiers) ; elle sera tracée le plus souvent dans le sens horizontal et non dans le sens vertical; ou pour être plus exact, nous dirons que le sens suivi est légèrement oblique de gauche en haut; elle sera tracée de gauche à droite, sens ordinaire de notre écriture et de notre lecture : tout cela est fait machinalement, sans volonté délibérée. La longueur de la ligne tracée, quoiqu'elle paraisse dépendre entièrement des caprices de notre volonté, est au contraire soumise à des conditions aussi étroites que la direction de la ligne; seulement quelques-unes de ces conditions varient avec : 1° l'âge des individus; 2° la position de leur corps; 3° la grandeur du papier. Je ne veux parler ici que de la position du corps. Pour se rendre compte de son influence sur la grandeur de la ligne et des lettres tracées, je citerai seulement l'expérience suivante : le sujet est assis sur une table, la main appuyée, il trace une lettre ou une ligne; on le prie, sans changer la position de sa main et de son avant-bras, de rapprocher ses yeux du papier, aussi près que possible, et on lui fait écrire la même lettre; ensuite, on lui fait éloigner autant que possible la tête du papier, il la porte en arrière, la position de la main restant invariable, et on lui fait écrire de nouveau la même lettre; dans ce cas on observe que le deuxième spécimen d'écriture est plus petit que le premier, et le troisième est beaucoup plus grand; la différence de grandeur dépend de l'état d'esprit du sujet, il peut soit écrire machinalement sans se préoccuper de la grandeur qu'il donne à sa lettre ou à son trait, soit faire un effort pour conserver dans toutes les positions la même amplitude;

dans ce dernier cas la différence de grandeur est moins considérable, mais elle subsiste, ce qui prouve qu'il y a là un fait d'adaptation qui ne peut pas être complètement supprimé par la volonté. Je ne me rends pas un compte exact du mécanisme de cette adaptation. Il faut remarquer qu'on peut disposer l'expérience de manière que ce soient les mêmes muscles de l'avant-bras qui entrent en jeu dans tous les cas; ce n'est donc pas une différence dans la nature des muscles qui explique les différences de grandeur; l'effet tendrait plutôt à une adaptation à la distance de vision; on écrirait en donnant aux lettres la grandeur nécessaire pour qu'elles puissent être lues à la distance où se trouve la tête du scripteur; par conséquent on ferait de plus grandes lettres quand on écrit de loin, le bras tendu.

2° *Une ligne droite coupée en travers par une autre ligne droite.*

Je trace sur une feuille de papier une ligne épaisse, de gauche à droite; je donne à cette ligne horizontale une longueur de 2 à 3 centimètres; puis, je me tourne vers une personne présente, qui a suivi mon mouvement, et je la prie « de tracer une autre ligne en travers de la première ». La plupart des personnes tracent la seconde ligne de manière à former une croix avec la première (fig. 1). En réalité, on aurait pu obéir à la demande de l'expérimentateur en faisant une figure tout à fait différente. Or remarquons à combien de suggestions le sujet a obéi sans s'en douter : 1° il fait la seconde ligne au milieu de la première; 2° il la fait perpendiculaire à la première; 3° de longueur égale à la première, en général un peu plus courte; 4° les deux moitiés de la ligne ajoutée sont égales entre elles. Toutes ces suggestions n'opèrent pas constamment en bloc; certaines peuvent faire défaut; ainsi, il est arrivé deux fois seulement qu'on a fait une oblique au lieu d'une perpendiculaire; une fois aussi l'oblique s'est arrêtée à la ligne sans la couper; dans tous les cas l'oblique était dirigée de haut à gauche.

L'état mental des sujets dans les expériences de ce genre

est facile à décrire d'une manière générale; quand on leur demande pourquoi ils ont dessiné une croix plutôt que telle autre figure, ils ont en général l'une ou l'autre de ces deux réponses : « Vous m'aviez dit de faire une croix », ou bien : « J'ai tracé la croix machinalement, sans y penser, parce que cela m'était plus commode. » Dans les autres expériences que nous décrirons, l'état mental du sujet est de même nature; c'est, en somme, un état de subconscience, d'automa-

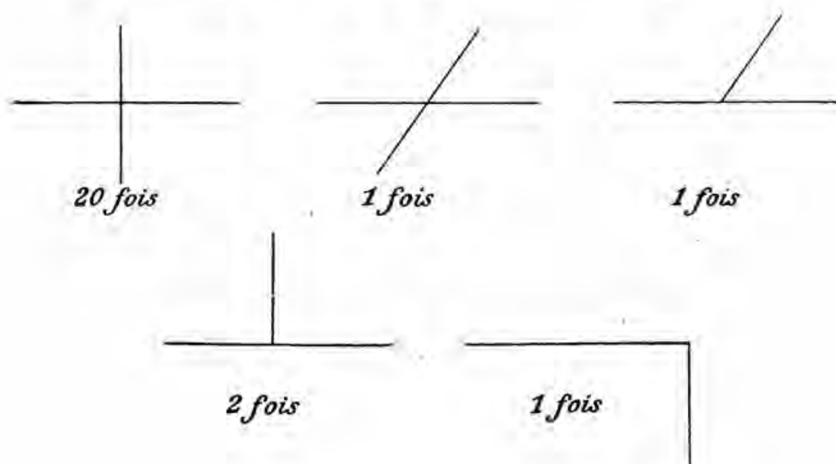


Fig. 1. — Expérience de suggestion consistant à tracer une seconde ligne en travers de la première. Au-dessous de chaque figure est noté le nombre de fois qu'elle a été réalisée par des personnes différentes.

tisme. Comment expliquer cette uniformité des dessins? J'ai imaginé deux explications :

a) La première est une tendance à la symétrie.

Nos yeux sont habitués dès l'enfance à la symétrie des formes; notre corps, celui de la plupart des animaux, les organes des plantes, les objets que nous fabriquons et dont nous nous servons habituellement présentent, à des degrés divers, une symétrie bilatérale ou radiaire; nous sommes en outre habitués à attacher une idée de beauté à la symétrie. En fin de compte, l'explication tirée de la symétrie peut se for-

muler de la manière suivante; on réalise une figure symétrique parce que l'habitude a fourni notre mémoire d'un grand notre nombre de figures de ce genre, et qu'en outre nous attachons à ces sortes de figures un sentiment de plaisir esthétique. Cette première explication est un peu vague. En voici une seconde qui me paraît plus précise.

b) La première ligne, tracée par l'expérimentateur, rappelle le premier bras d'une croix, et donne la suggestion de cette figure, qui est connue de tout le monde; on a une tendance à réaliser l'image évoquée, puisqu'il n'y a pas de motif spécial pour la repousser, et par conséquent on trace la seconde ligne de manière qu'elle forme une croix avec la première.

L'incertitude sur le vrai mobile de l'acte montre à quel point nos actes habituels se produisent en dehors de notre conscience claire.

3° *Un point dans un cercle.*

Je fais tracer un cercle au crayon, en suivant le contour d'une pièce de monnaie; puis je demande qu'on trace dans le cercle un point aussi léger que possible, à peine visible. Quatorze sujets sur quinze ont tracé leur point au centre, ou rapproché du centre. Ils ont obéi, je suppose, à un besoin de symétrie, peut-être aussi à l'habitude qui nous représente un point marqué au centre du cercle. Beaucoup de personnes avant de marquer le point demandent s'il faut le marquer au centre; au lieu de répondre directement on insiste sur la nécessité de faire un point à peine visible.

4° *Lignes dans un carré.*

On trace un carré ayant 3 centimètres de côté, puis on demande à une personne de tracer une ligne droite dans ce carré; la ligne faite, on en demande une seconde, et ainsi de suite jusqu'à cinq (fig. 2). Pour comprendre les résultats qu'on obtient, il faut d'abord se rendre compte des suggestions que présente l'aspect d'un carré : on pense le plus facilement à des lignes passant par le milieu du carré, c'est-à-

dire à une ligne verticale, à une ligne horizontale partant toutes deux du milieu d'un côté, ou à une diagonale. Dans la majorité des cas, les sujets tracent une ligne verticale ou une ligne horizontale pour commencer, et non une diagonale; et cela se comprend, car l'une ou l'autre des deux premières lignes donnent à la figure un aspect satisfaisant, tandis que la diagonale donne l'impression d'une figure inachevée. Telle est donc la première suggestion à laquelle on obéit, et il faut remarquer que cette suggestion résulte d'une tendance à la symétrie. Les quatre autres lignes qu'on trace sont également le développement d'une idée de symétrie; mais le type choisi varie avec les individus; les uns se bornent à des lignes parallèles, les autres font un quadrillé, les autres font intervenir les diagonales. Ce qu'il y a de curieux, c'est que lorsque l'idée de symétrie qui a dirigé les premières lignes est épuisée, le sujet s'arrête avec embarras; nous l'avons observé notamment dans le cas de symétrie des figures sous lesquelles le chiffre 1 est marqué; la cinquième ligne est dans ce cas difficile à trouver parce qu'il faut adopter une idée différente.

Deux personnes seulement ont fait des lignes au hasard, semble-t-il, dans l'intérieur du carré; mais on trouve encore dans ces lignes quelques traces de symétrie; quelques-unes en effet sont parallèles. Si l'on interroge les personnes qui ont fait ces dessins de type aberrant, elles avouent le plus souvent que leur première idée a été de faire un dessin symétrique, mais que pour une raison ou une autre elles ont résisté à cette idée, au lieu de s'y conformer. Leur cas n'est donc pas une négation de l'habitude.

Comme il est tout à fait vraisemblable que l'idée de la symétrie a guidé la main des sujets, j'ai voulu savoir comment se comporteraient des personnes auxquelles l'idée de la symétrie ne serait pas imposée par les habitudes de l'écriture et du dessin. Je me suis adressé à une classe de 43 enfants d'école primaire, ayant en moyenne six ans, et ne sachant pas encore écrire autre chose que des barres. Je leur fais tracer un carré, et ensuite 5 lignes dans le carré, successivement; l'expérience est faite collectivement. Or, dans toutes les figures, sauf deux, le dessin des lignes traduit la symétrie

la plus nette ; les lignes sont tracées d'un bout à l'autre du carré ; dans 36 figures, il y a des horizontales, dans 36 des verticales, et dans 13 seulement des diagonales (ce qui prouve que l'idée de la diagonale est plus complexe que celle de l'horizontale et de la verticale). Ces expériences démontrent par conséquent que la tendance à la symétrie dans les dessins est antérieure à la période d'instruction. Nous donnons la série des figures qui ont été dessinées ; nous indiquons en dessous le nombre d'enfants qui ont dessiné chaque figure.

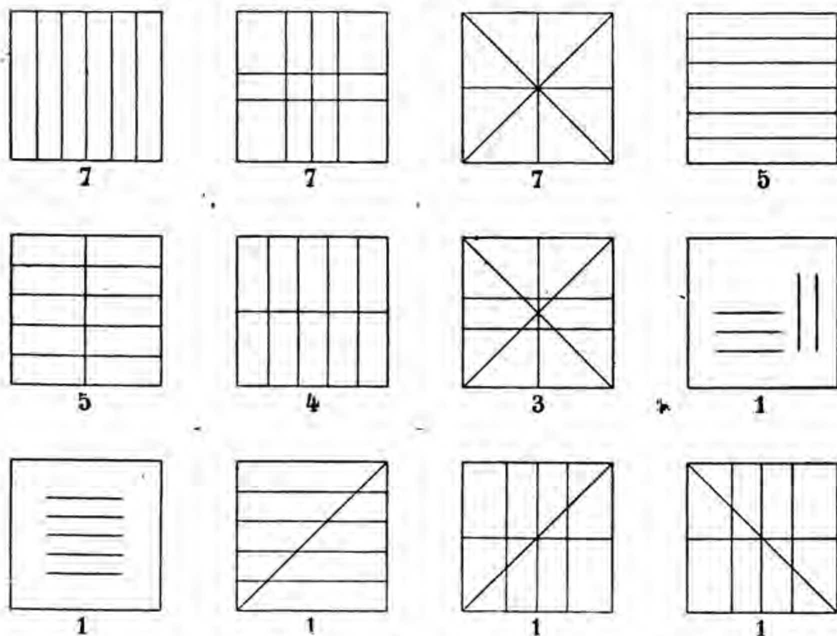


Fig. 2. — Expérience de suggestion, consistant à tracer des lignes droite dans un carré. Au-dessous de chaque carré est un chiffre indiquant le nombre de fois que la figure a été réalisée par des personnes différentes.

Pour compléter nos renseignements sur cette expérience, ajoutons que les feuilles de papier sur lesquelles les enfants ont fait leurs expériences avaient 16 centimètres sur 10 centimètres; les carrés qu'ils ont tracés ont eu en moyenne 2 centimètres de côté.

5° *Les deux cercles.*

On trace un petit cercle d'un centimètre de diamètre, et on prie le sujet de tracer, exactement à 3 centimètres de distance, un second cercle. La tendance spontanée et presque universelle est de tracer un second cercle égal au premier. On recommence en faisant un cercle assez grand, de 6 centimètres de diamètre, et la personne, en cherchant à garder cette même distance de 3 centimètres, se conforme de nouveau au modèle qu'on lui fournit et fait un cercle de 6 centimètres environ ; rien n'est plus curieux et comique que ces changements que le sujet fait subir au cercle qu'il trace pour imiter l'expérimentateur. Si on analyse avec grand soin son état mental, on voit qu'il ne s'est pas imaginé nettement qu'on lui avait dit de faire des cercles semblables ; il peut le soutenir à tort, en réalité, il n'a pas cru se conformer à une demande expresse, il a fait cela *machinalement*, en se laissant impressionner sans s'en rendre compte par l'image du cercle qu'il avait sous les yeux. C'est de la même façon qu'on élève la voix pour parler à quelqu'un qui parle fort ou qu'au contraire on se met à l'unisson de quelqu'un qui parle bas et lentement, ou qu'on racle sa gorge dans une bibliothèque quand on entend quelqu'un en faire autant.

Notons en passant que la copie se fait d'ordinaire à droite du modèle, et que la distance laissée entre les deux cercles croît avec la grandeur de ceux-ci ; mais ce sont là des effets tenant à d'autres causes que l'imitation ; nous les examinerons ailleurs.

6° *Le choix d'un carré.*

On prend une feuille de papier de dimensions ordinaires (17 sur 22 centimètres), on la divise en seize carrés égaux en la pliant ; on montre la feuille dépliée à une personne, et on lui demande de marquer un point au crayon dans le centre de l'un des carrés ; peu importe le carré, lui dit-on, l'essentiel est que le point en occupe exactement le centre.

A priori on pourrait supposer que le sujet à seize carrés qui sont tous également à sa disposition, et qu'il peut, à son choix, prendre le premier, ou le septième, enfin l'un quelconque de ces seize carrés; mais, en fait, si on fait l'expérience, on trouve que la plupart des personnes choisissent les carrés du milieu; en numérotant les carrés de haut en bas, par colonnes descendantes, et en commençant par les colonnes de gauche on trouve que les carrés choisis le plus souvent sont le sixième, le septième, le dixième, le onzième, c'est-à-dire les quatre du centre (fig. 3)[1]. Voici quelques chiffres; nous indiquons, en face de chaque carré, par combien d'élèves il a été choisi.

12 sujets.	7e carré
8 —	6e —
4 —	11e —
5 —	10e —
2 —	1er —
4 —	2e —

Les carrés centraux ont été choisis le plus souvent et, parmi ceux-là, ceux qui se trouvent à gauche du centre. Il y a donc eu une sorte d'attraction excercée par le centre de la figure. Probablement aussi on a remarqué les carrés du centre parce qu'ils offrent plus de commodité à la main. Notons aussi la tendance à écrire sur la partie latérale gauche de la feuille, ce qui provient certainement de l'habitude qu'on a d'écrire en commençant par la gauche de son papier.

Les expériences précédentes montrent qu'il existe un déterminisme de nos actes habituels, automatiques, c'est-à-dire des actes que nous exécutons avec une demi-conscience, sans exercer d'une manière particulière notre attention et notre volonté. Le hasard des recherches m'a mis sous les yeux toute une série d'expériences qui montrent avec une pleine

1. La figure 3 est explicative, rien de plus; il est évident que lorsqu'on a fait l'expérience, tous les carrés étaient vides, aucun n'était pointillé; de plus, les points marqués sur la figure 14 indiquent seulement le nombre de fois que tel carré a été choisi; ils ne reproduisent pas la position des points qui ont été réellement marqués.

évidence que ces actes, en apparence capricieux et sans règle, s'exécutent avec une telle uniformité qu'on peut le plus souvent les prévoir d'avance. La démonstration expérimentale de ce que j'avance tient dans la proposition suivante : tout individu placé dans certaines conditions, et croyant agir librement, se comporte en effet de la même manière que les autres individus ; ce qu'ils ont en commun, c'est l'activité automatique. Mais précisément parce que cette activité automatique est commune aux individus, elle ne peut servir à la psychologie individuelle, qui recherche les caractéristiques de l'individu, et non ses caractères génériques.

1	5	9	13
2	6	10	14
3	7	11	15
4	8	12	16

Fig. 3. — Expérience de suggestion consistant à marquer un point au centre d'un des 16 carrés au choix. Les chiffres inscrits à la gauche et en haut de chaque carré donnent le moyen de reconnaître les carrés ; c'est une notation artificielle faite après les expériences, et qui par conséquent, n'a pas pu guider les sujets.

En résumé, nous venons de voir qu'il existe aujourd'hui

un nombre assez grand de travaux que l'on peut grouper sous la rubrique générale de suggestibilité de l'état normal. Ces travaux contiennent l'indication de plusieurs méthodes dont quelques-unes ont déjà fait leurs preuves, et je pense qu'on pourrait tirer parti de ces méthodes pour les progrès de la psychologie individuelle.

ALFRED BINET.

VARIÉTÉS

QUATRIÈME CONGRÈS INTERNATIONAL DE PSYCHOLOGIE

(PARIS, 20-25 AOUT 1900)

Dans le numéro 1 des *Annales des Sciences psychiques*, nous avons donné le programme du quatrième Congrès international de psychologie; nous reproduisons aujourd'hui la lettre circulaire du Comité d'organisation et la liste des communications annoncées avant le 1er juin, ainsi que quelques indications sur l'organisation des séances et quelques autres renseignements.

MONSIEUR,

Nous avons l'honneur de vous adresser une liste des communications qui ont été jusqu'à présent annoncées pour le Congrès de psychologie. Une partie de ces communications sera présentée dans les séances générales; les autres feront l'objet des discussions dans les séances des sections. Vous pouvez, d'après les titres de ces communications, voir quel sera l'intérêt de ces discussions et préparer une communication ou une discussion sur ces mêmes sujets.

Nous vous envoyons également quelques indications sur l'organisation des séances et quelques renseignements relatifs aux cartes officielles du congrès, sur lesquels nous attirons votre attention.

Nous restons, Monsieur, tout à votre disposition pour les autres renseignements que vous pourriez désirer, et nous vous prions d'agréer l'assurance de nos sentiments très distingués.

Le Président,

TH. RIBOT,

Professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, Directeur de la *Revue philosophique*, 25, rue des Écoles.

Le Vice-Président,

CHARLES RICHET,

Professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris, Directeur de la *Revue scientifique*, 15, rue de l'Université.

Le Secrétaire général,

Dr PIERRE JANET,

chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur suppléant au Collège de France directeur du laboratoire de psychologie de la clinique à la Salpêtrière, 21, rue Barbet-de-Jouy.

Le Trésorier,

M. FÉLIX ALCAN,

libraire-éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.

LISTE DES COMMUNICATIONS ANNONCÉES

AVANT LE 1er JUIN

Dr Kristian B.-R. AARS, docteur en philosophie, membre de l'Académie des sciences. Christiania.

Sieben Rätzel der Psyche.
Von einigen Bedingungen des Wettstreites der Retinalbilder.

M. Henri ABIT, agrégé de philosophie, professeur de philosophie au lycée. Aix (France).

Perception et conception.

M. Victor BASCH, docteur ès lettres, professeur à la Faculté des lettres de l'Université. Rennes (France).

De l'universalité du jugement esthétique.

M. H. Bergson, professeur de philosophie au Collège de France. Paris.

En quoi consiste la conscience que nous avons de l'effort intellectuel?

M. Henri Berr, docteur ès lettres, professeur au lycée Henri IV. Paris.

De l'utilité des biographies psychologiques des philosophes et des savants.

Mlle Marie Bœuf (Camille Bos). Paris.

Contributions à la théorie psychologique du temps.

M. Benjamin Bourdon, professeur de philosophie à l'Université. Rennes.

Le type grammatical dans les associations verbales.

M. E. Boutroux, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de l'Université. Paris.

La place de la psychologie dans la science.

M. Edward Franklin Buchner, doctor of philosophy, professor of analytical psychology, school of pedagogy. New-York.

The value of hypotheses in psychology.

Le Père J. Bulliot, professeur de philosophie à l'Institut catholique. Paris.

Analyse physiologique du caractère.

Dr François Chaillous, docteur en médecine, ancien interne des hôpitaux de Nantes. Saint-Macaire-en-Mauges (France).

Facteurs de la viciation morale. — Du traitement méthodique des viciations par l'éducation et de l'application de la méthode dans les colonies d'enfants.

Dr Xavier Dariex, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, Paris.

De diverses expériences sur les mouvements d'objets matériels, provoqués sans contact, par une force psychique agissant à distance.

M. I. Ladislas DAWID, rédacteur du *Journal scientifique et littéraire Glos*. Varsovie.

Classification psychologique des jugements.

Sur l'application des lois de Weber au cas de « fortune physique et fortune morale ».

M. G. DELANNE, rédacteur de la *Revue scientifique et morale du spiritisme*. Paris.

La psychologie expérimentale.

M. Léon DENIS, publiciste et conférencier. Tours (France).

Phénomènes d'extériorisation et de dédoublement.

Dr Georges DUMAS, professeur de philosophie au collège Chaptal, chef du laboratoire de psychologie à la clinique des maladies mentales à l'asile Sainte-Anne. Paris.

La pathologie du caractère.

Dr Hermann EBBINGHAUS, Professor der Philosophie an der Universität. Breslau.

La psychologie actuellement et il y a cent ans.

Professeur Christian Freiherr VON EHRENFELS, Ordentlicher Professor der Philosophie an der deutschen Universität. Prag.

Die biologische Wurzel das Positivismus.

Professeur Giulio FANO, directeur du laboratoire de physiologie. Florence.

Sull' automatismo bulbare e sulla sua importanza nello svolgimento dell' impulso volitivo, sulla funzione inibitoria degli emisferi cerebrali e dei lobi frontali in ispece e sulla possibilita di ottenere de quelle ricerche un indice intellettuale.

Dr P. E. H. FAREZ, docteur en médecine, licencié ès lettres (philosophie), secrétaire général adjoint de la Société d'hypnologie et de psychologie et du Congrès international de l'hypnotisme de 1900. Paris.

L'hypnotisme et la recherche psychologique du subconscient.

Professeur Enrico FERRI. Roma.

Valeur relative des conditions économiques et des conditions psychologiques dans la genèse et l'évolution des phénomènes sociaux.

Professeur Paul Flechsig, Kgl. Geheimrath, Professor der Psychiatrie und Director der Irrenanstalt, Psychiatrische Klinik. Leipzig.

Physiologie du cerveau et psychophysique.

Ueber die psychologisch richtigen Unterschiede im Hirnbau des Menschen und der höheren Thiere.

Professeur Théodore Flournoy, docteur en médecine, professeur de psychologie physiologique à la Faculté des sciences de l'Université. Genève.

Observations psychologiques sur le spiritisme.

Dr Antoine Frésié Pavicié, docteur en philosophie, rédacteur de la revue *Novi Viek.* Zagreb (Croatie).

Une hypothèse sur la possibilité des rapports de l'âme et du corps.

Professeur Alessandro Groppali, dottore in filosofia, socio dell' Istituto internationale di sociologia, professore di filosofia nel R° Liceo e incaricato di sociologia nell' Universita. Ferrara.

Psicologia sociale e psicologia collettiva.

Da Costa Guimaraens, homme de lettres. Paris.

La psychologie des sports.

Dr Eugène Hallervorden, docteur en médecine, ancien directeur de l'Asile d'aliénés à Kortau, privat-docent, aliéniste et neurologiste. Königsberg i. Pr.

Klinische Psychologie als Wissenschaft und Lehrmethode.

Dr I. Paul Hartenberg, directeur de la *Revue de psychologie clinique et thérapeutique*. Paris.

Note sur le mécanisme de certains mouvements automatiques.

Le mécanisme mental de la dactylographie.

La valeur de l'hypothèse d'un centre psychique supérieur.

Psychologie de la « timidité ».

La « névrose d'angoisse ».

La maladie et l'obsession de la rougeur.

Un procédé spécial pour provoquer le sommeil artificiel.

Sur l'utilisation thérapeutique des attitudes émotionnelles.

Dr Alois Höfler, doct. phil. Schulrath, Privat-docent der Philosophie und der Pädagogik an der Universität, Professor der Mathematik, Physik und Philosophie an der Theresianischen Akademie. Wien.

Wie gross erscheint der Mond? Ein Paradoxon zur Lehre von der grossen und Tiefenhätzung.

Antimetaphysische oder ametaphysische Psychologie?

Vorbericht über einem von der philosophischen Gesellschaft an der Universität zu Wien herausgeigebunden Katalog der psychologischen Gesammtlitteratur von 1850 bis 1900.

Professeur Wladimir Iwanowsky, professeur agrégé de philosophie, privat-docent à l'Université. Moscou.

Des travaux psychologiques qui peuvent être faits avec les forces réunies des psychologues de toutes les nations.

M. Jagadisha Chandra Chatterji, Lecturer on Hindu Philosophy and Psychology. London.

Experimental psychology in India.

Dr Paul M. J. Joire. Lille.

De la nécessité de l'emploi de nouvelles méthodes et en particulier de méthodes expérimentales dans l'étude de la psychologie.

Mlle J. Joteyko, docteur en médecine, adjointe au laboratoire Kasimir, déléguée du laboratoire de l'Université libre. Bruxelles.

Notice sur le laboratoire Kasimir (psychologie expérimentale) de l'Université libre de Bruxelles.

Recherches sur l'accumulation de la fatigue.

Recherches sur la fatigue des centres réflexes de la moelle.

M. Josef Clemens Krebig, docteur en philosophie, docent à l'Université. Vienne.

Ueber den Begriff « Sinnestauschung ».

Professeur O. Külpe, professor an der Universität. Würzburg.

Ueber das Verhältniss der ebenmerklichen zu den übermerklichen Unterschieden.

Professeur George Trumbull LADD, professor of Philosophy in Yale University, L. L. D. Princeton (U. S. A.).

The ultimate guaranty of an act of memory.

Professeur James H. LEUBA, professeur de psychologie à Bryn Mawr College. Bryn Mawr (Pa. U. S. A.).

The psychological content of religion.

Professeur Jules LIÉGEOIS, professeur de droit public et administratif et d'économie politique à l'Université de Nancy, correspondant de l'Institut. Nancy (France).

Les hallucinations négatives et la psychologie expérimentale.

Dr Th. LIPPS, professor der Philosophie an der Universität. Munich.

Die bedeutung der Abstraction im Zusammenhang des psychischen Lebens.

Professeur C. LOMBROSO, directeur des *Archives de psychiatrie*. Turin.

Sur l'origine des variétés des génies.

Professeur Wincenty LUTOSLAWSKI, membre de l'Académie. Cracovie.

Le « moi » comme élément de la personnalité.

Professeur L. MARILLIER, maître de conférences à l'École des hautes études (Sorbonne), Paris; et Dr J. PHILIPPE, chef des travaux au laboratoire de psychologie physiologique des Hautes Études. Paris.

Recherches œsthésiométriques.

Dr Gœtz MARTIUS, Professor der Philosophie an der Universität. Kiel (Allemagne).

Ueber einen neuen Apparat zur Lichunterbrechung und einige Ergebnisse der mit ihm angestellten Untersuchungen.

Dr Achille MARTÈS, médecin-major de 1re classe, en retraite, Calais (France).

De la justice pénale; son origine, son évolution.

Dr Anton MARTY, Professor der Philosophie an der Universität. Prag.

Ueber die Ahnlichkeit.

Dr Maurice MENDELSOHN, docteur en médecine, agrégé de physiologie à l'Université. Saint-Pétersbourg.

Ueber Bewusstsein und Zweckmässigkeit in der Natur.

Dr Paul MENTZ, Privat-docent für Philosophie an der Universität. Leipzig.

Die Sättigungsverhältnisse des Spectrums und die Bedeutung von Sättigungsmessungen, insbesondere für die Untersuchung Farbenblinder.

Prof. Will. S. MONROE, professor of psychology in the State normal school at Westfield, Mass., and member of the American psychological Association Westfield (Mass., U. S. A.).

Olfactory imagery in dreams.

Dr MORTON PRINCE, Doctor of medicine. Boston (Mass., U.S.A.).

The problem of multiple personnalities, a study of a very remarkable case.

M. Fred. W. H. MYERS. Cambridge (Angleterre).

The Trance.

Professeur Alexandre NETCHAEFF, docent à l'Université. Saint-Pétersbourg.

Zur Frage über Gedächtnissentwicklung bei Schulkindern.

Le Père PACHEU, licencié en droit, licencié ès lettres, docteur en théologie, professeur de critique religieuse. Poitiers (France).

La psychologie des mystiques.

Dr PASCAL. Paris.

L'âme existe-t-elle? ou *De la pluralité des véhicules de la conscience.*

Le Père PEILLAUBE, S. M., professeur de philosophie à l'Institut catholique. Paris.

Le péripatetisme et la psychologie expérimentale.

Dr Jean PHILIPPE, chef des travaux au laboratoire de psychologie physiologique à l'École des hautes études (Sorbonne). Paris.

Les communications psychologiques.

Les premiers mouvements.

Dr Jean Piltz, ancien sous-directeur de l'Asile cantonal des aliénés (clinique psychiatrique). Lausanne.

Le réflexe psychique de la pupille.

Prince Paul Arsenievitch Pontiatioe, membre honoraire de l'Institut archéologique de Saint-Pétersbourg, membre du Conseil de la Société anthropologique à l'Université, membre de la Société anthropologique à l'Académie de médecine, de la Société anthropologique de Paris, etc. Saint-Pétersbourg.

Les causes et les facteurs d'impressions amenées par les nécessités de l'âge de la pierre comparées aux sensations nerveuses et psychiques subséquentes.

Dr J. E. Purdon, A. B., M. D., Univ. Dublin. Turlock (Cal., U. S. A.).

Algebre and the Ego, the mathematical correlation of Forms of Intuition.

Dr Reeling Brouwer, médecin directeur de la maison des aliénés, délégué de la Société psychiatrique et neurologique néerlandaise. La Haye.

De l'auto-suggestibilité pathologique comme caractéristique de l'hystérie.

Dr Edouard Reich, docteur en médecine, vice-président et membre honoraire des Sociétés savantes. Schéveningue (Hollande).

De l'influence du système économique et social sur la criminalité.

Professeur M. C. Schuyten, docteur ès sciences, directeur du Service pédologique et du laboratoire de pédologie scolaire délégué de la ville. Anvers.

La force musculaire des élèves à travers l'année.

Professeur Dr E. Schultze, Professor der Philosophie an der technischen Hochschule. Dresden.

Sur la psychologie des peuples sauvages.

Dr Eugen von Schmidt, Doct. Phil. K. R. Staatsrat. Freiburg, in B.

Die verschiedenen Richtungen der Weltanschauung.

Dr NICOLAS DE SEELAND, conseiller privé, docteur en médecine, médecin en chef en retraite, membre des Sociétés anthropologiques de Paris et de Moscou. Werni (province de Semiretchié, Asie centrale russe).

Sur les causes de l'inégale criminalité des sexes.

Professeur Giuseppe SERGI, professore di antropologia alla R. Universita. Istituto fisiologico. Roma.

La conscience dans la psychologie moderne.

Professeur P.-P. SOKOLOW, professeur de psychologie à l'Académie ecclésiastique. Moscou.

L'individuation colorée.

Dr Paul SOLLIER, ancien interne des hôpitaux de Paris, médecin du sanatorium de Boulogne. Boulogne-sur-Seine (France).

Formes générales et locales des émotions.

Dr Robert SOMMER, doct. méd. et phil., professeur de psychiatrie à l'Université. Giessen.

Demonstration der augestellten psychophysiologischen Apparats.

Dr Jacques ROUBINOVITCH, médecin adjoint de la Salpêtrière. Paris.

Sur les variations du diamètre pupillaire en rapport avec l'effort intellectuel.

Mme J. STANNARD, member of the Spiritualist Alliance. Londres.

Some evidence for spirit identity.

Mlle M. STEFANOWSKA, docteur ès sciences, membre de la Société belge de neurologie attachée à l'institut Solvay Bruxelles.

Dans quelles conditions se forment les varicosités sur les dendrites cérébraux ?

Sur les appendices piriformes des cellules nerveuses.

Dr Wilhelm STERN, docteur-médecin, Pract. Arts. Berlin.

Meine Auffassung der Willensfreiheit.

Dr L. William STERN, docteur en philosophie, Privat-Docent

der Philosophie a. d. Univ. Vorsitzender der Psychol. gesellschaft zu.

Ueber die Notwendigkeit organisierter Arbeitsgemeinschaft in der Psychologie.

Psychophysik und Psycho-physiologie.

Professor George Malcolm STRATTON, associate professor of psychology and director of the psychological laboratory of the University of Californie. Berkeley (Californie, U.-S. A.).

A new determination of the minimum visible and application to binocular-depth.

Professeur James SULLY, University College. London.

Tickling in is relation to Play and Laughter.

M. SYDNEY ALRUTZ, phil. licenciat. Upsala.

Some curious sensations from the skin.

Dr Paul TESDORPF, docteur-médecin, Praktischer Arzt und Specialarzt für psychische und Nerven Leiden. München.

Ueber die Bedeutung einer genauen Definition von « Charakter » für die Beurtheilung der Geisteskranken.

L'abbé THIÉRY, professeur de psychologie expérimentale et directeur du laboratoire de psychologie physiologique. Louvain (Belgique).

Recherches expérimentales sur la hauteur et la mélodie de la parole parlée, et procédés de notation pratique de la hauteur et de la mélodie de la parole donnée.

M. Pierre TISSERAND, agrégé de philosophie au lycée de Bourges (France).

Sur les théories Herbartiennes et physiologiques du plaisir.

Dr TOULOUSE, médecin en chef de l'asile de Villejuif. Villejuif (France).

De l'examen individuel et de l'unification des méthodes de mesure.

Classification psychologique des troubles mentaux.

Dr TOULOUSE, médecin en chef de l'asile de Villejuif, et M. N. VASCHIDE, attaché au laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif. Villejuif (France).

Des questionnaires et des tests appliqués à l'examen psychologique des aliénés.

Dr Wladimir TSCHISCH, professeur des maladies mentales et nerveuses, conseiller d'État actuel. Yourieff. Dorpat (Russie).

La Douleur.

Dr P. E. VALENTIN, directeur de la *Revue de psychologie clinique et thérapeutique*. Paris.

Considérations sur quelques formes d'obsession sexuelle.
Psychothérapie et logothérapie.
Les criminels non aliénés; psychologie de la préméditation.

M. Nicolas VASCHIDE, du laboratoire de psychologie de l'asile de Villejuif. Villejuif (France).

Recherches expérimentales sur le rapport de la sensibilité musculaire et de la sensibilité tactile.

Recherches expérimentales sur l'imagination créatrice chez l'enfant.

Mme M. VERRALL. Cambridge (Angleterre).

Notes sur les phénomènes de « trance » de Mrs Thompson.

Dr Oskar VOGT, Specialarzt für Nervenkrankheiten. Berlin.

L'anatomie du cerveau et la psychologie.
La psychologie des sentiments.

Dr Wilhelm WEYGANDT, docteur en philosophie et en médecine, Privat-docent der Psychiatrie an der Universität. Würzburg (Allemagne).

Ueber Associationen im Traum.

ORGANISATION

I. L'ouverture du Congrès aura lieu le lundi 20 août 1900, à 10 heures du matin, dans la grande salle du *Palais des Congrès*, à l'Exposition universelle.

La clôture du Congrès aura lieu le samedi 25 août 1900 à midi, après une dernière séance générale.

II. Pourront prendre part au Congrès toutes les personnes qui s'intéressent au développement des connaissances psychologiques. Les dames y seront admises dans les mêmes conditions et avec les mêmes droits que les messieurs.

Les personnes qui désirent adhérer au Congrès sont priées de remplir le bulletin ci-joint et de l'envoyer sous enveloppe fermée et affranchie à M. le D[r] Pierre Janet, rue Barbet-de-Jouy, 21.

La cotisation des membres du Congrès est fixée à 20 francs. MM. les Adhérents sont priés de joindre à leur bulletin un mandat-poste de 20 francs pour l'acquit de leur cotisation ; il recevront en retour la carte de membre du Congrès.

Les personnes qui ont envoyé leur adhésion, mais qui n'ont pas encore envoyé leur cotisation, sont priées de l'acquitter le plus tôt possible, afin que nous puissions leur adresser la carte de membre du Congrès.

Il a été décidé que les membres du Congrès pourraient entrer gratuitement dans l'Exposition universelle, pendant la durée du Congrès, sur la présentation d'une carte officielle délivrée par l'Administration de l'Exposition.

Ces cartes officielles seront déposées, à partir du 17 août, au bureau de l'appariteur, dans le vestibule du Collège de France (rue des Écoles). MM. les Membres du Congrès sont priés de vouloir bien, à ce moment, présenter au Collège de France la carte provisoire envoyée par le Secrétaire général, pour recevoir en échange cette carte officielle.

L'Administration de l'Exposition nous prie de prévenir MM. les Membres du Congrès que cette carte officielle ne seraient pas remplacée si elle était égarée. Les membres du Congrès qui l'auraient perdue recevraient de nouveau, sur leur demande, une carte provisoire, qui leur accorderait bien leur entrée dans les salles du Congrès, mais ils devraient payer leur entrée dans l'enceinte de l'Exposition.

Les membres du Congrès recevront gratuitement le journal du Congrès, le programme des séances et un exemplaire des rapports officiels.

La carte de membre du Congrès donnera le droit d'entrée dans les divers établissements d'instruction, dans les musées, laboratoires, hôpitaux, ainsi qu'aux diverses réunions qui pourront être organisées.

III. Les travaux du Congrès se feront soit dans des séances

générales, soit dans des séances de sections dirigées par les présidents des sections.

Les sections seront au nombre de sept et auront les titres suivants :

I. *Psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie.*

MM.

DUVAL (Dr Mathias), président, professeur d'histologie à la Faculté de médecine de Paris, professeur à l'École d'anthropologie et à l'École des beaux-arts, cité Malesherbes (rue des Martyrs), 11.

II. *Psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie.*

SÉAILLES (G.), professeur de philosophie à la Sorbonne, rue Lauriston, 25.

III. *Psychologie expérimentale et psycho-physique.*

BINET (A.), directeur du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (à la Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine et-Oise).

IV. *Psychologie pathologique et psychiatrie.*

Dr MAGNAN, médecin de l'asile Sainte-Anne, membre de l'Académie de médecine, rue Cabanis, 1.

V. *Psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et des questions connexes.*

Dr BERNHEIM, professeur de clinique interne à la Faculté de médecine de Nancy, rue Lepois, 14, à Nancy.

VI. *Psychologie sociale et criminelle.*

TARDE, professeur au Collège de France, rue Saint-Placide, 62.

VII. *Psychologie animale et comparée, anthropologie. ethnologie.*

M.

DELAGE (Yves), professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la Sorbonne, rue du Marché, 16, à Sceaux (Seine).

Les langues admises dans les discussions sont : l'allemand, l'anglais, le français et l'italien.

La durée d'une communication dans les sections est fixée à vingt minutes au plus.

Les personnes qui désirent faire une communication sont instamment priées d'indiquer le plus tôt possible le titre de leur étude et d'envoyer au Secrétariat un extrait succinct ne dépassant pas deux pages imprimées.

Le Comité ne peut pas garantir l'impression des résumés qui lui parviendraient après le 1er août.

Ces extraits seront imprimés et distribués avant chaque séance à l'auditoire, afin de rendre plus facile l'intelligence de la communication.

Une exposition de documents et d'appareils de précision ayant rapport à la psychologie sera peut-être annexée au Congrès ; les personnes qui désireraient présenter des documents ou des appareils sont priées de nous en faire part le plus tôt possible.

MM. les Membres du Comité donneront volontiers tous les renseignements complémentaires qui leur seront demandés.

COMITÉ LOCAL DE RÉCEPTION

MM.

BEAUNIS (Dr), directeur honoraire du laboratoire de psychologie de l'École des hautes études (Sorbonne), villa Sainte-Geneviève, promenade de la Croisette, à Cannes (Alpes-Maritimes).

BERGSON, professeur au Collège de France, villa Montmorency (Auteuil).

BOURGET (Paul), membre de l'Académie française, rue Barbet-de-Jouy, 20.

MM.

BOUTROUX, membre de l'Institut, professeur d'histoire de la philosophie à la Sorbonne, rue Saint-Jacques, 260.

BROCHARD, professeur d'histoire de la philosophie ancienne à la Sorbonne, boulevard Saint-Germain, 3.

BUISSON, professeur de sciences de l'éducation à la Sorbonne, boulevard du Montparnasse, 166.

CRUPPI (Jean), avocat général à la Cour d'appel, député de la Haute-Garonne, rue Spontini, 68.

DARIEX (Dr), directeur des *Annales des sciences psychiques*, rue du Bellay, 6.

GLEY (Dr), assistant au Muséum, professeur agrégé de physiologie à la Faculté de médecine, rue Monsieur-le-Prince, 14.

JOFFROY (Dr), professeur de la clinique de médecine mentale à la Faculté de médecine, boulevard Saint-Germain, 195.

LACASSAGNE (Dr), professeur de médecine légale à la Faculté de médecine, place Raspail, 1, à Lyon (Rhône).

LACAZE-DUTHIERS (H. DE), membre de l'Institut, professeur de zoologie à la Sorbonne, rue de l'Estrapade, 7.

LIARD, membre de l'Institut, directeur de l'Enseignement supérieur au ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

LYON, maître de conférences d'histoire de la philosophie à l'École normale supérieure, rue Ampère, 11.

MANOUVRIER, professeur à l'École d'anthropologie, rue de l'École-de-Médecine, 15.

MARILLIER, maître de conférences à l'École des hautes études (Sorbonne), rue Michelet, 7.

PAULHAN, ancien bibliothécaire, rue Lacépède, 32.

RABIER, directeur de l'Enseignement secondaire au ministère de l'Instruction publique, rue de Fleurus, 27.

RAYMOND (Dr), professeur de la Clinique des maladies du système nerveux, médecin de la Salpêtrière, boulevard Haussmann, 156.

SÉGLAS (Dr), médecin de Bicêtre, rue de Rennes, 96.

SOLLIER (Dr), directeur de l'Institut hydrothérapique de Boulogne-sur-Seine, avenue de Versailles, 145.

MM.

Soury (Jules), directeur des conférences à l'École des hautes études, rue Gay-Lussac, 21.

Sully Prudhomme, membre de l'Académie française, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 82.

Weiss (Dr A.), professeur agrégé à la Faculté de médecine, avenue Jules-Janin, 20.

COMITÉ INTERNATIONAL DE PROPAGANDE

NOMMÉ PAR LE CONGRÈS DE MUNICH LE 7 AOUT 1896[1].

Allemagne.

Dr Hermann Ebbinghaus, Professor der Philosophie an der Universität, Kaiser Wilhelmstrasse, 84, Breslau.

Dr Paul Flechsig, Kgl. Geheimrath, Professor der Psychiatrie und Direktor der Irrenanstalt. Psychiatrische Klinik. Leipzig.

Dr E. Hering, Professor der Physiologie. Liebigstr, 16, Leipzig.

Dr Th. Lipps, Professor der Philosophie an der Universität, Georgenstrasse, 18, Munich.

Dr Frhr. von Schrenck-Notzing, prakt. Arzt, Max Josephstrasse, 2/1, Munich.

Dr Carl Stumpf, Professor der Philosophie an der Universität, Nurnbergerstrasse, 14, Berlin, W.

Dr Wilhelm Wundt, Professor der Philosophie und Direktor der Instituts für experimentelle Psychologie an der Universität. Leipzig.

Angleterre.

Dr A. Bain, Professor of Philosophy, Aberdeen.

Prof. Dr Ferrier, Cavendish Square, 34, London, W.

Frederic W. H. Myers, M. A., Leckhampton House, Cambridge.

Prof. Sidgwick (Henry), Newham College, Cambridge.

Prof. James Sully, University College, East Heath Road, Hampstead, London, N. W.

1. *Comptes rendus du Congrès de Munich*, 1897, p. 164

Autriche.

Dr Sigm. EXNER, K. K. Hofrath, Professor der Physiologie, Physiol. Institut, Schwarzspanierstrasse, 15, Wien, IX.

Dr Anton MARTY, Professor an der Universität, Prague.

Dr Alexius MEINONG, Professor der Philosophie an der Universität, Heinrichstrasse, 7, Gratz.

Danemark.

Dr Alfred LEHMANN, Docent de psychologie expérimentale à l'Université, Osterbrogade, 7, Copenhague.

Espagne.

Prof. Dr RAMON Y CAJAL, Professor en la Universitad, Madrid.

États-Unis d'Amérique.

Prof. Mark BALDWIN, Professor of Psychology at the Princeton University. Princeton, New-Jersey.

Prof. William JAMES, Harvard University, Irving street, 95, Cambridge, Mass.

Prof. STANLEY-HALL, Clark University, Worcester, Mass.

Prof. Edward Bradford TITCHENER, Professor of Psychology, Cornell University, Ithaca, New-York.

France.

M. A. BINET, directeur du laboratoire de psychologie à l'École des hautes études (Sorbonne), rue du Départ, à Meudon (Seine-et-Oise).

Dr Pierre JANET, chargé du cours de psychologie expérimentale à la Sorbonne, professeur remplaçant au Collège de France, directeur du laboratoire de psychologie de la clinique à la Salpêtrière, rue Barbet-de-Jouy, 21, à Paris.

Prof. TH. RIBOT, professeur de psychologie expérimentale et comparée au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*, rue des Écoles, 25, Paris.

Prof. Ch. RICHET, professeur de physiologie à la Faculté de médecine, directeur de la *Revue scientifique*, rue de l'Université, 15, Paris.

Italie.

Dr F. Brentano, professeur de philosophie à l'Université, Florence.

Dr G. Mingazzini, professeur de psychiatrie, Manicomio, Rome.

Dr Enrico Morselli, prof. de clinica delle malattie mentali e di neuropatologia, direttore dell' Istituto psichiatrico nella R. Universita, via Assarotti, 46, Gênes.

Dr Mosso (Angelo), professeur de physiologie, Turin.

Dr Giuseppe Sergi, prof. di antropologia alla R. Universita, Istituto fisiologico, Roma.

Russie.

Cr S. Korsakow, prof. de psychiatrie à l'Université, Devitschie pole Psychiatrische Klinik, Moscou.

Dr Nikolaüs Lange, prof. à l'Université, Odessa.

Dr Maurice Mendelssohn, docent de médecine, Galernaiastrasse, 20, Saint-Pétersbourg.

Suède-Norvège.

Prof. Henschen, à l'Université, Upsala.

Dr J. Mourly-Vold, prof. de philosophie à l'Université, Christiania.

Suisse.

Dr Th. Flournoy, prof. de philosophie à l'Université. Florissant, 9, Genève.

Dr August Forel, prof. à l'Université, Zurich.

BIBLIOGRAPHIE

PAR M. N. DE POGGENPOHL

LES PHÉNOMÈNES MÉDIANIMIQUES PHYSIQUES

ET LEUR INVESTIGATION SCIENTIFIQUE (EN RUSSE)

PAR M. M. PETROVO-SOLOVOVO

Dans cet ouvrage de 349 pages, l'auteur s'est proposé de passer en revue celles des expériences faites dans le domaine des phénomènes physiques du spiritisme qui semblent présenter des garanties d'authenticité au point de vue tant des conditions dans lesquelles elles ont eu lieu, que des noms des observateurs.

Il commence par l'énumération des différentes catégories des phénomènes en question et par l'examen des objections multiples qui sont si souvent opposées à leur réalité Tout en admettant le bien-fondé de beaucoup de ces objections (telles que le caractère fugace et capricieux des phénomènes, le fanatisme et l'incompétence notoires de la majorité des spirites, l'absence presque complète dans ce domaine de résultats indépendants de *l'observation soutenue*, les cas innombrables de fraude relevés à l'actif des médiums, etc.), l'auteur ne pense pas, pour des raisons qu'il indique, que ces

circonstances soient de nature à nous forcer à rejeter en bloc tous les faits en question (« Introduction »).

Vient ensuite le récit plus ou moins détaillé, dans l'ordre chronologique, des expériences dignes d'attention : celles du comte de Gasparin et du professeur Thury, du professeur Hare, de la Société dialectique de Londres (avec extraits des procès-verbaux des séances), enfin de Crookes avec Home, Kate Fox Jencken, Mrs. Fay et Miss Cook. Différentes observations remarquables se rapportant à Home et émanant d'autres expérimentateurs sont également citées. Pour ce qui est des observations de Crookes en particulier, l'auteur pense qu'elles peuvent être considérées comme définitivement concluantes (il rejette à ce propos l'hypothèse d'hallucination collective aussi nettement que celle de la prestidigitation) : il fait en revanche des réserves pour les autres médiums dont les noms viennent d'être cités, notamment pour Miss Cook. Il lui semble suspect qu'alors que, dans le domaine des mouvements d'objets sans contact, des cas de ce genre aient continué à être constatés jusqu'à une date toute récente dans des conditions tout à fait satisfaisantes, celui de la « matérialisation » ne présente rien d'analogue depuis les apparitions de Katie King. Une des expériences se rapportant à ces apparitions semble cependant, M. Petrovo-Solovovo le reconnaît, présenter des titres particulièrement sérieux à l'attention : c'est l'*expérience électrique* de Crookes et de Varley; et il reproduit plus loin (p. 276, note 2, d'après le *Kurjer Warszawski* du 21-23 septembre 1899) l'opinion analogue de M. Ochorowicz, opinion d'autant plus digne d'attention que lors des séances de cette même Mrs Corner (née Cook), à Varsovie, l'année dernière, M. Ochorowicz l'a convaincue de fraude à l'aide d'un procédé analogue à celui de Varley et de Crookes.

Abordant ensuite les observations du professeur Zoellner, l'auteur décrit en détail les plus importantes d'entre elles : celles qui se rapportent à la « quatrième dimension de l'espace », autrement dit au « passage de la matière à travers la matière ». Il discute ensuite les objections qui ont été faites contre ces expériences qu'il reconnaît en fin de compte ne pouvoir être considérées comme absolument probantes mal-

gré toute leur importance; et passe à ce propos en revue certaines observations analogues faites avec d'autres médiums, notamment avec le médium russe Sambor (voir *Annales*, 1899, n° 6, et 1900 n° 1) : chaises s'enfilant sur les bras du médium sans que ses mains aient été lâchées, nœuds semblables à ceux de Zoellner, etc.). Les 40 ou 50 pages qui sont consacrées aux expériences faites avec Sambor dans ce domaine peuvent être considérées comme les plus intéressantes de l'ouvrage. Après une discussion très détaillée de toutes les sources d'erreur possibles, M. Petrovo-Solovovo arrive à la conclusion que l'improbabilité et la variété des hypothèses, auxquelles nous devrions recourir si nous nous attachions à expliquer les faits dont il s'agit d'une façon naturelle, sont un indice que là n'est pas la vraie solution. (A noter cependant qu'ici l'auteur ne parle que des « chaises » non des « nœuds », et que dans un appendice de quelques pages à son ouvrage il semble se prononcer avec un peu plus de réserve au sujet de ces mêmes expériences : il préfère, dit-il, garder quant à présent une attitude expectante, en s'en remettant à de nouveaux observateurs du soin de trancher définitivement la question.)

Vient ensuite une reproduction de quelques notes inédites et très curieuses de M. Aksakoff sur ses séances avec Mrs Fox-Jencken en 1883 (mouvements d'objets sans contact, attouchements, empreintes de doigts, etc.), dans des conditions de contrôle qui ont pleinement satisfait non seulement M. Aksakoff mais aussi Mme Boutleroff, femme de l'illustre chimiste, très incrédule, qui prenait part aux séances. (Le contrôle de mains et des pieds semble avoir été parfait en effet : en a-t-il toujours été autant de celui de la tête ? Du reste il paraît douteux sinon impossible que certains des phénomènes décrits aient pu être produits par une action de cette partie du corps.)

Le chapitre suivant a un caractère quelque peu différent des autres : il est consacré en effet à la Société anglaise des recherches psychiques, et aux résultats auxquels cette société est arrivée dans le domaine des expériences médianimiques d'ordre physique : or — Eusapia Paladino à part — ces résultats

ont été presque uniformément négatifs. Mais comme l'auteur a soin de l'indiquer, un ouvrage comme le sien ne saurait laisser de côté la *Society for psychical research*. Il analyse donc très brièvement les résultats obtenus dans cet ordre de faits par M. Myers et M. et Mme Sidgwick jusqu'en 1882 (année de la fondation de la Société), puis aborde la question tant débattue de l'écriture directe sur ardoises (*slate writing*).

On sait que les expériences faites sous les auspices de la *Society for psychical research* par un prestidigitateur anglais, M. Davey, ont prouvé, à l'encontre de ce qui avait été affirmé, que les conditions habituelles dans lesquelles cette écriture se produisait aux séances de Slade, d'Eglinton et d'autres médiums « psychographes », n'excluaient pas la possibilité d'une supercherie, et qu'en outre les récits des témoins de ces sortes d'expériences, même faits en toute bonne foi, étaient sujets à caution et ne pouvaient être pris en sérieuse considération. M. Petrovo-Solovovo se rallie pour sa part à ce point de vue. Il se propose toutefois de rechercher s'il n'existe pas de cas « d'écriture sur ardoises » d'un caractère nettement différent, au point de vue des conditions d'observation, de celle de Davey et aussi de Slade et d'Eglinton ; et il lui semble que certains cas d'écriture *se traçant sous les yeux des assistants* peuvent présenter ce caractère. L'auteur attache de l'importance à quelques observations de ce genre faites avec Mrs Francis de San Francisco ; et M. W. Emmette Coleman (de cette même ville), bien connu comme l'adversaire infatigable des médiums fraudeurs d'Amérique, hélas ! si nombreux, lui a fourni à cet égard des renseignements intéressants (p. 230-232). Les faits de cette catégorie sembleraient donc aux yeux de M. Petrovo-Solovovo rendre la réalité du phénomène de l'écriture directe probable sinon entièrement prouvée. Qu'il en soit ou non ainsi, et tout en reconnaissant la grande importance de l'œuvre de Davey, l'auteur trouve exagérées certaines conclusions qui en ont été tirées ; et il lui semble surtout peu désirable qu'une simple référence au nom du prestidigitateur anglais puisse être considérée comme une raison suffisante pour se refuser à l'étude ou à la discussion de — phénomènes — vrais ou faux, peu importe ici, dit-il

que Davey lui-même n'a jamais reproduits; et en particulier des phénomènes des sœurs Bangs (qui lui semblent du reste suspects, il le reconnaît). Il maintient en fin de compte que c'est la personnalité de l'observateur qui doit jouer le premier rôle dans l'appréciation des faits de cette catégorie.

L'auteur consacre plus loin quelques pages aux observations si curieuses du Dr Dariex (Voir *Annales*, 1892, n° 4) qu'il met au nombre des plus concluantes qui existent. Les 90 pages suivantes sont consacrées à Eusapia et aux expériences faites avec ce médium depuis celles de Naples en 1891 jusqu'à celles de Paris en 1898. M. Petrovo-Solovovo s'arrête longuement sur les réponses de MM. Myers, Lodge, Richet et Ochorowicz, aux critiques dirigées par M. Hodgson contre les conditions de contrôle aux séances de l'île Roubaud, afin de donner au lecteur le moyen de juger si des déclarations aussi catégoriques faites par des savants aussi éminents peuvent laisser dans ce cas le champ libre à l'hypothèse de supercheries pareilles à celles de 1895 à Cambridge. Il conclut donc en faisant la part du vrai et du faux dans les phénomènes d'Eusapia, et les dernières expériences de M. Richet (celles de 1898), de même que l'impression très favorable rapportée par M. Myers des séances en question après tout ce qui s'était passé à Cambridge, le fortifient surtout dans cette supposition. M. Petrovo-Solovovo ajoute quelques remarques intéressantes sur les séances d'Eusapia auxquelles il a assisté à Saint-Pétersbourg au printemps de 1898.

La réalité de certains phénomènes médianimiques d'ordre physique peut être considérée comme prouvée; c'est là la conclusion générale que l'auteur tire de tout ce qui précède : il formule cependant à ce propos quelques desiderata qui semblent indiquer qu'il est peu enthousiaste au sujet de l'attitude et de l'état d'esprit de la majorité des spirites, de même que du caractère général des phénomènes.

Je considère l'ouvrage intéressant et impartial que je viens d'analyser comme une contribution de valeur à la littérature *sérieuse* du sujet. N. de Poggenpohl.

Saint-Pétersbourg, juin 1900.

QUELQUES OBSERVATIONS

PAR M. PETROVO-SOLOVOVO

Je profite volontiers de l'occasion que m'offre M. de Poggenpohl en parlant de mon livre, pour dire quelques mots de plus sur une des questions que j'y traite, question que j'ai discutée également dans les *Annales*, 1899, n° 6, p. 341-360 : celle des expériences dites « de chaises » faites avec Sambor.

M. de Poggenpohl dit avec raison que j'ai l'air de me prononcer moins nettement là-dessus, à la fin de mon livre qu'au milieu. Je dois dire pour expliquer cette contradiction apparente, qu'alors que mon ouvrage était déjà sous presse, quelques cas de ce genre auxquels j'assitai (décembre 1899 — janvier 1900) me firent une impression quelque peu défavorable et me forcèrent à me demander s'il n'y avait pas dans les faits analogues mentionnés dans mon livre (et aussi dans les *Annales*, *loc. cit.*) et remontant à plusieurs années, des éléments d'erreur pareils à ceux que j'avais cru relever tout récemment et qui suffiraient à en détruire la valeur. Je me décidai donc à faire ce qui était possible pour élucider la question, et je parvins à former un cercle et à instituer une série de séances dans le but spécial de soumettre le phénomène réel ou supposé du « passage de la matière à travers la matière » à une investigation sérieuse et systématique.

Les séances en question — 10 en tout, dont chacune a duré plusieurs heures, comme c'est toujours le cas avec Sambor — ont eu lieu dans le courant des mois de février, mars, avril et mai 1900. L'absence complète de résultats aux dernières séances ne nous a pas encouragé à prolonger la série : du reste Sambor a quitté Saint-Pétersbourg bientôt après la dixième.

La grande majorité des personnes qui ont pris part aux séances était animée du plus vif désir de voir réussir l'expérience « de la chaise » dans les meilleures conditions

possibles, et presque toutes envisageaient la question sous son aspect le plus sérieux.

Voici maintenant les résultats.

Je dois dire tout d'abord que nous nous sommes attachés spécialement aux expériences de chaises, sachant que c'est dans cet ordre de faits que Sambor a donné les résultats les plus frappants :

A deux reprises une chaise cannée, n'appartenant pas au médium et ne pouvant en général donner lieu à aucun doute, s'est enfilée sur un des bras de Sambor (ou pour être exact sur celui d'un de ses voisins), alors que d'après les affirmations de ces derniers, ni la main droite ni la main gauche du médium n'avait été lâchée.

Il est à noter :

a) Que, dans les deux cas, la bougie avait été éteinte après que les mains du médium eurent été prises par ses voisins, la chose est certaine;

b) Que les deux fois la présence de la chaise au bras d'un des « contrôleurs » a été constatée à la lumière;

c) Que les mains de Sambor sont, comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire dans mon article précédent, tenues de la façon la plus satisfaisante, et que c'était également le cas pour les expériences en question (on formait la chaîne autour de la table sans la toucher);

d) Que les voisins du médium étaient, dans le premier cas, mon ami M. K-ow qui tenait particulièrement à ce que l'expérience réussît avec lui, et qui m'avait précédemment déclaré que tant que cela ne lui arriverait pas, il n'y croirait pas; dans le second — moi-même.

Dans ce dernier cas, la chaise qui s'est enfilée sur mon bras avait été préalablement placée, comme d'habitude, derrière le médium. A un certain moment, et une quarantaine de minutes environ après que la séance eut commencé, Sambor s'est agité très fort, son voisin de gauche (qui tenait beaucoup à ce que le phénomène eût lieu avec lui) a senti une chaise près de son bras : puis cette chaise a semblé passer de mon côté, derrière le dos du médium; je la sens sous mon bras, puis voilà qu'elle saute, pour ainsi dire dessus; je demande

à grands cris la lumière, et nous voyons tous que mon bras gauche est passé à travers le dossier de la chaise.

Moralement je suis certain de ne pas avoir lâché le médium. M. L. M., l'autre voisin de Sambor, l'est aussi (ici cette dernière circonstance n'est pas sans importance, l'ouverture dans le dossier de la chaise étant assez large pour qu'un homme maigre puisse se glisser à travers). Il en est de même pour M. S. qui tenait l'autre main du médium lorsque la chaise s'est enfilée sur le bras de M. K-ow.

Dans un troisième et dernier cas, le même phénomène s'est produit alors que la main droite de Sambor était tenue par M. H., diplomate américain, et apparemment très bon observateur, qui tenait beaucoup, lui aussi, à avoir une chaise à son bras; ici toutefois l'autre main de Sambor a été lâchée pour un moment par M. K-ow. Ce dernier du reste a dit ne l'avoir lâchée (à cause des mouvements violents que faisait le médium) qu'après que M. H. eut déclaré qu'une chaise s'était enfilée sur son bras; mais les sceptiques à outrance pourraient peut-être affirmer que M. K-ow étant sourd, son assertion à ce sujet ne peut avoir de valeur, et que par conséquent l'hypothèse du passage du médium par l'ouverture du dossier de la chaise ne peut être considérée ici comme exclue. Pour ma part, je ne le crois guère.

De toute façon après les cas que je viens de décrire, tous les assistants sont arrivés à la conclusion que le phénomène apparent du passage d'une chaise « à travers », pour ainsi dire, le bras de Sambor, se produisait alors que les mains de ce dernier n'avaient pas cessé apparemment d'être tenues d'une façon très satisfaisante, et tout à fait indépendamment de la personnalité des « contrôleurs ».

Il devenait dès lors plus intéressant d'aller plus au fond de la question et de la poser de façon à exclure définitivement toute possibilité d'erreur tactile, en admettant qu'on pût en supposer une dans ces conditions.

Nous avons donc procédé à quelques expériences à ligatures que je vais décrire en deux mots.

Je dois dire tout d'abord que dans cette série d'expériences nous avons tenu à ne pas attacher les mains mêmes du mé-

dium à celles des contrôleurs. (On les a attachées toutes les deux, dans le sens strict du mot, une ou deux fois, à des séances d'un autre cercle, aux réunions duquel je prenais également part l'hiver dernier, et une de ces fois après qu'une chaise s'était enfilée sur le bras d'un des voisins de Sambor dans les conditions ordinaires, mais ce fut sans succès.) J'ai grand'-peine à croire, il est vrai, quant à moi, qu'alors que deux mains sont fortement attachées l'une à l'autre et qu'en outre l'une tient l'autre, celle de ces mains qui est tenue puisse se libérer puis revenir à sa position première sans que le possesseur de l'autre main s'en aperçoive; mais peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour affirmer que la chose est faisable; aussi-avons nous procédé autrement :

a) Nous avons pris un long ruban de toile et nous l'avons fait passer par les deux manches de la redingote du médium et par l'une des manches de chacun de ses voisins, les bouts du ruban étant tenus par d'autres personnes parmi celles formant la chaîne;

b) Nous avons fait passer ce ruban par les deux manches de la redingote de Sambor et nous en avons attaché les deux bouts aux poignets des contrôleurs;

c) Nous l'avons fait passer par des ouvertures dans les manches de chemise du médium et de ses voisins, en attachant fortement les deux bouts que le « contrôleur » devait garder dans sa main tout en tenant (comme toujours) celle de Sambor;

d) Nous avons aussi attaché la main droite de chacun, puis d'un seul des « contrôleurs » à sa main gauche au moyen d'un ruban de toile lâche.

Dans toutes ces conditions l'apparition de la chaise au bras d'un des voisins du médium (ou bien au bras du médium même dans les cas *a*), *b*) et *c*) aurait été inexplicable dans l'hypothèse d'une simple libération momentanée de la main de Sambor.

Malheureusement aucune de ces expériences n'a réussi.

Je dois dire en toute franchise que je ne puis considérer cet insuccès comme la *preuve* du fait qu'il faille chercher l'explication des faits de cette catégorie seulement dans

des erreurs tactiles et je réserve nettement mon opinion en attendant que de nouvelles expériences aient été faites.

Je dois remarquer tout d'abord que le très grand nombre de séances que Sambor a données l'hiver dernier, a semblé l'avoir exténué. Ce qui est certain, par exemple, c'est que sur sept séances auxquelles j'ai assisté dans un autre cercle, quatre au moins ont été absolument nulles. Lors des dix séances spéciales dont il est question en ce moment, le phénomène que nous avions en vue ne s'est produit, dans deux cas sur trois, qu'après une attente assez ou même très longue et des essais infructueux; d'autre fois nous avons tâché vainement de l'obtenir même dans les conditions les plus simples (sans ligatures). Le nombre même de ces expériences à ligatures a été trop peu nombreux (nous n'y avons consacré que 4 ou 5 séances) et, tout compte fait, je n'irai pas nier absolument la réussite possible dans de meilleures conditions — alors que le médium serait moins fatigué et la composition du cercle particulièrement favorable. C'est, il y a de cela 4 ou 5 ans, alors que le phénomène en question se produisait sans cesse aux séances de Sambor et bien plus facilement qu'à présent, qu'il aurait fallu instituer ces sortes d'expériences. Bref, j'ai certainement l'intention de les recommencer lorsque l'occasion s'en représentera, et qui sait? peut-être serais-je plus heureux en fin de compte!

Car lorsque je pense par exemple à cet incident que j'ai décrit dans mon article précédent : nous entendons tous dans l'obscurité un coup léger, et un des voisins de Sambor, M. Nabokow, s'écrie qu'un anneau m'appartenant s'est enfilé sur son bras; eh bien! il me semble peu probable qu'ici encore l'apparition de cet anneau au bras de M. Nabokow soit due à une libération de la main du médium, surtout lorsque l'on rapproche cet incident d'autres analogues. Nous avons négligé, il est vrai, de faire la lumière au moment voulu, puis le médium a enlevé par un mouvement brusque sa main à M. Nabokow et l'anneau est tombé, mais cette circonstance regrettable ne peut être considérée comme enlevant au fait en question toute sa valeur.

Et le fait que l'apparition de l'anneau au bras de M. Nabokow

a coïncidé avec un son que nous avons entendu tous, me semble aussi rendre peu probable la seule autre explication « naturelle » possible, comme quoi Sambor n'aurait fait qu'introduire sa main unie à celle de M. Nabokow dans l'intérieur de l'anneau.

Ou bien prenons par exemple le cas de M. Tour. Sa main est attachée très fortement à celle de Sambor, et M. Tour tient en outre la main de ce dernier dans la sienne. Une chaise s'enfile sur le bras de M. Tour, chaise appartenant à M. Bezsonow chez qui la séance a lieu. On allume, puis on vérifie, en procédant sur l'heure à un essai, que le médium n'aurait pas pu se glisser à travers l'ouverture du dossier de la chaise (témoignage de M. Tour, de M. le colonel V., de M. Taitz).

Eh bien! si je conçois assez difficilement une erreur sur ce point spécial je vois encore plus difficilement le médium retirant sa main de celle de M. Tour, malgré le ruban de toile, puis l'y replaçant sans que M. Tour s'aperçoive de rien et alors que le phénomène en vue est justement l'apparition de la chaise au bras de M. Tour.

Il ne faut donc certainement pas se décourager, mais tout au contraire persévérer dans l'espoir de mettre un jour la main sur un véritable *experimentum crucis*,

Je ne saurais à ce propos assez insister sur un point, à savoir, la nécessité dans ces sortes d'expériences d'éliminer absolument toute possibilité d'explication par un passage du médium à travers le dossier de la chaise (avec libération momentanée d'une main).

Dans un cas récent, par exemple, le phénomène s'est produit alors qu'une des mains du médium (celle sur laquelle s'est enfilée la chaise) était réunie à celle de son voisin selon la méthode *c* : à l'aide d'un ruban de toile qu'on avait fait passer à travers des ouvertures dans les manches de chemise du médium et du contrôleur, en en attachant fortement les deux bouts. Franchement, voilà une épreuve qui devrait être considérée comme décisive, si ...si l'on avait pris soit une chaise à dossier très étroit, soit attaché de la même façon les deux mains de Sambor. Mais non. M. M. B..., qui m'a

envoyé le compte rendu du cas en question, ajoute qu'on n'avait malheureusement pas pensé à attacher de la même façon l'autre main du médium et qu'il n'y avait pas impossibilité absolue pour ce dernier de se glisser à travers le dossier. Il est vrai que la séance avait lieu, à l'encontre des nôtres, à une certaine lumière, et que l'autre voisin du médium a affirmé lui aussi ne pas avoir lâché sa main, mais ce n'est pas encore ce qu'il nous faudrait pour nous satisfaire pleinement.

J'admets donc que, malgré tout, la preuve *certaine*, *irréfutable*, reste encore à trouver; et je n'ai pas besoin de dire qu'entre les deux hypothèses : celle d'une libération non remarquée d'une des deux mains du médium, même tenue d'une façon qui ne semble pas laisser place au doute, et celle du passage d'un corps solide à travers un autre corps solide, c'est la première qui est la moins improbable. J'avoue pourtant que, pour ce qui me concerne, elle ne me satisfait pas, même malgré l'insuccès de celles de nos expériences, trop peu nombreuses, je le répète, qui auraient pu être décisives.

Pour finir, je vais indiquer en deux mots les raisons qui me font insister sur ce phénomène particulier au détriment des autres présentés par Sambor. En laissant de côté l'intérêt du fait même, ces raisons sont de deux sortes. La première c'est l'extrême simplicité des conditions de contrôle. Rien de plus facile en effet que de réduire ces conditions à une seule : la non-interruption du contact entre les mains du médium et celles de ses voisins, en laissant de côté tout le reste. Cette simplicité est attrayante, surtout lorsqu'on la compare aux difficultés que présente l'élimination de toutes les sources d'erreur, ne fût-ce que dans les expériences sur le mouvement des objets sans contact. Mais il y a aussi une autre raison : c'est qu'après un très grand nombre de séances de tout genre avec Sambor, je suis forcé de conclure qu'avec lui on n'a pas beaucoup de chances d'arriver à quelque chose ressemblant à une conviction complète de la réalité des autres phénomènes, pour peu que l'on envisage la question à un point de vue scientifique et surtout si on n'a pas beaucoup de

temps à perdre. En effet, sans m'ériger en juge de ce que je n'ai pas vu et pour ne parler que de mon expérience personnelle, pour laquelle je veux bien admettre une certaine dose de malechance au point de vue de la composition de mon « cercle » habituel, je pourrais presque dire *avec un peu d'exagération*, que je compterais bien sur mes dix doigts — les « chaises » et les anneaux mis à part, — les incidents qui m'ont paru exclure *plus ou moins* nettement une explication naturelle [1]. Aujourd'hui, comme il y a quelques mois, je suis prêt à croire que, dans des circonstances particulièrement favorables, on peut obtenir avec Sambor des résultats extraordinaires, mais ces circonstances-là sont aussi particulièrement difficiles à réaliser. Tout au contraire dans le domaine des phénomènes apparents « du passage de la matière à travers la matière », Sambor, à ce qu'il m'a longtemps semblé et à ce qu'il me semble encore, présente un intérêt tout particulier, à en juger par les résultats déjà obtenus avec lui, et obtenus en abondance et avec une relative facilité. Je voudrais

1. J'ai mentionné dans les *Annales* de novembre-décembre 1899, p. 326-341, la plupart de ces incidents; je rappellerai qu'il s'agit surtout : 1° des différents phénomènes qui ont eu lieu à la séance du 11 mars 1899; et je maintiens qu'ils n'ont pu être produits ni par le médium, ni par aucune des personnes formant la chaîne; malheureusement il était possible pour un complice de s'introduire dans la chambre du dehors; et quoique je ne sois pas particulièrement disposé à adopter cette hypothèse, la circonstance en question introduit nécessairement un doute dans mon esprit; 2° de la séance à rideau du 19 mars 1899; 3° de *quelques* cas de transports d'objets de petite dimension (boîte à musique à manivelle volant et jouant, etc.) qui m'ont semblé difficilement explicables par une action des dents ou des pieds; 4° des tables enlevées du milieu du cercle et transportées en dehors (surtout de la table pesant 34 livres, dans mon cabinet de travail); 5° de certaines apparitions lumineuses; 6° peut-être d'un ou de deux cas d'attouchements; 7° de la voix parlant à l'oreille d'une personne placée à une certaine distance de Sambor (*Annales* 1899, n. 6 p. 337). C'est *à peu près* tout. A ajouter peut-être un ou deux incidents dont j'ai été témoin l'hiver dernier : mouvements prolongés, dans une chambre très faiblement éclairée, d'une petite table sur laquelle était placée une boîte à musique assez lourde, beaucoup trop loin de Sambor pour que celui-ci pût l'atteindre à l'aide d'une main ou d'un pied; en outre la disposition des personnes formant la chaîne aurait rendu difficile l'emploi d'un instrument quelconque dans le but de produire ces mouvements. Tout cela est évidemment important; mais ce n'est pas énorme pour 75 séances.

bien que mon expérience ultérieure me fortifiât dans cette opinion.

M. Petrovo-Solovovo,

Saint-Pétersbourg, juin 1900.

P.-S. — Je tiens à corriger un erratum dans mon article précédent : dans le récit du Dr Pogorelsky, *Annales* 1899, n° 6, p. 350, ligne 8, c'est de l'ouverture *B*, étroite, non de l'ouverture *A*, large, du dossier de la chaise qu'il s'agit ; ici la distinction a de l'importance.

INFORMATION

Un Congrès spirite et spiritualiste se tiendra à Paris, du 15 au 26 septembre, dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes. Toute personne, qui en donnant son adhésion versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du Congrès, mais pour avoir droit au compte rendu des travaux du Congrès on devra verser une somme d'au moins 12 francs.

Tous les documents et versements de fonds doivent être adressés à M. Célestin Duval, trésorier, 55, rue du Château-d'Eau, à Paris.

L'Éditeur-Gérant : Félix Alcan.

DOCUMENTS ORIGINAUX

DE DIVERSES EXPÉRIENCES
SUR LES
MOUVEMENTS D'OBJETS MATÉRIELS
PROVOQUÉS SANS CONTACT
PAR UNE FORCE PSYCHIQUE AGISSANT A DISTANCE[1]

PAR LE Dr XAVIER DARIEX

La questions des mouvements d'objets sans contact a beaucoup occupé les psychistes pendant ces dix dernières années. De nombreuses expériences ont été faites, et si la réalité du phénomène n'a pas été admise par tous les expérimentateurs, elle l'a été par beaucoup de ceux qui ont longuement et patiemment expérimenté. Quoi qu'il en soit, le sujet est assez important et dès maintenant il a fait l'objet d'assez de recherches pour être pris en sérieuse considération et mériter d'être abordé à ce Congrès.

En raison du peu de temps dont il est possible de disposer pour une communication, je me bornerai à relater quelques-unes de mes expériences,

1 Communication faite au Congrès de psychologie.

PROCÈS-VERBAL DES EXPÉRIENCES COLLECTIVES INSTITUÉES POUR LE CONTRÔLE DES MOUVEMENTS D'OBJETS SANS CONTACT[1]

Les soussignés :

Dr Barbillion, de la Faculté de Paris, ancien interne en médecine des hôpitaux, demeurant, quai d'Orléans, 16, à Paris;

Besombes (Paul), employé des ponts et chaussées, demeurant à Paris, rue Boutarel, 7;

Dr Meneault (Joanne), de la Faculté de Paris, ancien interne de l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer, demeurant à Paris, rue Monge, 51;

Morin (Louis), pharmacien de 1re classe, demeurant rue du Pont-Louis-Philippe, 9,

Certifient l'exactitude des faits suivants :

Le Dr Dariex, demeurant à Paris, rue du Bellay, n° 6, ayant à plusieurs reprises, et notamment le 24 janvier 1889, cru constater que des phénomènes étranges se produisaient, la nuit, dans son cabinet de travail, pria les personnes ci-dessus désignées de contrôler les observations qu'il avait déjà faites sur l'existence de ces phénomènes.

Il s'agissait, au dire du Dr Dariex, de chaises qui avaient été trouvées renversées dans son cabinet, et cela à plusieurs reprises, alors que, d'après les précautions prises en vue d'éviter toute supercherie, il paraissait impossible qu'aucun être vivant ait pu s'introduire dans le cabinet, dont les portes et les fenêtres avaient été méthodiquement closes et mises sous scellés.

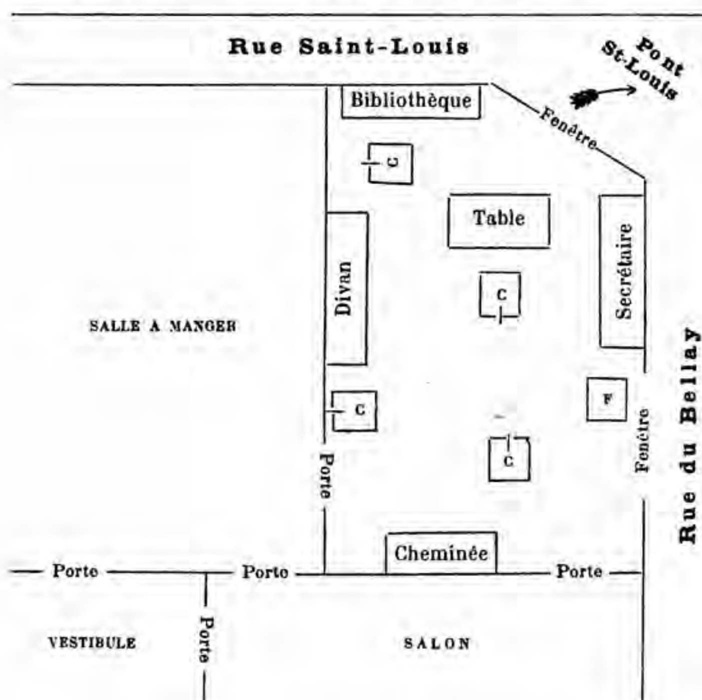
Pendant dix jours, du 26 janvier au 4 février, les soussignés se sont régulièrement réunis chez le Dr Dariex, le soir à 8 heures, le matin à 8 h. 1/2; tantôt ils étaient tous présents, tantôt il manquait une ou plusieurs personnes. Le Dr Barbillion et le Dr Dariex n'ont pas manqué à un seul rendez-vous et ont pu assister à toute la série des expériences.

Le cabinet de travail du Dr Dariex occupe, au premier étage

1. Ce procès-verbal a été publié dans les *Annales des sciences psychiques* de 1892 (p. 190).

de la maison portant le n° 6 de la rue du Bellay, la partie de l'appartement qui forme le coin de cette rue et de la rue Saint-Louis-en-l'Ile. Il prend jour par deux fenêtres donnant sur cette rue et communique avec les autres pièces de l'appartement par deux portes, l'une donnant sur le salon et s'ouvrant vers le salon, l'autre donnant sur la salle à manger et s'ouvrant vers le cabinet.

Le plan ci-joint rend compte de cette disposition.



Les meubles qui le garnissent sont : une bibliothèque, un secrétaire, une table, un divan, un fauteuil, quatre chaises; il n'existe aucun placard. Après avoir scrupuleusement examiné les fenêtres et les portes ainsi que les différents meubles, les murs et le parquet, les soussignés ayant acquis la conviction que rien ne pouvait amener la chute ou le déplacement d'au-

cun meuble ou d'aucun objet à l'aide de mécanisme, de fils, etc., ou de tout autre moyen ; qu'il était également impossible à quelqu'un de se cacher dans le cabinet ou de s'y introduire après la fermeture et la mise sous scellés des fenêtres et des portes. Dans ces conditions, chaque soir, à 8 heures, les précautions suivantes furent minutieusement prises : les volets en fer sont fermés, les fenêtres sont closes, et des scellés sont apposés sur les montants, près de l'espagnolette. La porte de communication avec le salon est fermée à clef du côté du cabinet, la clef restant emprisonnée dans la serrure par une bande d'étoffe scellée à ses deux extrémités.

Des scellés sont posés sur cette porte et une bande d'étoffe est fixée par des cachets de cire, d'une part sur la porte elle-même, et, d'autre part, sur le mur voisin. Pendant tout le cours de nos expériences, cette porte du salon est demeurée condamnée.

Restant comme unique ouverture la porte faisant communiquer le cabinet avec la salle à manger. Les chaises du cabinet étaient alors disposées suivant un ordre convenu, mais non toujours exactement à la même place. On sortait du cabinet, le D[r] Dariex le premier, et chacun, *de la salle à manger*, etait un dernier regard dans le cabinet, afin de s'assurer une dernière fois que *les chaises étaient debout* et bien en place.

Alors le D[r] Barbillion fermait à clef la porte du cabinet, et gardait sur lui cette clef ; les scellés étaient posés et la bande d'étoffe était appliquée sur le trou de la serrure. Sept ou huit cachets de cire étaient apposés à l'aide d'un cachet appartenant à M. Morin, lequel le gardait et l'emportait chez lui. *La forme et la disposition des scellés étaient notées avec soin.*

Ces précautions ayant été régulièrement et rigoureusement prises chaque jour à 8 heures du soir, nous nous réunissions le lendemain matin, à 8 h. 1/2, pour la levée des scellés, laquelle était toujours précédée d'un examen minutieux des cachets et de la serrure. Pendant les dix jours qu'a duré l'observation, voici ce qui a été constaté :

1[re] nuit, du samedi 26 janvier au dimanche 27. — Néant.

2[e] nuit, du 27 au lundi 28 janvier. — Néant.

3[e] nuit, du 28 janvier au mardi 29 janvier. — Deux chaises

sont renversées; l'une, placée près de la bibliothèque, est tombée sur son côté gauche; l'autre, placée près du fauteuil, est renversée sur le dossier dans la direction de la fenêtre et de la table.

4e nuit, du mardi 29 janvier au mercredi 30 janvier. — Néant.

5e nuit, du 30 janvier au jeudi 31 janvier. — Néant.

6e nuit, du 31 janvier au vendredi 1er février. — Néant.

7e nuit, du 1er février au samedi 2 février. — Néant.

8e nuit, du 2 février au dimanche 3 février. — Néant.

9e nuit, du dimanche 3 février au lundi 4 février. — Néant.

10e nuit, du lundi 4 février au mardi 5 février. — Deux chaises sont renversées : l'une, placée vers la table, a été renversée sur le côté gauche, vers le divan; l'autre, placée, près du fauteuil, est tombée sur le dossier, dans la direction de la fenêtre.

En présence de ces faits, des précautions prises par nous pour éviter toute supercherie, du soin que nous avons apporté à la pose des scellés et à l'examen des mêmes scellés, nous sommes convaincus :

1° *Que personne n'a pu demeurer dans le cabinet après que nous en étions sortis;*

2° *Que personne n'a pu s'y introduire pendant la nuit, avant notre arrivée le lendemain matin.*

Et nous sommes amenés à conclure que pendant la nuit, à deux reprises, dans l'espace de dix jours, au milieu d'une chambre parfaitement close et sans qu'aucun être vivant ait pu s'y introduire, des chaises ont été renversées, contrairement à notre attente et à nos prévisions; que cette manifestation d'une force en apparence mystérieuse, se produisant en dehors des conditions habituelles, ne nous paraît pas reconnaître une explication ordinaire, et que sans vouloir préjuger en rien de la nature intime de cette force et tirer des conclusions positives, nous inclinons à penser qu'il s'agit de phénomènes d'ordre psychique analogues à ceux qui ont été décrits et contrôlés par un certain nombre d'observateurs.

Dr Barbillion; P. Besombes;

Dr Meneault; M. Morin; Dr Dariex

Toutes ces signatures sont légalisées par la mairie du IVe arrondissement et par celle de Pont-de-Vaux, dans l'Ain, où est allé, peu après, se fixer le Dr Meneault.

Comme cela est dit au cours du procès-verbal, parfois les expérimentateurs n'étaient pas tous présents ; les expériences ayant nécessité vingt rendez-vous réguliers et à heure fixe, on conçoit aisément que de temps à autre quelqu'un y manquât ; mais *il y étaient tous* les jours que le phénomène a été constaté. Tous ont vérifié les scellés, les ont trouvés intacts, et tous ont vu, de la salle à manger, et avant que personne entre dans le cabinet, les chaises renversées. C'est pour cette raison que tous ont signé le procès-verbal sans aucune restriction ; il y avait d'ailleurs entre nous une confiance absolue, car nous étions tous des amis de vieille date, nous sachant incapables de nous tromper les uns les autres.

J'aurais voulu réunir un plus grand nombre de témoins ; mais à cette époque, peu de personnes en France osaient parler de phénomènes psychiques, de crainte de passer pour folles ou pour hallucinées, et moi-même, moins expérimenté et moins convaincu qu'aujourd'hui de la nécessité d'oser aborder ouvertement ces recherches, je partageais dans une certaine mesure la pusillanimité générale, et n'en parlais qu'avec mes amis ; aussi je n'osai proposer qu'à des intimes de venir contrôler ce que j'avais déjà observé. Je ne savais pas si le phénomène se reproduirait de nouveau, et je ne voulais pas m'exposer aux déconvenues qui auraient pu en résulter si j'avais convié à un pareil contrôle des personnes me connaissant peu, et ne sachant rien des phénomènes psychiques, de leur inconstance, de leur variabilité et des écueils sans nombre qu'offre leur expérimentation.

A partir du 5 février, mes amis ayant déclaré que le contrôle était suffisant et qu'il était inutile de le prolonger, je me fis dresser tous les soirs un lit dans ce cabinet de travail, et j'y couchai jusqu'au 26 février, date à laquelle je fus appelé en province par un deuil de famille. Je n'entendis rien, et aucune chaise ne fut renversée de nouveau.

La supercherie a-t-elle été possible ? avons-nous pu être

joués par une Bretonne fort simple, que M. le professeur Ch. Richet connaît et qu'il en croit incapable; que moi-même, pendant les neuf années qu'elle est restée à mon service, je n'ai jamais surprise en flagrant délit d'aucune tromperie? Est-il admissible que cette fille, qui n'avait certainement des scellés aucune expérience ni aucune pratique, ait pu, à quatre reprises, lever et replacer, sans qu'il y paraisse, *au moins six cachets chaque fois*, cachets dont nous remarquions jusqu'aux irrégularités, jusqu'aux bavures, et qui, lorsque nous voulions les lever, adhéraient tellement que même la toile que nous employions se déchirait; cachets dont nous n'avons pas pu réussir à lever et replacer *un seul*, mes amis et moi, malgré de nombreux essais, par tous les moyens et avec tous les instruments que nous avons pu imaginer.

Que de fois nous avons discuté, notamment avec M. le professeur Ch. Richet, de quelle manière ma domestique aurait pu nous abuser! L'hypothèse qu'elle aurait pu s'introduire dans le cabinet malgré les scellés, pour y renverser les chaises, a toujours été déclarée inadmissible par tous ceux qui l'ont examinée; celle de fils de fer introduits sous les portes, n'est pas admissible quand on considère la disposition de la pièce, celle des meubles, la place occupée par les chaises et la manière dont elles sont tombées ; supposer qu'elles ont été renversées par quelques trépidations est inacceptable, car, depuis douze ans et demi que j'habite le même appartement, jamais aucune chaise n'a été trouvée renversée en dehors de la période des expériences. Ont-elles pu être renversées par un animal qui se serait introduit par la cheminée et aurait pu repartir par la même voie, sans se faire prendre? Ce serait une hypothèse absurde : d'abord le rideau métallique de la cheminée était baissé complètement et une grille à charbon se trouvait dans la cheminée, derrière ce rideau; puis, s'imagine-t-on cet animal descendant la nuit, par le tuyau étroit d'une cheminée parisienne, d'environ dix-huit mètres de hauteur, pour venir s'amuser à renverser des chaises et repartir ensuite comme il était venu? Le seul animal capable de pénétrer par la cheminée ou de rester inaperçu dans ce cabinet, que nous examinions avec soin avant

de le mettre sous scellés, c'est une souris. Or une souris est absolument incapable de renverser des chaises pesant 8 livres.

Reste une objection, la voici :

« Un certain temps s'étant écoulé entre la pose des scellés et la constatation du phénomène, le moulage des cachets de cire a pu être pris afin de faire exécuter un cachet de contrebande permettant de donner le change ? »

Cette objection est la plus sérieuse et serait de nature à jeter le doute au premier abord ; heureusement, pour l'intérêt de la vérité, elle ne résiste pas à un examen attentif des faits.

La première fois, en effet, que j'eus recours à la garantie des scellés, pendant des expériences particulières que j'avais faites avant les expériences collectives, je posai les scellés, *sans que personne ait pu connaître cette intention*, à 8 heures du soir. Pourtant, bien que les clefs et le cachet n'aient pas quitté ma poche, à minuit dix minutes, soit quatre heures plus tard, je retrouvais mes scellés *parfaitement intacts*, et, dans le cabinet, une chaise était renversée.

Il était absolument impossible, en quatre heures, et de 8 heures à minuit, de se procurer un cachet semblable au mien. Je n'ai donc pas pu être trompé moi-même de cette façon.

Aurais-je pu tromper les autres ?

Pas davantage. Ainsi qu'en fait foi le procès-verbal, *la forme et la disposition des scellés étaient notées avec soin.*

C'était déjà une garantie très sérieuse, car il n'est pas facile d'obtenir, sur un plan vertical, avec de la cire en fusion, des cachets réguliers : ils ont tous une épaisseur très inégale et des contours très capricieux, si bien que sur cinquante on n'en trouverait peut-être pas deux assez identiques pour être confondus ; mais, à cette précaution, une autre fut ajoutée, les derniers jours, sur ma demande : dans une feuille de papier sur laquelle l'un de nous venait de tracer rapidement, et en assez gros caractères, quelques phrases qui la cou-

vraient en entier, nous découpions une bande d'environ 15 centimètres sur 7, qui nous était nécessaire pour l'application des scellés. Le lendemain cette bande était confrontée avec le reste de la feuille où elle avait été découpée, reste que l'on avait emporté en même temps que la clef et le cachet, et nous nous assurions que découpures et portions de lettres se correspondaient exactement. Le soir du 4 février cette précaution avait été prise ; néanmoins nous trouvâmes, le lendemain matin, deux chaises renversées.

Ces phénomènes ont-ils été absolument indépendants de la présence ou du voisinage de quelque personne, de quelque « médium », pour employer le terme consacré ? Je n'en sais rien, mais je présume que si la présence de quelqu'un a été nécessaire, si médium il y a eu, ce doit être ma domestique, dont la santé et le système nerveux étaient alors très délicats. Elle n'a jamais eu d'accès de somnambulisme spontané mais il y a un an, j'ai été amené par la force des choses à me convaincre qu'elle était hypnotisable, voici comment. Des troubles gastro-intestinaux, sans doute principalement d'origine nerveuse, étaient survenus ; pendant près de trois semaines j'employai les médicaments appropriés, tous échouèrent ou ne donnèrent que de médiocres résultats, et la malade, s'affaiblissant graduellement, en était arrivée à une faiblesse extrême, ne lui permettant plus de se soutenir sur ses jambes. Son état, grave et fort inquiétant, semblait ne pas pouvoir se prolonger bien longtemps.

La gravité de cette situation me détermina à essayer de la suggestion thérapeutique. Le sommeil hypnotique fut obtenu très facilement ; la première suggestion amena une amélioration considérable, la seconde accentua cette amélioration, et après la troisième la guérison fut complète : il avait fallu quatre jours.

Était-ce le hasard ? Le moment de la guérison était-il venu quand j'instituai la thérapeutique suggestive ? Ce n'est pas probable, car plusieurs mois plus tard les mêmes troubles se renouvelèrent, et les médicaments ne donnèrent pas de meil-

leurs résultats que précédemment, malgré qu'ils fussent pris exactement comme je les prescrivais et le plus souvent en ma présence. Cette fois je tardai moins à avoir recours à la thérapeutique suggestive, et deux suggestions amenèrent la guérison complète et durable.

Depuis cette époque, j'ai pu faire de nombreuses expériences sur les mouvements d'objets sans contact, et j'ai eu le plaisir de constater que ces expériences, si elles n'étaient pas toujours probantes, et si parfois même l'on pouvait les suspecter, offraient souvent assez de garanties en faveur de la réalité du phénomène et corroboraient ce que j'avais déjà pu observer. Ces expériences ont été publiées dans la collection des *Annales des Sciences psychiques*.

D[r] Xavier Dariex.

CONGRÈS DE PSYCHOLOGIE

Ainsi que nous l'avons annoncé, le Congrès de psychologie s'est tenu du 20 au 25 août, au palais des Congrès.

Les différents travaux, qui ont fait l'objet d'environ cent cinquante communications, ont été répartis en sept sections. Les matinées étaient consacrées aux communications en sections, les après-midi aux communications en assemblée générale. Ce qui suit est le résumé de quelques-unes des communications faites au Congrès.

DE LA NÉCESSITÉ DE L'EMPLOI DE NOUVELLES MÉTHODES ET EN PARTICULIER DE MÉTHODES EXPÉRIMENTALES DANS L'ÉTUDE DE LA PSYCHOLOGIE.

Par le Dr PAUL JOIRE (Lille).

La psychologie, limitée à la méditation et à l'observation intérieure, n'a qu'un champ d'action très restreint.

Cette observation intérieure est très délicate, et il se présente à chaque instant des difficultés qui compromettent son exactitude. L'attention n'est pas entièrement soumise à la volonté, très souvent elle est entraînée par l'imagination en dehors de la voie qui lui est tracée.

Si nous considérons les idées, nous voyons qu'elles n'ont pas la même signification chez tous les hommes ; elles varient suivant les races, les climats ; dans un ordre plus restreint, suivant les nationalités, les castes et le rang social. Les sentiments ne peuvent être entièrement dégagés des influences qu'exercent sur eux l'hérédité, les penchants individuels, l'éducation, les habitudes.

Le développement des idées et des sensations se fait chez les enfants à un âge où ils ne peuvent ni se rendre compte eux-mêmes de ce qui se passe en eux, ni permettre à l'observateur de l'analyser. Les primitifs, chez lesquels on pourrait encore rencontrer les idées à l'état naissant, se trouvent, pour l'observation, dans les mêmes conditions que les enfants par leur intelligence et leur langage rudimentaire.

On ne peut donc connaître les facultés de l'âme et les phénomènes intellectuels sans les isoler artificiellement. C'est l'hypnotisme et la suggestion qui permettent d'y arriver.

L'hypnotisme est un merveilleux moyen d'analyse psychologique, il permet de dissocier les facultés de l'esprit humain. La suggestion permet de soustraire les idées et les sentiments aux influences étrangères qui les modifient et les transforment. Les effets de la civilisation, de l'hérédité, des habitudes peuvent être à volonté momentanément suspendus ou rétablis, de manière à permettre d'étudier leur influence successive ou réciproque.

Cette méthode permet d'arriver, dans l'étude de la psychologie, à des conclusions d'une rigueur scientifique aussi complète que dans les autres sciences.

Mais là ne se bornent pas les avantages que peut retirer la psychologie de l'introduction de l'hypnotisme scientifique dans les études philosophiques.

Par l'étude approfondie de l'hypnotisme, en effet, l'attention a été attirée sur des phénomènes qui semblent, d'une part, n'être que la continuation des précédents, mais, d'autre part, se rattacher à des facultés de l'esprit humain jusqu'ici inconnues.

Ce ne sont pas des facultés nouvelles ni des phénomènes nouveaux, mais ces facultés et ces phénomènes étaient restés jusqu'ici dans l'ombre, à cause de l'insuffisance des moyens d'investigation que nous avions à notre portée.

Il n'y a pas, en effet, de facultés nouvelles dans l'esprit, ni de phénomènes nouveaux, pas plus qu'il n'y a de forces nouvelles.

Certaines forces de la nature, comme l'électricité, sont demeurées longtemps à l'état latent, quoiqu'il y eût des phé-

nomènes électriques, parce qu'on ne savait pas les déceler ni les produire. De même, certains faits sont restés jusqu'ici dans le domaine du merveilleux et de la légende ; mais déjà ils ont attiré l'attention, quelques savants les ont constatés, il est temps de les étudier et de les approfondir.

Ces faits sont surtout ceux qui se rattachent à la télépathie, à la transmission de la pensée et à la suggestion mentale, à l'extériorisation de la sensibilité et de la force.

Tout d'abord : ces faits existent-ils? Pour le démontrer, je m'appuie sur trois arguments.

La légende d'abord ; on en trouve des récits dans les auteurs de toutes les époques. La littérature grecque et la littérature latine abondent en fictions qui sont basées sur des phénomènes de ce genre. Or, on peut attacher une grande importance au témoignage des auteurs et des poètes anciens, car à la base de leurs fictions il y a toujours des faits normaux ou exceptionnels, quelquefois dénaturés, mais une réalité existe au fond de toute légende. De plus, les faits racontés dans ces légendes prennent une importance encore bien plus considérable, quand on constate que la modalité des phénomènes ne diffère pas dans leurs récits de ce qu'elle apparaît aux observateurs actuels.

Après ces légendes, qui se rapportent à des faits anciens et nous prouvent que ces phénomènes ont existé de tout temps, nous avons les constatations des faits récents et de ceux qui se passent encore chaque jour sous nos yeux.

Sans doute tous les témoignages ne présentent pas des garanties suffisantes pour entraîner la conviction. Les faits qui n'ont été observés que par des esprits faciles à tromper, ou qui n'ont pas été rigoureusement notés au moment même de leur manifestation, conservent un caractère douteux qui leur enlève toute importance. Mais une autre catégorie de faits a pu être observée par des hommes sérieux et dont nous ne pouvons récuser le témoignage. Ces faits sont trop nombreux pour que l'on puisse les mettre sur le compte du hasard, ou les attribuer à une simple coïncidence ; nous ne voulons pourtant leur attribuer d'autre importance qu'une simple probabilité.

Il reste enfin une troisième catégorie de phénomènes observés par des hommes de science dont nous avons toujours accepté le témoignage quand il s'est agi d'autres travaux scientifiques; les faits se sont présentés à eux dans des conditions de contrôle tels qu'ils ont entraîné leur conviction; parfois même ces phénomènes ont pu être notés de façon à éliminer toute cause possible d'erreur, ou enregistrés au moyen d'appareils mécaniques. A ceux-là, nous reconnaissons un caractère de certitude absolue.

Il est certain enfin que les phénomènes dont l'évidence s'impose le plus invinciblement à l'esprit sont ceux que l'on peut répéter à volonté, comme les expériences de laboratoire, ou qui peuvent, comme les expériences célestes, être perçus simultanément par un grand nombre d'observateurs. Eh bien ! un grand nombre des phénomènes psychiques dont nous parlons peuvent maintenant entrer dans cette catégorie. En effet, nous avons pu rendre témoins un grand nombre d'observateurs des phénomènes d'extériorisation de la sensibilité. Nous avons pu reproduire chaque année un grand nombre de fois devant des élèves les phénomènes de suggestion mentale ; l'on peut enfin, avec de nouveaux appareils, reproduire les phénomènes d'extériorisation de la force aussi souvent que l'on reproduit les phénomènes électriques dans les laboratoires.

Il faut donc étudier et analyser ces faits, non pas en rechercher la cause et la nature; il n'est aucune force dont nous connaissions la nature, et quant à la cause des phénomènes, nous ne pouvons que reculer la difficulté, et remonter d'une cause prochaine à une cause plus éloignée. Mais ce que nous devons chercher, ce sont les conditions dans lesquelles se manifestent ces phénomènes, de manière à les reproduire dans des expériences aussi nombreuses et aussi variées que possible. Enfin, il faut les soumettre, autant que possible, au contrôle d'appareils enregistreurs qui permettent d'éliminer, autant que faire se peut, la subjectivité des observateurs ; la biométrie, la photographie, donneront là les résultats les plus précieux, en permettant de montrer des preuves indiscutables de ces phénomènes.

SUR LES CAUSES DE L'INÉGALE CRIMINALITÉ DES SEXES

Par le Dr Nicolas Seeland (Werni, Asie russe).

La moindre criminalité du sexe féminin est un fait constaté partout où il existe une statistique criminelle, mais les auteurs ne sont pas d'accord quant à l'explication du fait.

Les uns l'attribuent à la moralité supérieure de la femme, les autres n'y voient que des causes accidentelles et sociales. L'auteur du mémoire ci-joint étudie la question, en se basant sur des données nouvelles qui comprennent les crimes de la Russie européenne durant l'époque de cinq ans (1889-1893). Comme premier résultat il trouve que l'homme y devient criminel sept fois plus fréquemment que la femme. Ensuite il analyse les objections de ceux qui combattent le premier des deux points de vue. Il trouve ces objections exagérées ou erronées. Ainsi il démontre que la non-accessibilité à certains crimes par la femme — grâce à son exclusion de certaines professions et situations — n'occasionne qu'une faible oscillation de la moyenne générale.

L'assertion de quelques auteurs (Œttingen) que la femme dépasserait l'homme dans les crimes les plus horribles, comme l'empoisonnement et l'assassinat des parents, et qu'elle se montrerait plus réfractaire dans le crime, est en partie réfutée par les faits mêmes, puisque les cas féminins d'assassinat des parents (excepté l'infanticide) et les cas de récidive de la femme sont en Russie beaucoup plus rares que ceux de l'homme. Quant à l'infanticide, il doit être envisagé, dans la plupart des cas, d'une manière spéciale, vu que l'état troublé psychique de la nouvelle accouchée y est pour beaucoup. L'objection de ceux qui pensent que la lacune que la statistique criminelle établit en faveur des femmes se comblerait par les prostituées, est erronée sous plusieurs points de vue et surtout en ce que la prostitution ne peut pas être envisagée comme un péché du sexe féminin seul.

Les objections réfutées, l'auteur cite une série d'exemples où les chances extérieures pour commettre un crime sont égales pour les deux sexes, et où néanmoins l'homme en com-

met beaucoup plus. Ainsi un grand nombre de crimes sont également accessibles aux deux sexes, et cependant l'homme y surpasse la femme. Ce résultat est d'accord avec un autre : dès qu'on compare la criminalité des sexes, les conditions de vie de l'un et de l'autre étant identiques ou semblables, on voit toujours l'homme dépasser la femme dans le crime. Ainsi les *âges extrêmes,* l'enfance au-dessous de 13 ans et la grande vieillesse, au-dessus de 75 ans, donnent encore une criminalité masculine sept fois plus grande.

Les *hommes veufs* deviennent criminels trois fois plus que les veuves. La femme juive, qui prend part aux occupations de l'homme juif, ne donne cependant qu'un cas de crime sur 6-7 cas masculins. Enfin la *femme d'éducation* supérieure qui, également, exerce plusieurs professions masculines (par exemple l'art médical) devient criminelle dix-sept fois plus rarement que l'homme d'éducation supérieure. Il ne reste donc qu'à supposer que l'âme féminine porte en soi-même les garanties d'une meilleure moralité, ce qui se confirme dès qu'on l'analyse de plus près. D'abord sa *sobriété* est pour beaucoup, car c'est surtout l'ivrognerie de l'homme qui prépare le terrain au crime. On sait que la femme est douée de plus de *patience* dans les souffrances, elle a donc une chance de plus pour conserver son équilibre vis-à-vis des tentations du crime. Ensuite la femme du peuple possède plus d'*assiduité* que l'homme, ce qui s'accorde avec le plus grand nombre de vagabonds et de mendiants masculins (6 : 7).

L'habileté de la femme, reconnue par l'homme, de soigner les enfants et les malades, serait impossible sans un surplus d'*amour et de charité;* or ces qualités étant les antagonistes des qualités négatives et destructives de l'âme, servent, par leur nature même, de garantie contre le crime. Enfin l'*esprit religieux* de la femme l'éloigne du désespoir, ce qui est d'accord avec la moindre quantité des cas de suicide féminin (1 : 3).

NOTES SUR LES PHÉNOMÈNES DE TRANCE DE M^RS THOMPSON

Par Mme Verrall (Margaret de Gaudrion) Cambridge (Angleterre).

Mrs Thompson est un médium non professionnel, une sensitive très développée, qui s'est prêtée pendant plusieurs années aux observations de M. Myers et d'autres membres de la Société anglaise des Recherches psychiques. Les phénomènes très remarquables chez cette sensitive comprennent les automatismes spontanés et provoqués, les visions à l'état normal et en trance, la télépathie, la lucidité, l'acquisition supernormale de faits portant sur les vivants et les morts, voire même la faculté de faire des prédictions, vérifiées par la suite. Les quelques notes suivantes ont rapport surtout aux phénomènes produits pendant l'état de somnambulisme, qui ont eu lieu directement sous l'observation de l'écrivain.

A l'état de somnambulisme, la sensitive par ses paroles et plus rarement par ses écrits joue le rôle d'un médium « possédé » par une autre personnalité, soit celle d'une fille de Mrs Thompson, morte enfant il y a une dizaine d'années, soit celle d'une ancienne maîtresse d'école de sa connaissance, soit celle de quelque ami des auditeurs présents à la séance; sans exception la personnalité est celle d'une personne actuellement morte mais qui a réellement existé. Les faits ainsi communiqués sont de nature diverse et d'un intérêt très variable; les communications peuvent être provoquées par les questions de l'auditeur, ou par des objets (bijoux, lettres, etc.) touchés par la sensitive; elles arrivent quelquefois sans aucune suggestion consciente de l'auditeur; elles se rapportent aux affaires de l'auditeur, à ses amis, vivants ou morts, le plus souvent à ces derniers.

Parmi les faits rapportés, il y en a qui sont bien connus de l'auditeur, d'autres à moitié oubliés et qu'il ne retrouve qu'avec peine: il y en a encore dont la connaissance, s'il la possède, n'existe pas dans sa mémoire consciente. C'est un pêle-mêle de faits attendus ou inattendus, de renseignements vrais, vrai-

semblables, véridiques, non vérifiés, faux. Toutefois, faut-il avouer qu'il est rare d'y trouver du faux, et encore plus rare d'y rencontrer ce vague mystérieux et cette ambiguïté delphique trop fréquents chez les médiums ordinaires. Impossible aussi à prédire la façon dont les faits se présenteront; il est possible que de la première séance d'un inconnu provienne une quantité de détails reconnus vrais ou attestés plus tard, mais le plus souvent l'information, bien caractérisée dès le début, quoique maigre et décousue, se complète dans des audiences successives.

Les lacunes ne sont pas moins remarquables; souvent la sensitive insiste sur une minutie de détails peu intéressants sans indiquer, peut-être sans comprendre leur signification ou leurs relations en grand. On est comblé de renseignements sur ses accointances et les accointances de ses amis, et on ne peut obtenir aucune réponse à ses désirs intimes.

Nulle idée de réincarnation, comme chez la célèbre Mlle « Hélène Smith », ne paraît parmi les révélations des différentes personnalités parlant par la bouche de Mrs Thompson; le somnambulisme de celle-ci n'a aucune vraisemblance avec les merveilleux développements d'imagination dramatique signalés par M. Flournoy, Les personnalités qui se succèdent en dominant Mrs Thompson, quoique distinctes, n'accusent que des caractères peu profondément différenciés.

La suggestibilité à l'état de veille n'est pas marquée chez Mrs Thompson, et la cryptomnésie ne paraît pas jouer un rôle important dans ses séances.

En somme, une longue série d'observations permet de croire que ces personnalités, qu'elles soient des modifications de Mrs Thompson elle-même, ou des puissances extérieures, ont trouvé moyen d'acquérir des connaissances au delà de la portée d'une intelligence normale; en général, les renseignements sont exacts, les incertitudes et le décousu qu'on y trouve s'expliqueraient par la surabondance des matériaux et l'énorme difficulté de transmission plutôt que par défaut à la source même de ces connaissances.

DE LA DUALITÉ DES VÉHICULES DE CONSCIENCE

Par le Dr Théophile Pascal (Paris).

La physiologie psychologique a établi l'existence dans l'homme d'une conscience anormale beaucoup plus étendue que la conscience normale, ce qui indique un autre véhicule de conscience que le cerveau et les autres parties du système nerveux physique pouvant jouer ce rôle. Les faits qui se rapportent à cette conscience ont été observés :

1° Dans les sommeils divers :
Le sommeil ordinaire;
Le somnambulisme spontané ;
— — hypnotique ;
— — psychométrique.

2° Dans les états pathologiques divers :
Agonie ;
Asphyxie par submersion ;
Empoisonnements par les anesthésiques ;
— — alcooliques ;
— — narcotiques ;
Fièvres ;
Folie ;
Possessions ;
Les phénomènes de double conscience.

I

De ces phénomènes divers, l'on peut tirer bien des preuves rationnelles de la dualité des véhicules de conscience. Voici quelques-uns des faits sur lesquels reposent quelques-unes d'entre elles :

Empoisonnements par les anesthésiques ;
— — alcooliques ;
— — narcotiques ;
Fièvres ;
Folie ;
Possessions ;
Double conscience.

II

De ces phénomènes divers l'on peut tirer bien des preuves rationnelles de la dualité des véhicules de conscience. Voici les faits sur lesquels reposent quelques-unes d'entre elles :

1. — Plus le sommeil pendant lequel la conscience supérieure se manifeste est profond, plus cette conscience est grande.

2. — Une phase vide sépare le moment où l'on s'endort du moment où l'on se réveille.

3. — Le rêve ne fatigue pas, quelle qu'en soit la durée : l'idéation de la veille fatigue.

4. — Le temps et l'espace, dans le rêve, ne sont pas le temps et l'espace de la veille.

5. — Les facultés absentes de la conscience normale de certains aveugles de naissance, qu'on a pu mesmériser, se trouvent dans leur conscience supérieure.

6. — L'intelligence perdue dans la conscience de l'état de veille se retrouve dans la conscience supérieure.

7. — La mémoire perdue par la conscience normale persiste dans la conscience supérieure.

8. — La dualité de la conscience se remarque nettement dans bien des cas de :

Rêve, ivresse, fièvre, folie, traumatisme suivi de coma, etc.

9. — La conscience supérieure est non seulement plus étendue que la conscience normale, elle juge et domine cette dernière et s'en distingue tout à fait, elle examine le corps physique et reconnaît en lui un instrument.

10. — Dans ce que l'on nomme les « possessions » et les « matérialisations », l'on a remarqué non seulement des manifestations de la conscience supérieure, mais des faits prouvant jusqu'à un certain point la présence, dans un corps humain, d'êtres autres que ce qui forme la personnalité du « possédé ».

11. — Les « fantômes » des vivants et des morts sont aussi une preuve de grande valeur de l'existence d'un véhicule de conscience invisible à l'œil physique, séparable du corps, et capable de survivre un certain temps à ce dernier.

III

La preuve directe est la seule absolue, mais elle est personnelle.

RECHERCHES ESTHÉSIOMÉTRIQUES

Par L. Marillier, Maitre de conférences à l'École des hautes études (Sorbonne).

et

Le Dr Jean Philippe, Chef des travaux au laboratoire de psychologie physiologiqne de l'École des hautes études (Sorbonne).

Depuis Weber, on n'a pas fait de recherches d'ensemble sur la topographie générale des sensations tactiles; et les recherches même de Weber, si importantes au point de vue historique, n'ont guère porté que sur un seul sujet : les détails précis manquent d'ailleurs sur l'état de la peau, les modalités de sa sensibilité tactile et ses dispositions psychologiques. C'est à ce cas unique que l'on était obligé de rapporter toutes les mesures prises pour déterminer la finesse de la sensibilité tactile, soit à l'état normal, soit à l'état pathologique. Malgré le très grand nombre de travaux provoqués jusqu'à ces dernières années par les recherches de Weber, on n'a pas refait ni vérifié sa topographie générale : tout s'est borné à des recherches partielles.

Il était utile de fournir au psychologue et au médecin une carte générale de l'état de la sensibilité tactile aux diverses régions du corps humain, d'après des mensurations faites sur plusieurs sujets. C'est ce que nous avons essayé de réaliser au moyen des mesures prises méthodiquement et en séries complètes sur quatre personnes; quelques autres mesures ont aussi été prises çà et là sur d'autres sujets, mais sur les quatre modèles d'atelier qui ont servi de sujets pour ces recherches, nous avons pu dresser une topographie tactile presque complète.

Les mensurations ont été faites avec un compas de Weber, muni de pointes d'ivoire de formes variées, selon un dispositif et avec des précautions qui seront décrites dans le

mémoire dont cette note constitue le résumé. Ces mesures ont été prises en séries longitudinales continues, selon deux lignes antérieures (l'une à droite, l'autre à gauche), allant du milieu de la clavicule à l'extrémité du gros orteil, et selon deux lignes postérieures dans le plan des lignes antérieures qu'elles rejoignent à la clavicule, et, par la plante des pieds, au gros orteil. Pour les bras, une ligne externe va de l'acromion à l'ongle de l'annulaire, et une ligne interne du centre du creux axillaire à l'extrémité de l'annulaire (face palmaire). Deux autres séries de mesures ont été prises sur les deux lignes médianes, l'une, antérieure, allait de l'extrémité supérieure du sternum à la symphyse pubienne; l'autre postérieure, de la base de l'occipital au coccyx. Les régions particulièrement intéressantes, comme la main et le pied, ont été soumises à une exploration plus complète et plus minutieuse. Enfin quelques mesures transversales ont été prises, et, çà et là, des mesures sporadiques suffisantes pour indiquer la topographie des territoires en dehors des lignes ci-dessus : l'ensemble fournira au médecin et au psychologue un tableau général de distribution de la sensibilité cutanée et un certain nombre de points de repère nettement situés, où l'on saura comment se présente et entre quelles limites varie cette sensibilité.

Au cours de ces recherches, et c'est le réel intérêt de cette note au point de vue de la psychologie physiologique, nous avons constaté qu'à une distance où deux pointes de forme identique ne donnaient qu'une seule sensation et étaient rapportées en un même lieu, deux pointes de forme différente étaient toujours perçues comme distinctes. Il fallait les rapprocher notablement pour que les deux sensations se confondissent, et encore faut-il ajouter qu'elles continuaient fréquemment à être distinguées qualitativement alors qu'elles ne l'étaient plus localement. L'exercice nous a semblé accroître encore l'écart entre les seuils de ces deux modalités de la sensibilité tactile.

PSYCHOLOGIE DE LA TIMIDITÉ

Par le Dr J.-P. Hartenberg (Paris).

La timidité consiste essentiellement dans une tendance qu'ont certains sujets à réaliser une réaction émotionnelle spéciale dans des conditions spéciales.

Cette réaction émotionnelle spéciale, qu'on appelle *accès d'intimidation*, est constituée par la combinaison de deux émotions (au moins) plus simples : la *peur* et la *honte*. Elle possède, en effet, à la fois, les principaux caractères de la peur : migraine, palpitations, sueur froide, tremblement, incoordination musculaire, désordres gastriques, intestinaux, vésicaux, confusion mentale, etc. ; et les principaux caractères de la honte : rougeur du visage, confusion mentale, etc.

Les conditions dans lesquelles l'accès d'intimidation se manifeste sont très nettes : ce n'est qu'*en présence de la personne humaine*, ou à l'idée de cette présence.

Les accès d'intimidation survenant ainsi en public avec leurs manifestations fâcheuses pour la vie de relations, pour peu qu'ils se répètent fréquemment, laissent des traces dans la mémoire intellectuelle et affective des sujets, des produits d'expérience susceptibles d'influencer ultérieurement leur conduite et de modifier leur caractère; et ainsi s'établit un *état mental interparoxystique* qui, à côté de l'accès d'intimidation, tient une grande place dans le tableau de la timidité.

Dans le *caractère des timides* on relève une sensibilité délicate, une tendance au pessimisme, de la misanthropie, de l'orgueil, la crainte du ridicule, un goût marqué pour les joies de la vie intérieure, de l'auto-analyse et du dilettantisme ; enfin, certaines habitudes de contrainte et de déformation des réactions motrices, émotives et volontaires, qui font du timide en société un être emprunté, faux, se montrant sous un aspect tout différent de sa personnalité vraie. Toutefois, il ne faut pas attribuer à l'influence seule des accès d'intimidation sentis et retenus tous les attributs du caractère des timides. On doit se souvenir que ceux-ci sont, par nature,

des *sensitifs*, et que beaucoup de leurs nuances intellectuelles ou affectives dépendent non pas de leur timidité proprement dite, mais de leur hyperesthésie naturelle qui est l'origine commune des unes et de l'autre.

La timidité présente des *variétés* nombreuses suivant les sujets et les conditions où elle se produit : âge, sexe, race, milieu social, professions, etc. Parmi ces dernières, celles qui obligent le plus l'individu à payer de sa personne, en public, favorisent l'apparition de la timidité : elles donnent naissance alors à une forme spéciale qu'on appelle le *trac*, qui atteint également : professeurs, conférenciers, avocats, artistes, etc.

La timidité peut dégénérer en *événement pathologique*, tantôt par l'intensité excessive de ses crises émotionnelles qui rendent la vie sociale impossible, tantôt en donnant naissance à des *phobies* et à des *obsessions* dont celles de la rougeur sont les mieux étudiées.

Les formes graves de la timidité sont justiciables d'un *traitement* spécial, prophylactique chez les jeunes sujets, curatif chez les adultes, et qui a pour but de relever, au moyen des agents physiques, le ton vital de l'organisme, et d'accoutumer le malade, par des exercices psychiques, à maîtriser les effets de son émotion. Quant aux phobies et obsessions, elles réclament la thérapeutique habituelle de ces désordres psychiques.

CONCEPTION PSYCHOLOGIQUE DE LA « NÉVROSE D'ANGOISSE »

Par le Dr J.-P. Hartenberg (Paris).

En 1895, Freud, de Vienne, proposait de considérer comme une affection autonome et distincte de la neurasthénie, sous le nom de *névrose d'angoisse* (*Angstneurose*), un syndrome caractérisé par : *a*) de l'irritabilité générale ; *b*) un état chronique d'attente anxieuse ; *c*) des crises d'angoisse paroxystique ou des équivalents de crises ; *d*) des phobies et des obsessions.

Cette affection, tout en pouvant reconnaître d'autres causes,

telles que la dégénérescence, le surmenage, etc., aurait surtout une origine sexuelle et se produirait chaque fois qu'il y a chez l'homme ou chez la femme surexcitation sexuelle inapaisée.

Pour séparer la névrose d'angoisse de la neurasthénie, Freud s'appuie sur deux ordres de motifs : les conditions étiologiques, les symptômes cliniques.

En ce qui concerne les conditions étiologiques, il semble qu'on doive réserver son jugement, car Freud attribue une origine sexuelle à toutes les névroses, hystérie, neurasthénie, et ce serait suivant lui la qualité de l'irrégularité sexuelle qui donnerait sa forme à la névrose. Cette théorie générale n'étant pas encore admise, on n'en saurait tirer un argument pour ou contre la névrose d'angoisse.

En revanche, les symptômes cliniques se rencontrent, en pratique, tels que les a décrits Freud, avec une exactitude frappante, chez des malades qui ne présentent, d'autre part, aucun des stigmates de la neurasthénie, type Beard-Charcot. Toutefois on les rencontre aussi associés à la neurasthénie, et ils ont été décrits plus ou moins fidèlement sous le nom d'états anxieux neurasthéniques : et quand ces états d'anxiété dominent chez un malade, on prononce volontiers le terme de neurasthénie anxieuse.

Or, pour séparer la névrose d'angoisse de la neurasthénie, on doit se demander : 1° si cette distinction est *légitime;* 2° si elle est *utile.*

1° Elle paraît *légitime*, car quiconque a observé et suivi un cas de névrose d'angoisse, ne saurait douter que le tableau et la marche cliniques diffèrent absolument de la neurasthénie a stigmates classiques. Une forme pure de névrose d'angoisse n'a rien de commun avec une forme pure de neurasthénie dépressive;

2° Elle paraît *utile*, car le terme de neurasthénie, de l'avis de tous les auteurs, par l'extrême extension qu'on lui a donnée, a perdu beaucoup de son exactitude et de sa précision. Il serait bon de posséder un nom pour qualifier cette forme de névropathie, où la dépression est absente, mais où l'angoisse domine, chronique et paroxystique, et qui constitue le ter-

rain d'éclosion le plus favorable des phobies et des obsessions.

L'analyse des symptômes montre que la névrose d'angoisse est faite presque exclusivement de désordres vasculaires et organiques, dépendant de l'innervation sympathique : en conséquence, on pourrait en faire une *névrose par faiblesse irritable du sympathique*, en opposition avec la neurasthénie classique, représentant la *faiblesse irritable du système cérébro-spinal*. Il en est ainsi pour les formes pures. Mais dans la pratique, comme les causes morbides atteignent souvent à la fois le système cérébro-spinal et le sympathique, *les symptômes des deux névroses se trouvent réunis* cliniquement, comme se rencontrent d'ailleurs associées la neurasthénie et l'hystérie.

Cette conception de la névrose d'angoisse vient fournir en outre un argument clinique en faveur de la doctrine de la base organique des émotions et de la priorité de la vie affective. C'est l'angoisse qui constitue le phénomène primordial de la phobie, et cette angoisse est la traduction consciente des désordres vasculaires et viscéraux primitifs. Son origine est donc tout organique et inconsciente, et la phobie, qui se développe à sa faveur, n'en est que la forme mentale revêtue au hasard des circonstances et la justification fournie par le travail de l'esprit. Aussi les influences psychiques n'ont guère de pouvoir sur ces phobies : la suggestion ne les atteint pas, et le traitement doit être exclusivement physique et chercher à rétablir l'équilibre des fonctions sympathiques.

Cette conception de la névrose d'angoisse apporte ainsi des considérations intéressantes pour l'étude des rapports entre les fonctions somatiques et les fonctions psychiques.

LES ABERRATIONS DE LA CONSCIENCE VISCÉRALE

Par le professeur A. TAMBURINI.

1. Les aberrations de la conscience viscérale sont très peu étudiées, aussi bien dans leurs caractères que dans leur pathogénie cérébrale.

2. De même que les faits normaux de conscience viscérale jouent un grand rôle parmi les éléments qui constituent les sentiments du *moi* (surtout dans les faits émotifs), les aberrations de la conscience viscérale doivent exercer une grande influence sur les aberrations de la conscience du *moi* et, pour cela, de la personnalité.

3. Les aberrations de la conscience viscérale comprennent depuis les simples sensations obscures de mal-être intérieur non justifiées par aucune altération morbide, jusqu'aux *hallucinations* viscérales élémentaires ou complexes ou à caractère psychique.

4. Les aberrations de la conscience viscérale ont une grande importance dans la symptomatologie de la neurasthénie, de l'hystérie, de l'hypocondrie, des psychoses hypocondriaques, lypémaniaques et aussi de la paranoia de la persécution.

5. Ces aberrations ont quelquefois une origine *locale* dans les viscères mêmes, lorsqu'il existe un état irritatif dont la sensation est transmise au cerveau ; d'autres fois elles ont une origine *cérébrale*, et dans ce cas c'est l'état irritatif du cerveau qui se projette vers les viscères.

6. Les centres de la conscience viscérale se trouvent dans l'écorce cérébrale, dans les points que les recherches physiologiques, anatomiques et cliniques ont démontrés en rapport avec les appareils et les fonctions de la vie organique, c'est-à-dire dans les points correspondant à la zone sensorio-motrice ou qui en sont très voisins.

7. Ces points de l'écorce dont l'irritation ou l'ablation expérimentale produit des modifications dans les fonctions des divers viscères, doivent être aussi les centres de réception des impressions qui proviennent des viscères mêmes, dans les conditions normales (états émotifs, activité fonctionnelle, etc.) et pathologiques.

8. Les *hallucinations viscérales* sont l'effet, comme pour les autres hallucinations sensorielles et motrices, d'un état morbide irritatif de ces centres corticaux. Dans ce cas, les images sensorielles ou motrices des impressions et des mouvements des viscères, déposées et enregistrées à l'état inconscient dans les points corticaux respectifs, avec leur réviviscence et

par leur exagération morbide, donnent origine aux hallucinations viscérales et aux délires correspondants.

PREMIERS MOUVEMENTS DE L'ENFANT

Par le Dr Jean Philippe.

Cette observation, que nous avons personnellement recueillie dans le service d'accouchements de M. le professeur Agr. Bonnaire, n'est qu'une contribution à la question encore fort obscure de nos premiers mouvements.

Il s'agit d'un fœtus d'environ 22 semaines, expulsé sans apparence d'intoxication : la mère aurait senti des mouvements actifs trois ou quatre jours auparavant. Les bruits du cœur n'avaient pas été perçus : néanmoins le fœtus est venu vivant, pesant environ 370 grammes : le cordon pincé et sectionné, on l'a fait baigner dans l'eau tiède, et il a vécu ainsi à peu près un quart d'heure, les mouvements du cœur s'affaiblissant graduellement jusqu'à l'inertie; trois minutes après la naissance, ils étaient déjà descendus à environ 60 pulsations. Le fœtus n'a ni respiré, ni crié, ni ouvert les paupières, ni plissé le front, et nous n'avons constaté aucun mouvement tendant à la succion.

Dès l'expulsion, les mains, les bras, les jambes s'agitent : il semble que la bouche s'entr'ouvre légèrement : un peu d'eau y pénètre, d'une façon toute mécanique, lorsqu'on plonge le fœtus dans le bain. Les mouvements immédiats sont des mouvements d'extension et de flexion des jambes; les bras battent l'air; les mains font le geste d'*agripper*. Tout cela se calme d'ailleurs fort vite et l'enfant reste bientôt inerte.

Cependant les contacts prolongés et variés, les frottements un peu rugueux le font sortir de cette inertie : ce sont ordinairement les bras qui se chargent, par leurs mouvements, d'exprimer la réaction à ces contacts; ils s'agitent tous deux, ou un seul d'entre eux, comme dans un mouvement vague d'expulsion ou de défense, quand on touche ou chatouille un

peu la peau avec la pointe d'un crayon ou le bout d'un cure-dent fermé.

En touchant ainsi le dos on voit remuer un peu un des bras, et plus fortement l'autre; il semble qu'en frottant derrière l'omoplate gauche, c'est le bras droit qui remue le plus. — En touchant le bras gauche, on obtient des mouvements du bras droit; de même, un chatouillement du front provoque les mouvements du bras droit; ce bras semble d'ailleurs plus mobile que le gauche, peut-être à cause de la position du fœtus, légèrement couché sur le côté.

Un crayon présenté aux mains est à peine effleuré par la main gauche; mais présenté à la main droite, il est agrippé assez fortement pour que cette main ne le lâche pas quand on essaye de le retirer et se laisse entraîner sans lâcher dans ce mouvement de recul, de 3 ou 4 centimètres environ : le crayon était tenu par une personne debout derrière l'enfant et qui le retirait à soi, et la main continuait à le tenir malgré ce mouvement du bras en arrière. L'expérience a été renouvelée trois ou quatre fois.

Enfin une légère pression sur le ventre, une friction avec le bout du crayon détermine dans les jambes des mouvements de grenouille. Le chatouillement des pieds provoque de vagues mouvements des jambes. Ces mouvements semblent, d'ailleurs, épuiser très vite la réserve de motilité, car chaque petite série est suivie d'un moment de résolution où l'organisme cesse de réagir aux excitations. Il faut un repos d'une demi-minute au moins pour que la motilité reparaisse. — De plus, il ne suffit pas d'un simple contact, même un peu fort, pour provoquer une réaction, il faut que ce contact soit prolongé et renouvelé, il faut frotter un moment, et la réaction ne se fait que un tiers ou un quart de seconde après. Le temps d'excitation est donc considérable et tout autre que dans les réflexes de l'enfant normal. Au bout d'un quart d'heure le cœur était arrêté : il y avait eu, durant ce temps, à intervalles à peu près réguliers de trois ou quatre minutes, des séries très distinctes de trois ou quatre mouvements cloniques analogues aux soubresauts des neurasthéniques et paraissant indépendants de ces excitations artificielles.

APPAREILS ÉLECTRIQUES ENREGISTREURS DESTINÉS A L'ÉTUDE DES SUJETS ET DES MÉDIUMS

Par le Dr GÉRARD ENCAUSSE

Le xxe siècle semble devoir être caractérisé par l'étude spéciale de *forces psychiques* qui appelleront les recherches autant que les forces physiques les ont sollicitées pendant le siècle qui s'achève. Les forces physiques sont généralement produites par des appareils mécaniques et peuvent être contrôlées de même. Les forces psychiques, au contraire, nous paraissent nécessiter, pour leur manifestation, la présence d'un être humain, sujet ou médium, et jusqu'à présent, les sens humains ont eu la plus grande part dans le contrôle des phénomènes produits.

Or, comme tout être humain, le médium est sujet à subir l'influence de mobiles divers qui peuvent influencer les résultats définitifs.

L'amour-propre, le besoin de faire parler de lui, l'appât du gain, et d'autres mobiles du même ordre, poussent insensiblement le sujet à la fraude intermittente ou continue, à tel point qu'aucun expérimentateur ne peut être scientifiquement sûr d'échapper à cette cruelle épreuve et que ceux-là seuls qui n'expérimentent pas et qui se contentent de critiquer sont à l'abri de cette éventualité. A côté des émotions du sujet, il faut aussi tenir compte de celles des expérimentateurs et des assistants, et l'opérateur peut être amené à s'occuper davantage de l'esthétique du sujet que des effets produits, cela m'est apparu bien souvent dans mes enquêtes de critique de certains faits présentés comme de grandes découvertes.

Toutes ces considérations m'ont amené à chercher un mode de contrôle mécanique enlevant aux assistants la nécessité de tenir chacun un membre du médium et rendant à ce dernier une liberté de mouvements qui peut lui être très utile. On pourra du reste, pour les études personnelles, conserver cette ancienne méthode, qui ne saurait avoir la précision

nécessaire à toute recherche faite d'après les habitudes des laboratoires actuels.

Tant que l'étude des forces psychiques a été localisée dans les fraternités initiatiques, les procédés de contrôle mécanique étaient inutiles, et ils le deviendront plus tard. Mais comme nous croyons utile à la défense de nos idées concernant la survivance de la personnalité humaine après la mort physique de permettre aux savants (car nous ne savons rien nous-même) de vérifier l'existence de ces forces que nous étudions depuis plusieurs années, nous nous efforcerons de poser les bases d'une organisation de laboratoire quelque peu logique.

En effet, beaucoup d'expérimentateurs sérieux hésitent à se placer dans l'obscurité avec un médium qu'on ne peut surveiller que par le sens du toucher, si facile à mettre en défaut, et sur lequel l'enregistrement photographique est si difficile à appliquer.

L'électricité nous fournit amplement les moyens de remplacer les sens humains dans l'enregistrement de ce genre de faits. Les inventions de M. Jules Richard, l'éminent constructeur d'instruments enregistreurs, nous permettent d'inscrire la durée ou l'interruption des contacts électriques ainsi que le moment de leur production. De là le principe de notre méthode.

Le médium n'est plus tenu par personne, mais chacun de ses mouvements est contrôlé, à son insu, par des contacts électriques. Nous présentons aujourd'hui des modèles qui pourront être grandement perfectionnés par la suite, mais c'est le principe, et non les adaptations, qui est intéressant en pareil cas. Passons en revue les moyens de contrôle que nous avons établis.

Contrôle des mains. — Le contrôle des mains du médium se fait au moyen d'une planchette à contact de $0^m,70$, sur laquelle le médium pose ses deux mains. L'instrument est construit de telle sorte qu'on ne peut enlever une des mains sans rompre le courant, et qu'on ne peut appuyer sur les deux parties mobiles de la planchette avec une seule main, les deux devant toujours être utilisées. Cela enlève aux tri-

cheurs la possibilité de se servir d'une main libérée pendant que l'autre est tenue par deux assistants qui croient tenir chacun une main différente.

Toute rupture de contact est enregistrée par le rouleau spécial. De plus, il suffit d'enlever les cartons qui recouvrent la planchette pour libérer deux plaques enduites de pâte phosphorescente qui permettent, d'après un procédé déjà employé, de suivre par la vue les mains du médium, à titre purement accessoire du reste.

L'opérateur est muni dans tous les cas d'une montre à secondes, lumineuse dans l'obscurité et réglée avec le chronographe enregistreur.

Un modèle de planchette plus simple et relié à une simple sonnerie ou à un tableau électrique peut, dans les expériences de grande précision, être placé sous les mains de chaque assistant pour éliminer toute hypothèse de compérage ou de distraction.

La planchette permet encore de contrôler l'enlèvement ou l'apport des objets placés sur la table, hors de la portée des mains du médium, et une foule d'autres faits du même genre.

Pour le contrôle des *pieds*, nous employons une planchette plus large. Les laboratoires voulant poursuivre ces études avec fruit devront être munis du fauteuil à contacts multiples destiné à l'étude et au contrôle dans l'obscurité des médiums en « trance ». Le médium est contrôlé tant qu'il se tient assis dans le fauteuil, et s'il veut se lever ou se pencher trop en dehors, il produit un contact spécial qui peut allumer une lampe ou mettre en marche une sonnerie.

Pour l'étude des faits de lévitation, nous utilisons une table à contacts multiples qui remplace la planchette dans les grands laboratoires.

Les phénomènes de *matérialisations* sont contrôlés par des coussins à contacts placés sur le sofa où se tient le médium.

Enfin nous pensons que notre principe est facile à adapter à tous les cas, et si l'on a soin de ne pas mettre le sujet au courant, on peut enregistrer à son insu tous ses actes et faire la part des faits à approfondir et des faits à rejeter de suite, dans ce domaine où la fraude tient encore une si grande place.

Sans entrer dans d'autres détails concernant les instruments et leurs diverses adaptations, posons les éléments d'un laboratoire organisé d'après ces méthodes.

Ce laboratoire doit comprendre deux pièces, séparées par une cloison mince mais imperméable aux rayons lumineux. La première est la pièce d'études, la seconde, celle de contrôle et d'enregistrement.

Dans la pièce d'études, où l'on peut produire l'obscurité à volonté, se trouvent les objets suivants : la montre à cadran lumineux, des meubles à contacts multiples; tables, fauteuils, tablettes, etc. La partie médiane des murs sera enduite de pâte phosphorescente qu'on pourra découvrir à volonté, de même certains points du parquet seront disposés à cet effet.

Des lampes électriques devant être allumées, soit par les opérateurs, soit par les contacts établis par le médium, orneront aussi cette salle, qui contiendra aussi les objets actuellement en usage : assiettes de mastic placées sur des planchettes à contact; appareil photographique dont l'obturateur se déclenche par le contact qui éteint les lampes et se referme par celui qui les allume; des châssis contenant des plaques non impressionnées pour l'étude des phénomènes lumineux; paraffine fondue sur un fourneau électrique, etc., etc.

La salle d'enregistrement renfermera les tableaux, les sonneries, les chronographes Jules Richard, une installation pour les rayons X, qui peuvent être utilisés dans la salle d'études en passant au travers de la cloison.

Nous conseillons tout spécialement l'emploi des rayons X avec écran pour la surveillance des « cabinets médianimiques » dans lesquels ne fonctionne pas le médium lui-même. Dans ce cas, l'ampoule et l'écran seront placés en dehors de la salle d'études si la lumière de l'écran gêne le médium.

L'opérateur principal se tiendra dans la salle d'études, et un opérateur se tiendra aussi dans la salle d'enregistrement.

Décrivons maintenant une expérience de contrôle exécutée d'après nos procédés en rappelant les méthodes actuellement employées.

Aujourd'hui, quand on veut étudier un médium dans de bonnes conditions de sécurité au point de vue de la fraude, on se rassemble entre expérimentateurs connus par leur caractère scientifique et chacun, simultanément ou alternativement, prend un des membres du médium, après avoir placé ce dernier dans les meilleures conditions physiques et morales. Les recherches faites d'après cette méthode sont convaincantes pour ceux qui expérimentent, mais les autres n'ont aucune raison de croire à l'infaillibilité de l'observation de chercheurs opérant d'après cette méthode. Seul l'enregistrement photographique offre quelque valeur, mais quand l'opérateur n'a pas opéré lui-même toute la manipulation, il ne peut y avoir certitude absolue, surtout pour les autres.

Avec les appareils à contact, tout se trouve enregistré de manière à répondre aux légitimes susceptibilités de toute critique. Dès que le médium entre en trance et quitte la table, même dans l'obscurité la plus intense, le fait est enregistré par le chronographe. En même temps la planchette des pieds et les contacts du fauteuil révèlent la situation du corps du médium. Si, dans ces conditions, des objets sont apportés sur la table, on saura si le médium a aidé ou non à ce phénomène. Si la table se lève, on verra aussi par les contacts s'il s'agit d'un fait dû à la fraude ou à une action réelle de la psychique, car, en se levant, la table déclenche elle-même l'éclair de magnésium qui enregistre le fait qui s'inscrit d'autre part sur le chronographe.

Ainsi l'on voit la différence d'une séance d'études enregistrée d'après l'ancienne méthode ou d'après celle que nous proposons.

Tel est, Messieurs les Membres du Congrès, le résumé rapide des diverses applications de cet essai d'adaptation aux sciences psychiques de la méthode qui a porté à un si grand degré de précision l'étude des sciences physiques.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE

PHÉNOMÈNES D'EXTÉRIORISATION ET DE DÉDOUBLEMENT

Par LÉON DENIS, publiciste (Tours).

Depuis vingt ans, la psychologie est entrée dans des voies nouvelles. L'étude de l'âme, du domaine de la métaphysique et des purs concepts, est passée à celui de l'observation et de l'expérience.

Les recherches du colonel de Rochas, des Drs Luys et Baraduc (Voir de Rochas : *Extériorisation de la sensibilité et de la motricité;* Dr Luys : *Comptes rendus de la Société de biologie*, juin 1893) démontrent que l'être psychique n'est pas confiné dans les limites du corps, mais qu'il est susceptible d'extériorisation et de dégagement. L'homme pourrait être comparé à un foyer d'où émanent des radiations, des effluves qui peuvent s'extérioriser en couches concentriques au corps physique et même, dans certains cas, se condenser à des degrés divers et se matérialiser au point d'impressionner des plaques photographiques et des appareils enregistreurs.

L'action psychique d'un être vivant sur un autre, à distance, est établie par les phénomènes télépathiques, la transmission de pensée, l'extériorisation des sens et des facultés. Les vibrations de la pensée peuvent se propager dans l'espace, comme la lumière et le son, et impressionner un autre organisme en affinité avec celui du manifestant. Les ondes psychiques, comme les ondes hertziennes dans la télégraphie sans fil, se propagent au loin et vont éveiller dans l'enveloppe du sensitif des impressions de nature variée, suivant son état dynamique : visions, voix ou mouvements.

Parfois, l'être psychique quitte son enveloppe corporelle et apparaît à distance. Certaines apparitions ont été vues par plusieurs personnes à la fois; d'autres ont exercé une action sur la matière, ouvert des portes, déplacé des objets, laissé des traces de leur passage. Quelques-unes ont impressionné des animaux. (Voir *Phantasms of the living*, de Myers, Gurney et Podmore, p. 102, 149; *Proceedings of the society for Psychical*

research, t. I, 1882; t. II, 1883; partie XI, mai 87; XII, juin 88; expériences de M. Ch. Richet; *Rapport sur le Spiritualisme*, par le comité de la Société de dialectique, de Londres. Dr Dusart, traducteur.)

L'objectivité des apparitions est établie dans beaucoup de cas.

Les apparitions de mourants ont été constatées un grand nombre de fois par les enquêtes de la Société des recherches psychiques, de Londres. (V. *Proceedings; Annales des sciences physiques*, de Paris; A. Russel Wallace : *Les Miracles et le moderne spiritualisme.*) Plus récemment, M. Flammarion, dans son livre : *l'Inconnu et les problèmes psychiques*, en relate 186 cas, avec coïncidence de mort, ce qui ne permet pas de voir en eux de simples hallucinations, mais des faits réels, avec relation de cause à effet.

Ces phénomènes ont été constatés si souvent, ils s'appuient sur des témoignages si nombreux et si élevés, que des savants d'une prudence excessive, comme M. Ch. Richet, de l'Académie de médecine de Paris, ont pu dire : « On trouve une telle quantité de faits impossibles à expliquer autrement que par la télépathie, qu'il faut admettre une action à distance. Le fait semble prouvé et absolument prouvé. »

Des savants comme Wallace, Lodge, Myers, Mapes, Aksakow, etc., etc., expliquent ces phénomènes par l'existence en nous d'un double, image du corps, invisible, impondérable à l'état normal, pouvant se dégager, se matérialiser, apparaître dans certaines conditions et ayant une réalité physique.

D'autres sont allés plus loin. Aux phénomènes télépathiques, aux manifestations de mourants s'ajoutent — pour eux — des manifestations de défunts. Elles se produiraient à l'aide de sujets doués de facultés spéciales en qui les « survivants » puiseraient les forces et les éléments nécessaires pour se matérialiser et tomber sous l'action des sens.

On aurait pu constater alors, au moyen de balances munies d'appareils enregistreurs, que le corps du sujet perd une partie de son poids et que la différence se retrouve dans l'apparition matérialisée. (V. W. Crookes : *Recherches expé-*

rimentales sur le spiritualisme; A. Russell Wallace : *les Miracles et le moderne spiritualisme;* Aksakov : *Animisme et et spiritualisme.*)

Ces apparitions ont été photographiées en présence de témoins par W. Crookes, R. Wallace, Beattie et le Dr Thomson, d'Edimbourg, professeur Rossi Pagnoni, Dr Moroni, professeur Wagner, de Saint-Pétersbourg. (Voir les ouvrages cités.)

Zœllner, l'astronome allemand, le professeur W. Denton, les Drs Wolff et Frieze ont recueilli des empreintes et des moulages, dans la paraffine ou autres substances molles, de membres d'apparitions matérialisées. Les moules, d'une seule pièce, reproduiraient les inflexions des membres, les détails de la structure et les altérations accidentelles de la peau. (Voir Aksakov : *Animisme et spiritualisme;* Zœllner : *Wissenschaftliche Abhandlungen.*)

Ce sont, en outre, des cas d'incorporation comme ceux signalés par Hodgson, professeur de psychologie à l'Université de Cambridge, dans son étude sur la faculté de Mrs Pipers (*Proceedings*, de la S. P. R., dernier volume). L'auteur, adversaire de la médiummité et de ses applications, avait commencé son enquête dans le but avoué de démasquer les fourberies et de confondre les imposteurs; elle dura douze ans. Au cours de nombreuses séances, dit-il, cent vingt personnalités invisibles se communiquèrent à lui par les organes de Mrs Pipers *entrancée*, entres autres, G. Pellew, son ami décédé, membre, comme lui, de la S. P. R., et lui révélèrent des faits inconnus de tout être vivant sur la terre. « La démonstration de la survivance, dit le professeur, m'a été faite de façon à m'ôter même la possibilité d'un doute. »

Les professeurs Ch. W. Elliot, président de l'Université d'Harward, W. James, professeur de psychologie à la même Université, Newbold, professeur de psychologie à l'Université de Pensylvanie, et autres professeurs éminents, ont participé à ces expériences et contresigné ces déclarations.

Dans son rapport, publié par le *New York World*, du 3 mars dernier, M. Hyslop, professeur de logique et de science mentale à l'Université de Columbia, se prononce dans le même sens : « Quand on considère le phénomène de

Mrs Pipers, que j'ai observé durant 29 séances, il faut éliminer et la transmission de pensée et l'action télépathique. En considérant le problème avec impartialité, il n'y a pas d'autre explication que l'intervention des morts. »

Quelle conclusion devons-nous tirer de tout ceci? D'année en année, les expériences se multiplient, les attestations s'accumulent et la lumière reste à faire sur le problème psychique. Dans ce dédale d'observations, l'erreur et la supercherie peuvent bien avoir leur part, mais de cet ensemble confus émergent des faits et des témoignages si imposants que la négation systématique ou l'indifférence ne sont plus possibles.

L'heure n'est-elle pas venue où la science doit se prononcer et dire si, comme l'affirment tant d'expérimentateurs éminents, membres d'académies célèbres ou titulaires de chaires dans les Universités, si l'être psychique existe, non plus comme une vague et idéale entité, mais comme un être réel, associé à une forme substantielle, productrice de forces subtiles qui se révèlent par des manifestations d'ordre varié?

Quant à nous, humble chercheur, malgré des expériences personnelles poursuivies depuis trente années, ne nous reconnaissant pas l'autorité nécessaire pour trancher de telles questions, nous nous bornerons à appeler respectueusement sur elles l'attention du Congrès et nous lui demandons de faire connaître son avis sur des sujets qui intéressent tout être pensant et se relient étroitement à l'éternel problème de la vie et de la destinée humaine.

NOTICE HISTORIQUE DE LA PSYCHOLOGIE AU JAPON

Par M. Tanimoto (Toméri),
Professeur à l'École normale supérieure Tokyo (Japon).

L'existence de la psychologie comme science au Japon est toute récente et présente trois phases de développement. La première période commence avec M. Nichi, il y a vingt ans : on adopte des ouvrages d'auteurs américains, comme Haven et Wayland. La deuxième période se réclame de l'école anglaise d'association : elle répand les travaux de Bain, de Spen-

cer et de Sully. Le développement de notre science pendant cette période est dû surtout au professeur Toyama. Puis vient une époque intermédiaire qui étudie les livres de MM. Ribot et Ladde. Ainsi commence la nouvelle période qui, en général, tend à faire prévaloir la psychologie de l'école allemande. Aujourd'hui enfin, la psychologie des enfants et celle des foules semblent intéresser les personnes compétentes.

SUR L'INTERPRÉTATION DES FAITS DE RAPIDITÉ ANORMALE DANS LE PROCESSUS D'ÉVOCATION DES IMAGES

Par M. H. Piéron, licencié ès lettres (Paris).

On a cru observer, depuis longtemps déjà, que, dans certains cas assez bien définis, le processus d'évocation des images pouvait être extraordinairement rapide.

Les faits que nous avons pu réunir se rapportent à trois classes :

Les rêves, à partir du rêve classique et si discuté de « Maury guillotiné ».

La « vue panoramique » des mourants.

Les processus psychiques après intoxication, surtout par le haschisch.

A propos de ces faits, il semble qu'il y ait lieu d'en faire la critique, et l'on peut voir qu'il y a certainement eu exagération dans les descriptions qu'on a faites de la rapidité du processus. Cependant on ne peut en conclure, comme on l'a fait, qu'il n'y a là qu'une illusion. Il y a des cas où le processus d'évocation des images revêt une rapidité anormale, et il y a toujours, en plus, l'illusion d'une rapidité plus grande encore. Ce sont deux phénomènes à expliquer.

L'illusion d'une rapidité plus grande est due à une impression « cinématographique » en quelque sorte, la vue d'un certain nombre de tableaux successifs faisant croire à une succession ininterrompue, souvent reconstituée d'ailleurs par après, les tableaux pouvant être reliés aussi par des pensées abstraites.

Le phénomène de rapidité ne paraît pas jusqu'ici physiolo-

giquement très explicable, et l'hypothèse de « l'accélération du jeu des cellules corticales » de Taine est un peu simpliste. Ce n'est, d'ailleurs, un phénomène constant dans aucune de nos trois classes; mais l'intoxication doit y jouer un rôle, car il semble bien qu'on la rencontre dans tous les cas observés.

Mais on peut donner du phénomène une interprétation psychologique. Dans tous les cas typiques il y a une image qui envahit le champ de la conscience, et toutes les images qu'elle tend alors à évoquer viennent, sans qu'aucun réducteur les retarde, cristalliser, pour ainsi dire, presque simultanément autour d'elle.

Le phénomène est donc dû à une orientation de toute la conscience vers un point unique où sont attirées toutes les images susceptibles de former, avec l'image centrale, un système psychologique cohérent.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR L'IMAGINATION CRÉATRICE CHEZ L'ENFANT

Par M. N. Vaschide, Délégué du Gouvernement de la Roumanie.

Mes recherches ont été faites sur un petit garçon doué d'une rare puissance d'imagination, et que j'ai eu l'occasion d'observer et d'étudier d'une manière suivie et méthodique, jour par jour, à partir de l'âge de 6 mois jusqu'à l'âge de 4 ans. Les observations et les recherches ont été ensuite contrôlées et reprises dans l'école maternelle de l'école communale de Villejuif, sur 12 enfants âgés de 3 à 4 ans et des deux sexes. Nous donnons ici quelques-unes de nos conclusions.

1° L'imagination créatrice n'est pas nécessairement basée sur la mémoire, et elle n'a nullement besoin de souvenirs distincts pour combiner quelque chose, comme non plus d'ailleurs d'une richesse considérable de représentations sensibles. Une imagination créatrice féconde peut très bien concorder avec une mémoire médiocre et avec une pauvreté notoire de représentations sensorielles.

2° Elle est en rapport intime avec la puissance d'association et avec une puissance toute particulière de spontanéité

associationiste, dans laquelle la caractéristique est de n'être guidée par aucune des lois d'association que nous connaissons. Il faut distinguer donc deux formes ou plutôt deux éléments de l'imagination créatrice : l'élément d'association et l'élément du hasard et de l'incohérence logique.

3° L'imagination créatrice s'exerce en dehors de tout fait perçu.

4° L'enfant ne distingue pas ce qui existe, de ce qui doit exister nécessairement. L'expérience journalière détruit chaque jour son monde confus dans lequel l'existence va de pair avec la non-existence. C'est pour cela qu'il est très difficile de lui faire comprendre le sens du rêve. Les premiers rêves conscients l'effrayent toujours. « Un rêve, ce n'est rien, » disait le petit garçon D... quand il s'est aperçu qu'il rêvait; plus tard il ajoute le motif que « c'est rien puisqu'il dormait ». En principe, pour lui, tout peut exister probablement, sinon nécessairement.

5° La première abstraction est l'élément fondamental de l'imagination reconstructive, représentative et nullement créatrice. Dans la création et l'invention enfantine, on ne remarque aucune trace caractéristique d'une opération intellectuelle quelconque ou d'une différenciation distincte entre l'objet et le sujet de la création.

6° Le rêve représente le premier phénomène de création imaginative. Les associations bien particulières du rêve de l'enfant, avec leurs spontanéités subconscientes difficiles à être saisies, se rapprochent de la création de la veille. On pourrait dire qu'il continue à rêver.

7° L'enfant croit à ces créations fantastiques. Le plaisir de s'amuser avec ces fictions est l'œuvre de l'éducation et qui ne commence à laisser partout son empreinte qu'assez tardivement dans son développement intellectuel.

8° Le mensonge est un acte d'imagination créatrice, et qu'il faut distinguer en deux catégories : mensonge constructif, qui repose sur les phénomènes d'imitation, et le mensonge créateur, la fiction mythologique enfantine. Le mensonge est la base de toute création ou manifestation artistique.

9° L'imagination créatrice s'exerce avant le développement

du langage et n'a nullement besoin d'une vie psychique plus riche et plus équilibrée. Il y a là un phénomène de spontanéité héréditaire, une manifestation de la première activité cérébrale incoordonnée et inconsciente.

10° L'imagination créatrice est caractérisée dans sa genèse comme dans son mécanisme intime par une incohérence caractéristique et qui rappelle de tout près l'incohérence pathologique. L'enfant qui crée quelque chose, en tant que phénomène d'imagination, systématise pour ainsi dire un délire.

11° L'enfant ne s'explique pas l'inconnu d'après le connu; mais le contraire a lieu le plus souvent, ce qui fait que pendant des journées entières il mène toute une vie de fiction sans s'en douter. L'explication qu'il lui faut n'est pas purement d'ordre intellectuel, mais pour ainsi dire verbale, imaginative; elle a pour but de comprendre seulement certaines notions irréelles, les seules qui l'intéressent, au premier abord, de ces fictions.

12° L'imagination créatrice repose sur un plaisir particulier tout à fait indépendant de la sensibilité tactile; elles plaident pour ce sentiment d'une « activité musculaire » bien particulière dont parlait Gerdy. Cette sensibilité, très peu contestée dans ses lignes générales, outre qu'elle nous semble indépendante, nous paraît appartenir à un sens spécial très peu admis, bien défini par Ch. Bell; « le sens musculaire » ayant comme fonction le mouvement, sensation irréductible, et comme organe le muscle, et se comportant sensoriellement et intellectuellement comme tous les autres sens.

RECHERCHES EXPÉRIMENTALES SUR LE RAPPORT DE LA SENSIBILITÉ MUSCULAIRE ET DE LA SENSIBILITÉ TACTILE

Par M. Vaschide, Délégué du Gouvernement de la Roumanie.

Les recherches ont porté sur trois catégories de phénomènes : 1° phase d'ordre anatomo-physiologique; 2° phase d'ordre pathologique; et 3° phase d'ordre psychologique. Voici quelques-unes des conclusions les plus importantes :

1. — Reprenant et multipliant des expériences bien curieuses de Claude Bernard, il résulte de mes recherches faites sur un grand nombre d'animaux (chiens, lapins, chats, chauves-souris, serpents et hiboux) qu'il y a une indépendance bien précise entre la sensibilité cutanée et la sensibilité musculaire. En coupant les nerfs cutanés d'un membre ou en le dépouillant, je n'ai jamais observé des troubles appréciables dans les exécutions des mouvements ou dans les différentes attitudes musculaires associées (l'attitude bien caractéristique au repos de la chauve-souris, la grenouille qui nage, etc.). Des précautions ont été prises, dans le cas où l'on avait arraché la peau, d'enlever le plus possible des tissus adjacents et de laisser les muscles à nu.

2. — Des troubles notoires sont provoqués dans les mouvements et les différentes attitudes, quand on sectionne les racines postérieures. Les racines antérieures, étant coupées, n'ont jamais provoqué des troubles appréciables, ainsi que l'avait prétendu Arnold (Bechterew, Tschermak, etc.).

3. — Il existe une innervation musculaire sensitive, ainsi que l'avait soutenu Sachs, et dont les expériences répétées par nous-mêmes sur une grande échelle sont parfaitement exactes. François Franck, répétant les expériences de Sachs, est d'ailleurs arrivé aux mêmes résultats. La réalité de l'innervation sensitivo-musculaire ressort de l'existence des *corpuscules de Golgi*, qui sont parfaitement en rapport avec la sensibilité musculaire, ainsi qu'un grand nombre d'auteurs l'ont démontré, et ainsi que nous avons eu nous-mêmes l'occasion de nous en convaincre (Tschiriew, Marchi, etc.).

4. — Si l'on anesthésie expérimentalement les membres ou les régions d'un membre quelconque (notamment par la cocaïne et l'éther), les mouvements sont conservés et s'exécutent parfaitement, même dans leurs attitudes associées.

5. — Anesthésiant par la cocaïne, ainsi que l'a fait Beaunis, la muqueuse des cordes vocales d'un chanteur exercé, je n'ai pu observer aucune modification appréciable dans la justesse de la voix. Le chant a été enregistré phonographiquement.

6. — En faradisant les muscles à travers la peau et cher-

chant à reconnaître des poids, les erreurs ne sont pas si considérables que l'avait prétendu Bernhardt. Il y a, il est vrai, certains troubles, quoique nous ne soyons pas d'accord sur ce point avec les expériences contradictoires de Ferrier et de L. Brunton, dans la reconnaissance des poids, mais ils sont dus à la dissociation physio-psychologique de ces deux sortes de sensibilité, tactile et musculaire, si intimement liées par une habitude qui est devenue comme une seconde nature presque innée.

7. — Les expériences de Rauber, concernant la paralysie des corpuscules de Pacini péri-articulaires, ne sont pas rigoureusement exactes. Les sensations articulaires sont sous la dépendance de la sensibilité musculaire.

8. — Des recherches d'ordre clinique, faites sur des tabétiques, hémiplégiques, ataxiques, etc., confirment l'observation bien connue, c'est-à-dire qu'il peut exister une dissociation fonctionnelle entre ces deux sortes de sensibilité : tactile et musculaire.

9. — Il faut remplacer les expressions de « notion de position », « notion de résistance, » etc., par « sensation de position », « sensation de résistance », etc. L'analyse psychologique intime, de commun accord avec les recherches physiologiques, démontrent péremptoirement une sensibilité spéciale psycho-physiologique avant la perceptibilité du mouvement et de sa qualité à titre de « notion », phénomène plus complexe qui évoque un état mental spécial et analogue à celui de toutes les perceptions.

10. — Les différentes catégories de sensibilité musculaire peuvent se réduire aux trois catégories suivantes : 1° sensation de force ou de résistance (Kraftsinn de Weber); 2° sensation du mouvement, qui peut être active ou passive; 3° sensation kinesthésique, qui nous renseigne sur nos manifestations dynamiques, soit d'ordre mécanique, soit d'ordre purement intellectuel.

11. — Le rapport de la sensibilité musculaire et de la sensibilité tactile est représenté par les sensations de contact (la pression n'est qu'un contact plus intime et plus fort) et par la sensibilité stéréognostique tactile que nous avons

appelée, Toulouse et moi, sensibilité stéréognostique tactile statique. Pour les autres sensations, le rapport, tout en étant intime, n'est que psychologiquement associé, à proprement parler.

12. — Il y a une sensibilité électro-musculaire bien nette, ainsi que l'avait soutenu Duchenne de Boulogne. Cette sensibilité spéciale est plus précise dans les cas d'ivresse alcoolique ou d'opium.

13. — Il y a une fatigue musculaire bien particulière, comme il y a une douleur (recherches ergographiques : cas de rhumatismes, d'arthritisme, etc.).

14. — Les mouvements sont perçus directement en tant que mouvements. L'analyse psychique intime nous présente ce phénomène comme irréductible. Des expériences faites sur nous-mêmes sous l'influence du protoxyde d'azote, du haschisch, du chloroforme, de l'éther éthylique, de l'opium, de l'alcool, eic., etc., nous ont prouvé que ces états facilitent plus la compréhension de cette analyse par la dissociation de ces deux sortes de sensibilité.

15. — Il y a des images musculaires de nature bien définie, résultant des sensations musculaires ou de leurs associations. La richesse ou la pauvreté de ces images rendent plus facilement la perceptibllité des phénomènes dynamiques personnels et sont intimement liées avec les phénomènes sensoriels. On trouve dans toutes les catégories de maladies mentales de pareilles images dans un nombre suffisamment grand, même dans des cas d'idiotie ou d'imbécillité, ce qui plaiderait contre la doctrine de Bernhardt, qui faisait du sens musculaire un sens psychologique, et contre la doctrine exclusive d'une innervation centrale ou d'un sens d'innervation (Wundt).

16. — Le signe de Romberg n'est pas lié exclusivement avec la sensibilité musculaire; il est en relation avec un équilibre dynamique intimement lié avec des phénomènes labyrinthiques (Flourens, Bechterew, Bonnier, de Cyon, etc.) et en outre axec un état psychologique particulier, une sorte de représentation psycho-dynamique de notre personnalité ergonique. Le rôle de la vue, comme le sens le plus précis,

ne fait que corriger notre synthèse dynamique et nos représentations mentales, sans jouer un rôle particulier. Les aveugles se conduisent bien dans l'obscurité, ainsi que nous l'avons pu constater sur quatre sujets, grâce à cette représentation psycho-dynamique dans l'espace.

17. — La conscience de notre sensibilité musculaire et des voisinages kinesthésiques est en rapport intime avec l'éducation et le développement de nos mouvements actifs. Les mouvements passifs ne sont délimités et définis que plus tard dans l'espèce et dans la race.

18. — En dehors d'une coordination spinale, mécanique, des mouvements (Jaccoud, Goldscheider), il y a une coordination due aux mouvements associés simultanément ou successivement, par une harmonie préétablie des impulsions motrices, comme s'exprime le professeur Raymond.

19. — La dissociation de la sensibilité neuro-musculaire peut être observée chez les hystériques ou dans les phénomènes d'hypnose. Chez les hystériques, il y a une conscience musculaire en dehors de toute anesthésie, qui peut être parfois complète et au delà de toutes les articulations. Dans l'hypnose, on peut dissocier, généralement d'une manière bien incomplète, ces deux catégories de sensibilité. Les ataxies hystériques sont bien dues à un appauvrissement des images kinesthésiques, comme l'a montré M. Pierre Janet.

20. — La sensation de l'effort, ou plus exactement d'une contraction en état d'exécution ou dans un phénomène de résistance, est bien d'origine périphérique (James, Munsterberg, Brissaud) et strictement liée à la contraction musculaire elle-même et en dehors de tout rôle de la sensibilité tactile (Brissaud). Le sentiment de l'effort musculaire résulte d'un équilibre nouveau des mouvements en exécution, qui provoquent des attitudes musculaires, pour ainsi dire intellectuelles.

21. — Les illusions de poids sont bien en rapport avec la sensibilité musculaire et non, comme on l'a prétendu, « le résultat d'une opération intellectuelle ».

22. — Le rapport de la longueur du bras de levier et la sensation des poids soupesés n'est nullement en rapport

intime avec la sensibilité cutanée (Lewinski); il s'agit purement d'un phénomène de bio-mécanique du muscle en contraction.

Bref, nos recherches nous conduisirent à admettre une sensibilité musculaire tout à fait indépendante de la sensibilité tactile; elles plaident pour ce sentiment d'une « activité musculaire » bien particulière dont parlait Gerdy. Cette sensibilité, très peu contestée dans ces lignes générales, outre qu'elle nous semble indépendante, nous paraît appartenir à un sens spécial, très peu admis, bien défini par Ch. Bell : « le sens musculaire », ayant comme fonction le mouvement, sensation irréductible, et comme organe le muscle, et se comportant sensoriellement et intellectuellement comme tous les autres sens.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR L'ASSOCIATION SUBCONSCIENTE DES MOTS, DES IDÉES ET DES ACTES

Par ÉMILE ANASTAY (Marseille).

1° On connaît le cas de cet étudiant qui, en passant près d'un restaurant, croit voir le mot de *Verbascum thapsus*, nom botanique du bouillon blanc, et qui, en repassant devant la devanture du restaurant, s'assure qu'il n'y avait en réalité d'écrit que le mot de « Bouillon ». Voici un cas semblable d'illusion suggérée par analogie dans les couches profondes de la conscience : en parcourant des yeux la chronique locale d'un journal, je crois voir le nom écrit de X..., négociant papetier, qui m'avait fait un procès et causé beaucoup d'ennuis. J'arrête mon regard sur le passage où est mentionné le nom de ce personnage et je lis ce qui suit : « Les marchands papetiers de Z..., réunis en assemblée générale, hier soir, ont décidé à l'unanimité, etc. », et point de nom du tout. Une particularité commune aux deux observations est la préoccupation qui, avant l'illusion, avait agité l'esprit : un examen de botanique dans le premier cas, un procès dans l'autre.

2° On connaît les associations mentales par ressemblance

ou par contiguïté. Voici un exemple d'association d'un mot avec l'acte dont il est la traduction habituelle. Voyageant dans le Queyras (Hautes-Alpes), j'exposais à une personne de mon entourage la topographie des vallées environnantes, mais sans pouvoir trouver, malgré tous mes efforts, le nom d'une rivière avoisinante. Le soir je me couchais légèrement dépité de ce manque de mémoire, et en renouvelant mes tentatives non moins inutilement. Il est vrai de dire qu'en ma qualité de neurasthénique, souvent, plus je fais effort pour me rappeler un nom et moins j'y réussis. J'allais y renoncer lorsque je me mis à bâiller avec force. Instantanément et comme un trait de lumière le nom que je cherchais me revint en mémoire. Cette rivière était l'Ubaye, que l'on prononce dans le pays Ubaï ou Ubaille. La consonance des mots représentant l'action de bâiller, le nom de la rivière en question avait donc amené la réminiscence.

3° Dans un rêve je voyais un vieux médecin de campagne pérorer au milieu d'un groupe et faire des réflexions sur mon compte. Je tendais l'oreille et, à un moment donné, j'entendais le dernier mot d'une phrase sans en comprendre le restant. Ce n'est qu'après le réveil qui eut lieu de suite après, et qui fut causé sans doute par l'effort fait pour deviner la phrase, que j'en compris le sens complet qui s'adaptait bien au dernier mot entendu. A moins de soutenir que la phrase a été arrangée au mieux et après coup, on est obligé de convenir qu'elle a été fabriquée par une couche plus profonde que celle de la conscience ordinaire et à son insu.

DISTRIBUTION DE LA FATIGUE DANS LES ORGANES CENTRAUX ET PÉRIPHÉRIQUES

Par Mlle Joteyko, D^r^ en médecine, adjointe au laboratoire Kasimir (Bruxelles).

J'ai appelé *quotient de la fatigue*, le rapport numérique qui existe entre la hauteur totale des soulèvements exprimée en centimètres et le nombre des soulèvements dans une courbe ergographique $\left(\frac{H}{N}\right)$. Hoch et Kræpelin ont les premiers

attiré l'attention sur ce rapport et ils ont rattaché la hauteur totale au travail des muscles, le nombre de soulèvements au travail des centres nerveux cérébraux.

Afin de voir si l'accumulation de la fatigue est d'origine centrale ou périphérique, j'ai examiné les variations du quotient de la fatigue sous l'influence de la fatigue même. Les sujets épuisent totalement leur force à l'ergographe, mais le temps de repos entre les courbes successives est insuffisant pour faire disparaître toute trace de fatigue antérieure. A chaque nouvelle courbe, le travail mécanique est diminué. Or, cette diminution du travail mécanique se fait aux dépens des deux facteurs constituants de la fatigue, mais en grande partie de la hauteur. *A chaque nouvelle courbe, la valeur du quotient de la fatigue* $\left(\frac{N}{H}\right)$ *diminue*, ce qui signifie que la diminution de hauteur ne suit pas une marche parallèle à la diminution du nombre, mais que la diminution de hauteur est plus marquée. La diminution de hauteur étant l'expression de la fatigue musculaire, nous pouvons en conclure que les *centres psycho-moteurs sont incomparablement plus résistants à la fatigue que les appareils terminaux.*

Les idées un peu théoriques qu'on s'est formées sur l'épuisement moteur, en le considérant comme étant d'origine cérébrale, ne sont donc pas confirmées par l'expérimentation. Je ferai remarquer que, dans un travail accompli à l'Institut Solvay de Bruxelles (*Annal. de la Soc. des Sc. méd. et nat.*, 1899), j'ai pu déceler une fatigabilité moins grande des *centres réflexes de la moelle* comparés aux muscles. Toutes ces recherches plaident en faveur de l'*origine périphérique* de la fatigue motrice, et, quand nous parlons de fatigue périphérique, nous n'avons pas en vue l'épuisement de la substance contractile même, mais celui des terminaisons nerveuses intra-musculaires.

MÉMOIRE SUR LE ROLE DE L'ÉLÉMENT MOTEUR DANS LA PERCEPTION ESTHÉTIQUE VISUELLE

Par Miss V. PAGET VERNON LEE et C. ANSTRUTHER THOMSON (London).

Afin de faciliter la compréhension du Questionnaire sur le rôle de l'élément moteur dans la perception esthétique visuelle, l'auteur soumet au IVe Congrès de Psychologie le résumé suivant d'un travail qui a paru dans la *Contemporary Review* de Londres, en octobre et novembre 1897 : travail dont la *Revue philosophique* a bien voulu s'occuper à deux reprises.

« Les faits que nous avons recueillis et les hypothèses qu'il nous a semblé pouvoir en tirer », écrivons-nous dans cette étude, « si toutefois l'expérience des autres venait à les vérifier, tendraient à faire du phénomène esthétique une fonction régulatrice attachée à la perception de la forme (dont l'identification des objets au moyen des qualités *points de repère* ne représente qu'une bien faible partie), deviendrait pour nous un phénomène d'une très haute complexité, entraînant la coopération de quelques-unes des fonctions vitales les plus importantes, et avec celles-ci un système protecteur de plaisirs et de peines beaucoup plus puissants que le seul appareil visuel ne serait à même de susciter.

Notre hypothèse, confirmée par le langage métaphorique appliqué de tous les temps aux phénomènes de la vue, serait en une certaine façon la contre-partie de l'hypothèse bien connue de Lange et de William James sur l'émotion en général, puisqu'elle essayerait d'établir que les états subjectifs indiqués par les termes *hauteur*, *profondeur*, *largeur*, etc., et par les expressions plus complexes *rond*, *carré*, *cubique*, *symétrique*, *asymétrique*, etc., sont réductibles par l'analyse à des états moteurs plus ou moins nettement localisés, mais dont la présence, comme celle de tous les autres éléments intellectuels et émotifs, se dissimule pour nous dans la synthèse normale de nos perceptions et de nos sentiments.

difficiles à qualifier, mais qui se trouvent impliquées toutes les fois que nous nous rendons pleinement compte soit d'être environnés et enclos par des surfaces actuelles (intérieur de monument ou paysage réel), soit de pouvoir pénétrer à l'intérieur des paysages peints. Le seul fait de se trouver dans un enclos, sous un toit, et les variations dans les façons de l'être, donnant un *ton* émotionnel tout à fait spécial, et cela à part la question des lignes et celle des variations de lumière.

7° Changements dans nos sensations motrices comme telles, dans les sensations nettement localisées d'action musculaire ou de préparation à celle-ci : sensations « d'innervation » ou de ce qui passait autrefois sous ce nom, semblables à celles qui accompagnent l'audition de la musique rythmée, la vue d'une partie de billard *ou* de tout autre exercice, semblable aussi à ce que l'on éprouve en se rappelant bien nettement un geste caractéristique ou une grimace qu'on a vu faire et que l'on croit se sentir répéter intérieurement (sensations mimétiques).

Les états moteurs que nous venons de classifier, et dont les variétés et les combinaisons semblent infinies, variations dans les sensations musculaires proprement dites, dans les sensations d'équilibre, de respiration, d'action cardiaque, dans les sensations de poids, de tension, de direction, de rapidité, de température, dans les sensations *mimétiques*, et dans plusieurs autres variétés difficiles à définir et à dénombrer, accompagneraient ou plutôt constitueraient en partie la perception parfaitement réalisée de la forme visible; leur synthèse indéfiniment variable répondrait au caractère individuel de chaque expérience esthétique; et leur importance organique expliquerait le caractère, ou pour mieux dire *les caractères* profondément affectifs dont se revêt le phénomène esthétique : le plaisir et le déplaisir esthétique spécifique et toutes les nuances émotives par lesquelles il s'associe aux sentiments d'origine purement morale et humaine (amour, haine, tristesse, allégresse, confiance, abattements, etc.), dépendraient de cette façon tout active de participer et pour ainsi dire de créer par nos propres

mouvements corporels les formes visibles qui se présentent à notre œil.

L'existence de semblables changements et états moteurs, quelquefois très nettement localisés et accusés même dans le phénomène esthétique le plus normal, et dont les expressions métaphoriques à l'usage de l'art font témoignage; le plus souvent, d'autre part, absolument fusionnés, perdus dans des états de conscience apparemment homogènes dont on ne peut les tirer que par une analyse laborieuse, artificielle et peut-être impossible à la plupart des individus; ces phénomènes moteurs seront-ils confirmés ou démentis, et en quelles proportions, par une enquête sur des personnes à vie esthétique fortement développée? Seront-ils relégués à la catégorie des idiosyncrasies individuelles et, obscures? Seront-ils classifiés comme spéciaux au type *moteur* très accentué, ainsi qu'on pourrait le croire pour certaines sensations motrices rattachées à l'ouïe, et soumis à l'examen par MM. Stricker, Stumpf et Ballet? Enfin, sera-t-il peut-être possible d'entrevoir des rapports entre le type moteur et la sensibilité esthétique spontanée et *sui generis?*

Le petit questionnaire suivant a pour objectif d'indiquer la possibilité d'études et d'enquêtes sur ce terrain jusqu'ici peu connu. En le soumettant aux membres du Congrès de Psychologie, nous voudrions insister une fois de plus que nous n'avons à nous occuper qué des personnes dans la vie desquelles les distinctions de *beau* et de *laid* constituent un intérêt très véritable et très bien défini; et que nous écartons pour mieux étudier le phénomène esthétique tout visuel les considérations d'intérêt technique, historique, littéraire, toutes les associations d'idées et de sentiments qui rentrent dans le phénomène beaucoup plus complexe de l'œuvre d'art dans sa totalité.

FAITS PSYCHIQUES

PAR A. ERNY

Sous cette rubrique, je réunis divers faits psychiques, comme visions, rêves et intuitions prémonitoires, observés à diverses époques.

I

En voici d'abord un du temps de Louis XI :

« *A l'heure même de la bataille de Nancy*, où périt Charles le Téméraire, Angelo Cato (depuis archevêque de Vienne) disait une messe devant le roi Louis XI, à Saint-Martin de Tours. En lui présentant la paix, il lui dit ces paroles : « *Sire, Dieu vous donne la paix et le repos; vous les avez si vous voulez.* CONSUMMATUM EST, *votre ennemi est mort.* » Le roi fut bien surpris, et promit *si la chose était vraie* que le treillis de fer qui entourait la châsse deviendrait un treillis d'argent... Le lendemain, de bonne heure, il était à peine jour, un des conseillers favoris du roi, qui guettait la nouvelle, vint frapper à la porte et la lui fit passer. »

Michelet, qui cite ce fait dans son *Histoire de France*, n'ajoute aucuns commentaires, mais il est évident que le prêtre eut une vision prémonitoire, et fut averti psychiquement d'une façon ou d'une autre. Rien ne faisait supposer la mort du duc de Bourgogne, qui, selon toutes probabilités d'ailleurs, fut assassiné par son confident Campo-Basso. S'il y avait eu la moindre rumeur de la chose, le roi en aurait été averti de suite, vu l'intérêt énorme de cette mort au point de vue politique. Au contraire, Louis XI parut très surpris, preuve évi-

dente qu'il ne se doutait de rien, ainsi que le prêtre, puisque la nouvelle n'arriva que le lendemain.

Apollonius de Tyane et saint Antoine de Padoue ont eu tous deux des visions du même genre, les avertissant de morts ou d'assassinats se passant au loin.

II

Voici maintenant un pressentiment de mort, raconté par d'Artagnan, dans ses mémoires, qui servirent à Dumas père pour documenter ses *Trois Mousquetaires.*

« Pendant le siège de Lille, Louis XIV commanda un détachement du régiment des Gardes, pour s'emparer de la Demi-Lune. *Cavois*, qui était lieutenant dans ce régiment, fut désigné pour être du détachement ; il passait pour brave parmi ses camarades et même pour faire le bretteur. Voilà cet homme qui frissonne de frayeur, au point que chacun s'aperçut de son trouble. On lui demanda ce qu'il avait, il répondit qu'il ne pouvait dire ce qu'il ressentait, *mais qu'il était persuadé que le dernier jour de sa vie était arrivé, qu'il en avait le pressentiment certain.*

« Quelques-uns le raillèrent de cette faiblesse ; il laissa dire, ce qu'il n'eût jamais souffert en autre temps. Ses amis, tout surpris, le réconfortèrent, mais il semblait à demi mort. S'il eût pu s'exempter de se rendre à l'ordre reçu, il n'y eût pas manqué, mais c'était se déshonorer. Il s'arma donc de pied en cap et fut à la tranchée. *Ses pressentiments n'étaient pas trompeurs*, et les armes qu'il portait, *quoique à l'épreuve du mousquet*, ne furent qu'un meuble inutile. Une balle lui vint, qui passa par un endroit où elle trouva juste son trou, là ou la cuirasse s'attache au pot-en-tête, avec un crochet. Il tomba mort sur la place. On conta cet événement au roi, *qui eut peine à le croire*, et qui ne l'eût pas cru, si le fait ne lui avait été confirmé par des témoins dignes de foi. »

Le pressentiment a dû être bien fort pour rendre presque craintif un brave soldat. Il y a dans l'histoire beaucoup d'exemples d'avertissements de ce genre : viennent-ils d'invisibles qui nous *suggestionnent* dans ce sens, pour nous pré-

parer à la mort ; il est impossible de le dire ou de le prouver, mais c'est bien plus probable que de supposer que notre subconscience est prévenue avant la super-conscience, et que l'une avertit l'autre.

III. — UN RÊVE PROPHÉTIQUE

M. Young a envoyé au *Light* le très curieux rêve suivant. « Une nuit je rêvai qu'un charpentier, qui travaillait à un bâtiment touchant ma propriété, tomberait du toit et dans mon rêve on me disait d'avertir ma femme dès le matin, de façon à vérifier l'avertissement en le lui racontant *avant l'accident*. Je le fis, mais comme c'était jour de marché, et que j'étais très occupé, je ne pensai à ce rêve qu'à 4 heures de l'après-midi. Immédiatement je mis mon chapeau et courus aux nouvelles. Étant arrivé à l'endroit en question, je m'informai, s'il n'était pas arrivé d'accident. On me répondit que si j'étais arrivé deux minutes plus tôt, j'aurais vu porter le charpentier à l'hôpital ; — *qu'il était tombé du toit*, et que sans une planche qui amortit la chute, il serait mort sur le coup. » — L'auteur de ce récit se demande quelle était la raison de ce rêve. Si, dit-il, j'avais pensé à avertir le charpentier, on se serait moqué de moi, et on n'aurait pas tenu compte de l'avertissement ; mais, comme il le remarque aussi, M. Young constate que non seulement l'avertissement du rêve était exact, mais qu'il a dû aussi recevoir *une communication télépathique que l'accident venait d'avoir lieu*, sans cela, il ne se serait pas tant pressé de sortir si vite.

Ce genre de rêves prémonitoires arrive souvent, et on pourrait en relever des exemples dans tous les pays, surtout en Écosse. Mais cela entraîne aux réflexions les plus graves. On se demande comment de tels rêves peuvent se réaliser, et la seule conclusion c'est que l'accident ou le malheur doit vous arriver *fatalement ;* vous ne pouvez en être préservé que par un avertissement de l'au-delà, prenant pour moyen d'action le rêve. Cela donne raison à cet axiome d'un grand occultiste : « *L'homme est une volonté en lutte avec une destinée.* »

Ce rêve prémonitoire de M. Young lui fut-il inspiré *par un*

invisible protecteur du charpentier, rien dans son récit ne le fait supposer. Peut-être existait-il un lien inconsciemment télépathique entre le charpentier et M. Young, mais cela ne nous donne pas la clef de l'énigme, car un avertissement de ce genre n'a pu être produit que par un être voyant plus loin que l'homme, et lisant sa destinée. En tous cas, M. Young aurait dû, par acquit de conscience, ne pas oublier un avertissement aussi caractéristique, et prévenir le charpentier, qui même s'il n'avait pas cru à l'avertissement aurait peut-être agi plus prudemment dans son travail.

IV. — AVERTISSEMENT PSYCHIQUE

L'an dernier une de mes cousines était morte à Paris le 31 mars. Son neveu, qui habite Bordeaux, m'a raconté que ce jour-là, il était occupé dans sa chambre à faire chauffer son café, lorsqu'il entendit trois ou quatre coups très nets, frappés *sur le bois de son lit*. Il fut surpris, et ne se rendit pas d'abord compte de ce que cela pouvait être, mais tout d'un coup il se dit (étant au courant des choses psychiques) : C'est un avertissement, *ma tante est morte*. Deux heures après, *la dépêche annonçant la mort de sa tante* lui parvenait; cette mort avait eu lieu à 7 h. 35 environ, et l'avertissement se produisit vers 8 heures ou 8 heures et quart, c'est-à-dire *presque en même temps que la mort*.

On peut rapprocher ce cas de l'avertissement psychique *identique*, que j'ai eu à Interlaken le jour de la mort d'une de mes tantes à Brest, récit que j'ai publié dans les *Annales* il y a quelques années. On peut aussi rapprocher cet avertissement par coups, de ceux mentionnés dans l'article que j'ai publié en janvier-février 1900.

V. — VISION « POST MORTEM »

Au sujet de la même cousine dont je viens de parler, une vieille parente pour laquelle elle avait toujours été très bonne et très secourable et qui habitait aussi Bordeaux, a écrit le fait suivant au mari de ma cousine, qui en a été très impressionné. Ma cousine était morte le vendredi 31 mars. *Trois*

jours après, c'est-à-dire le dimanche de Pâques, *étant parfaitement éveillée*, cette parente raconte qu'elle vit tout d'un coup une vive lumière, puis la forme très ressemblante de cette cousine, à laquelle *on jetait des palmes*. On peut toujours dire que cette parente a eu une hallucination, mais alors pourquoi ne l'a-t-elle pas eue *le jour où elle a su la mort de cette parente? Ce serait plus compréhensible comme théorie hallucinatoire, l'effet suivant immédiatement la cause!* Au contraire, si la vision n'a eu lieu *que trois jours après la mort*, la raison, selon moi, vient de ce que le corps psychique de ma cousine avait eu le temps de se dégager, et de permettre à sa forme désincarnée de se montrer à cette vieille parente qu'elle aimait beaucoup. De plus, dans une hallucination, cette vieille dame n'aurait cru voir que sa cousine, mais le détail curieux des palmes ne peut être hallucinatoire, et vient corroborer la vision qui dura un certain temps.

« VI. — COMMUNICATION POST MORTEM »

Dans le journal allemand *Psyché*, vient d'être publiée une preuve très curieuse de la survie, qui fut donnée à une séance psychique ayant eu lieu chez M. E. Henning, à Berlin. Voici le récit qu'il en fait à M. le Dr Egebert Muller, son ami. « A la séance du 13 décembre dernier, la vieille tante de ma femme, Cecilia Burmeister, de Stralsund, s'est communiquée et m'a encouragé à faire faire l'opération projetée pour mes yeux. En réponse à ma question, cette tante me fit savoir qu'*elle était morte depuis quatre jours*. Nous savions qu'elle était malade; mais quinze jours avant, nous avions reçu une carte postale ou la vieille tante disait : « *Ne vous inquiétez pas de moi, je ne suis pas du tout près de mourir.* » Aussi, nous ne nous étions pas préoccupés du message de mort qui nous semblait faux, et nous envoyâmes, à la Noël, une lettre et un cadeau de ma fille. *Pas de réponse*, mais nous savions que la tante n'aimait pas à écrire. Cependant au 1er de l'an, une carte que j'avais envoyée, avec nos souhaits, me fut renvoyée avec ces mots :« *La destinaire de la lettre est morte.* » Ma femme se rendit aussitôt chez le fils d'un vieil ami de notre tante,

et celui-ci nous dit que notre tante était morte le 9 décembre 1899, *exactemement quatre jours avant notre séance du 13 décembre*. On se demandera, dit M. Henning, comment nous n'avons pas été avertis de la mort de notre tante; en voici la raison que nous avons sue depuis. Une semaine avant sa mort, ma tante, de son propre mouvement, désira être soignée dans un hôpital, mais pendant qu'on l'y transportait elle fut frappée d'une congestion qui lui enleva la parole et la rendit inconsciente. »

Le Dr Muller ajoute que Mme Burmeister était la sœur de son professeur, un savant matérialiste auquel elle ressemblait *physiquement et mentalement*. Il est donc fort intéressant de constater que c'est une personne *peut-être matérialiste, qui après sa mort vient donner une preuve de la survie*. En tout cas, l'avertissement de mort est des plus caractéristiques, car on ne peut pas dire que le médium a puisé ce renseignement dans le cerveau des parents, *lesquels étaient convaincus de l'existence de leur tante*, et qui, jusqu'à plus ample renseignement, ont cru à une mauvaise plaisanterie d'invisible.

VII

Voici encore un fait historique des plus curieux, que je trouve dans l'*Histoire de France* de Michelet.

« Huit jours après la Saint-Barthélemy, le roi Charles IX, deux heures après s'être couché, saute du lit, fait lever ceux de sa chambre, et envoie quérir son beau-frère, entre autres[1], pour ouïr dans l'air un bruit de grand éclat, et un concert de voix criantes, gémissantes et hurlantes, *tout semblable à celui qu'on entendait pendant les nuits du massacre. Ces sons furent si distincts*, que le roi croyant à un désordre nouveau, fit appeler des gardes pour courir en la ville et empêcher le meurtre. Mais les gardes ayant rapporté que la ville était en paix *et l'air seul en trouble*, le roi aussi demeura troublé, principalement *parce que le bruit dura sept jours, toujours à la même heure*. Ce fait était souvent conté par Henri IV le

1. Le roi de Navarre, plus tard Henri IV.

soir, quand les portes étaient fermées, à ses plus privés serviteurs. »

Évidemment il y a des gens qui diront que Charles IX a eu une hallucination auditive causée par le remords de la Saint-Barthélemy. Mais d'autres que Charles IX entendirent ces bruits sinistres, entre autres son beau-frère Henri de Navarre (plus tard Henri IV) qui n'a jamais passé dans l'Histoire pour un homme bien crédule, *et qui, en racontant ces faits, en gardait une sorte de frissonnement*, dit d'Aubigné. De plus, on doit remarquer que ces cris durèrent *huit jours*, et *toujours à la même heure* (sans doute celle du massacre).

Pour ceux qui croient à la survie, il est évident que ces voix étaient celles de désincarnés protestants encore sous le coup des terribles émotions des massacres, et qui se trouvaient dans *cet état de trouble* où une mort tragique laisse quelque temps l'être humain brusquement tué. De plus, tous ceux qui ont étudié les récits de *maisons hantées* peuvent rapprocher de ce fait historique, les cris ou lamentations d'êtres assassinés ou tués qui se produisent dans ces maisons hantées, presque toujours à la même heure de la nuit.

VIII

Dans le *Light of trus*, journal spiritualiste américain, je trouve le curieux rêve suivant :

Le 16 janvier, à Indianopolis (États-Unis), Mme Ellen Crosby faillit être enterrée vivante; on l'avait déclarée morte et les préparatifs de l'enterrement avaient commencé. Pendant ces tristes apprêts, sa fille, âgée de 19 ans, épuisée de fatigue, alla reposer quelques instants sur son lit; mais à peine avait-elle fermé les yeux, qu'elle se leva vivement, et insista d'une façon péremptoire pour que sa mère fût tirée de son cerceuil, et remise sur son lit. Pendant son court sommeil, elle avait entendu sa mère l'appeler et lui dire : « *Mary, ne les laissez pas m'enterrer vivante.* »

Le représentant des Pompes funèbres consentit à faire ce que demandait la jeune fille, mais en disant que ce n'était qu'un rêve, *ce que nia la jeune fille*. Environ huit heures après,

Mme Crosby ouvrit lentement les yeux, et regarda sa fille qui était restée à son chevet; depuis lors, Mme Crosby s'est remise de cette terrible alerte.

Cela me semble être un peu plus qu'un rêve, et je crois que le *corps physique* de Mme Crosby étant dans un état plus ou moins léthargique analogue à la mort, *son corps psychique* a pu se dégager et se manifester sous la forme d'un rêve à sa fille endormie. En tous cas, le résultat est des plus remarquables.

A tous ceux, plus nombreux qu'on ne croit, qui craignent d'être enterrés vivants, je donnerai *ce conseil* indiqué par un journal spiritualiste anglais. Laissez des instructions pour qu'on mette dans votre cerceuil un flacon de chloroforme bouché avec un bouchon de liège, qu'on aura soin *de percer de trous*. Si vous n'êtes pas mort et seulement en léthargie, *les vapeurs du chloroforme* auront vite fait de vous anesthésier et de vous faire mourir sans douleur.

IX — APPARITION A SAINT-PÉTERSBOURG

Depuis le règne de Pierre le Grand, on garde à la cour de Russie un livre où est consigné minutieusement tout ce qui arrive à la famille impériale, pendant le courant du règne de chaque souverain.

Voici le fait extraordinaire que je trouve dans ce livre[1]. Pendant son règne, l'impératrice Élisabeth fit construire le *Palais d'Hiver* dans un endroit assez rapproché du petit palais qu'elle habitait. Pour inaugurer le palais, on fixa la soirée, et vers 10 heures l'élite des Gardes attendait l'arrivée de l'Impératrice.

La salle du trône était précédée d'un long corridor près de la porte duquel se tenaient deux gentilshommes. Tout d'un coup, l'un d'entre eux remarqua qu'un brillant rayon de lumière éclairait subitement le couloir, et venait du trou de la serrure de la salle du trône. Qui avait pu à cette heure entrer dans cette salle où devaient être reçus les ambassadeurs? Intrigué, le gentilhomme regarda par le trou de la

1. Et publié par un russe, M. Joseph de Kronhelm.

serrure, et dit à son compagnon. : « *L'Impératrice est déjà arrivée et est assise sur son trône en face de la porte d'entrée.* » Le second gentilhomme s'assura que le fait était exact. Peu d'instants après, un officier supérieur vint leur dire *que l'Impératrice ne viendrait pas ce soir-là, et de se retirer.* « Pardon, répondirent-ils, Sa Majesté est déjà dans la salle du trône. — C'est impossible ! — Regardez... L'officier supérieur, après avoir vu, fut des plus surpris. — Je n'y comprends rien, s'écria-t-il, le maréchal de la Cour, vient de me dire que l'Impératrice avait changé le jour... Serait-elle venue secrètement ? Restez ici en cas de besoin, je vais prendre les ordres du maréchal... » Ce dernier, le prince Kourakine, était encore au palais... En apprenant ce fait étrange, il vint s'en assurer et resta aussi surpris que les autres. « C'est étonnant, dit-il, je quitte à l'instant l'Impératrice qui était en costume d'appartement, et là je la vois revêtue des habits de cérémonie. C'est étrange ! gardes, veillez à toutes les issues je vais aux renseignements. » La distance qui séparait le nouveau palais de l'ancien était très courte... A peine arrivé, il demanda à la dame d'atour : « *Où est l'Impératrice ?* — Dans sa chambre à coucher, prête à se mettre au lit. — Annoncez ma visite, comme urgente... » Au bout de quelques instants le prince fut admis... et l'Impératrice lui dit : « Que vous est-il arrivé ? *Vous avez l'air bouleversé comme si vous aviez vu un fantôme.* » Le prince lui conta ce qu'il avait vu. « C'est une pitoyable farce, s'écria l'Impératrice, et je serais curieuse de voir ces comédiens. Suivez-moi. »

En arrivant au Palais d'Hiver, ils ordonnèrent au gardien d'apporter les clefs de la salle du trône. Les soldats de la garde chargèrent leurs fusils et, conduits par la Czarine, se rendirent dans le corridor précédant cette salle, et *où le rayon de lumière était toujours visible.* On ouvrit la porte, la salle était brillamment éclairée mais vide, excepté que sur le coussin du trône était assise *une forme, portrait vivant de la Czarine* enveloppée d'un manteau de pourpre et d'hermine, et portant la couronne impériale. L'Impératrice resta stupéfaite en voyant *son double*, puis elle avança de quelques pas. Le fantôme se leva, et descendit quelques marches du trône. « *Tirez*

sur elle », dit la Czarine *aux soldats qui firent feu*... Aussitôt le fantôme ferma ses mains et toute la pièce se trouva plongée dans l'obscurité la plus profonde; la confusion fut complète. « Allumez des torches, dit la Czarine », ce qui fut fait aussitôt. On chercha dans tous les coins du palais, et on ne trouva rien; *toutes les portes d'entrée étaient gardées et les soldats de garde n'avaient vu personne.* Le jour suivant, on chercha encore mais inutilement. Cette étrange affaire fit une grande impression sur la Czarine et sa cour. *Huit semaines après, jour pour jour, l'Impératrice Élisabeth mourait.*

On ne peut mettre en doute ce fait qui a été consigné dans *les annales particulières* des souverains de Russie. De plus, il est inadmissible que tant de gens aient été hallucinés l'un après l'autre, sans compter que les trois premières personnes qui virent le phénomène, *crurent que la Czarine était venue en secret dans la salle du trône.* En outre, la Czarine, les soldats, tout ce monde vit le fantôme. Donc il est évident qu'un phénomène des plus extraordinaires s'est produit ce soir-là.

Était-ce *le double psychique* de la Czarine qui était dans la salle du trône. En général, il est très rare que le *corps psychique*, ou *double*, se détache du corps physique à l'état de veille; mais il y a des cas connus, entre autres celui de *Gœthe* qui raconte, dans un de ses livres, *qu'il vit un jour son double venir à lui.*

On peut supposer aussi que c'est un invisible qui a pris ce masque pour frapper l'esprit de l'Impératrice et la faire songer à l'au-delà, vu la date prochaine de sa mort. Mais je croirais plutôt *au double*, que la mort prochaine de la Czarine rendait plus apte à se détacher [1].

A. Erny.

1. Nous avons appris par un de nos amis, gentilhomme de la Chambre de S. M. l'Empereur de Russie, et par conséquent bien placé pour pouvoir se renseigner, que l'authenticité de ce fait n'était pas établie, et que l'on raconte la même histoire de l'Impératrice Anne. D.

BIBLIOGRAPHIE

Rapport sur le spiritualisme, par le COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ DIALECTIQUE DE LONDRES, avec les attestations orales et écrites. In-8°, 5 francs. (Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.) (Traduit par le Dr O. DUSART.)

Le 26 janvier 1869, la Société dialectique de Londres constitua un comité *pour étudier les phénomènes présentés comme manifestations spiritualistes* et faire appel à ceux qui s'intéressent aux questions psychiques. Ses membres, répartis en plusieurs sous-comités, firent des expériences personnelles en dehors des médiums étrangers à la société; dans ses séances plénières, le comité dépouillait la correspondance et recueillait les témoignages oraux de qui avait vu ou expérimenté. Cette enquête dura dix-huit mois, fut réunie en un volume et publiée sous la responsabilité du comité.

Les expériences les plus rigoureuses, les attestations d'observateurs indépendants, dont quelques-uns sont célèbres, ont mis hors de doute la réalité d'un nombre considérable de faits tels que : déplacements, *même sans contact*, d'objets de toute nature; bruits variés; exécution de morceaux de musique sans agents visibles; lévitation de plusieurs personnes; épreuve du feu; apports d'objets les plus divers; réponses par coups ou écriture; écriture directe ou dessins et aquarelles sans agent visible; apparition de fantômes à tous les degrés de formation; seconde vue et prophéties; communication de faits totalement inconnus de tous les assistants, etc.

La Constitution du monde, Dynamique des atomes, nouveaux principes de philosophie naturelle, par Mme CLÉMENCE ROYER. Vol. in-8 de XXII-800 pages, avec 92 fig. dans le texte et 4 planches hors texte, 15 francs. Librairie C. Reinwald, Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

Après une préface, qui réfute l'assertion de la faillite de la science, dans une introduction érudite sur l'évolution historique de la notion de matière, l'auteur critique et compare toutes les hypothèses proposées jusqu'ici, depuis les Ioniens jusqu'aux mécanistes modernes. Dans la première partie de son ouvrage, il expose sa théorie de l'atome fluide, expansif et répulsif, qui supprime le vide dans l'univers, et dont les vibrations élastiques suffisent à expliquer tous les phénomènes sensibles de la chaleur, de la lumière, de la couleur et du son, ainsi que ceux de l'olfaction et de la gustation.

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

DOCUMENTS ORIGINAUX

INFLUENCE TÉLÉPATHIQUE

PAR Mme CLARENCE DE VAUX-ROYER

Je me trouvais à Paris en 1896-1898 et j'avais un ami pour la carrière duquel j'avais pris beaucoup d'intérêt et qui me demandait souvent des conseils. Il retourna en Amérique environ six mois avant moi, mais la sympathie mentale qui existait entre nous devint plus grande alors. On eût dit qu'il y avait à cette grande distance ce que les Français appellent « transmission des émotions », car je pouvais *ressentir* ses ennuis.

Un dimanche, — le 7 novembre 1897, — ce sentiment devint si fort que je pensai à lui envoyer un télégramme comme remède, car s'il se sentait bien il en résultait toujours pour moi un état semblable. J'écrivis le message et sonnai la femme de chambre pour qu'elle le portât ; comme c'était un dimanche, elle me dit que le bureau était fermé à cette heure.

Ce délai me contraria vivement et j'allai voir une amie pour lui demander conseil (son témoignage est joint à cette lettre).

Je me mis alors à penser aux nombreuses communications télépathiques qui avaient eu lieu sans volonté consciente et que, dans notre correspondance nous avions attribuées en partie au hasard.

Je me dis que j'allais lui envoyer un *message télépathique*

et je priai pour que sa mère et sa sœur (que je savais être dans le monde des Esprits) pussent aller vers lui et le réconforter, me demandant pourquoi, si l'esprit d'un vivant peut envoyer ses impressions, les âmes des morts ne seraient pas douées du même pouvoir.

Environ dix jours après, laps de temps habituel pour que la Malle américaine arrive, je reçus une lettre de ce monsieur, datée et timbrée du 8 novembre 1897, dont je copie le passage suivant :

« Ce n'est qu'hier dans la nuit (la nuit du 7, celle où j'avais fait la prière), tandis que je priais, que je vis, venant au-dessus de ma tête, des cercles d'or, qui s'élargissaient et flottaient en s'éloignant de plus en plus jusqu'à ce que je ne puisse plus les voir et il me semblait entendre appeler : *Mère! mère! sœur Minnie!* Puis les cercles se rapprochaient toujours, toujours jusqu'à venir toucher mon oreille. Oh ! comme je les trouvais beaux, combien ils m'inspiraient des sentiments de bonté et de beauté. Et cette idée me venait qu'il y avait juste, ce jour-là, dix-sept ans que Minnie était morte! Puis ils s'évanouissaient et je me rendormais sous la protection de Dieu ! »

Et mon correspondant ajoutait que quelque étrange et extraordinaire que ce fait lui semblât encore maintenant, il était cependant vrai et que son esprit était aussi « clair que le cristal », qu'il était resté à la maison toute la soirée et n'avait lu que les principales nouvelles du journal.

Cette fois, il me parut qu'il y avait plus qu'une coïncidence, mais je n'ai pas la prétention de trouver une explication, je raconte simplement les choses telles qu'elles se sont passées, les faits tels que je les ai observés.

On peut les interpréter par l'hypothèse spirite — ou celle de la télépathie entre vivants — ou même par le système de la télégraphie sans fil de Marconi?

Ce qui suit peut vous intéresser comme témoignage. Je copie d'après l'original.

« Je me fais un plaisir de corroborer le récit de Mme David.

« Le dimanche 7 novembre, elle me fit part de son intention d'envoyer un télégramme à son ami en Amérique et

plus tard elle me dit qu'elle ne l'avait pas fait, qu'elle avait prié pour lui et demandé particulièrement que sa mère et sa sœur pussent veiller sur lui.

« ALICE E. MAJOR.

« 18, rue Clément-Marot, Paris.

« 22 novembre 1897. »

Sur sa carte, l'adresse de cette dame est Victorian Club, 30, A. Sackville St. W. London.

Je n'ai plus entendu parler d'elle depuis que j'ai quitté Paris, mais vous pourriez probablement en lui écrivant la retrouver.

Recevez l'expression de mes sentiments dévoués,

ROSE MAYNARD DAVID.

Aujourd'hui CLARENCE DE VAUX-ROYER.

UN CAS REMARQUABLE
DE
PRÉCOCITÉ MUSICALE[1]

PAR M. LE PROFESSEUR CH. RICHET

I

Les cas de précocité musicale ne sont pas extrêmement rares; mais nous ne croyons pas qu'il en existe beaucoup qui soient aussi remarquables que celui dont je vais vous entretenir.

On dit que Mozart à l'âge de 4 ans et demi, jouait déjà d'une manière merveilleuse et qu'il improvisait avec une rare perfection. Mais les documents très authentiques font défaut pour préciser la manière dont il fut instruit; et comme son père était professeur de piano et excellent musicien, il y a tout lieu de penser que le jeune Wolfgang avait reçu des leçons de son père. Le fait n'est pas nié d'ailleurs, puisqu'on raconte que Wolfgang apprit le piano en assistant aux leçons qui étaient données à sa sœur plus âgée.

Quant aux autres petits enfants qui encore dans l'enfance jouaient passablement, ou improvisaient, les documents manquent à peu près en totalité, et nous nous contenterons de renvoyer à la liste qu'en a donnée C. Lombroso (*l'Homme de génie*, trad. franç.). Encore plus que pour Mozart, les renseignements sont vagues, incomplets et presque fabuleux.

1. Communication faite au Congrès international de psychologie.

L'enfant que vous allez entendre tout à l'heure[1] est âgé de 3 ans 7 mois et 7 jours (14 décembre 1896 au 21 octobre 1900). Il s'appelle Pepito Rodriguez Arriola : il est né à la Coruna, petite ville près du Ferrol (Espagne). Il est enfant unique.

En fait d'hérédité, il n'y a rien à noter du côté de son père mort en 1896, doué, paraît-il, d'une très grande mémoire, mais sans aucune aptitude pour la musique. Nul musicien dans la famille paternelle.

Mais du côté de sa mère, il y a quelques antécédents héréditaires. A l'âge de 5 ans, sa mère jouait fort bien du piano. Sa grand'mère maternelle, à l'âge de 11 ans, jouait de la guitare avec une rare perfection.

Voici ce que raconte sa mère sur la manière dont pour la première fois elle s'aperçut des dons musicaux extraordinaires du jeune Pepito : et je transcris exactement ses paroles. — « L'enfant avait à peine 2 ans et demi lorsque je découvris pour la première fois, et par hasard, ses dispositions musicales. A cette époque, un musicien de mes amis m'adressa une sienne composition musicale, et je me mis à la jouer au piano assez fréquemment; il est probable que l'enfant y faisait attention; mais je ne m'en aperçus pas. Or, un matin, j'entends jouer dans une chambre voisine ce même air musical, mais avec tant d'autorité et de justesse, que je voulus savoir qui se permettait de jouer ainsi du piano chez moi.

« J'entrai dans le salon, et je vis mon petit garçon qui était seul et qui jouait cet air. Il était assis sur un siège élevé, où il s'était mis tout seul, et, en me voyant, il se mit à rire et me dit : *Coco, mama.* Je crus qu'il y avait là un miracle véritable. » — A partir de ce moment, le petit Pepito se mit à jouer, sans presque que sa mère lui donnât de leçons, tantôt les airs qu'elle jouait elle-même devant lui, tantôt des airs qu'il inventait.

Bientôt il fut assez habile — sans cependant qu'on puisse dire qu'il s'agisse de véritable progrès — pour pouvoir, le

1. Pepito a été présenté au Congrès de psychologie (21 août 1900).

4 décembre 1899, c'est-à-dire n'ayant pas encore 3 ans, jouer devant un assez nombreux auditoire de critiques et de musiciens; le 26 décembre, c'est-à-dire âgé de 3 ans et 12 jours, il joua au Palais-Royal de Madrid devant le roi et la reine mère.

Il a joué alors six compositions musicales de son invention, qui ont été notées ; mais pour ceux qui ne l'ont pas entendu à cette époque, il est assez difficile de dire quelle est la part du transcripteur dans ces morceaux. Toutefois, comme nous l'avons entendu improviser au piano, il paraît probable qu'il s'agit bien là d'invention musicale réelle.

II

Je n'ai que peu de chose à dire sur son intelligence, son caractère, son état physique.

Il a la taille et le poids moyen des enfants de son âge, il n'a aucune tare physiologique, et sa santé a été toujours excellente.

Il est joli enfant, fort intelligent, très gai. Ses yeux noirs, si noirs que c'est à peine si l'orifice pupillaire peut se voir sur l'iris, sont extrêmement vifs. Toutes ses allures sont rapides, alertes, et je dirais même élégantes au point de vue esthétique. On peut dire qu'il est tout à fait charmant.

Toutefois, il ne m'a pas paru que son intelligence fût très supérieure à celle des enfants de son âge. Il a les plaisanteries, les goûts, les conversations, les jeux des enfants de 3 ans et demi ; il est assez docile, mais comme on fait tout ce qu'il désire, ou à peu près, cette docilité n'est pas surprenante.

Sa mémoire est excellente ; mais elle ne m'a pas semblé, sans que j'aie fait d'enquête bien approfondie, au-dessus de la moyenne.

Il ne sait pas lire, qu'il s'agisse de musique ou d'alphabet. Il n'a pas de talent spécial pour le dessin; mais il s'amuse parfois à écrire des airs musicaux. Bien entendu cette écriture n'a aucun sens. Mais il est assez amusant de le voir prendre un petit papier, faire en tête du papier un griffon-

nage (qui signifie, paraît-il, la nature du morceau, sonate, ou habanera, ou valse, etc.), puis au-dessous figurer des lignes qui seront les portées, avec un gribouillage qui veut dire clef de *sol*, et des lignes noires qui, assure-t-il, sont des notes. Il regarde ce papier avec satisfaction, le met sur le piano, et dit: Je vais jouer cela; et en effet, ayant devant les yeux ce papier informe, il improvise d'une manière étonnante.

Pour étudier méthodiquement la manière dont il joue du piano, je distinguerai l'exécution, l'invention, la mémoire.

A. *Exécution.* — L'exécution est enfantine; on voit qu'il a imaginé de toutes pièces, sans aucunes leçons, tout son doigté. Cependant son doigté est très habile, autant que le permet la petitesse de sa main qui ne peut faire une octave. Il a imaginé alors, — ce qui est curieux, — de remplacer l'octave par des arpèges adroitement exécutés et très rapides. Il joue des deux mains. Souvent il croise les deux mains pour certains effets ou pour certaines harmonies. Parfois aussi, comme les pianistes renommés, il lève la main très haut en l'air, avec le plus grand sérieux, pour la faire retomber sur la note juste. Il n'est pas probable que cela lui ait été appris: car dans le jeu de sa mère, jeu qui est très honorable, mais sans rien de plus, il n'y a rien d'analogue. Il peut faire des traits, avec une agilité parfois étonnante et une vigueur surprenante chez un enfant de cet âge, Mais, malgré toutes ces qualités, il faut bien avouer que cette exécution est inégale. Il bafouille pendant une demi-minute, puis tout d'un coup, comme s'il était inspiré (c'est l'expression dont se sert sa mère, et je n'en trouve pas de meilleure), il se met à jouer avec agilité et précision.

Je lui ai entendu jouer des morceaux très difficiles, une « Habanera » galicienne, et la « Marche turque » de Mozart, avec une extrême habileté dans certains passages.

Un point est à remarquer, c'est qu'il ne peut bien jouer que sur son piano, lequel, il faut bien l'avouer, malgré les tentatives de nombreux accordeurs, est un instrument exécrable, qui relève plutôt de la chaudronnerie que de l'art musical. Sur tout autre piano il ne peut rien faire. J'ai essayé

vainement de décider, lui ou sa mère, à faire des tentatives sur un moins mauvais appareil. Ces essais ont été désastreux, et sur tout autre piano que le sien, son jeu(quand il consent, après de longues supplications, à jouer) est criblé de fausses notes.

Mais, sur son affreux piano, il est vraiment d'une habileté presque miraculeuse, relativement à son jeune âge, bien entendu.

Pourquoi cette spécialisation? Je ne saurais le dire. J'avais pensé d'abord qu'il avait pour la couleur, la forme, l'aspect spécial des touches de son piano, des sortes de *points de repère,* analogues à ces *points de repère* qu'on a signalés dans certains cas de somnambulisme. Le mécanisme mental est peut-être le même, et la couleur et la forme spéciale de son piano correspondent peut-être chez lui à des sensations auditives spéciales.

Pourtant cette explication ne peut être maintenue, car il joue dans l'obscurité presque aussi bien qu'à la lumière, et il ne regarde pas les touches quand il joue.

Donc c'est, selon toute apparence, le ton spécial et hideux de son piano accoutumé qui éveille en lui telles ou telles idées musicales, et comme une succession totale de notes et de symphonies.

Plus que le doigté, l'harmonie est tout à fait extraordinaire : il trouve toujours l'accord juste; et, s'il hésite comme cela lui arrive au début d'un morceau, il tâtonne quelques secondes; puis se reprenant, il trouve l'harmonie vraie. Ce n'est pas une harmonie bien compliquée, et il s'agit presque toujours d'accords simples. Mais quelquefois il en invente de tout à fait surprenants.

A vrai dire, ce qui est le plus stupéfiant, ce n'est ni le doigté, ni l'harmonie, ni l'agilité, mais l'expression. Il a une richesse d'expression étonnante. Qu'il s'agisse d'un morceau triste, ou gai, ou martial, ou énergique, l'expression est saisissante. J'ai fait jouer une fois à sa mère le même morceau qu'à lui : elle le jouait assurément beaucoup mieux, sans fausses notes, ni hésitations, ni tâtonnements, ni reprises, mais le bébé avait beaucoup plus d'expression que la mère.

Souvent cette expression est si forte, si tragique même dans certains airs mélancoliques ou funèbres, qu'on a la sensation que Pepito ne peut pas, avec son doigté imparfait, exprimer toutes les idées musicales qui frémissent en lui : de sorte que j'oserais presque dire qu'il est bien plus grand musicien qu'il ne paraît l'être.

B. *Mémoire.* — La mémoire musicale est très développée chez lui. Ce petit garçon de 3 ans et demi sait une vingtaine de morceaux par cœur, et il les sait tout entiers, harmonie et mélodie.

Si étonnant que ce soit, je n'insiste pas; car c'est peut-être sur ce point que la précocité musicale des enfants prodiges s'est surtout manifestée. Seulement il faut bien savoir qu'il a appris tous ces morceaux uniquement par l'audition, sans avoir été, comme les enfants qui prennent des leçons, *seriné* par un professeur. D'ailleurs il est très rebelle aux leçons que sa mère veut lui donner, et il ne souffre pas qu'on le corrige. Naturellement, sa mère, qui est en admiration devant lui (ce qui se conçoit bien d'ailleurs), n'ose plus rien dire quand il se refuse à changer quelque chose à sa manière habituelle, et quand il ne consent pas à étudier ou à travailler.

Elle ne l'a jamais poussé à travailler, le laissant parfaitement libre de faire ce qu'il veut. Ce en quoi je ne puis m'empêcher de dire qu'elle a parfaitement raison. Ce serait une pitié que de donner un vulgaire professeur de piano à cette merveilleuse organisation musicale. Tantôt on ne peut le décider à quitter le piano; tantôt, et le plus souvent, il s'obstine à ne pas vouloir se mettre à jouer. Ce sont alors des supplications, des promesses, des diplomaties extraordinaires. On voit que, dans ces conditions, il n'est pas probable qu'il ait jamais étudié régulièrement. Pour ma part, ayant assisté souvent à ces scènes, je suis convaincu qu'il n'a jamais fait, dans sa petite existence, dix minutes d'étude méthodique de piano, dans le sens qu'on donne à ces études pour les petites filles de 8 ans qui font des gammes interminablement et douloureusement pour tout le monde, pour leurs professeurs,

pour elles-mêmes, et pour tous ceux qui sont exposés à les entendre.

J'ai essayé de voir comment on peut lui faire apprendre un air musical. Il suffit de lui jouer au piano deux ou trois fois une trentaine de mesures, et c'est fini ; il se met sur le tabouret et joue l'air qu'il vient d'entendre. Il paraît que c'est définitif, et sa mère assure qu'il n'oublie plus jamais ce qu'il a joué une fois.

Non seulement il joue les morceaux qu'il vient d'entendre jouer au piano, mais encore il peut, quoique avec plus de difficulté, jouer au piano les airs chantés qu'il a entendus. C'est merveille de lui voir alors trouver, imaginer, reconstituer les accords de la basse et l'harmonie, comme pourrait le faire un musicien habile. Dans une expérience faite récemment, un de mes amis lui a chanté une mélodie très compliquée. Après l'avoir entendue cinq à six fois, il s'est mis au piano, disant qu'il s'agissait d'une habanera, ce qui était vrai, et il l'a répétée, sinon tout entière, au moins dans ses parties essentielles.

C. *Invention*. — Il est souvent bien difficile, quand on entend un improviseur, de dire ce qui est invention et ce qui est reproduction par la mémoire d'airs et de morceaux déjà entendus. Toutefois il est certain que, lorsque Pepito se met à improviser, il n'est presque jamais à court, et il trouve souvent des mélodies extrêmement intéressantes qui ont paru plus ou moins nouvelles à tous les assistants. Il y a une introduction, un milieu, une fin. En même temps une variété et une richesse de sonorités qui peut-être étonneraient, s'il s'agissait d'un musicien de profession ; mais qui, chez un enfant de 3 ans et demi, deviennent absolument stupéfiantes.

Ce n'est pas que ces airs inventés par Pepito soient des œuvres supérieures. Bien entendu, c'est extrêmement faible, comme musique originale ; et je ne crois pas, comme l'a dit un journal humoristique, qu'on puisse publier ces compositions ; il y a des répétitions, des enfantillages ; et l'exécution (toujours très inférieure, j'en suis certain, à sa conception musicale) est parfois singulièrement défectueuse. Fausses

notes, bafouillages, arrêts; il y a tout cela; mais on avouera qu'en présence d'un cas aussi étonnant, presque unique, il faut tenir peu de compte des éléments défectueux. Ce qui intéresse, c'est ce qu'il fait de bon et de très bon; non ce qu'il fait de médiocre ou de mal. Or, dans les meilleures parties de ses improvisations, il est quelquefois excellent, ayant des idées, des combinaisons de rythme, des pauses, des passages d'un rythme à un autre, des changements de ton, même de *leitmotiv*, amenés avec art, comme si un vrai musicien lui dictait ces petits chefs-d'œuvre (passagers, mais réels), et dignes d'être constatés.

III

Toutes les personnes, compétentes ou non en musique, qui ont entendu Pepito ont été unanimes à ne pas comprendre par quel véritable prodige, dans un cerveau si jeune, pouvait exister cette admirable intelligence musicale. A supposer que mille jeunes gens de 18 ans, n'ayant jamais appris la musique, passent six mois à ne pas faire autre chose que d'étudier le piano, il n'y en aurait pas un seul peut-être qui serait capable d'égaler pour l'exécution et l'invention le petit Pepito.

En présence de pareils faits, toute explication est impossible. Mais il est bon de le constater. La science psychologique n'est pas assez avancée pour dépasser la simple constatation du phénomène.

Quant à l'évolution ultérieure du talent de Pepito, il faut être plus réservé encore, s'il se peut, que pour l'explication de sa mentalité. Espérons, ce qui est possible après tout, que son génie musical ira en grandissant et qu'on n'assistera pas à ce douloureux spectacle, trop fréquent, hélas! d'un enfant prodige qui n'est qu'un homme médiocre.

CHARLES RICHET.

DE LA

CONSCIENCE SUBLIMINALE[1]

PAR F.-W.-H. MYERS

(Suite.)

J'ai cru devoir raconter ces expériences avec quelque détail parce qu'elles me semblent bien faire comprendre la transition entre les formes ordinaires de l'hallucination post-hypnotique qui, toutes surprenantes qu'elles aient paru d'abord, ne sont plus niées maintenant, et la vision par le cristal qui, je tiens essentiellement à le prouver, n'est pas du tout une « pratique occulte ou une superstition fantaisiste, mais le développement empirique de procédés plus familiers mais tout aussi empiriques ».

Mais, comme pour l'écriture automatique, nous verrons bientôt que les expériences hypnotiques de ce genre ne sont pas nécessaires pour nous convaincre que les images vues dans le cristal correspondent à quelque chose de réel. Tout à fait en dehors de la véridicité de certaines de ces images, — elles se produisent plus ou moins fortement chez tant de personnes saines et honnêtes que nous ne pouvons pas plus douter de leur existence que de celle des faits d'hallucinations hypnagogiques ou d'audition colorée déjà discutés.

1. Compte rendu par Marcel Mangin, d'après les Proceedings S. P. R., vol. XI (voyez *Annales des Sciences psychiques*, n° 5 de 1897, n°s 2, 3 et 4 de 1898, n°s 3, 4 et 5 de 1899, n°s 1 et 2 de 1900).

Le trait que nous remarquons dans les expériences ci-dessus et pour lequel nous avons le plus besoin de trouver un fait parallèle corroboratif est, évidemment, la transmission télépathique directe des images d'un esprit à un autre. Sur ce point je renvoie le lecteur à deux études du Dr Gibotteau (médecin français, ancien interne des hôpitaux de Paris, et pratiquant maintenant à Biarritz) que les *Annales des Sciences psychiques* ont publiées en octobre et décembre 1892.

Tout ce travail est à étudier mais je ne puis ici citer que quelques expériences (faites en 1888) qui ressemblent à celles que je viens de donner et en quelque manière les surpassent en intérêt.

1° Je commence par la transmission télépathique d'une vision ressemblant à celle de la lumière électrique à Eastbourne, mentionnée plus haut. Même dans le cas du Dr Gibotteau l'agent était à une distance d'environ un demi-mille du percipient qui était le Dr Gibotteau lui-même. Cet agent était une femme employée dans la crèche de l'hôpital auquel le Dr Gibotteau était attaché, mais elle-même d'une bonne santé, grande et vigoureuse; — un type de cuisinière (elle est morte de consomption). Elle était remarquable comme extrêmement suggestible — puisque, par exemple, les Drs Gibotteau et Houeix ont obtenu sur elle une vésication suggestive en vingt-quatre heures, — et en même temps extrêmement capable de suggérer les autres, — le Dr Gibotteau, quoique peu facile à influencer, reçut d'elle plusieurs suggestions *motrices* et *émotionnelles* et quelques-unes *visuelles*. C'est d'une de celles-ci que nous allons nous occuper.

« Je suis un bon dormeur et je ne me rappelle pas m'être jamais éveillé spontanément au milieu de mon sommeil. Mais une nuit, vers deux ou trois heures, je fus éveillé subitement. Avant d'ouvrir les yeux je pensai : « C'est quelque tour de B...! Qu'est-ce qu'elle veut me faire voir? » Je regardai le mur en face de moi et je vis une tache ronde, lumineuse et au milieu un objet brillant, de la grandeur d'un melon; mes yeux restèrent fixés quelques secondes, et j'étais complètement réveillé avant qu'elle disparût. Je ne pus distinguer une forme nette ni aucun détail; mais l'objet était arrondi et

semblait plus lumineux en certains endroits qu'en d'autres. Je m'imaginai qu'elle avait voulu me montrer un crâne, mais je ne pus en reconnaître un. Cette partie du mur était éclairée comme par une forte lampe. La chambre n'était pas absolument obscure, puisqu'il n'y avait pas de volets et que les rideaux n'étaient pas tirés. Mais aucune lumière ne paraissait être émise par l'objet brillant en dehors de la surface sur le mur dont il occupait le centre. Ce fut tout. J'attendis un moment et ne vis rien d'autre; alors je me rendormis profondément. Le lendemain je rencontrai Berthe à l'hôpital et je la questionnai en prenant les précautions nécessaires. Elle avait essayé de me faire voir des chiens autour de mon lit; puis des hommes se querellant et enfin une *lanterne*. Les deux premiers essais avaient échoué; le troisième avait parfaitement réussi. »

2° Étant donné que Berthe était un agent si souvent heureux dans ses expériences, je trouve aussi intéressants les cas d'hallucination plus ou moins *avortée* évidemment dus à un effort fait par elle à distance. « Un soir d'été, dit le Dr Gibotteau, environ vers 8 heures, j'attendais Berthe chez moi. Je me tenais sur le balcon regardant dans la rue. Auparavant pendant quelques minutes j'avais senti fortement sa présence et j'avais supposé qu'elle errait problablement quelque part dans le voisinage. Puis je vis, passant devant le mur derrière moi un reflet blanc. La réflexion du soleil sur une fenêtre qui bouge aurait imité ce que je vis; mais il n'y avait ni soleil, ni lune, ni lampe allumée. car il faisait encore jour. Je sentais fortement l'influence de Berthe. Presque immédiatement je crus entendre dans la chambre derrière moi un ou deux petits cris aigus, comme ceux d'une souris. Berthe arriva presque en même temps; questionnée avec précaution, elle me dit qu'elle venait d'essayer de se montrer *elle-même* à moi à mon balcon, et de me faire entendre des cris comme ceux de son bébé, un enfant de quelques mois.

3° Le Dr Gibotteau, je n'ai pas besoin de le dire, ne donne pas cette coïncidence comme une preuve des pouvoirs de Berthe; mais si l'on pense que ces pouvoirs sont suffisamment prouvés par les nombreux succès plus nets dont il

parle, il est intéressant de montrer le parallélisme qui existe entre les degrés de vivacité décroissante dans les hallucinations expérimentales et dans les hallucinations spontanées. L'exemple suivant où une hallucination voulue a *manqué* et a été réduite à un simple trouble émotionnel sans image visuelle rappellera au lecteur les divers cas de crainte vague et de dépression ressenties au moment de la mort d'un ami sans fantôme sensoriel. « Une nuit, dit le Dr Gibotteau, je rentrais chez moi à minuit. Sur le palier, pendant que je tournais le bouton de la porte, je me dis : « Quel ennui! Voici encore un tour de Berthe. Elle cherche à me faire voir quelque chose d'horrible dans le passage; c'est vraiment désagréable. » Les nerfs excités, j'ouvris la porte les yeux fermés et pris une allumette. En quelques minutes je fus couché; je soufflai la bougie et mis ma tête sous la couverture comme un enfant. Le lendemain Berthe me demanda si je n'avais pas vu chez moi dans le passage ou dans la chambre à coucher un squelette qui m'avait beaucoup effrayé. Inutile de dire qu'un squelette était la dernière chose du monde qui aurait pu me faire peur; et franchement je ne crois pas que quand je suis de sang-froid je sois beaucoup plus poltron qu'un autre. »

4° Il y aura à ajouter quelque chose au sujet de la transmission des émotions quand il s'agit de messages devant provoquer le mouvement. En attendant, le dernier cas de l'influence de Berthe que je vais donner est un cas où l'effet désiré a manqué absolument; mais où un résultat concomitant vient d'une façon curieuse appuyer ma théorie de l'activité subliminale mise en jeu dans cette transmission. Un jour, dit le Dr Gibotteau, comme nous attendions Berthe pour quelques expériences, elle arriva toute terrifiée. « Oh! j'ai eu tellement peur! Je ne recommencerai plus! Je suis sûre que *vous*, vous n'avez rien vu. » Et elle nous dit qu'au pied de l'escalier elle avait essayé de me transmettre une hallucination, — de me faire voir une *tête de mort*. « J'essayais, j'essayais, mais vous ne vouliez rien voir. Alors cela se retourna contre moi, je vis la tête dans l'escalier. Oh! quelle peur cela m'a fait! » L'impression faite sur elle avait été réel-

lement très forte. Suivant l'explication de Berthe, « quand on s'efforce très fortement de faire voir à quelqu'un une figure et qu'il s'y refuse, la figure revient contre vous; exactement comme si quelqu'un vous l'avait envoyée ». Voici comment j'interprète le phénomène : une hallucination qui m'est transmise est le résultat d'une série d'efforts successifs qui sont transmis chacun à son tour aux régions inconscientes de mon esprit jusqu'à ce que leur somme ait atteint l'intensité nécessaire pour faire émerger l'image dans la région consciente. D'autres fois le seuil de la conscience n'est pas atteint. La force est transmise, mais elle demeure inutilisée dans les régions inconscientes. Dans d'autres cas, la sensation s'accumule dans les régions inconscientes de l'agent lui-même qui devient ainsi peu à peu surchargé jusqu'à ce que l'image émerge sous la forme d'une hallucination spontanée. Le mécanisme de certaines autres hallucinations spontanées, particulièrement chez les aliénés, est probablement très analogue; il dépend de l'accumulation subconsciente d'une série d'images identiques et successives évoquées par une rêverie volontaire.

5° Je terminerai ces citations par une série frappante d'expériences dans lesquelles le Dr Gibotteau était lui-même l'agent, le percipient étant une garde-malade en chef à cet hôpital, — un sujet nerveux sur lequel il acquit peu à peu un grand pouvoir, sans employer l'hypnotisme. On verra que ces expériences sont tout à fait parallèles à celles de Brighton déjà citées; sauf que le sujet du Dr Gibotteau était influencé beaucoup plus rapidement, et que chez elle les images transmises se développaient sans l'usage d'un miroir d'aucune espèce.

« Pendant toute la séance Mme R... resta sur un sofa à environ un mètre duquel il y avait un fauteuil où j'étais assis de façon à la voir de profil. Elle avait devant elle une petite table. Elle ferma les yeux tout de suite, et son regard devint quelque peu vague; mais il n'y eut pas de changement dans sa voix, aucun réveil subséquent, aucune interruption de mémoire, de sorte qu'on ne peut dire qu'elle ait été dans un état de sommeil. Je ne lui pris pas la main (ce que j'avais

fait quelquefois précédemment) à aucun moment de ces expériences. Je commençai par lui donner des hallucinations relatives aux objets qui se trouvaient sur la table devant elle. Je ne suis pas moi-même un bon visualiseur ; mais après avoir regardé les objets réels, je fermais les yeux, j'évoquais une image mentale d'un des objets, et je la modifiais à ma fantaisie. Comme les yeux du sujet étaient fermés, je pense que pour elle, comme pour moi, c'était l'image mentale plutôt que l'image réelle de l'objet qui subissait le changement. Le mot hallucination est peut-être trop fort pour s'appliquer au résultat produit. Ce fut seulement au bout de trois heures de séance que Mme R... cessa d'être capable de distinguer entre les images suggérées et les réalités qui l'entouraient. Jusque-là elle avait compris la vraie nature des images fantômales ; cependant quand elles étaient d'une espèce effrayante, elle devenait inquiète et me demandait d'arrêter.

« Il y avait sur la table un grand encrier à ressort. Elle le vit d'abord s'avancer à droite, puis à gauche au bout de la table se mouvoir irrégulièrement, s'ouvrir brusquement comme par la pression du ressort, se renverser et répandre l'encre, enfin s'ouvrir et un petit serpent en sortir.

« J'imaginai alors de supprimer l'encrier et de ne laisser voir que le tapis de la table. Le succès fut immédiat ; l'encrier disparut de la vue de Mme R... et resta absent autant que je voulus.

« En face du foyer il y avait un grand morceau de papier brun d'emballage, qui avait gardé la forme de l'objet qu'il enveloppait et laissait une cavité sous lui. Ce papier se mit à onduler et à se soulever, et il en sortit un cochon d'Inde et plusieurs lapins. J'imaginai qu'un de ces lapins était blanc ; puis la fantaisie me vint d'ajouter quelques taches de couleur. « Ah ! me dit-elle, un lapin blanc — non, il a une oreille brune ou jaune. » Un énorme serpent succéda au lapin. D'abord il était replié sous le papier, puis il se déroulait et apparaissait en face de la table à la terreur de Mme R... Je ne me rappelle pas si je réussis à faire siffler le serpent comme j'essayai de le faire.

« Puis je passai à des animaux plus grands. Près de la porte de la chambre, je lui fis voir un cheval bai; puis un blanc, puis un lion (qu'elle devina plutôt qu'elle ne le vit, car je l'imaginais très imparfaitement), puis un ours... qui prit ma place dans le fauteuil. Quelquefois je me déplaçais en imagination, et je voyais le fauteuil avec un grand ours brun assis à ma place; quelquefois j'essayais de me transformer moi-même en animal, en me figurant ses pattes à la place de mes bras, etc. Ces deux méthodes sont tout à fait distinctes; la seconde — transformation directe — me semble la plus facile des deux. — Je mis successivement à ma place un chien (très bien vu), un cheval (se cabrant à l'endroit où était le fauteuil) et un lion (qui fut encore imparfaitement évoqué), Ensuite j'imaginai le fauteuil *vide;* et Mme R... cria : « Où êtes-vous? Vous n'êtes plus dans le fauteuil, cela m'effraie. » J'essayai de répéter plusieurs fois cette illusion alternant avec l'apparition d'animaux; et il n'y eut jamais une erreur. « Je ne vous vois pas disparaître subitement : mais à votre place il y a une espèce de brouillard qui diminue rapidement et quand il est parti le fauteuil est vide. » Je profitai de cette indication, et je trouvai plus efficace et moins fatigant d'imaginer à ma place un brouillard gris qui se dissipait de la circonférence au centre. Je regrette beaucoup de n'avoir pas essayé de me montrer dans une autre partie de la chambre en laissant vide le fauteuil où en réalité j'étais assis...

« Vers minuit je mis fin à la séance, qui avait duré presque trois heures, et j'accompagnai mon sujet chez elle. Mon influence sur elle n'avait pas diminué, et tout le long de la rue, elle vit comme je le voulais, des lampes tombant sur elle, des candélabres, des tas de pierres qui la forçaient à quitter le trottoir, des maisons chancelantes, des fenêtres s'ouvrant, des matelas ou des hommes qui en tombaient. Toutes ces images étaient très fugitives. Je passais rapidement de l'une à l'autre, mais je réussis toujours.

« Depuis je n'ai plus jamais réussi à obtenir des résultats aussi remarquables, soit avec Mme R... (sur qui je perdis bientôt mon pouvoir), soit avec un autre sujet. Je dois avoir

transmis environ quatre ou cinq cents images et sur ce nombre très peu ont manqué... Je n'ai guère besoin d'ajouter que je ne donnais aucune occasion de deviner ce que je voulais qu'elle vît. Mme R... n'avait, je crois, jamais pris part à quelque expérience semblable et en réalité l'idée même de la plupart d'entre elles me vint quand je m'aperçus que mes premiers essais réussissaient. Je n'ai aucune note écrite, aucun plan des séances. Il est bien regrettable que j'aie été seul; mais je doute que j'eusse réussi en présence d'autres. Je suis certain que les détails ont été fidèlement conservés dans ma mémoire. Je tâcherai de me procurer un récit indépendant de Mme R... (Mme R... s'est depuis remariée et le Dr Gibotteau l'a perdue de vue.)

« Je devrais ajouter que le jour suivant je me suis trouvé extrêmement fatigué: presque comme si j'avais passé plusieurs nuits sans sommeil. Aucune autre séance ne m'a jamais épuisé à ce degré. »

XII. — Le sujet avec lequel ces expériences singulièrement réussies ont été faites quoique *surveillante* dans un hôpital de Paris où le Dr Gibotteau était interne, était positivement une hystérique. D'un autre côté les jeunes gens avec qui les expériences de Brighton furent faites sont forts et bien portants, — T... même est considéré comme un boxeur redoutable. Ce contraste me rappelle un point de controverse entre M. Janet et moi qui a une importance à la fois théorique et pratique, et sur lequel je suis d'autant plus porté à insister que M. Janet a été, parmi les *savants* étrangers, le premier qui ait abordé l'étude de ces automatismes sensoriels et moteurs sur lesquels l'attention avait été attirée par feu Edm. Gurney et moi, et il a fait des expériences d'un grand intérêt d'abord sur l'écriture automatique, et maintenant sur la vision par le cristal. Ces expériences ont fortement confirmé la réelle existence, la réelle importance de ces modes de manifestation subliminale à une époque où peu de personnes sont à même soit de les confirmer, soit de les contester, d'après leur expérience personnelle. M. Janet a expérimenté seulement avec des sujets connus comme hystériques et généralement dans des conditions qui lui donnaient des occasions d'ob-

server et de contrôler pleinement et longuement. Il a donc fait une analyse très complète de quelques cas très exceptionnels, tandis que le champ de mes observations était plus étendu et que je suis entré dans moins de détail. Ses résultats ne sont pas en contradiction avec les miens, et ont surtout montré l'existence d'une mémoire subliminale plus complète que la supraliminale ce qui est un des points les plus essentiels de ma théorie générale.

Mais M. Janet regarde ces automatismes comme des indications d'une « désintégration de la personnalité » qui nécessairement est une chose morbide. Suivant lui, une scission est un affaiblissement ; qu'une partie de la mémoire ou de la perception, ou d'une faculté se sépare de la conscience ordinaire à l'état de veille et cette conscience restera d'autant plus pauvre. Pour le prouver, si je ne me trompe, il prétend que dans tous les cas d'automatisme qu'il a examinés lui-même, il y avait une tendance plus ou moins évidente à l'hystérie. Quelquefois, ajoute-t-il, l'automatisme a disparu avec l'hystérie.

Et pour répondre à cette objection que ses cas étaient tous ou presque tous choisis par lui-même parmi des malades connus déjà pour être hystériques, il disait que la tendance à l'hystérie est souvent latente et inaperçue et que très probablement un examen plus attentif l'aurait fait découvrir dans les cas où Gurney et moi croyions avoir affaire à des individus très bien portants. Il faisait encore, je crois, remarquer qu'il y avait *a priori* une grande probabilité en faveur de sa théorie, puisque quand vous divisez une machine faite pour travailler comme un tout, vous l'affaiblissez inévitablement. L'automatisme, concluait-il, ne peut exister chez des personnes tout à fait normales, il est en lui-même un signe d'anormalité, c'est-à-dire de maladie actuelle ou latente.

Je sais certainement que si j'avais seulement lu les arguments de M. Janet sans avoir fait moi-même des expériences pour en faire l'épreuve, je les regarderais comme extrêmement plausibles. Mais je ne puis ignorer le fait que les automatistes de différents genres (écrivains, voyants par le cristal, etc.) que j'ai connus pendant les vingt dernières

années formeraient maintenant un groupe d'au moins 200 personnes, et que ce groupe, pour un œil ordinaire, ne se distinguerait pas du reste des humains. J'ai de la peine à croire qu'ils ont tous été — hommes et femmes — hystériques sans que je m'en sois aperçu. Je pourrais, il est vrai, dire avec vérité que, en somme, mes sujets ont été (en apparence du moins) au-dessus de la moyenne physiquement et mentalement. Mais je n'insiste pas là-dessus et je crois que cette supériorité est bien expliquée par ce fait que j'ai naturellement suggéré des expériences et cherché des renseignements parmi mes amis ou d'autres personnes que je croyais être saines et dignes de foi, et qu'ainsi je n'ai pas pris des personnes au hasard. Ainsi, si je voulais, je pourrais tirer des quatre cas que je vais citer une conclusion justement opposée à celle de Mr Janet. Un des sujets est un homme exceptionnellement sain physiquement et possède d'excellents organes. C'est chez lui que se produisent les résultats les plus marqués sous l'action du regard fixe : il s'hypnotise lui-même rapidement. Les deux autres sont tout à fait bien portants et vigoureux, et ce sont d'excellents voyants par le cristal. Le quatrième (une dame) est quelquefois malade et, quoiqu'elle soit une excellente voyante par le cristal, quand elle va bien, elle perd aussitôt ses pouvoirs pour peu qu'elle soit malade.

Mais je ne prétends pas que ces automatismes soient un signe de santé plutôt que de maladie — ou d'intelligence plutôt que de « misère psychologique ». Autant que nous pouvons le savoir jusqu'à présent, le pouvoir semble être une espèce d'accident physique, distribué au hasard, et n'indiquant rien en dehors de sa propre existence. Il est très possible que des malades hystériques soient souvent des automatistes. Ils sont très souvent des jeunes femmes, mais cela ne prouve pas que toutes les jeunes femmes sont hystériques.

Mais cette question se rattache avec une autre plus vaste qui a été résolue par des expériences bien plus nombreuses que celles de M. Janet ou les miennes. Je veux parler de la question de savoir si l'hypnotisme est morbide, c'est-à-dire si la faculté d'être hypnotisé est en elle-même le signe d'une espèce de faiblesse, et particulièrement d'une tendance à

l'hystérie. Mes lecteurs savent que cette opinion était celle de Charcot et de l'École de la Salpêtrière, et que Gurney et moi nous la regardions avec une absolue défiance. Elle ne tient plus debout maintenant. Par toutes ses expériences, l'école de Nancy a montré avec une entière évidence ce qui était déjà bien connu depuis l'époque d'Elliotson à ceux qui étudiaient l'hypnotisme en dehors des hôpitaux, c'est que les personnes robustes et bien portantes sont même souvent plus susceptibles d'hypnotisation que des personnes faibles d'esprit ou de santé. Cependant, en hypnotisme, il peut y avoir toute espèce de *désagrégation* du moi, et il est certainement difficile de soutenir que le sujet exécutant une suggestion posthypnotique compliquée peut être normal, mais que l'expérimentateur qui découvre qu'il peut tenir un crayon et écrire automatiquement prouve par cela même qu'il est malade.

J'ai déjà prouvé, je l'espère, que dans ces faits il n'y a pas une simple désintégration de la personnalité ordinaire, mais plutôt (dans beaucoup de cas) une manifestation des régions subliminales qui sont rarement accessibles, sinon par des automatismes de ce genre. Le morcellement de notre individualité totale a, suivant moi, déjà eu lieu avant le commencement de notre mémoire supraliminale ; et le résultat de ces expériences est plus souvent de réunir que de séparer.

M. Binet, qui a primitivement fait partie de l'école de la Salpêtrière, écrit maintenant dans ses *Altérations de la personnalité*, p. 197 : « Il est aujourd'hui devenu banal de remarquer que la plupart des expériences qu'on a pratiquées sur des personnes hystériques se répètent avec des résultats à peu près équivalents, mais moins amoindris, chez les personnes saines, et que, par conséquent, l'hystérie doit être considérée comme un réactif permettant de rendre plus apparents certains phénomènes délicats de l'intelligence normale. « Il est satisfaisant de constater que, au lieu d'être une hérésie, il est peu à peu devenu un lieu commun de dire que ces automatismes sont « des phénomènes délicats de l'intelligence normale ».

Ainsi, il est important d'insister sur la facilité de l'expé-

rience, puisque je n'ai encore pu persuader que très peu de personnes d'essayer l'emploi de la boule de cristal même avec la modération, le soin et la patience nécessaires. Il y a peut-être cinquante personnes ayant essayé, et, sur ce nombre, j'ai reçu une dizaine de notes constatant quelque succès, et presque toutes viennent de personnes que je connais, — quelquefois que je savais déjà être des automatistes dans un autre genre — et je n'ai ainsi aucune indication sur la proportion de voyants par le cristal dans l'ensemble de la population. Tous mes correspondants sont d'une santé ordinaire; la plupart des voyants par le cristal que je connais sont des femmes, mais on ne peut prendre cela comme une réelle indication sur la distribution de cette faculté. Cela montre, je crois, que dans les classes instruites les femmes ont plus de temps libre que les hommes. Ce ne sera que quand l'expérience sera introduite dans les laboratoires psycho-physiologiques (comme, je l'espère, elle va l'être dans plusieurs Universités), que nous aurons des statistiques suffisantes pour déterminer les points de cette nature. Quatre de mes cas ont un intérêt exceptionnel, et je les donnerai tout au long; pour les autres, il suffira d'un court résumé.

XIII. — Je commencerai par le récit de Mrs. A.-W. Verrall, conférencière au collège de Newnham, et connue dans le monde classique pour sa traduction de Pausanias.

Mrs. Verrall n'a fait ces expériences qu'à ma demande, sans avoir auparavant connu la question, ou s'y être intéressée. On verra que ses visions par le cristal n'impliquent ni télépathie ni clairvoyance. Elles présentent avec quelque développement ce qui semble être les premières phases ordinaires dans cette sorte d'expériences. Les numéros entre parenthèses indiquent l'ordre chronologique des expériences, qui toutes ont été relatées sans retard.

Case I. — Mrs Verrall

Il y a un peu plus de trois ans que j'ai fait mes premières expériences de vision par le cristal. Ma faculté de visualiser est bonne, j'imagine, et j'ai l'habitude de donner à la plus

grande partie de mes idées une forme pittoresque. La mention d'un nom évoque instantanément en moi une image mentale, et souvent je vois cette image avant d'avoir trouvé les moyens de l'exprimer par des mots. J'ai essayé de trouver des figures dans le sens des formes dans les images, avec le succès habituel, et j'ai eu des impressions spontanées de personnes ou de scènes; mais les visions obtenues en regardant intentionnellement dans un verre d'eau ou une boule de cristal sont différentes, sous quelques rapports, des autres impressions visuelles que j'ai eues. Il faut dire que la vue de mes deux yeux est très différente, à tel point que je ne crois pas que je me sers des deux en même temps. L'œil gauche est très presbyte, et le droit très myope. Je me sers ordinairement de l'œil myope pour lire, écrire, etc., mais j'ai souvent conscience d'une difficulté de vision, si je dérange la position de mon livre de façon à le porter un peu au delà de la partie de l'œil myope. En ce cas, les mots semblent changer de grandeur, et se mouvoir comme quand on ajuste un télescope. J'ai toujours été incapable de me servir d'une lorgnette de théâtre.

J'ai essayé différents objets en cristal, un morceau taillé, une boule, un presse-papier, un verre plein d'eau, et je ne trouve aucune différence dans leur efficacité. J'ai aussi essayé, en variant les conditions de la lumière, et j'ai trouvé qu'une certaine obscurité favorisait l'apparition des images. J'ai quelquefois vu des images dans une lumière tout à fait brillante, mais jamais dans l'obscurité absolue. Souvent je ne vois rien du tout que des points brillants dans le cristal, et souvent je ne vois rien dans le cristal, mais j'obtiens une image mentale me suggérant quelque chose que j'ai oublié de faire. Vraiment, je trouve que l'emploi du cristal est un très bon moyen de se rappeler les choses oubliées, mais dans ce cas ce n'est pas dans le cristal que je vois. La différence entre une image dans le cristal et une image mentale est très marquée, mais difficile à expliquer; on sera peut-être mis sur la voie si je dis que l'image vue dans le cristal diffère autant de l'image directe que l'image mentale d'une personne diffère de celle que nous percevons quand nous regardons la per-

sonne. Je crois que chez moi l'image est construite avec les points brillants du cristal, qui quelquefois en font partie; mais quand une fois elle est produite, elle a une *réalité* que je n'ai jamais pu obtenir quand je regarde dans le feu, ou que j'essaye d'évoquer une scène imaginaire en fermant les yeux. Il est arrivé quelquefois que j'ai été capable de voir davantage en persistant à chercher à voir qu'en m'en tenant au premier regard, mais si j'essaye d'interposer un verre grossissant entre mon œil et le cristal, immédiatement le tableau s'efface, et il ne reste que le souvenir. Le cas suivant est peut-être le seul où j'ai vu une personne réelle, et cette fois, plus je regardais, plus l'image devenait distincte.

Je voyais (27) un objet noir qui prenait peu à peu la forme d'une tête d'homme; puis je vis que c'était la tête de mon mari tournée presque de profil vers ma gauche. Derrière, il y avait une chaise avec un dos carré et du cuir brun. Il lisait, les yeux baissés sur son livre, que je ne pouvais voir. J'essayai de voir la figure tout entière, pour savoir quel livre c'était, et je fermai les yeux. En les ouvrant, je vis toute la figure pendant un instant, mais elle était trop petite pour que je pusse distinguer quelque chose. Au bout d'un moment, la tête s'éloigna, et j'eus l'impression que le livre était rouge, bien que je ne pusse le voir.

Autant que j'ai pu m'en assurer, cette image n'était pas télépathique. Ce n'est pas la seule occasion où j'ai eu une impression nette de couleur associée avec la conscience de n'avoir pas vu la couleur.

Une fois je vis une fleur (20) que « je savais être un œillet, bien que je ne visse pas la couleur »; et une autre fois (12), je vis un « chat noir ayant autour du cou un ruban que je savais être rouge, bien que je ne visse pas la couleur ». Dans ces deux cas, je passai quelque temps à essayer de voir la couleur que je savais devoir exister, mais je ne réussis pas. Dans le plus grand nombre des cas, le tableau a été coloré, mais quelquefois je connais seulement (3,32) sa luminosité ou son obscurité; quelquefois (23) il est blanc et noir, comme un dessin à la plume. Je n'ai pu constater que la couleur du fond derrière le cristal influence celle du tableau. J'ai essayé

de mettre le cristal sur un linge blanc, sur de la soie bleu sombre, sur de l'étoffe bleu éclatant et du cuir rouge, mais je n'ai jamais rien vu qu'on pût attribuer à cette influence.

Il y a assez souvent du mouvement dans les images. Je veux dire qu'il s'y produit une altération, et il se produit aussi un changement complet, de sorte que l'image est remplacée par une autre. Dans le cas suivant (8), il y a eu mouvement : « Paysage, grande pièce d'eau tranquille, le soir ; au loin, montagnes et collines, deux pics neigeux ; en face, une colline sombre se détachant vigoureusement ; à droite des montagnes, l'espace grand ouvert. Un steamer passe de droite à gauche, jusqu'à ce qu'il arrive au bord, puis est perdu de vue. »

Le cas suivant (20) fera voir ce que j'appelle un changement. « Je ne vis rien pendant quelque temps. Puis une fleur comme un convolvulus, que je savais être rose sans voir la couleur, se présentant d'abord de côté, puis de face, avec une grande protubérance ronde au milieu. Puis je sus que ce n'était pas rose, que c'était en métal. C'était la dureté du contour, non la couleur, qui me l'indiquait. L'objet continuait à changer de position. »

Je donnerai maintenant un cas (32), le seul où il y eut changement et mouvement.

« Vu une sphère, la moitié supérieure seule visible ; j'avais l'idée que c'était un globe sur un pied. Ensuite l'objet s'est incliné, le cercle extérieur était de feu, la sphère noire, l'anneau tournait, la sphère semblait immobile ; ensuite je vis que la sphère tournait aussi. »

Quelquefois j'ai eu conscience que l'image se développait : des choses d'abord sombres et confuses devenaient claires et distinctes ; mais je fais une différence entre ce développement graduel et le *mouvement* et le *changement* décrits.

La variété des images vues est très grande : j'ai classé comme il suit les trente-trois visions notées obtenues pendant une période de vingt et un mois :

a. Animaux, 5.
b. Figures humaines, 7.
c. Objets ordinaires, 5 (tels qu'horloge, bague, melon, etc.).

d. Figure géométrique, 1.
e. Mots écrits, 2.
f. Scènes, 4.
g. Groupes ou scènes imaginaires, 9.

Relativement aux mots écrits (*e*), je dois dire que, dans les deux cas, ils se produisirent après une suggestion positive que je me fis à moi-même. Je vis une rangée de petites lettres, je me demandai si elles représentaient l'adresse cherchée, alors je vis clairement, 39, Onslow square. C'était seulement le numéro que je cherchais, et je trouvai qu'il n'était pas exact. Dans le second cas (10), j'avais essayé d'obtenir de l'écriture automatique pendant que je regardais dans le cristal. Je me demandais aussi qui avait mis une paire de ciseaux perdue à un endroit bien en évidence, où je venais de les trouver. Je vis un nom écrit, et je constatai que ma main droite avait écrit le même nom, c'était un nom qui pouvait facilement se présenter à mon esprit. Le plus grand nombre de cas se trouve dans la septième classe (9), « Groupes ou scènes imaginaires ». La première image que je vis (1) était de cette classe. Un ami m'avait parlé des expériences de Miss X..., et l'idée me vint d'essayer de voir si je possédais quelque faculté semblable. Je regardai dans un verre d'eau placé sur un mouchoir blanc, en pleine lumière, pendant un quart d'heure. Je vis un groupe consistant en une belle figure drapée (à ma droite) avec des cheveux bouclés, et quelque chose qu'elle levait dans sa maiu gauche. La main droite était baissée, mais pas tout à fait, contre le corps. La figure regardait de temps en temps à ma gauche, de temps en temps elle me faisait face, changeant alternativement sa position. La main droite n'était pas nette. A ma gauche, sur une pierre plate, il y avait un énorme crapaud me tournant le dos et regardant la figure.

Une autre fois je vis (4) une coquille, une grande hélice avec une tête d'enfant qui en sortait; ce n'était pas très distinct, mais les taches sur la coquille étaient visibles et elle était colorée.

Je parlerai en détail d'une autre de ces images inventées, parce qu'elle était plus compliquée que la plupart des autres.

Je regardais dans le cristal sur un fond bleu avec une lampe à quelque distance dans la chambre.

Mes yeux se fatiguèrent, alors la couleur du cristal devint d'un rose pâle de primevère, puis d'un jaune pâle de cuivre poli. Alors je vis une petite fée brillante passer en volant de gauche à droite, suivie par une bête noire ressemblant à une hirondelle. Quand l'hirondelle arriva à l'extrémité droite du tableau, elle revint en arrière (sans se tourner), et alors la fée réapparut mais se retourna vers l'hirondelle et leva les bras comme pour la chasser. L'hirondelle sembla diminuer. Mais d'un coup d'aile et revenue à sa première grandeur, elle s'élança à droite, poussant la fée devant elle. Je vis une faible lumière, comme un ciel du soir, derrière la queue de l'hirondelle, et tout devint profondément noir.

Je trouve très difficile de dire de quelle grandeur les images ne paraissent être, parce que je n'ai rien à leur comparer. Elles ne me semblent pourtant pas limitées par la grandeur du cristal et elles varient comme impression produite. Mais, quoique les choses me paraissent certainement « grandes », quelquefois « petites » je suis tout à fait incapable de dire comment se produit une telle impression.

(*A suivre.*)

DES INDES A LA PLANÈTE MARS

PAR TH. FLOURNOY

Compte rendu et extraits par MARCEL MANGIN.

Les lecteurs des *Annales* se rappellent qu'en 1897 (tome VII, pp. 65 et 181), M. Lemaître, professeur au collège de Genève, avait fait connaître en deux articles le cas d'une[1] médium remarquable, à incarnations; présentant des phénomènes qui, suivant son opinion, ne pouvait s'expliquer ni par une lecture dans le cerveau des assistants, ni par des impressions que la médium avait ressenties dans sa vie ordinaire. Elle parle une langue inconnue « avec une volubilité incroyable, un accent exotique très particulier et inimitable qui jamais ne se dément et qui se renouvelle d'une séance à l'autre après un intervalle de plusieurs semaines, sans qu'on puisse y découvrir la moindre trace d'une leçon apprise ou d'une modification de détail ».

On se rappelle également ce passage relatif au dialecte hindou. « Ici nous sommes en présence de phénomènes renversants. Une médium qui ne sait pas un mot de sanscrit, s'assied à la mode orientale et vous chante une litanie ou une idylle sur des paroles hindoues, elle apostrophe en hindou un petit singe avec lequel elle joue. Elle parle couramment dans un dialogue avec un personnage fictif, ou tout au moins

1. Je demanderai au lecteur la permission de ne pas employer le masculin, puisqu'il ne s'agit pas d'un homme et que rien n'est agaçant comme la répétition continuelle de ce « il » s'appliquant à une femme.

invisible aux assistants; les mots ont des rapports avec un de ces nombreux dialectes autrefois parlés dans les Indes, si bien qu'on est en droit de prétendre qu'avec un bon phonographe enregistreur nous aurions très probablement retrouvé, avec l'intonation et la vivacité mélodieuse qui devaient la caractériser, la langue qui se parlait au Kanara, au commencement du xv[e] siècle, date et pays auxquels se rapportaient les visions et peut-être une antériorité de la médium dans l'hypothèse de sa réincarnation.

Il y avait là, certes, de quoi piquer notre curiosité. La langue inconnue, le dialecte hindou! combien nous désirions en savoir davantage que ce que nous laissaient entrevoir les citations de M. Lemaître. Aussi rien de plus naturel que le grand succès obtenu par le volume de M. Flournoy, professeur de psychologie à la Faculté des sciences de l'Université de Genève : *Des Indes à la planète Mars,* où se trouvent soigneusement et particulièrement étudiés ces deux points principaux. Je vais essayer de donner ici la substance de ce bel ouvrage. Grande prétention! car rien n'est à passer. Au moins réussirai-je sans doute à le faire lire davantage, ce sera quelque chose.

Quelques mots d'abord sur M[lle] Hélène Smith « au caractère élevé et distingué », remarquablement intelligente et bien douée, fort au-dessus des préjugés ordinaires, très large et indépendante d'idées, capable en conséquence de consentir par simple amour de la vérité[1] et du progrès des recherches à ce que l'on fît de sa médiumnité une étude psychologique au risque d'aboutir à des résultats peu conformes à ses impressions personnelles et à l'opinion de son milieu.

Au physique, c'est une grande et belle personne d'une trentaine d'années au regard profond, éveillant immédiatement la sympathie. Un air de santé qui fait plaisir à voir, fait qui d'ailleurs n'est pas très rare chez les médiums. D'une situation modeste et d'une irréprochable moralité, elle gagnait honorablement sa vie comme employée dans une maison de commerce, où son travail, sa persévérance et ses

1. Bien remarquer cette condition si précieuse de médium non payé.

capacités l'avaient fait arriver à l'un des postes les plus importants. Lorsque M. Flournoy la connut, elle était déjà depuis trois ans initiée au spiritisme, et avait fréquenté divers groupes de spirites convaincus. Mais jusque-là ses automatismes n'avaient été que partiels et limités. Il se produisit, dès l'hiver 1894-1895, une double modification importante :

1° Elle perdit de plus en plus fréquemment sa conscience normale, il y eut somnambulisme total avec amnésie consécutive. Il va sans dire que ce n'est pas un spirite qui aurait l'idée de piquer la peau du médium avec une épingle pour étudier les fonctions sensitives et motrices. M. F... se permit ces expériences, et constata *pendant les visions* toute une collection de troubles très variés de la sensibilité et de la motilité, et foncièrement identiques ceux à plus permanents chez les hystériques, ou à ceux qu'on peut momentanément produire par la suggestion chez les hypnotisés. Quatre jours après la seconde séance d'expérimentation, Mlle S..., *pour la première fois*, s'endormit complètement, et à partir de ce jour, les somnambulismes furent la règle, au grand ennui de Mlle S..., qui regrette les réunions où les visions se déroulant devant son regard éveillé lui fournissaient un spectacle inattendu et toujours renouvelé.

En même temps, sont apparues de nouvelles formes et d'innombrables nuances d'hémi-somnambulisme, de sorte qu'à l'exception des phénomènes « physiques », Hélène est un des plus beaux exemples du médium multiforme;

2° Une modification analogue à celle de la forme psychologique des messages, c'est-à-dire un développement en richesse et en profondeur se produisit vers le même moment dans leur contenu. On avait bien déjà vu certaines communications se poursuivre à travers plusieurs séances, et n'arriver à leur terminaison qu'au bout de bien des semaines. Mais la tendance à l'unité s'affirma. On vit éclore et se développer peu à peu plusieurs longs rêves somnambuliques dont les péripéties se déroulèrent pendant des mois, puis des années, et durent encore, sortes de romans de l'imagination subliminale, constructions fantaisistes où la folle du logis se

donne libre carrière, et prend sa revanche du terne et plat terre à terre des réalités quotidiennes.

Mlle S... n'a pas moins de quatre romans somnambuliques distincts, quatre vastes créations subconscientes ayant sans doute des origines communes, et qui ne se sont pas développées sans s'influencer réciproquement, et contracter certaines adhérences, mais cependant semblent présenter une indépendance relative et une diversité de couleur assez grande pour qu'il convienne de les étudier séparément.

Deux se rattachent à l'idée spirite des existences antérieures. Hélène a déjà vécu deux fois sur notre globe. Il y a cinq cents ans, elle était la fille d'un cheik arabe et devint, sous le nom de Simandini, l'épouse préférée d'un prince hindou nommé Sivrouka Nayaka, lequel aurait régné sur le Kanara, et construit, en 1401, la forteresse de Tchandraguiri. Au siècle dernier, elle réapparut sous les traits de l'illustre et infortunée Marie-Antoinette. Réincarnée actuellement pour ses péchés et son perfectionnement dans l'humble condition d'Hélène Smith, elle retrouve en certains états somnambuliques le souvenir de ses glorieux avatars de jadis, et redevient momentanément princesse hindoue ou reine de France;

3° Mlle S..., grâce à ses facultés médianimiques, a pu entrer en relations avec les gens et les choses de la planète Mars, et nous en dévoiler les mystères.

Quant à la personnalité de Léopold, elle entretient des rapports fort complexes avec les créations précédentes. D'une part, elle se rattache au « cycle royal » puisque Léopold est un pseudonyme sous lequel se dérobe le célèbre Cagliostro, qui s'était, paraît-il, éperdument épris de la reine Marie-Antoinette, et qui actuellement désincarné, s'est constitué en quelque sorte l'ange gardien de Mlle S..., depuis qu'après bien des recherches il a enfin retrouvé en elle l'auguste objet de sa passion malheureuse d'il y a un siècle. D'autre part ce rôle de protecteur et de conseiller fait qu'il se mêle plus ou moins à la plupart des somnambulismes; se révélant tantôt par des coups frappés dans la table, les tapotements d'un doigt ou l'écriture automatique, tantôt s'incarnant complètement et parlant de sa voix propre par la bouche

de Mlle Smith incarnée, Léopold remplit les fonctions d'esprit-guide qui donne de bons conseils sur la façon de traiter le médium; de régisseur surveillant le spectacle et toujours prêt à intervenir; d'interprète bénévole disposé à expliquer les scènes muettes ou peu claires; de censeur moraliste dont les vertes semonces ne ménagent pas les vérités aux assistants; de médecin compatissant prompt au diagnostic et versé dans la pharmacie, etc.

ENFANCE ET JEUNESSE DE MLLE SMITH

Le père de Mlle Smith, négociant, était *Hongrois*, et avait une extrême facilité pour les langues. Il avait quitté la Hongrie dans sa jeunesse, et avait fini par se fixer à Genève, après avoir voyagé ou séjourné plusieurs années en Italie et en *Algérie*. Il parlait couramment le hongrois, l'allemand, le français, l'italien et l'espagnol, comprenait assez bien l'anglais, et savait aussi le latin et un peu le grec. Ceci a une grande importance pour expliquer ce qui suivra. C'est dans ces aptitudes linguistiques héritées d'une manière latente et subliminale que nous chercherons l'explication des merveilleuses facultés de Mlle Smith.

M. S... ne présenta jamais la moindre trace de médiumité. Hostile au spiritisme, ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il se rallia à cette doctrine, tandis que Mme S... y a été de tout temps prédisposée, et pratiqua le guéridon non sans succès. Elle eut quelques visions, et de sa grand'mère elle se rappelle des visions caractéristiques. Un de ses fils était également médium.

Mlle S... elle-même fut plus ou moins visionnaire dès son enfance, mais ses automatismes sont toujours restés presque entièrement confinés dans la sphère sensorielle ou mentale. Elle aimait beaucoup les travaux à l'aiguille. On sait combien les occupations devenues en quelque sorte mécaniques favorisent le vagabondage de la pensée. Les images défilant ou surgissant à l'improviste dans la vision mentale d'Hélène avaient un caractère singulier, le plus souvent méridional et fantastique. Ses dessins, ses broderies, presque toujours elle

les inventait, et ils avaient un caractère original et bizarre plus ou moins oriental. Ils semblaient, raconte-t-elle, se faire tout seuls sous ses doigts.

Elle se rappelle être restée seule des quarts d'heure, des demi-heures, le dimanche après midi par exemple, immobile dans un fauteuil. C'étaient des couleurs roses, des paysages excessivement dorés, des ruines au milieu d'un terrain dénudé, des chimères sur un piédestal qui lui apparaissaient. Souvent elle voyait un homme au costume étrange et tout chamarré.

De jour et en pleine activité, elle eut souvent des apparitions; quelques-unes étaient *téléologiques*, c'est-à-dire avaient un but d'utilité manifeste, de protection et d'avertissement. En voici un exemple curieux. Vers l'âge de 17 ou 18 ans, Hélène revint un soir de la campagne portant une gerbe de fleurs fort belles, mais très odorantes. Pendant les dernières minutes du trajet, elle entendit derrière elle un singulier cri d'oiseau, qui lui semblait la mettre en garde contre quelque danger, et lui fit hâter le pas. Arrivée à la maison, le cri la poursuivit encore dans sa chambre, sans qu'elle réussît à voir qui le poussait. Elle se coucha fatiguée, et au milieu de la nuit se réveilla pleine d'angoisse, mais ne pouvant crier. A ce moment, elle se sentit délicatement soulevée par derrière avec le coussin sur lequel elle reposait comme par deux mains amies, ce qui lui permit de retrouver son souffle et d'appeler sa mère; celle-ci accourut la réconforter, puis emporta les fleurs trop odorantes hors de la chambre.

M. Flournoy, se demandant à quel principe central rattacher les rêveries et autres automatismes absolument inutiles qui venaient se faufiler sans rime ni raison dans la vie normale d'Hélène, propose cette conjecture que ces divers fragments faisaient partie de quelque vaste création subconsciente où tout l'être de Mlle S..., comprimé et froissé par les conditions imposées de la vie réelle, donnait un libre essor aux aspirations profondes de sa nature et s'épanouissait dans la fiction d'une existence plus brillante que la sienne. Tout ce que nous savons du caractère d'Hélène, enfant et jeune fille, nous montre que la note émotionnelle dominante en elle était bien

celle d'une instinctive révolte intérieure contre le milieu modeste où le sort l'avait fait naître, un sentiment de sourd antagonisme vis-à-vis de tout son environnement matériel et intellectuel.

Il lui arriva de demander sérieusement à ses parents s'ils étaient bien sûrs qu'elle fût leur fille.

Comment ne pas rapprocher cette nuance d'émotivité dépressive qui fut le partage d'Hélène dès son enfance et la note quelque peu mégalomaniaque de ses romans subliminaux ultérieurs. L'occultiste expliquera par les illustres antériorités de Mlle S... son impression d'étrangeté et de supériorités aux basses conditions de son existence actuelle. Le psychologue au contraire y verra l'origine naturelle de ses grandioses personnifications somnambuliques.

Ce fut pendant les années de la puberté qu'il y eut comme un déchaînement de rêveries et d'automatismes. Puis il se produisit une diminution progressive de ces troubles et comme un assagissement graduel des couches subliminales. Sans doute la personnalité entière de Mlle S... eût continué à s'unifier si le spiritisme n'était venu donner un nouveau branle au mécanisme subliminal en train de se rouiller.

Mlle S... DEPUIS SON INITIATION AU SPIRITISME

C'est dans l'hiver 1891-1892 que Mlle S... entendit parler du spiritisme par Mme Y... qui lui prêta le livre de Denis : *Après la mort*. Puis on se réunit chez Mlle Z... qui avait de l'écriture automatique. Les procès-verbaux des séances sont malheureusement très sommaires. Dans celui du 1er avril 1892 un esprit se dit être Victor Hugo et le protecteur de Mlle S... fort surprise d'être assistée d'un personnage aussi important. Apparition d'une figure grimaçante qui disparaît pour faire place à d'autres visions plus ou moins symboliques. En une demi-douzaine de séances hebdomadaires la médiumité de Mlle S... avait revêtu l'aspect complexe qu'elle devait conserver intact trois ans jusqu'à l'intervention de M. Flournoy.

A l'état normal, Mlle S... nous l'avons dit, est fort intelligente.

Les problèmes psychiques la préoccupent beaucoup, mais elle ne tient pas au spiritisme proprement dit. « Elle ne travaille pour aucun parti. » Elle a adopté la maxime : en tout et pour tout, toujours la vérité. Il n'y a que deux points sur lesquels elle se montre intraitable : la réalité objective de Léopold et le contenu supranomal de ses automatismes. Hormis ces deux points elle examinera et discutera de sang-froid toutes les hypothèses qu'on voudra. L'idée qu'elle serait la réincarnation de la princesse hindoue ou de Marie-Antoinette, que Léopold est vraiment Cagliostro, que les visions martiennes sont bien de Mars, etc., tout en lui paraissant assez conforme aux faits, ne lui est pas indispensable et elle serait prête à se rallier s'il le fallait à d'autres opinions : la télépathie, des mélanges d'influences occultes, une mystérieuse rencontre, en elle, d'intuitions venant de quelque sphère supérieure à la réalité, etc.|

Elle proteste, et rien n'est plus juste, contre l'odieuse insinuation de certains savants et médecins prétendant que les médiums sont des fous, des hystériques, des détraqués. Elle regarde sa médiumité comme un rare et précieux privilège que pour rien au monde elle ne consentirait à perdre. Et il est certain que, tout compte fait, les interventions du subliminal dans son existence ordinaire lui sont plus profitables que nuisibles. Divinations, objets égarés retrouvés mystérieusement, heureuses inspirations, pressentiments exacts, automatismes téléologiques de tout genre, elle possède à un haut degré, cette petite monnaie du génie qui constitue une compensation plus que suffisante des inconvénients résultant de la distraction et des moments d'absence passant d'ailleurs le plus souvent inaperçus qui accompagnent ses visions.

Dans les séances, au contraire, elle présente les plus graves altérations fonctionnelles qu'on puisse imaginer et passe par des accès de léthargie, catalepsie, somnambulisme, changement total de personnalité, etc., dont le moindre serait une bien désagréable aventure pour elle s'il venait à se produire dans la rue ou à son bureau. Mais cela n'est heureusement pas à craindre, car on sait *combien cette énorme disproportion*

entre l'intensité des phénomènes spontanés et celle des phénomènes provoqués par les réunions spirites est un fait général chez les médiums.

PHÉNOMÈNES AUTOMATIQUES SPONTANÉS

Ils sont d'une fréquence très variable et indépendante de toute circonstance connue. On peut distinguer trois catégories suivant leur origine.

1° *Permanence de suggestions extérieures*. — C'est surtout pendant les réunions spirites qu'elles ont lieu : des incidents quelconques souvent absolument insignifiants restent gravés dans la mémoire d'H... de la façon la plus imprévue et l'assaillent comme d'inexplicables obsessions pendant la semaine suivante, quelquefois pendant quinze jours. En dehors des séances il pourra suffire d'une émotion subite pour fixer en une obsession plus ou moins consciente l'idée ou la perception à laquelle ce sentiment se rattache. Nous retrouvons là l'influence des chocs psychiques sur la désagrégation mentale, le développement des états hypnoïdes et la naissance des automatismes.

2° *Irruption des rêveries subliminales*. — Tantôt ce sont des échos des séances précédentes. Tantôt des sortes de répétitions préparatoires des scènes futures. Tantôt ce sont comme des pages envolées pour toujours des romans qui se fabriquent sans cesse dans les couches subliminales.

Leur décousu n'est sans doute qu'apparent. Ces visions se produisent presque toujours dans l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil. Il y a d'innombrables nuances entre ce type moyen et les extrêmes opposés : d'une part le cas heureusement très exceptionnel où Hélène est prise d'extase à son bureau et d'autre part celui où l'automatisme se borne à glisser quelques caractères inconnus ou des mots d'une autre main que la sienne dans sa correspondance et ses écritures.

3° *Automatismes téléologiques*. — Nous en avons donné déjà un exemple et nous aurons l'occasion d'en rencontrer d'autres.

DES SÉANCES

Mlle S... n'a jamais voulu être endormie. Elle ne se rend pas compte qu'après l'auto-hypnotisation des séances vient une véritable hétéro-hypnotisation puisqu'elle subit alors l'influence spéciale de telle ou telle personne présente. Il arrive très rarement, et cela est très court, qu'elle soit entièrement étrangère à son entourage. Ordinairement elle est en rapport avec un des assistants qui peut lui donner toutes les suggestions qu'il veut. Quand il y a eu somnambulisme complet la séance dure deux fois plus et le retour à l'état normal se fait lentement à travers des phases de sommeil profond séparées par des récidives de gestes et attitudes somnambuliques, des moments de catalepsie, etc. Je ne puis malheureusement dans ce résumé suivre M. Flournoy dans son intéressante étude sur les phénomènes d'allochirie qui ne se manifestent pas d'eux-mêmes mais sont des symptômes de l'état de transe imminent, et s'accompagnent ordinairement de divers autres troubles sensibles et moteurs. C'est une sorte de transfert réciproque des perceptions symétriques, un chassé-croisé des divers signes locaux affectifs, tactiles ou kinesthésiques auxquels restent attachées les étiquettes verbales *droite* et *gauche*. On peut ainsi réussir avec Hélène l'expérience bien connue de M. Binet qui montre que des perceptions restées inconscientes (comme par exemple une piqûre sur une main insensible et restée cachée au sujet) évoquent cependant les images ou idées associées et les imposent, comme une carte forcée, à la conscience ordinaire, *alors que celle-ci croit choisir à volonté*.

Toutes sortes de phénomènes capricieux d'anesthésie, convulsions, paralysies, sensations de toute sortes, pleurs, sanglots, soupirs, hoquets répétés, bruits œsophagiens, changements du rythme respiratoire, etc., peuvent précéder le somnambulisme total. Une fois, par exemple, Hélène fait tous ses efforts pour arracher ses mains de la table, et n'arrive qu'à les retirer péniblement jusqu'au bord où les phalangettes des trois plus longs doigts restent comme clouées,

tandis que la table remuée par ce minime contact déclare qu'elle ne pourra se libérer entièrement tant qu'elle n'aura pas raconté à haute voix un certain incident qu'elle s'obstinait à taire.

Trop d'expériences mettent Hélène dans cet état qu'ont rendu banal les représentations publiques d'hypnotisme : fascination, poses émotionnelles, hallucinations terrifiantes, etc. Si on l'évite on peut alors assister dans la même séance à un spectacle très varié et avoir d'abord dans un état encore à demi éveillé des communications particulières pour tel ou tel assistant; puis en somnambulisme complet une vision hindoue suivie d'un rêve martien, avec une incarnation de Léopold au milieu et une scène de Marie-Antoinette pour finir.

Les séances trop longues ou mouvementées, laissent une grande fatigue pour le reste du jour. M. Flournoy donne les résultats obtenus avec le dynamomètre et l'algésiomètre. Il a étudié les suggestions posthypnotiques qui, quand elles heurtent le bon sens, sont exécutées en somnambulisme avec perte du souvenir consécutive et s'accompagnent facilement d'hallucinations *négatives*.

PRÉPARATION DES SÉANCES

Il ne s'agit nullement de préparation consciente mais d'une incubation subliminale ignorée d'Hélène, effleurant tout au plus sa personnalité ordinaire sous la forme de fugitives lueurs pendant le sommeil de la nuit ou les moments de rêvasserie. Mlle S... n'a aucune influence sur la nature de ses visions, pas plus que nous dans la formation de nos rêves. Chez chacun de nous une préparation sous-jacente à un événement quelconque prévu se fait d'une façon plus ou moins étendue. Chez un médium elle peut prendre une importance plus considérable, une indépendance beaucoup plus complète de la conscience ordinaire. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois chez Hélène un phénomène bien frappant : des scènes somnambuliques tout à fait déplacées surgissent comme de véritables anachronismes : c'est huit jours plus tôt qu'elles au-

raient dû avoir lieu et dans un autre milieu. Il y avait eu interruption imprévue de la séance et c'est la suivante qui bénéficie de ces messages ajournés.

LA PERSONNALITÉ DE LÉOPOLD

Léopold a quelquefois, aux yeux de Mlle S..., tellement de corporéité qu'en plein air il cache les objets situés derrière lui. Dans la maison il fait habituellement partie de quelque vision plus étendue qui se substitue à la chambre. Sa voix est caractéristique, quelquefois très éloignée. Il secoue la table sur laquelle Mlle S... a posé ses mains immobiles ou lui donne des crampes dans le bras, s'empare de son poignet et écrit par sa main en tenant la plume autrement qu'elle et avec une écriture toute différente. Il l'endort à son insu et elle apprend avec étonnement au réveil qu'il a gesticulé avec ses bras, parlé par sa bouche d'une grosse voix d'homme à l'accent italien, n'ayant rien de commun avec son clair et joli timbre de voix féminine.

Il n'est pas toujours là, il reste quelquefois des semaines sans se révéler malgré qu'elle le désire et l'invoque. Il se manifeste ensuite tout à fait à l'improviste, tient des discours comme elle n'aurait jamais l'idée d'en faire, lui dicte des poésies dont elle serait incapable ; il répond à ses questions, discute, conseille, ordonne, parfois très contrairement à ses désirs. Il la console, la calme, défend des gens ou des causes qui lui sont antipathiques. On ne saurait concevoir un être plus indépendant, plus différent de Mlle S...

Hélène est fortifiée dans sa croyance en Léopold par l'opinion de gens cultivés qui vont jusqu'à l'invoquer en l'absence du médium. C'est, paraît-il alors, suivant Léopold, un esprit trompeur qui répond, mais les gens cultivés n'en croient pas moins à la toute présence de ce bon génie ; ils apprennent à leurs enfants à la révérer, voire même à lui adresser leurs prières. M. Flournoy connaît un salon où à la place d'honneur deux photographies se font pendant : d'un côté une tête de Christ, de l'autre le portrait de Mlle H. Smith.

PSYCHOGÉNÈSE DE LÉOPOLD

Pendant cinq mois V. Hugo avait régné seul, puis vint une phase d'environ un an où V. Hugo est impuissant à défendre Hélène et son groupe contre les invasions d'un intrus nommé Léopold qui réclame et manifeste une autorité croissante sur le médium en vertu de mystérieuses relations au cours d'une existence antérieure; enfin vint la période actuelle où V. Hugo ne figure plus et qu'on peut dater du moment où il fut révélé que Léopold est le nom d'emprunt de Joseph Balsamo.

Rien de comique comme le rôle de ce V. Hugo évincé et les manières peu polies de ce Léopold qui va pourtant devenir le protecteur adoré et adorant. Un soir (février 93), la chaise de Mlle S... est enlevée deux fois de suite et emportée par Léopold à l'autre extrémité de la chambre, et Mlle S... tombe si malheureusement sur un genou qu'elle en souffre ensuite plusieurs jours et a de la peine à marcher. — A quoi pense donc V. Hugo à ce moment? Sans doute il est occupé à composer des vers de mirlitons et des devises de caramels comme en a conservé le groupe N dans ses procès-verbaux.

9 déc. 1892. — L'amour, divine essence, insondable mystère,
Ne le repousse point, c'est le ciel sur la terre.
19 fév. 1893. — L'amour, la charité seront ta vie entière;
Jouis et fais jouir, mais n'en sois jamais fière.

Voilà ce que dans l'autre monde deviennent les plus grands génies!

Mais redevenons sérieux, cherchons à comprendre les causes de ces deux personnifications, nous les trouvons sans doute dans la diversité des éléments du groupe N. D'un côté les convaincus, de l'autre quelques étudiants pas assez respectueux. D'un côté H. S... se sentait choyée, admirée, de l'autre froissée par de choquantes familiarités. Léopold correspond à la colère soulevée dans une nature très fière, très chatouilleuse sur le point d'honneur.

Il représente suivant M. F... la synthèse et l'épanouissement des ressorts les plus cachés de l'organisme psycho-physiolo-

gique et il nous faut alors, pour trouver l'origine réelle de Léopold, remonter bien plus haut jusque vers la dixième année d'Hélène. Comme elle traversait la plaine de Plainpalais en revenant de l'école, elle fut assaillie par un gros chien. On se représente la terreur de la pauvre enfant, qui fut heureusement délivrée par un personnage vêtu d'une grande robe foncée à larges manches, avec une croix blanche sur la poitrine, lequel se trouva là tout à coup comme par miracle, chassa le chien et disparut soudain avant qu'elle eût pu le remercier.

C'est une chose aujourd'hui banale que la puissance désagrégeante des chocs physiques et moraux chez les individus prédisposés et nous pouvons voir dans cet épisode, où Léopold s'attribue maintenant un rôle, la première origine de la division de conscience de Mlle S... Il est probable que le personnage mystérieux fut un passant réel.

Entre cette époque et l'époque actuelle il y eut d'autres apparitions du protecteur à robe brune à l'occasion d'émotions (grande indignation) ou de prévisions de danger. Pourquoi des émotions engendrent-elles une personnalité aussi complexe? C'est évidemment par suite de l'influence des idées spirites [1]. La constitution progressive de ce second moi s'opérera dans les séances, se développera en tous sens en s'assimilant une foule de nouvelles données à la faveur de l'état de suggestibilité.

Pour comprendre ensuite pourquoi Cagliostro plutôt qu'autre chose il faudrait une connaissance très complète des mille incidents extérieurs qui ont enveloppé H... au début de sa médiumité. Pourtant il est infiniment probable que nous en trouvons tout simplement la raison dans l'incident suivant : J. Balsamo était un des désincarnés qui se manifestait le plus souvent aux séances de M. et Mme Badel. Or Hélène était souvent invitée chez une Mme B... amie de Mme Badel. Et un soir Hélène ayant eu [2] la vision de Léopold qui lui désignait une carafe avec une baguette, Mme B... pensa à un épisode

1. Voir Genèse de quelques prétendus messages spirites, *Revue philosophique*, t. XLVII, p. 144 (fév. 1899).
2. Sans doute par télépathie inconsciente venant de Mme B...

de la vie de Cagliostro et après la séance montra à Mlle S... une gravure d'un volume de Dumas représentant la scène de la carafe entre Balsamo et la Dauphine. Elle dit à H... que l'esprit qui venait de se manifester était sûrement Balsamo, qu'elle-même avait été peut-être le médium du grand magicien, Lorenza, suggestion qu'H... accepte jusqu'au jour où elle sut que Lorenza n'était qu'un personnnge de roman. Peu de temps après H... déclarait avoir été Marie-Antoinette et Léopold avoir été Balsamo.

PERSONNIFICATION DE BALSAMO PAR LÉOPOLD

Elle ne commença réellement qu'en 1894. Il est vrai qu'alors encore Balsamo, prophète verbeux de la fraternité humaine, commet bien quelques alexandrins boiteux qu'il paraît avoir hérités de son prédécesseur V. Hugo. Ses exhortations un peu filandreuses, d'une morale pure, généreuse, d'une touchante religiosité sont un bel exemple du verbiage *éthico-déifique* qui est un des produits les plus fréquents de la médiumité chez les natures d'élite.

Un premier progrès que lui fit faire M. Flournoy fut d'épeler ses messages par les mouvements d'un doigt et non plus de la table.

Puis vint l'écriture. La manière de tenir la plume et l'orthographe diffèrent complètement de celles d'Hélène. Il a bien l'orthographe du siècle dernier et met un *o* à la place d'un *a* dans les temps de verbes (j'*aurois* pour j'*aurais*).

Après l'écriture, la parole. Dans un premier essai, Léopold ne réussit qu'à donner ses intonations et sa prononciation à Hélène : après une séance ou elle avait vivement souffert dans la bouche et le cou comme si on lui travaillait ou enlevait les organes vocaux, elle se mit à causer très naturellement et bien réveillée en apparence mais avec une voix profonde et caverneuse et d'un accent italien fort reconnaissable. Ce ne *fut qu'un an plus tard* que Léopold put enfin parler lui-même et tenir un discours de son chef par la bouche de Mlle S... qui ne garda au réveil aucun souvenir de cette prise de possession étrangère.

Positivement, lorsqu'elle incarne son guide. Mlle S... prend vraiment une certaine ressemblance de visage avec lui et a dans toute son attitude quelque chose de théâtral parfois de réellement majestueux qui correspond bien à l'idée qu'on peut se faire du personnage.

On a remarqué ce fait curieux : cette année d'incubation après laquelle l'appareil phonateur s'est adapté à la voix mâle et à l'accent de Cagliostro. Cet effort paraît coûter beaucoup à l'organisme d'Hélène. Du reste, tout le corps reste rigide, ce qui n'a pas du tout lieu — au contraire — dans toutes les autres incarnations. C'est sans doute à cause de la difficulté qu'il y a à réaliser la tension du cou, du visage, du larynx, de la poitrine.

Il y a souvent lutte entre la médium et son hypnotiseur, ou au contraire soins empressés. Rien n'est plus indescriptible que la mimique des bras et des mains de Mlle S...

LÉOPOLD ET LE VRAI BALSAMO

Prenons d'abord l'écriture. Elle est certainement assez mâle et ample, mais c'est tout ; les dissemblances entre elle et la vraie écriture de Balsamo sont telles qu'il est certain que Mlle S... n'a jamais eu sous les yeux de manuscrits de Cagliostro.

La parole. Pour expliquer l'accent italien, il faut noter que Mlle S... a souvent entendu son père parler cette langue et que d'autre part elle ne la sait pas, Léopold non plus. Il fait la sourde oreille quand on lui adresse la parole dans cet idiome. Il soutient qu'il sait l'italien, mais qu'il fait comme s'il l'ignorait parce que, s'il s'en servait, M. F... ne manquerait pas d'en tirer un nouvel argument contre son existence réelle et indépendante en disant que c'est tout simplement le cerveau d'Hélène qui fabrique cette langue pour l'avoir souvent entendu parler autour d'elle.

Aux questions sur sa vie terrestre les réponses sont tout à fait évasives et vagues. Pas un nom, pas une date, pas un fait précis. Quand on le presse, il se fâche ou bien prend un air de profond mystère.

Dans sa thérapeutique il est archaïque et traite toutes les maladies à la mode ancienne. Mme Smith, il est vrai, est extrêmement versée dans toutes les ressources de la médecine populaire où se perpétuent ces antiques recettes et prône avec une sagacité étonnante ces vieux remèdes dits de bonne femme auxquels plus d'un jeune docteur a recours en cachette après quelques années d'expérience médicale. Mme S... estime que M. Flournoy exagère. Et dès lors s'il y a eu des cas où Léopold a ordonné des substances ignorées par la conscience normale de Mme S... nous pouvons les faire rentrer dans la classe nombreuse des cas de lecture de souvenirs inconscients.

Un mot seul sur le lien affectif qui unit Léopold à Hélène ou Cagliostro à Marie-Antoinette. De lui à elle c'est un sentiment aussi violent que désintéressé, un mélange de dévotion religieuse, de paternelle sollicitude ; d'elle à lui c'est beaucoup moins profond, pas trace d'amour, une haute estime, un peu de reconnaissance, un grand besoin de le consulter, sans soumission aveugle. Or, c'est précisément la même note émotionnelle que nous retrouverons entre le sorcier hindou Kanga réincarné dans le magicien martien Astané et la princesse Simandini réincarnée en Mlle S... Cette tendance à la symétrie, ces retours d'une même phrase avec des modulations différentes, c'est en général le fait de l'art, de la poésie, de l'imagination créatrice, plutôt que du déroulement brutal de la réalité.

LÉOPOLD ET Mlle SMITH

Il y a entre-croisement entre les deux personnalités ; chacune dépasse l'autre en certains points sans qu'on puisse dire laquelle est la plus étendue. Leur domaine commun paraît être dans les côtés les plus intimes de l'existence psychologique et physiologique. Sans doute il y a des moments où la division paraît aussi complète que possible. Il y a lutte, discussion, mais, dit M. Flournoy, je ne suis pas certain d'avoir jamais constaté chez Hélène une véritable *simultanéité* de consciences différentes. Il y a passage excessivement rapide de l'une à l'autre.

Quelquefois Hélène se sent changer et *devenir* momentanément Léopold. Il lui semble qu'il passe peu à peu en elle. C'est une incarnation spontanée avec conscience et souvenir.

Un fait extrêmement significatif est le suivant : Si les assistants croyant avoir affaire à Léopold tout pur laissent échapper sur Mlle S... quelque plaisanterie déplacée, quelque remarque ou question de nature à blesser H...si elle les entendait, Léopold remet à leur place les imprudents. Mais on remarque parfaitement dans les jours ou les semaines qui suivent que la manière d'être et les paroles de Mlle S... prouvent qu'elle a eu connaissance de ces propos. Ce qui montre que les sentiments d'amour-propre qui forment en nous les retranchements ultimes du moi social sont les derniers à s'éteindre dans le somnambulisme ou qu'ils constituent le substratum fondamental par où Léopold et Mlle S... se confondent en un même individu.

M. F... donne d'amusants exemples de la façon dont Léopold joue son rôle de gardien vigilant, d'un zèle presque excessif, de l'honneur ou de la dignité de Mlle S... Il représente alors un certain groupement de préoccupations intimes et de secrets instincts, de même que dans nos rêves, des arrière-pensées presque inaperçues pendant la veille surgissent au premier plan et se transforment en contradicteurs fictifs dont les reproches incisifs nous étonnent par leur troublante vérité.

Au sujet de la surveillance de la santé d'Hélène c'est surtout sur certaines fonctions spéciales que Léopold est très prudent, prévoyant et intervient pour défendre tout ce qui pourrait nuire. C'est une forme très nette d'automatisme téléologique.

Il est clair qu'ici Léopold personnifie ces impressions vagues qui jaillissent continuellement du sein de notre être physique et nous renseigneraient sur ce qui s'y passe ou s'y prépare si elles n'étaient d'ordinaire éclipsées par les distractions de la vie extérieure. Ces impressions pourront faire irruption dans notre sommeil et engendrer quelque rêve prophétique.

LE CYCLE MARTIEN. SON ORIGINE, SA NAISSANCE

C'est en raison de sa moindre complexité qu'il a paru préférable à M. Flournoy de parler du cycle martien avant le cycle oriental. Il n'y a dans le premier qu'*une* faculté à l'œuvre, l'imagination pure.

Si pour le savant les communications entre les hommes et les habitants hypothétiques de Mars semblent bien une utopie, pour le spirite il n'en est pas de même ; pour lui les barrières de l'Espace ne comptent pas plus que celles du Temps. Le tout est de trouver un sujet qui ait des facultés psychiques suffisantes.

Tout bon médium est en droit de se demander s'il ne serait pas justement l'être prédestiné à cette mission sans égale.

Telles sont, dit M. F..., les considérations qui ont inspiré au subliminal de Mlle S... la première idée de son roman martien. Elle n'a très probablement pas lu les ouvrages de M. Flammarion, mais elle en a entendu parler. Et dans le groupe de Mme N... en 1892 la conversation roula plus d'une fois sur l'habitabilité de Mars. Le caractère oriental des dessins relatifs à cette planète pourrait pourtant faire croire que les ingrédients de ce cycle datent de bien plus loin. Peut-être un seul fonds de souvenirs exotiques s'est-il ramifié en deux courants, le roman hindou et le martien. Si celui-ci est né en 1892, toujours est-il qu'il ne montre aucune vélléité d'éclosion pendant deux ans. En mars 1894 Hélène fait la connaissance de M. Lemaître[1]. Il y eut d'abord une séance où une dame ayant perdu son fils et souffrant d'une affection grave de la vue obtint une communication de ce fils et une consultation de Raspail, amené par le jeune homme. Puis un mois après, le rêve astronomique éclate d'emblée. Description du flottement à travers l'espace, mal de cœur, ascension vers la planète, choses extraordinaires découvertes à l'arrivée, voitures sans chevaux ni roues glissant en produisant des étincelles, maisons à jets d'eau sur le toit, etc., etc. Mais les gens sont

1. Voir *Annales des Sciences psychiques*, t. VII, 1897.

comme chez nous, sauf que les deux sexes portent un pantalon très ample et une longue blouse serrée à la taille et chamarrée de dessins. Vaste salle de conférences où professe Raspail. Au premier rang le jeune homme d'il y a un mois. Il reproche à sa mère de n'avoir pas bien suivi les prescriptions médicales.

Ce qui est surtout important c'est la dictée de la table avant qu'on sache de quel astre il s'agit : « *Lemaître*, ce que tu désirais tant. » M. Lemaître ne comprit d'abord pas, mais un assistant, M. S..., lui rappela une conversation datant de plusieurs mois où il avait dit : « Ce serait bien intéressant de savoir ce qui se passe dans d'autres planètes. » Et ce M. S... avait été un des plus fidèles habitués des séances pendant tout ce temps. Voilà certainement le germe du roman. Que viennent faire là Raspail et le jeune homme déjà vus avant Mars ? Il n'y a aucune connexion entre ces idées. C'est visiblement la confusion d'idées dont la vie du reste est coutumière. Mais pour le spirite ou le médium un rapprochement fortuit d'idées déterminera une soudure définitive : si le jeune homme apparaît sur Mars, c'est qu'il y est réincarné.

M. M.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

La Suggestibilité, par Alfred Binet, docteur ès sciences, directeur du Laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne. Ce livre (un fort volume de 400 pages in-8 avec 32 figures et 2 planches hors texte) est édité par MM. Schleicher frères, 15, rue des Saints-Pères, Paris, et fait partie de la bibliothèque de pédagogie et de psychologie, publiée sous la direction de M. Alfred Binet.

Apprécier la suggestibilité d'une personne sans avoir recours à l'hypnotisation ou à d'autres manœuvres analogues, tel est, aussi brièvement indiqué que possible, le but de cet ouvrage. M. Binet sépare ainsi l'étude de la suggestion de celle de l'hypnotisme. Il pense que l'hypnotisme est une méthode de premier ordre pour la pathologie mentale, mais qu'il constitue une mainmise sur un individu et peut présenter des inconvénients pratiques très graves. L'hypnotisation doit rester, à son avis, une méthode clinique.

« Jusque dans ces cinq dernières années, hypnotisme et suggestion étaient termes presque synonymes : on ne faisait de la suggestion que sur des sujets préalablement hypnotisés, ou bien, si l'on essayait de faire de la suggestion à l'état de veille, c'était exactement par les mêmes procédés que ceux de l'hypnotisme, c'est-à-dire par des affirmations autoritaires amenant une obéissance automatique du sujet et suspendant sa volonté et son sens critique. »

Les méthodes nouvelles que décrit l'auteur n'ont pas de

rapport pratique avec l'hypnotisme : ce sont des méthodes pédagogiques qui peuvent être employées sans inconvénient et qui sont aptes à diminuer la suggestibilité des individus et à développer leur sens critique, sens qui manque à tant de gens.

Ce que nous avons publié cette année dans les *Annales des Sciences psychiques*, sous le titre de *La suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle*, était une petite partie des expériences qui font l'objet du livre très intéressant de M. Alfred Binet.

A ceux qui souffrent, par Aimée Blech. Un petit volume in-12, à la librairie de l'Art Indépendant, 10, rue Saint-Lazare, Paris (prix, 1 franc).

Cet ouvrage est une apologie de la souffrance considérée par les théosophes comme nécessaire à l'évolution humaine et à l'épuration de l'âme. C'est un livre de haute morale et de philosophique résignation. Les idées d'ordre général qui en occupent la première partie et servent, en quelque sorte, d'introduction à la partie théosophique de l'ouvrage, sont d'une belle charité chrétienne et seraient fort bien à leur place dans la bouche d'un prédicateur en chaire.

The alleged haunting of B...-house, by A. Goodrich-Freer (Miss X...), and the late John, marquess of Bute, K. T. Nouvelle édition éditée par C. Arthur Pearson, Henriette Street, London.

Ce livre est une étude et un compte rendu très minutieux, très consciencieux et très détaillé des phénomènes de hantise qui se sont produits pendant une longue série d'années, au château de B... Son principal auteur, Mlle A. Goodrich-Freer, est un écrivain fort distingué et fort érudit, connu surtout en France sous le pseudonyme de Miss X... Nous nous proposons de faire dans les *Annales des Sciences psychiques* une analyse et un compte rendu de ces phénomènes, mais nous ne saurions trop recommander, à ceux qui savent l'anglais, la lecture de ce livre. Au commencement du mois de mai 1897 nous devions nous rendre, avec quelques amis, en Écosse, au châ-

teau de B...; à notre grand regret, des raisons de santé ne nous le permirent pas.

Essai sur l'évolution humaine (*Résurrection des corps, Réincarnations de l'âme*), par le Dr Th. Pascal, in-12 de 240 pages, prix, 3 fr. 50 (Publications Théosophiques, 10, rue Saint-Lazare, Paris).

L'intérêt de ce livre réside dans une explication des problèmes qui ont le plus tourmenté l'esprit humain : l'existence de corps permettant la survie après la mort du corps visible, le pourquoi de la Souffrance en général et la raison de l'Inégalité des conditions. Les deux premiers chapitres exposent ces divers points. Dans le chapitre III l'on trouve une étude sur l'Évolution humaine et sur le problème de l'Hérédité.

Le chapitre IV est consacré à la revue de l'enseignement religieux et philosophique, de l'antiquité jusqu'à nos jours, sur la doctrine de la Réincarnation.

En résumé, l'auteur étudie la double évolution des êtres : l'évolution de l'âme (de la Vie incarnée) et celle des formes (les corps) qui permettent son expression dans le monde phénoméual.

Quand l'homme saura que la souffrance est le résultat nécessaire de la *manifestation* divine, que les inégalités des conditions sont dues aux stages différents des êtres et à l'action variable de leur volonté; que la phase douloureuse ne dure qu'un instant dans l'Éternité et qu'il est en notre pouvoir d'en hâter la disparition, que si nous sommes esclaves du passé, nous sommes maîtres de l'avenir; que le même But glorieux attend tous les êtres, — alors, la désespérance aura vécu, la haine, l'euvie et la révolte auront fui, la paix régnera dans l'humanité assagie par la Connaissance.

Le Positivisme chrétien, par André Godard, 1 beau vol. in-8; prix, 5 fr., franco, 5 fr. 50. Librairie Bloud et Barral, 4, rue Madame, Paris.

M. André Godard a traité plus à fond certaines qnestions, par exemple les sommeils de l'âme, le monogénisme, l'hypothèse darwinienne, le miracle et les phénomènes surnormaux, les vérités contenues dans le mythisme antique, dans l'ésotérisme et le culte des morts ; le rapport du baalisme

avec la religion ophique ; la Révélation primitive, les prophéties, le rapport de l'égyptologie et des sciences naturelles avec le Pentateuque.

Le *Positivisme chrétien* constitue un excellent *abécédaire* à mettre aux mains de l'incroyant en quête de certitude religieuse.

Les Côtés obscurs de la Nature ou **Fantômes et Voyants**, par Mistress CROWE. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.

Cet ouvrage, déjà vieux d'un demi-siècle, a eu plusieurs éditions en Angleterre. C'est un recueil de faits relatifs aux diverses branches des sciences psychiques, classés avec méthode et accompagnés de réflexions judicieuses. Mistress Crowe y a résumé les nombreux travaux analogues parus en Angleterre et en Allemagne sur ces questions que nous commençons seulement à aborder en France, et ses conclusions sont, à peu de chose près, celles auxquelles arrivent nos compatriotes qui se sont récemment occupés de ces études.

Cours de Psychologie expérimentale, par ED. T. SANFORD, professeur assistant de Psychologie à l'Université Clark (Worcester, Massachusetts) ; traduit de l'anglais par Albert Schinz ; revu par M. Bourdon, professeur à la Faculté des lettres de Rennes ; 1 volume in-8° de 477 pages avec 140 figures dans le texte et une planche. 10 francs. Librairie C. Reinwald-Schleicher frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, Paris.

On sait le rapide et considérable développement qu'a pris, de nos jours, la psychologie expérimentale, c'est-à-dire la psychologie fondée sur l'expérimentation et les recherches de laboratoire. On se plaint souvent qu'il n'existe pas en français d'ouvrage court et clair où l'on puisse trouver exposés les résultats auxquels cette science est dès maintenant arrivée ; le besoin d'un tel ouvrage se fait surtout vivement sentir à l'égard des sensations et des perceptions dont l'étude constitue, en effet, la partie la plus difficile de la psychologie expérimentale, la moins connue en France, et celle qui a été

jusqu'à présent l'objet des recherches les plus approfondies.

La publication de la traduction de ce livre, qui jouit d'une grande réputation dans les Universités des États-Unis, a pour but de combler cette lacune.

Les Grands Horizons de la Vie, par ALBERT LA BEAUCIE, 1 vol. in-18; prix, 2 francs. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

Dans cet ouvrage, l'auteur embrasse, sous forme abrégée, l'ensemble de la *Psychologie moderne* dont relève le Spiritualisme Kardéciste.

La Cure pratique de la tuberculose, par le Dr PUJADE (d'Amélie-les-Bains), précédé d'une lettre-préface par E. Boirac, docteur ès lettres, recteur de l'Académie de Grenoble. Georges Carré et C. Naud, éditeurs, 3, rue Racine, Paris.

TABLE DES MATIÈRES

INDEX ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

L'Éditeur-Gérant : FÉLIX ALCAN.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 40153.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 40153



